

REVUE
BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,

RUE COQ-HÉRON, 3.

REVUE

BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES; CH. COQUEREL; J. COHEN; A DELRIEU; J. FONTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; LÉON GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MERY; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT; LOUIS REYBAUD; SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

TOME DOUZIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 55, PRÈS LA RUE DE LA PAIX.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1837.

L'article que nous publions aujourd'hui sur le règne de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, a éte rédigé d'après les documens inédits que M. Von Raumer, conseiller d'état en Prusse, a récemment publiés, documens qu'il a recueillis dans les archives de Londres et de Paris. Nos lecteurs se rappelleront que c'est encore M. Von Raumer qui nous a fourni les matériaux des articles si remarquables insérés dans la *Revue Britannique*, sur la Maison de Souabe, sur l'influence du pontificat, et sur la Saint-Barthélemy.

NOVEMBRE 1837.

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire.

FRÉDÉRIC II ET SON ÉPOQUE.

Le dix-huitième siècle donna le signal d'un phénomène politique très-remarquable : l'agrandissement des puissances du Nord et l'abaissement des puissances du Midi. L'Espagne achevait son suicide; l'Italie dormait; la France s'abandonnait aux jouissances de sa spirituelle et croulante monarchie. Cependant les rois du Nord affilaient leurs épées, empruntaient à la civilisation née dans le midi ses secrets et ses ressources et suivaient la voie de double conquête tracée par Pierre Alexiowitz et Charles XII. L'Angleterre, plus septentrionale assurément que méridionale, donnait à son commerce une extension démesurée, qui devait plus tard la forcer à de terribles sacrifices. Parmi les représentans héroïques ou brillans de cette nouvelle puissance acquise par le nord, il n'en est pas qui mérite plus d'attention que Frédéric II, roi de Prusse. Son surnom de Frédéric-le-Grand lui appartient à juste titre. Seul de tous les monarques de l'Europe au dix-huitième siècle, il avait du génie. La

plupart des hommes politiques ses contemporains, furent joués par lui. Il se moqua d'eux aussi aisément que de Maupertuis et de Voltaire.

Pour savoir quelle sagacité et quel à-propos Frédéric de Prusse apporta dans cette partie d'échecs qui se nomme politique, il faut connaître les relations aujourd'hui altérées ou interverties des puissances européennes à cette époque. L'histoire ou la biographie devrait toujours s'occuper d'analyser un siècle avant de raconter les actions de l'homme qui doit y jouer un rôle. Une biographie suspendue dans le vide, comme la plupart de celles que l'on écrit, n'est qu'une fraction sans dénominateur.

Jetons un coup d'œil sur le nord de l'Europe au dix-huitième siècle et commençons par cette brillante Suède, mère de Charles XII, et la Russie, fille de Pierre-le-Grand. Depuis la paix de Neustadt, la Suède travaillait en silence à réparer l'épuisement causé par les héroïques extravagances de Charles XII; quant à la Russie, elle augmentait tous les jours sa puissance et ses richesses, et maintenait la supériorité que le czar Pierre lui avait donnée dans le Nord. Elle parlait aux Polonais d'un ton de reine, traitait le Danemarck avec menace, se donnait aux Suédois pour un arbitre qu'il était dangereux de récuser; enfin, malgré un article exprès du traité de Neustadt, elle prenait part aux débats et aux résolutions des États suédois, dont elle prétendait régler les conseils d'après son intérêt particulier.

Le roi de Suède aurait volontiers consenti à ce que le choix de son successeur n'eût lieu qu'après sa mort, comme le désirait la Russie; mais la plupart des grands du royaume, effrayés de l'exemple de la Pologne, à laquelle la Russie avait imposé un roi, voulaient que l'élection du nouveau prince eût lieu du vivant du monarque même.

La czarine Anne, d'un âge peu avancé, avait déjà les infirmités de la vieillesse; on prévoyait la fin prochaine de son règne. Déjà les factions avaient levé la tête et faisaient craindre une guerre civile dans ce vaste empire. Le cardinal de

Fleury, qui ne pardonnait pas aux Russes le secours qu'ils avaient envoyé à Charles VI en 1735, vit que le moment était venu de frapper la Russie. Il fit agir l'ambassadeur et l'argent de France dans les états de Suède, pour exciter la nation à profiter des circonstances. Ceux qui approchaient du roi furent gagnés; les membres les plus accrédités de l'assemblée persuadés ou séduits; la majorité de la nation parut approuver la guerre contre la Russie, et la cour ordonna à son ministre près la Porte ottomane de négocier une alliance défensive entre les deux empires.

Ce traité menaçant pour la Moscovie, ne fut conclu et signé que le 22 décembre 1739. Mais la cour de Pétersbourg en avait eu avis dès le mois de juin. Un événement auquel prirent part la ruse, la diplomatie et le meurtre ne laissa pas l'ombre d'un doute. Les chargés d'affaires suédois envoyaient, de Constantinople à Stockholm, un major nommé Saint-Clair, qui portait toute leur correspondance. Cet officier, arrêté à Breslau par le gouverneur autrichien, puis relâché à la vue de ses passeports, fut poursuivi, atteint et égorgé par quatre hommes, vêtus en dragons moscovites. Les cours de Vienne et de Pétersbourg affirmèrent n'avoir eu aucune part dans cet assassinat. On ne les crut pas. Pour diminuer l'impression produite par l'assassinat du major et l'enlèvement des papiers, elles firent courir des copies d'un prétendu traité de la noblesse de Suède avec le Grand-Seigneur. Les articles étaient rédigés de la manière la plus capable d'indisposer contre les négociateurs les chrétiens fidèles à la vieille haine contre les Turcs. Le roi de Suède, ne voulant pas s'engager dans des explications qui auraient pu être fort embarrassantes sur le contenu des dépêches du major, se contenta du désaveu des deux cours touchant l'assassinat. Mais il n'en resta pas moins prouvé que la Suède négociait avec la Turquie. En effet, le traité d'alliance de la Suède et de la Turquie existait; il était rédigé en neuf articles. L'affectation avec laquelle on insistait dans chacun sur la paix des deux empires avec la Russie, qu'on ne prétendait

point léser par cette alliance, prouvait, à elle seule, que c'était contre la Russie que les contractans avaient l'intention de s'unir. La cour de Pétersbourg n'en douta point; elle opposa à l'alliance de Constantinople un nouveau traité avec l'Angleterre.

La czarine Anne meurt. Les états de Suède éclatent. Le duc Biren de Courlande et les comtes Munich et Ostermann, écartent du trône suédois la princesse Elisabeth pour y appeler le jeune prince de Brunswick. L'occasion était bonne pour déclarer la guerre à la Russie en motivant cette prise d'armes par le désir de faire justice à la fille de Pierre-le-Grand. Mais on en fit maladroitement une guerre nationale; les Russes virent leur honneur engagé, et les Suédois éprouvèrent dès la première action la supériorité que le czar Pierre avait su donner à ses troupes.

La France, malgré la politique pacifique du cardinal de Fleury, intriguait partout. Elle déployait une grande activité à Stockholm, à Pétersbourg, à Constantinople; mais surtout elle prenait part aux débats de l'Espagne et de l'Angleterre, débats qui étaient pour elle d'un intérêt grave et majeur. Après la prise de Porto-Ricco, Philippe V, que le cabinet de Versailles avait poussé à la guerre, conçut la plus violente indignation contre lui. C'était le cabinet de Versailles qui l'avait jeté dans cette voie, et qui l'avait ensuite abandonné à sa faiblesse et à sa mauvaise fortune. Dans cette position désastreuse, menacé d'une catastrophe prochaine, il voulait abdiquer, si la France n'entrait immédiatement en campagne contre l'Angleterre. De son côté, le cabinet de Versailles, décidé à ne pas intervenir et mécontent de l'Espagne, prodiguait les réponses dilatoires. L'Espagne l'avait blessé, tant par sa conduite à Rome relativement à l'élection du pape, que par son traité avec la Porte pour le royaume de Naples. Louis XV promit donc secours pour l'année suivante, mais il prétendit que la position difficile où se trouvait la France lui interdisait toute démarche actuelle. Ainsi abandonné, Philippe V perdit courage et parla plus sérieusement que jamais de son abdication. Le cabinet de Versailles se décida enfin à mettre

sa flotte en mer. L'ambassadeur anglais demanda des explications; le cardinal de Fleury répondit que l'intention de la France n'était pas de déclarer la guerre à l'Angleterre; mais de la décider à conclure la paix avec l'Espagne.

Telle était la situation à la fois faible, fausse et compliquée des cabinets européens. On peut y reconnaître les symptômes d'une grande décadence du Midi et d'une ardente et sourde ambition dans le Nord : l'ignominieux abaissement de l'Espagne, la trigauderie équivoque et pacificatrice du cabinet français, la nullité de Rome contrastent déjà vivement avec l'attitude farouche de la Russie, le ton orgueilleux de Walpole, les prétentions de la Suède et les belliqueux désirs de l'Allemagne proprement dite. Alors monta sur un des plus petits trônes de cette Allemagne, trône à peine stabilisé, mais que soutenait une armée, un jeune homme spirituel que le malheur avait discipliné; Frédéric II devint roi de Prusse par la mort de son père Frédéric-Guillaume. Une éducation sévère, une instruction étendue, une jeunesse laborieuse et soumise à de rudes épreuves, avaient nourri la hardiesse de ses idées et la tenacité de sa résolution. Un caractère de fer et un esprit souple; les dogmes épicuriens, devenus un code de morale; la vie des camps adoptée par lui avec bonheur; beaucoup de légèreté et de facilité se mêlant à beaucoup de profondeur et de résolution ; urbanité, atticisme, cynisme, amour de la gloire, mépris des hommes, résolutions courageuses; licence dégoûtante, boutades honnêtes, saillies tyranniques, voilà le singulier chaos offert par cet homme qu'il est difficile de juger, et qui fut aussi grand que bizarre. La mort de son père produisit sur son esprit une profonde impression. Je sens, écrivait-il à Voltaire :

Je sens en moi la voix de la nature,
Plus éloquente encor que mon ambition,
Et dans le triste cours de mon affliction,
De mon père expirant je crois voir l'ombre obscure;
Je ne vois que sa sépulture,
Et le funeste instant de sa *destruction*.

Oui, j'apprends, en devenant maître,
La fragilité de mon être;
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.

Ce dernier vers est fort beau : mais le mot *destruction* prouve que l'ami de Voltaire n'attendait rien de l'avenir ni de Dieu. Il était matérialiste ; et peut-être lui fallait-il plus de courage pour être grand roi : sa noblesse d'âme triompha de ce vice de doctrine. Il résolut d'être puissant, de remuer l'Europe et d'agrandir la Prusse. Il y réussit. « Depuis la mort de mon père, écrivait-il encore à Voltaire, j'appartiens tout entier à mon pays, et je dois travailler de tout mon pouvoir à adopter le plus tôt possible toutes les mesures nécessaires au bien général. »

Le père de Frédéric lui avait préparé la voie. Ce tyran brutal, homme de sens et de prévoyance, avait laissé à son fils un trésor de vingt-huit millions, une armée de soixante-seize mille hommes. Le jeune roi brûlait d'employer ces ressources; les événemens dépassèrent l'impatience de ses désirs et les exigences de son ambition.

L'empereur Charles VI mourut le 20 octobre 1740, au moment où il venait d'entamer de nouvelles négociations avec les cours de Londres et de Pétersbourg, et où l'Europe entière allait en venir aux mains.

Sa mort inattendue suspendit tous les projets que préparaient ces intrigues laborieuses dont il entourait le cardinal de Fleury. L'Allemagne fut consternée. « Ici, à Vienne, écrivait l'ambassadeur anglais, on a peur de tout le monde, de la Turquie, de la Saxe, de la Bavière et de la France. Le grand-duc disait récemment à l'ambassadeur prussien : « Je ne compte que sur sa majesté le roi de Prusse et sur le roi d'Angleterre. »

Le grand-duc avait bien tort de compter sur la Prusse et sur son nouveau roi. Ce petit royaume, qui n'avait encore joué qu'un rôle très secondaire dans les affaires européennes, allait prendre une position nouvelle. On l'avait négligé et presque méprisé. Lorsqu'il s'était agi de la pragmatique sanc-

tion, on n'avait exigé de Frédéric Ier qu'une simple acceptation conditionnelle; la cour de Vienne n'y avait pas regardé de si près, espérant bien, si jamais les circonstances l'exigeaient, être en mesure d'éloigner les objections ou de renverser les obstacles. C'était mal calculer.

Un ambitieux jeune homme, le roi de Prusse, va saisir cette occasion pour tout brouiller. Non-seulement il se souvient de quelques droits en litige et les fait valoir sur le Friesland, le Mecklembourg et Juliers; mais il revient sur cette acceptation purement conditionnelle de la pragmatique, et renouvelle d'antiques prétentions sur quelques principautés de la Silésie. L'ambition du prince philosophe se montre sans voile et sans masque. On ne pouvait choisir un meilleur moment. Toutes les cours se montraient avides et incertaines, toutes les nations fatiguées et sans ressort; pas de grands capitaines, pas de politiques hardis. Aussi la témérité de Frédéric II jeta-t-elle la stupeur dans tous les cabinets. La plupart adoptèrent des mesures évasives et entassèrent les circonlocutions et les périphrases. Vienne fit tête à l'orage, et fut appuyée par une déclaration de l'Angleterre en sa faveur. Cette alliance n'arrêta pas Frédéric. Charles VI était mort le 20 octobre; et le 11 décembre, une armée prussienne occupait dans la Silésie le territoire contesté et le couvrait de ses manifestes et de ses armes.

Cependant le cardinal de Fleury en était encore à délibérer; tout en adressant à la reine de Hongrie, Marie-Thérèse, fille de Charles VI, des protestations vagues sur la fidélité du roi son maître à la garantie de la pragmatique, il négociait dans les cours d'Allemagne un nouveau partage de la succession autrichienne. Cette irrésolution perfide arrêta toutes les cours, dont l'opposition à la pragmatique sanction avait besoin de l'appui du roi de France. Celles de Madrid et de Munich se contentèrent de publier des pamphlets de juristes remplis d'inutiles subtilités, et dont les habiles mensonges ne trompent personne. La cour de Saxe, forcée de se tenir dans une grande réserve par la situation de ses états et sa

concurrence avec la cour de Munich, réduisit ses prétentions, reconnut la fille de Charles VI comme reine de Bohême et impératrice d'Allemagne, et enfin signa, au mois de mai 1741, une convention avec la Russie et l'Autriche pour le maintien de la pragmatique.

Les princes des anciennes maisons s'assemblèrent par députés à Offenbach, et leur assemblée, qu'ils appelèrent *congrès*, fut aussi infructueuse que l'avaient été précédemment les autres assemblées tenues sous le même nom. Le ministre espagnol essaya de finasser et se trompa complétement : rien n'était plus gauche que de marchander l'alliance du roi de Sardaigne et de disputer avec ce monarque sur la part qu'il prétendait aux conquêtes qu'on ne pouvait faire sans son secours. Le cardinal de Fleury grossit encore cette faute capitale en refusant aux troupes espagnoles le passage que la neutralité la plus exacte permettait de leur accorder. Bientôt on reconnut la portée de toutes ces bévues. Deux mois seulement après le refus de passage, les cours de Versailles et de Madrid, renonçant à leurs engagemens préalables, se rapprochèrent des cours de Munich et de Naples, et conclurent avec elles une alliance contradictoire à la garantie de la pragmatique.

Frédéric ne s'engageait pas, lui, dans cette voie timide et complexe. Il allait droit au but, soutenant de la plus adroite politique la hardiesse de ses entreprises militaires. Son manifeste voilait son ambition, tout en prétendant la justifier. « Il ne s'emparait de la Silésie, disait-il, que pour le bien de cette contrée : n'était-il pas urgent de la mettre à couvert de l'invasion des cohéritiers? La reine elle-même devait lui en savoir gré! » — Marie-Thérèse protesta qu'elle ne se regardait nullement comme l'obligée du jeune et ambitieux usurpateur. Mais le but de Frédéric se trouvait atteint ; on avait gagné du temps, et ce faux semblant de négociation n'avait servi qu'à le rendre maître du pays qu'il réclamait. Alors, voyant sa force, il essaya de l'accroître en faisant le clément et le pacifique ; il offrit des accommodemens. Le ministère

autrichien crut qu'il avait peur et se raidit contre toute espèce de proposition. Frédéric offrait « de garantir la pragmatique, quant aux états situés dans l'Allemagne; d'entrer dans la plus étroite alliance avec la reine et ses alliés; d'employer tout son crédit pour affermir la couronne impériale sur la tête du grand-duc. » Il offrait, en échange de la Silésie, un subside gratuit de deux millions de florins comptant, et s'engageait à prêter à l'Autriche dix mille hommes de troupes, soit qu'elle voulût les porter, au besoin, sur l'Italie ou les Pays-Bas.

C'étaient des propositions favorables à l'intérêt de l'Autriche comme aux espérances guerrières du roi de Prusse. Mais la cour de Vienne se retrancha dans une fierté silencieuse et vindicative : elle ne répondit pas d'abord d'une manière sérieuse à ces propositions, et finit par déclarer qu'il lui était impossible d'entrer en négociation « tant que le roi de Prusse, (dit la note), occuperait la Silésie; tant qu'un seul de ses soldats aurait le pied sur les domaines de l'empire. » Pour compliquer la situation de Marie-Thérèse, l'électeur de Bavière choisit ce moment afin de se faire nommer empereur, et contester les titres de l'impératrice. Frédéric ne veut pas abuser de sa fortune : être réservé, quand il le faut, n'est-ce pas un des grands secrets de l'ambition habile? Au lieu de se montrer plus exigeant et plus avide, en raison des difficultés nouvelles qui s'élèvent autour de ses ennemis, il se relâche de ses prétentions, et ne demande plus que la Basse-Silésie. Puis, malgré les efforts de l'Autriche, il renouvelle son alliance avec la Russie, au grand étonnement des cabinets de Londres et de Versailles. Ainsi affermi, il devient plus facile encore, et pousse la modération jusqu'à ne demander les principautés qu'il réclame que sous la réserve de leur vasselage : modération qui passa pour lâcheté ou crainte. Le conseil de la reine rejeta avec hauteur toutes ses propositions. L'Angleterre essaya en vain de s'interposer; le cabinet de Vienne repoussa cette médiation.

La cour de Vienne fondait son inflexibilité sur des espérances bien frêles; elle comptait encore sur les forces de la Hon-

grie, et même aussi sur la naissance d'un archiduc dont elle faisait remonter la conception au vivant de l'empereur. Les mêmes raisons lui firent accueillir très froidement les propositions d'accommodement adressées à la reine par Charles, électeur de Bavière. Voici d'où venait ce calcul faux et dangereux du cabinet de Vienne.

C'était surtout Frédéric, avec ses prétentions, son armée, son trésor et son génie, Frédéric au centre de l'Allemagne, prêt à la bouleverser et à soutenir Charles-Albert contre Marie-Thérèse, qui avait effrayé l'Autriche. Frédéric se retire, ou du moins on le croit; l'électeur de Bavière paraît isolé. On ne le juge plus redoutable. Cependant tout change. La France prend parti contre Marie-Thérèse et se décide en faveur de l'électeur de Bavière. Cinquante mille Français, auxiliaires des opposans à la pragmatique sanction forcent le consentement de l'électeur palatin; et, tandis que le roi de Naples, réuni aux Espagnols, fait valoir le droit des infans ses frères sur les états d'Italie, le roi électeur de Saxe se met au nombre des prétendans au partage de l'Allemagne.

Le cardinal de Fleury, suivant toujours son idée de neutralité équivoque et de compromis politique, déclare d'un côté que le roi, son maître, appuiera l'électeur de Bavière dans la poursuite des droits de sa maison; et, de l'autre, il renouvelle au cabinet de Vienne les assurances de l'éloignement constant du roi de France pour tout ce qui blesserait la pragmatique sanction. Personne ne s'en laissa imposer par ces protestations contradictoires. Les alliés de l'électeur de Bavière, qui jusque-là, avaient différé l'élection, la pressèrent. Le moment était décisif; il suffisait pour ruiner leur cause d'un accommodement de l'Autriche avec Frédéric. Le traité particulier de ce prince leur aurait fait perdre le suffrage de Brandebourg, et l'unanimité des états était nécessaire pour empêcher que la voix de la Bohême n'entraînât la nullité de l'élection. Après avoir employé tour à tour la ruse et l'intimidation pour ramener ou épouvanter les électeurs, on triompha de tous les obstacles, et l'électeur de Bavière fut élu em-

pereur, sans autre opposition que celle de la reine. La cour de Vienne, sans se rebuter, mais comptant que le parti de la paix l'emporterait à Versailles, et qu'on aurait toujours le temps d'entrer en accommodement avec le roi de Prusse, se montra inexorable. Les nouvelles représentations de l'Angleterre n'obtinrent aucune concession.

Frédéric, s'impatiente, gagne la bataille de Molwitz, et se trouve en possession de la plus grande partie de la Silésie.

Quelle différence de situation entre celle du roi de Prusse à la cour de son père, et le nouveau rang conquis par lui après la journée de Molwitz. Il a su effrayer et étonner; on compte avec lui; on l'admire en le craignant. La Prusse, petit royaume enclavé dans les autres états qui l'écrasent, peut changer la destinée de l'Allemagne. Frédéric éclipse à la fois l'électeur de Bavière et Marie-Thérèse. Qu'importe à cette dernière la dignité impériale? Elle ne lui donne qu'un titre de plus, avec une augmentation de dépenses domestiques. Marie-Thérèse, que la perte de la bataille de Molwitz vient de frapper, commence à se défier de sa fortune : elle s'effraie surtout de voir traîner en longueur les négociations entamées entre les cours de Versailles et de Munich. Dans l'impossibilité de comprendre la cause de ces longues tergiversations, chacune des parties intéressées l'expliquait dans le sens de sa peur. « La France, disait-on, mettait son secours à des conditions que l'électeur disputait; conditions ruineuses pour le corps germanique. » — Si les armées combinées de France et de Bavière s'étaient repliées sur la Bohême, au lieu de s'emparer des deux Autriches, c'était, disaient d'autres *explicateurs*, parce qu'un allié puissant de la France, craignant pour la liberté du corps germanique, si les Français pénétraient dans Vienne, ne consentait pas au siége de cette capitale par les soldats de la France et prétendait investir de ses propres et seules troupes la métropole de l'Autriche. »

Vains commentaires dictés par la terreur. La vérité était ignorée de tous : et l'on fut consterné quand on l'apprit. Frédéric s'était uni à la France qu'il aimait, à laquelle il avait

emprunté sa philosophie sceptique et ses mœurs dissolues. Traité menaçant pour l'Allemagne, et qui, conclu secrètement le 4 juin avec la France, ne fut connu à Londres que le 24 juillet, et à Vienne que le 28 ou le 29. Les archives diplomatiques de Londres ont conservé la trace de plusieurs conversations de Frédéric et des envoyés britanniques, conversations très piquantes et qui expliquent fort bien la situation du roi de Prusse à cette époque, ses secrètes pensées et son caractère si irritable et si simple, si décidé et si habile à la fois.

« Ah! disait-il à lord Hyndford, l'Autriche a résolu de me pousser à bout. J'accepte franchement la position qu'on m'a faite malgré moi! Fallût-il chasser la cour de Vienne de ses états, s'il n'y a que ce moyen de la rendre raisonnable, je n'hésiterai pas un instant.

— » Accepteriez-vous pour dédommagemens tout le Brabant, toute la Flandre?

— » Je veux garder, en attendant, la Basse-Silésie. »

La cour de Vienne tout émue entre sérieusement en négociations. M. Robinson, ambassadeur d'Angleterre, reçoit la mission d'aller offrir à Frédéric, comme échange contre cette province, la Gueldre autrichienne, et, au besoin, le Limbourg et deux millions.

« Me prenez-vous pour un mendiant! s'écria Frédéric, lorsque cette proposition lui fut faite. Évacuer la Silésie! et pour de l'argent! quand j'ai dépensé pour la conquérir tant de trésors et tant de sang! Non, Monsieur, non, il ne faut point y penser. Si vous n'avez pas de propositions plus raisonnables à me faire, il est inutile de perdre notre temps....

» Est-ce tout? » ajouta le roi après un moment de silence et de ce ton d'irritation extrême qui avait marqué toutes ses paroles.

— « On vous offre la Gueldre autrichienne.

— » La Gueldre! Qu'entendez-vous par-là! Que vous reste-t-il de toute la Gueldre? presque rien, des ruines! et c'est ce mauvais nid que vous m'offrez en dédommagement de mes justes prétentions sur la Silésie!

— » Mais le duché de Limbourg vous semblerait-il une concession suffisante? Votre Majesté sait que l'électeur palatin a déjà proposé, en échange de ce duché, tout le duché de Berg.

— » C'est justement le contraire qui est la vérité! Jamais l'électeur n'a songé à un pareil échange. Je ne conçois pas comment l'Autriche ose violer l'engagement solennel qui lui défend d'aliéner un seul pouce des Pays-Bas.

— » Je dois faire observer à Votre Majesté que cet engagement ne lie que la France.

— » C'est ainsi que vous l'entendez aujourd'hui! Moi, je n'ai ni l'envie ni le besoin de m'agrandir de ce côté-là; encore moins ai-je l'intention de dépenser mon argent pour construire de nouvelles fortifications. Celles que j'ai me suffisent; je n'ai à me plaindre ni des Français ni des Hollandais, et je ne veux pas les offenser par d'injustes acquisitions. D'ailleurs, quelles garanties m'offre-t-on?

— » Sire, l'intention de la cour de Vienne est d'en donner à votre majesté.

— » Je comprends... La cour de Vienne seule! Elle promettra, et tiendra ce qu'il lui plaira de tenir. Que font donc l'Angleterre et la France? La France n'a-t-elle pas garanti la pragmatique sanction? Et l'Angleterre?... Pourquoi n'êtes-vous pas venus au secours de la reine?

— » Il ne m'appartient pas, Sire, de répondre pour tout le monde; mais si les choses continuent ainsi, je ne doute pas que tous les vrais amis de la paix et de la liberté en Europe ne secourent l'Autriche.

— » Et qui sont ces amis?

— » Sire, d'abord la Russie, qui, menacée par les Turcs, ne peut exister comme grand pouvoir, si l'on porte atteinte à l'intégrité de la puissance autrichienne.

— » Bon! bon! les Russes! » dit le roi, « je n'ai pas à m'expliquer là-dessus; mais pour ceux-là j'ai des moyens.

— » Mais, Sire, la Russie n'est pas le seul pouvoir qui ait des engagemens avec l'Autriche, et quelque pénible qu'il

puisse être à certaine puissance d'en venir à une rupture....

— » Pas de menaces, Monsieur, pas de menaces! (interrompit brusquement Frédéric.)

— » Sire, je ne dis pas ce que feront les autres, mais bien ce qui doit arriver infailliblement. Je prie Votre Majesté de croire qu'en parlant de ce qui ne peut manquer d'arriver, je n'ai pas eu l'intention de la menacer. Je n'ai écouté que mon zèle pour le bien public.

— » Le public vous sera très obligé d'avoir pensé à son bien. Mais écoutez-moi. Pour la Russie, vous savez où en sont les choses; du roi de Pologne, je n'ai rien à craindre; le roi d'Angleterre est mon parent; s'il ne m'attaque pas, je ne l'attaquerai pas; s'il y pensait, le prince d'Anhalt se chargera de lui. Voici mes dernières propositions : il me faut toute la Basse-Silésie et Breslau; telle est ma réponse définitive, vous pouvez la rapporter à Vienne. »

Les plénipotentiaires anglais, lord Hyndford et M. Robinson, eurent beaucoup de peine à vaincre l'antipathie que Frédéric inspirait à l'impératrice Marie-Thérèse. M. Robinson était revenu à Vienne le 7 août; et le 8 septembre seulement il reçut l'ordre de repartir pour aller offrir à Frédéric la Basse-Silésie et Breslau. Il était trop tard : ce qui, quatre mois plus tôt, eût été accepté avec empressement, fut refusé avec dédain.

Voici en quels termes le roi de Prusse écrivait à lord Hyndford, le 18 septembre 1741 :

« J'ai reçu le nouveau plan d'alliance que l'infatigable Robinson vous a envoyé; je le trouve aussi chimérique que le » premier. Vous pouvez répondre à la cour de Vienne que » l'électeur de Bavière sera empereur, et que mes engagemens avec lui et avec sa Majesté Très Chrétienne sont » solennels, indissolubles, inviolables. Il m'est tout-à-fait » impossible de rompre avec d'aussi fidèles alliés, pour entrer en relation avec une cour qui n'a jamais eu et qui » n'aura jamais pour moi que des sentimens de haine implacable. Il faut se soumettre à la destinée. Ces gens-là sont-

» ils assez fous, milord, de penser que je vais tourner mes
» armes contre mes amis et en leur faveur; et ne voyez-vous
» pas vous-même combien est grossier le piége qu'ils me ten-
» dent? Je vous en prie, ne me fatiguez plus de semblables
» propositions, et croyez que je suis trop honnête homme
» pour manquer à mes engagemens. »

Tout cela etait fort beau; mais Frédéric n'en pensait pas un mot. Habile marchand, il semblait dédaigner ce qu'il désirait pour en avoir meilleur marché; et ces propositions qui, en lui assurant ses possessions, le soulageaient du fardeau de la guerre et l'empêchaient de porter atteinte aux autres traités, ne lui paraissaient nullement inacceptables. Lord Hyndford avait pénétré le consentement caché sous un refus. Il demanda et obtint une nouvelle entrevue particulière, qui eut lieu le 4 octobre. Frédéric s'y plaignit du roi d'Angleterre et de l'électeur de Hanovre, dont les actions étaient en contradiction complète avec leurs engagemens.

« La conduite de l'Angleterre, s'écria Frédéric, à l'égard
» d'Osnabruck, Münster et Hildesheim, a irrité l'électeur de
» Cologne, et engagé la France à occuper le Hanovre. La
» Saxe vient de se joindre à eux, et demande, pour sa part,
» la Moravie et la Haute-Silésie. Je vous promets de faire
» tout ce qui sera en mon pouvoir pour les dissuader; mais,
» entre nous, il faut que le roi d'Angleterre soit raisonnable,
» et qu'il me laisse m'arranger à ma convenance. Qu'il me
» cède ses fiefs du Mecklembourg, et qu'il me fasse garantir
» la Silésie par le cabinet de Saint-Pétersbourg. »

On voit que Frédéric continuait à porter la tête haute. Toutes ces négociations préliminaires furent suivies d'une entrevue secrète qui eut lieu le 8 octobre, à Oberschnellendorf, entre le roi, le feld-maréchal autrichien Neipperg, le général Lentulus, le colonel Goltz et lord Hyndford. Frédéric fut poli, affable, empressé; protesta de ses bonnes intentions pour la reine et pour le grand-duc, dont l'obstination seule avait envenimé la querelle; promit enfin de s'opposer aux projets de la Saxe sur la Moravie et sur la Haute-

Silésie, et d'empêcher que les Bavarois ne prissent leurs quartiers d'hiver dans la Bohême. Après avoir parlé pendant plus de deux heures, il recommanda la plus grande discrétion; ajoutant « qu'il était disposé à faire pour la reine plus qu'il » ne pouvait dire; mais sous condition que le secret le plus » absolu serait gardé sur tout ce qui s'était fait dans cette » réunion. »

Le lendemain, 9 octobre, on conclut un armistice pour l'hiver entier. Seulement, chacun ayant à tromper ses alliés, on convint de se livrer, de temps à autre, quelques vives escarmouches pour entretenir un simulacre de guerre. Frédéric avait d'excellentes raisons pour accepter l'armistice : il craignait, par dessus tout, de trop agrandir la France, en abaissant l'Autriche. Il voulait aussi renforcer son armée, et suivre les secrètes négociations de la France et de l'Autriche; et si, pendant ce temps, le secret qu'il avait si strictement recommandé venait à être divulgué, cette infraction aux engagemens lui servirait de prétexte et d'excuse.

Un secret qui intéresse tant de peuples et tant de rois ne reste pas long-temgs dans l'ombre. Dès le 21 octobre, tout le monde en était instruit. La Saxe et la Bavière, pour répondre à ce qu'elles regardaient comme une trahison, pénétrèrent dans la Bohême, et s'emparèrent de Prague, le 26 novembre. Aussitôt Frédéric renonce à ses engagemens, et déclare (le 16 décembre) que la cour de Vienne, ayant révélé le traité secret, le délie de la convention du 9 octobre. La cour de Vienne répond que cette révélation ne vient pas d'elle, mais qu'il faut l'attribuer à des conversations et à des rapports indiscrets. Lord Hyndford, voyant s'évanouir toutes ses espérances, se répand en récriminations contre le roi de Prusse, qu'il accuse de chercher ses intérêts par toute espèce de moyens, même par la violation des engagemens les plus formels.

Cependant, lord Hyndford essaya encore de le ramener à des dispositions moins hostiles; dans ce but, il demanda et obtint, le 26 décembre, une nouvelle entrevue.

« Je suis très fâché, lui dit Frédéric, que la cour de Vienne » m'ait mis dans l'impossibilité de lui prouver mes bonnes » intentions. Si elle avait gardé le secret que je lui avais si » instamment recommandé, comme elle aurait dû le faire dans » son intérêt, je lui aurais assuré la Moravie et les deux Au- » triches; mais assurément ce n'était pas mon intérêt de la » laisser maîtresse de la Bohême et de la haute Silésie, car tôt » ou tard c'eût été pour moi un mauvais voisinage. En di- » vulguant mon secret, on a eu une double intention : d'abord, « de me rendre suspect à mes alliés; ensuite, on a voulu » tenir en suspens quelques-uns des électeurs, de manière à » s'assurer la dignité impériale; la France et moi nous n'y » consentirons jamais. Vous voyez, milord, que je vous parle « franchement. Ils ont fait une autre folie, en se laissant pren- » dre Prague sous le nez sans coup férir : s'ils avaient triom- » phé en cette occasion, je ne sais pas ce que j'aurais eu à » faire; mais aujourd'hui j'ai 130,000 hommes à opposer à » leurs 70,000, il faut se soumettre, et conclure la paix la plus » avantageuse possible. Depuis la révolution qui a éclaté à » Moscou par les intrigues du cabinet français, c'est l'unique » espoir qui leur reste.

— » Mais, sire, s'il plaisait à la cour de Vienne de rendre publique la convention du 9 octobre, et de la présenter sous le jour le plus défavorable à Votre Majesté ?

— » A son aise; mais en dévoilant ainsi son jeu, elle ne fera que montrer à tout le monde sa folie et sa faiblesse; peut-être même ne la croira-t-on pas. »

Cette tranquille détermination, cette affectation de supériorité méprisante, porta au comble l'exaspération de la reine Marie-Thérèse; il ne fallut rien moins que la victoire décisive remportée par Frédéric à Czaslau, le 17 mai 1742, pour la courber sous les prétentions et les exigences de son ennemi qu'elle détestait.

L'Angleterre avait intérêt à profiter de l'humiliation de l'orgueilleuse reine, et à rendre la paix à l'Allemagne. Elle n'oublia rien pour arriver à ce résultat. Par les soins de lord

Hyndford, les préliminaires du traité furent signés à Breslau, le 11 juin 1742. Le 21, on en fit la publication à la tête de l'armée prussienne, et, le 28 juillet, le traité définitif fut conclu à Berlin. Les treize articles de ce traité se réduisent à la cession de la Silésie et du comté de Glatz, en Bohême; Frédéric s'oblige à garder une exacte neutralité par rapport aux différends de la reine avec l'électeur de Bavière, et à payer les dettes hypothéquées sur la Silésie. L'électeur de Saxe, compris dans ce traité, devait, dans un délai de seize jours, retirer ses troupes du service des alliés. Un article secret garantissait à ce dernier quelques cessions en Bohême : jamais il n'a été rendu public; on ne peut former que des conjectures sur sa teneur. Médiateur et garant, le roi d'Angleterre s'engageait à ne rien négliger pour obtenir la garantie de l'empire et celle de la Russie. Ainsi sortait triomphant de cette longue lutte de vanités et d'intérêts, le plus jeune des rois de l'Europe. Il avait joué l'Autriche, la France, et échappé aux piéges des diplomates anglais. Sa nouvelle acquisition de la Silésie, s'unissant à la masse de ses états, lui donnait un accroissement réel de puissance. En vain essaya-t-on de lui faire accepter une partie des Pays-Bas; il vit la ruse, et s'en tint à la conquête de cette région adhérente à ses états; conquête qui les couvrait, les défendait et les augmentait.

La paix de Breslau frappait à la fois l'empereur et le cardinal de Fleury. *Le roi de Prusse m'a gagné de vitesse,* s'écria ce dernier à la lecture de la dépêche qui lui en donnait la nouvelle. Il s'efforça de cacher son découragement, et mourut bientôt après, laissant la France affaiblie, le Nord menaçant, et Frédéric prêt à s'emparer des destinées de l'Europe.

Marie-Thérèse, se croyant sauvée, se montra femme après avoir été héros. Elle ne soutint pas la bonne fortune avec cette prudence et cette énergie qu'elle avait déployées dans les mauvais jours. Sans modération dans la prospérité, elle se livra à la folle espérance d'attérer un ennemi par lequel elle devait se trouver trop heureuse de n'avoir pas été accablée; elle osa

penser que les domaines de la France seraient sa proie. Toutes ses propositions furent singulièrement hautaines et usurpatrices. On la vit demander le couronnement du grand duc comme roi des Romains; la cession de la Lorraine et le paiement de ses frais de guerre; altières et ridicules conditions. Cependant le rival de Marie-Thérèse, Charles VII, abandonné presque du seul allié qui lui restât, réduit aux expédiens pour l'entretien de sa maison, à peine en sûreté sur les terres de l'empire, s'humiliait vainement aux pieds du cabinet de Vienne. Celui-ci se croyant hors de danger, affectait le dédain et gardait le silence.

On croyait en général que la paix allait renaître. Frédéric de Prusse ne se laissait pas si aisément décevoir. Le cabinet de Londres, presque aussi habile que lui, s'attendait à la guerre. Elle se ranima en effet, dès que le pacifique cardinal eut fermé les yeux. Ce fut la France qui, humiliée par les tergiversations du vieux prêtre, releva l'étendard. Le cabinet de Versailles exigea un traité particulier d'alliance avec l'Espagne et avec les Deux-Siciles, et rappelant les insultes faites au pavillon français, insultes long-temps dissimulées par le cardinal de Fleury, il résolut d'en tirer satisfaction. On arma une petite flotte; le 14 mars 1744, la guerre fut déclarée à l'Angleterre, et sur la fin du mois suivant à la reine de Hongrie.

Frédéric, qui après la paix de Breslau et de Berlin avait déposé les armes, était resté en observation. Il surveillait surtout les démarches de la cour de Vienne, persuadé que tôt ou tard elle essaierait de lui reprendre la Silésie. La déclaration de guerre de la France ne le prit donc point au dépourvu. Quant à la cour de Vienne, elle en fut ravie. Sa position devenait beaucoup plus nette. Elle se hâta de se prémunir contre les attaques de Charles VII, en mettant garnison autrichienne dans quelques villes de l'empire, voisines de la Bavière; elle aggrava cette triste nécessité par l'âpreté et la violence des formes. On reprocha à Marie-Thérèse ce procédé qui choquait également la neutralité et la dignité du

corps germanique. L'électeur palatin s'alarma, et Frédéric eut un prétexte.

Chavigny, le négociateur du monde le plus capable de bouleverser l'empire, était venu en Allemagne pour faire les affaires de France et déranger celles de Marie-Thérèse. Les ministres prussiens agirent parfaitement de concert avec lui; l'électeur palatin promit la levée de boucliers qui devait le délivrer de ses hôtes; le landgrave de Hesse entra dans ses desseins dans l'espoir d'obtenir l'électorat; et les principaux membres du corps germanique n'attendirent que les premiers succès pour entrer dans l'alliance. Elle fut conclue à Francfort-sur-le-Mein par un traité qui liait le roi de Prusse, l'empereur, l'électeur Palatin et le roi de Suède, en sa qualité de landgrave de Hesse.

La cour de Vienne apprit à la fois la signature du traité et l'invasion de la Bohême. Elle se récria beaucoup contre ce qu'elle appelait la violation du traité de Breslau par le roi de Prusse. « Par ce traité, répondit Frédéric, j'ai promis une parfaite neutralité quant aux différends de la reine avec l'électeur de Bavière. Je l'ai exactement gardée, tant que cette princesse a distingué l'électeur du chef de l'empire; mais la protestation que le ministre autrichien a fait recevoir cette année à la dictature de Mayence, contre la validité de l'élection de Charles VII; le refus de la reine qui ne veut pas remettre à ce prince les archives de l'empire; la violence faite aux troupes bavaroises dans les villes germaniques; tous les excès d'une cour emportée par le ressentiment et la confiance en sa bonne fortune ont détruit la distinction sur laquelle repose ma neutralité. Ma prise d'armes a donc une nouvelle cause, tout-à- fait indépendante de la première. »

Charles VII meurt, abandonné de tous; roi faible et lent qui voulut jouer un grand rôle, et ne recueillit que le malheur et le ridicule. Bientôt la mésintelligence se met entre les cours de Versailles et de Berlin. Frédéric se voit seul et comprend qu'il faut songer à se défendre. En effet, les cours de Londres et de Vienne s'étaient unies à la Saxe et à la Russie. Un se-

cond traité d'alliance offensive et défensive, conclu à Varsovie le 28 janvier, leur avait attaché la Saxe plus étroitement et plus spécialement. On était convenu que trente mille Saxons se joindraient à l'armée autrichienne pour chasser les Prussiens de la Bohême, et que dix mille hommes de ces troupes resteraient aux ordres des puissances maritimes et de la reine. Frédéric devina que, par un article secret, plusieurs parties de la Silésie étaient cédées au roi de Saxe. Ses soupçons furent confirmés par l'indiscrétion d'un général autrichien. Aussitôt 30,000 Prussiens se montrent aux portes de Leipsick, et la cour de Dresde est sur le point de se voir enlevée par l'ennemi qu'elle avait espéré frapper au cœur. La cour de Vienne, plus effrayée que jamais, supplie le roi de Saxe de ne pas renoncer à ses engagemens avant d'avoir tenté le sort d'une bataille. Elle fut livrée. On avait multiplié les précautions; et le cabinet autrichien avait manœuvré pour que la reine, à l'abri du contre-coup de la défaite, retirât tous les avantages de la victoire. Il avait résolu que le prince Charles de Lorraine s'avancerait avec son armée jusqu'à la vue de Dresde. Si la victoire se déclarait pour les Saxons, Charles devait les laisser la poursuivre, marcher sur Dresde, et retenir le roi de Saxe dans le parti de la reine. Si Frédéric était vainqueur, le prince Charles se réservait d'opposer ses troupes fraîches aux soldats fatigués du roi de Prusse.

Mais ce furent d'inutiles précautions. Le triomphe de Frédéric fut si complet, que Charles craignant lui-même une défaite se hâta de s'éloigner. Le roi de Saxe apprit les manœuvres et les dispositions de l'Autriche; aussi ne fut-il pas fâché d'avoir été battu et d'échapper ainsi au sort que le cabinet de Vienne lui réservait.

La paix fut signée à Dresde le 25 décembre 1745. Les treize articles du traité diffèrent peu de ceux de Breslau. La cour de Saxe promet au roi de Prusse le paiement de ses contributions, et celui des rentes de la banque de *Steuver;* en retour, Frédéric consentit à l'élection du nouvel empe-

reur. L'article en faveur de la Saxe devint un des articles ostensibles du traité de Dresde. Il s'agissait de la cession que la reine faisait au roi de Saxe des trois cercles de Bohême, voisins de la Misnie, ainsi que des parties dépendant de la Silésie, qui sont enclavées dans la Lusace.

Cependant la guerre continuait entre la France et l'Autriche. Marie-Thérèse craignait surtout d'être abandonnée par l'Angleterre, qui, disait-on, cherchait à conclure la paix avec la France. La position des deux cabinets de Versailles et de Vienne était également embarrassante.

La mort de l'empereur Charles VII, dont le fils encore mineur ne pouvait lui succéder au trône, dérangeait tous les plans. Quel empereur allait-on élire? Le roi de Pologne et son fils aîné, les seuls rivaux que la France pût opposer au grand-duc, refusaient ce titre. Versailles, afin de se ménager un grief de plus, déclara plus loin qu'il aimerait mieux avoir à soutenir une guerre de trente ans, que de donner son aveu à l'élection du grand-duc. Malgré cette éclatante opposition, la cour de Vienne demeura inflexible, hautaine, et ne rabattit pas une seule de ses prétentions. On crut que la reine avait des ressources immenses et cachées. Ceux des confédérés de Francfort qui ne pouvaient se soutenir contre elle que par l'union tremblèrent d'être abandonnés de leurs alliés, et chacun ne pensa plus qu'à conclure un traité à part qui pût le mettre à couvert du péril.

Épuisées par une guerre sans résultat, toutes les puissances étaient aux abois. La reine, malgré son opiniâtreté, n'avait plus que des Hongrois à opposer aux armées françaises; et l'Angleterre se trouvait incapable de refouler les Français vers leur frontière. Le soulèvement de Gènes présageait de nouveaux embarras au roi de Sardaigne et allait exiger de nouvelles dépenses des puissances maritimes. Trente mille Russes marchaient vers le Rhin; il fallait une nouvelle armée sur ce fleuve. Enfin la révolution de l'Irlande éclata. Tout le monde fut contraint à la paix.

Le congrès fut indiqué à Aix-la-Chapelle, et l'unanimité

des principales puissances sembla promettre un long repos à l'Europe. Le siége de Maëstricht vint encore activer les conférences. Comme la prise de cette place eût enlevé aux Provinces-Unies les secours de l'Allemagne, le stathouder recommanda aux plénipotentiaires des états de hâter la conclusion. Des huit puissances belligérantes, les trois plus fortes convinrent des préliminaires auxquels elles s'engagèrent de faire accéder leurs alliés. Les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et de Hollande signèrent, le 30 avril 1748, les 24 articles fondamentaux. Les traités de Bréda, de Nimègue, de Riswick, d'Utrecht, de Rastadt et de Vienne y furent renouvelés expressément, sous la réserve des points auxquels le traité nouveau allait déroger.

La restitution de toutes les conquêtes, à l'exception de la Silésie; le rétablissement du roi de Modène en ses états, le désistement de toutes les prétentions relatives à la république de Gênes; la reconnaissance des cessions faites par le traité de Worms au roi de Sardaigne, excepté Final et le Plaisantin; celle de François Ier pour empereur; la renonciation de l'impératrice-reine aux duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, en faveur de Don Philippe, sans autre réserve que celle de la reversion, les héritiers mâles venant à manquer, ou bien si l'infant montait sur le trône des Deux-Siciles; la confirmation de la pragmatique; la garantie des traités de Breslau et de Dresde : telles furent les bases de cette paix, dont la publication n'eut lieu que le 18 octobre 1748, parce que plusieurs accessions se firent attendre. L'Europe n'avait point vu de guerre causée par des intérêts aussi compliqués se terminer si paisiblement.

Frédéric II, au milieu de cet empressement pacificateur, avait affecté l'indifférence. Le traité, une fois signé et promulgué, il déclara qu'outre les points laissés sans solution il ne lui paraissait pas qu'il y eût rien de changé dans les dispositions des diverses puissances contractantes. Il se plaignit hautement des menées clandestines de certains cabinets dont le but constant était de le calomnier, de l'isoler au

milieu de l'Europe, et de le faire regarder comme un homme dangereux. Les droits de l'Autriche et de la Prusse sur la Silésie n'avaient pas été clairement déterminés par le traité d'Aix-la-Chapelle; et Frédéric s'en plaignait hautement.

Son ambition, révélée par ces plaintes, effraya les cours de Vienne, de Dresde et de Saint-Pétersbourg. Ces trois cours songèrent à se partager les domaines du roi de Prusse. Il y avait là intérêt, vengeance et crainte de l'avenir. Marie-Thérèse regrettait vivement la perte de la Silésie. Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, redoutait cette puissance voisine et rivale qui s'agrandissait tous les jours. Frédéric, auquel l'Autriche et la Saxe n'eussent pu porter aucun dommage, isolées de la Russie, eut le malheur de se livrer à son caractère satyrique et de se compromettre par des épigrammes. Lui, dont le premier soin devait être de ménager l'impératrice Elisabeth, eut le tort de l'irriter par mille plaisanteries. Ses ennemis tirèrent parti de sa maladresse. L'impératrice offensée écouta les propositions des ennemis de Frédéric; et il fut stipulé que l'on se partagerait les états prussiens, si Frédéric attaquait soit l'impératrice-reine de Hongrie, soit l'impératrice de Russie, soit la Pologne. L'exécution de ce projet de partage dépendait des moindres mouvemens de Frédéric, que l'on interprèterait comme hostiles.

En 1753 seulement, Frédéric connut avec certitude le traité secret de Saint-Pétersbourg, et les intrigues des trois cours pour se ménager le moment favorable de tomber sur lui. Le roi de Prusse se vengea en écrivant les *Lettres au Public*, énigmes que le public comprit. Il avait gagné un secrétaire de la chancellerie de Dresde, nommé Mentzel, lequel avait libre accès dans la chambre où l'on renfermait les dépêches du ministre. Mentzel prit l'empreinte de la clé avec de la cire, et le comte de Malzau, envoyé du roi de Prusse à Dresde, la fit passer à Berlin, où l'on en fabriqua une semblable qu'il fallut envoyer et renvoyer plusieurs fois avant qu'elle pût servir. On ouvrit enfin. Mentzel copiait les lettres, et les remettait à leur place quand il se trouvait seul. Par ce

moyen on parvint à avoir des détails très précis sur les projets des trois puissances. La cour de Dresde ne fut instruite de la trahison que pendant la guerre qui fit tomber les portefeuilles du roi entre les mains des Autrichiens. Ne pouvant se flatter de résister seul à la Russie, à l'Autriche et à la Saxe, le roi de Prusse songea à se concilier un allié puissant. Il balança quelque temps entre la France et l'Angleterre. La France lui fournissait plus de troupes, l'Angleterre plus d'argent; il se décida pour cette dernière.

La face de l'Europe changea alors tout à coup. La France avait fait avec l'Espagne le pacte de famille; mais les deux couronnes ne pouvaient faire face à l'Autriche. La France avait besoin du roi de Prusse, qui venait de s'allier à l'Angleterre; aussi le cabinet de Versailles fut-il contraint de se rapprocher de l'Autriche, laquelle, au grand étonnement de l'Europe, accéda au pacte de famille des Bourbons. Frédéric essaya encore, au moyen de l'Angleterre, amie alors de la Russie, de détacher cette dernière puissance de l'alliance de l'Autriche. Mais Saint-Pétersbourg était irrité contre le roi de Prusse, et l'intervention de l'ambassadeur anglais resta sans résultat. Frédéric, menacé, vit qu'il fallait payer d'audace. Dès le commencement d'août 1756, ses troupes envahirent le pays ennemi. Il entra lui-même en Saxe à la tête de 64,000 hommes et commença par bloquer 17,000 Saxons campés près de Pirna, et commandés par le maréchal Rutowsky. Abandonnant le soin de pousser le blocus au margrave Charles, il marcha sur la Bohême avec 24,000 hommes, et faisant face à Braun, général autrichien, lui livra bataille près de Lowositz. Après un combat de quatre heures, Frédéric demeura maître du champ de bataille. Braun essaya en vain de secourir les Saxons bloqués à Pirna, et se retira en Bohême, en même temps que le roi de Pologne quittait la Saxe pour se rendre à Varsovie. Les Saxons mirent bas les armes, et le roi de Prusse établit son quartier-général à Dresde. Tout le pays héréditaire du roi Auguste lui fut soumis, à l'exception de la forteresse de

Kœnigstein, qui fut déclarée neutre. Il fit retirer les troupes qu'il avait envoyées en Bohême, les disposa en un cordon le long des frontières et leur fit prendre leur quartier d'hiver en Silésie et en Saxe. On ne pouvait agir plus lestement, plus vivement, ni faire succéder plus de promptitude à plus de prudence. Le vrai César moderne se manifestait pour la seconde fois. La diplomatie se révoltait. Cette invasion d'un pays auquel on n'avait pas déclaré la guerre fit jeter les hauts cris à tous les intéressés. Manifestes, protestations, lettres-circulaires, inondèrent l'Allemagne. Frédéric, pour justifier son procédé, publia les trames antérieures de ses ennemis, et fit rédiger par M. de Hertzberg, conseiller d'état, un mémoire en sa faveur, mémoire qui ne fit qu'animer ses ennemis et les confirmer dans le projet de l'écraser. Il fut mis au ban de l'Empire, et quelques membres du corps germanique, éblouis par les promesses ou intimidés par les menaces de la cour de Vienne, levèrent des troupes pour agir de concert avec elle.

Frédéric, menacé de tous côtés et mal soutenu par l'Angleterre ne se trouble pas. Le 4 mai 1757, deux jours avant la bataille de Prague, dans un dîner qu'il donne à l'ambassadeur anglais, il se montre plein de gaîté « C'est, dit-il, dans un ou deux jours, le combat de Pharsale, la bataille entre la maison d'Autriche et celle de Brandebourg. » Le 6 mai en effet les deux armées se rencontrèrent près de Prague. L'armée autrichienne, mise en déroute, se retira dans cette ville et s'y fortifia. La victoire des Prussiens fut complète. Frédéric pressa le blocus de Prague pour y affamer le prince Charles, et fit battre la ville par cinquante pièces de canon. Le blocus dura un mois.

De si beaux succès ne pouvaient durer toujours. La fortune devait une leçon au roi de Prusse. Le maréchal Daun ayant reçu des renforts et voyant son armée trois fois plus nombreuse que l'armée prussienne, résolut d'aller délivrer Prague. Le combat s'engagea vers Kolin. L'armée prussienne, malgré quelques avantages partiels remportés au commence-

ment de l'action, fut obligée de se retirer devant la cavalerie austro-saxonne. Les Prussiens, peu habitués aux échecs, prirent la fuite dans le plus grand désordre, laissèrent une partie de leur artillerie au pouvoir des ennemis. Il fallut lever le siége de Prague. Ce revers entraîna la perte d'une partie de l'armée prussienne, que les maladies et la désertion diminuèrent de moitié et qui fut réduite à quatre-vingt mille hommes dont une partie devait encore garnir des forteresses qu'il importait de conserver. Les armées ennemies ne comptaient pas moins de quatre cent mille hommes. Les Russes ravageaient la Prusse; la reine de Hongrie occupa Berlin pendant vingt-quatre heures; l'armée française, sous les ordres du maréchal de Richelieu et du prince de Soubise, tenait le pays de Magdebourg. Un corps de troupes impériales se joignit aux Français; et ces soixante mille hommes menacèrent d'envahir toute la Nouvelle-Marche et de chasser les Prussiens de la Saxe. Les Suédois, de leur côté, déjà maîtres de la Poméranie, s'approchaient de Berlin pour arriver à Leipsick. On crut Frédéric perdu.

Il contemplait avec calme cette levée de boucliers. Une seule chose l'affectait sérieusement, c'était la conduite de l'Angleterre à son égard. « J'avais pensé, disait-il à l'ambassadeur anglais, que l'Angleterre ne négligerait rien pour sauver les libertés de l'Europe et pour se sauver elle-même; qu'elle serait la dernière à se laisser décourager par les vicissitudes de la guerre; et qu'après les grands et nobles efforts du duc de Marlborough pour maintenir l'équilibre des pouvoirs et pour humilier l'ambition de la France, elle n'abandonnerait pas honteusement une entreprise glorieusement commencée.... C'a été mon malheur de m'allier à l'Angleterre au jour de sa décadence; cependant si j'examine sa conduite dans les guerres d'Espagne et de France, je suis convaincu que ce n'est pas à un manque de pouvoir, mais bien au manque de bonne volonté que je dois attribuer ses procédés inexcusables. »

L'ambassadeur anglais Mitchell était convaincu de la jus-

tice de ces plaintes. Il écrivit pour demander son rappel, ajoutant dans sa dépêche :

« Le roi de Prusse était bien grand dans la prospérité, mais je ne l'ai jamais vu aussi admirable que depuis ses malheurs. Je connais ses affaires ; elles sont dans la plus mauvaise situation. Pour lui, il tient peu à la vie et peut être jeté dans quelque résolution désespérée. » Voici la réponse de lord Barrington :

« Les efforts de l'Angleterre que vous niez sont immenses. Nous nous chargeons de l'entretien d'une armée de quarante à cinquante mille hommes ; nous nous proposons de donner au roi de Prusse un subside de quatre millions de couronnes ; d'acheter, si c'est possible, l'alliance du Danemark ; et si l'argent peut tenir les Russes en repos ou soulever la Porte-Ottomane, vous pouvez compter que l'argent ne sera pas épargné. »

« Je n'ai pas voulu être gouverné par les rois, s'écria Frédéric : M. Pitt ne doit pas espérer être plus heureux. »

Après avoir envoyé le duc Ferdinand de Brunswick dans le duché de Magdebourg, Frédéric quitta la Lusace et vint lui-même délivrer le maréchal Keith qui se trouvait enfermé dans Leipsick, puis il passa la Saale, campa près de Braunsdorf où, par des renforts qu'il reçut de Halle et de Mersebourg, il parvint à former un corps de vingt mille hommes. L'armée ennemie était là, des deux tiers plus forte. Il résolut de lui livrer bataille.

Une partie de l'armée combinée de la France et de l'Empire était postée en face de Rosbach. Une évolution des Prussiens que les ennemis prirent pour une fuite trompa ces derniers ; ils manœuvrèrent mal, et le désordre se mit dans leurs rangs. Ils cherchèrent à se rallier ; un choc soudain et répété augmenta le désastre. La victoire fut complète. Les Prussiens ne perdirent que cinq cents hommes ; les ennemis comptèrent près de dix mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers. C'était le 5 novembre 1757. L'année ne se passa pas sans une seconde victoire de Frédéric. Nadasti avait pris

Breslau; la reine de Hongrie paraissait avoir atteint son but et repris la Silésie. Mais Frédéric survint. Après avoir chassé de la Lusace quelques corps de troupes ennemies et recueilli les débris de l'armée du duc de Bevern, il rencontre l'armée autrichienne près du village de Leuthen. Les troupes ennemies sont aussi bonnes que les siennes; il ne doit l'avantage qu'à la supériorité de ses manœuvres.

Cette bataille décisive fut regardée comme le chef-d'œuvre de la tactique prussienne. Le prince Charles, avec son armée réduite presque de moitié, se retira au-delà de la rivière de Schweidnitz. Le roi de Prusse prit son quartier à Lissa; de Lissa il marcha le lendemain sur Breslau et battit cette place avec tant de vigueur que le commandant se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Les Autrichiens abandonnèrent la Silésie. Frédéric reconquit la puissance et le prestige qu'il semblait avoir perdus depuis la journée de Kolin. Cependant un nouvel adversaire s'était montré; la Suède était venue grossir le nombre des ennemis de Frédéric en signant son traité de confédération avec la Russie, le 27 août 1756.

Le comte David Hamilton, général suédois, commandant un corps de troupes, combine ses mouvemens avec Fermor et Romanzof, généraux des Russes. Frédéric les rejoint, et son armée de trente mille hommes attaque cinquante mille Russes qu'elle défait complétement à Zorndorf.

La journée d'Hochkirchen vint toutefois rabattre et punir l'orgueil de Frédéric. Il s'était habitué à mépriser ses ennemis. Persuadé que le général autrichien Daun n'aurait pas le courage de l'attaquer, Frédéric établit son camp très près de l'ennemi, lequel s'était emparé des hauteurs et des forêts auxquelles l'aile droite des Prussiens était appuyée. Le maréchal Keith, quand il vit Frédéric aller occuper ce poste désavantageux, lui dit:

« Si les ennemis nous laissent ici tranquilles, ils méritent d'être pendus.

— « Ils auront encore plus peur de nous que de la potence, » répondit Frédéric.

Il se trompait : les Autrichiens eurent le courage de l'attaquer et le bonheur de le vaincre. Le brave maréchal perdit la vie dans cette journée. La douleur que causa à Frédéric la perte de cette bataille fut très vive, et l'expression de sa douleur fut pathétique, éloquente, héroïque même.

Vienne était au comble de la joie. Le triomphe d'Hochkirchen lui rendait toutes ses espérances : la nouvelle en était arrivée le jour de sainte Thérèse, dont l'impératrice-reine portait le nom. Malgré les pertes qu'il venait de faire, Frédéric délivra plusieurs forteresses qui étaient assiégées, et força Daun à se replier en Bohême. Il laissa ensuite le commandement de l'armée au prince Henry, et retourna à Breslau. De là il fit encore faire des propositions de paix à la Russie, qui les rejeta. Alors Frédéric envoya Wedel pour attaquer les Russes partout où il les trouverait. Le faible corps de Wedel fût battu à Zullichau, et perdit quatre mille sept cents hommes. La déroute de Zullichau entraîna peu de jours après celle de Francfort, autrement appelée de Kunersdorf. Daun et Soltikof, retranchés sur la rive droite de l'Oder, près de Kunersdorf, menaçaient le Brandebourg. Aussitôt Frédéric accourt du fond de la Silésie, attaque Braun et Soltikof, conduit plusieurs fois en personne ses troupes à l'attaque, a ses habits percés et deux chevaux tués sous lui, voit la plupart de ses généraux et de ses officiers rester sur le champ de bataille, et n'échappe au danger d'être pris par l'ennemi qu'en empruntant le cheval du capitaine Gœtzen.

La perte de la bataille de Francfort, et la victoire que les alliés remportèrent à Minden presqu'en même temps, obligèrent Frédéric à se tenir sur la défensive. Vers la fin de cette même année (1759) si malheureuse pour lui, ses troupes essuyèrent encore un échec considérable près de Maxen. Le général Finck se laissa envelopper par Daun et Brentano, et se rendit prisonnier avec dix-huit mille hommes. Tout conspirait contre Frédéric, qui se vit à deux doigts de sa ruine. Cependant le prince Henry battait Laudon, et Frédéric put conserver Breslau, que la grande armée russe, con-

duite par Soltikof, allait assiéger. Le roi accourut lui-même avec une rapidité étonnante, et sauva Breslau. Ces avantages partiels, suivis de la victoire plus éclatante de Legnitz, ne relevèrent pas les affaires de Frédéric. Ses propres victoires décimaient encore ses troupes, déjà inférieures à celles de ses ennemis. On l'attaquait sur tous les points du territoire; pendant qu'il prenait ses quartiers d'hiver à Leipsick, il apprit que le 3 octobre 1760, les généraux Tottleben et Lascy s'étaient emparés de Berlin. A peine la victoire de Torgau, remportée un mois après, le 3 novembre, parvint-elle à relever le moral de ses soldats. Ses ressources diminuaient sans cesse. Ses efforts pour sauver Schweidnitz furent vains. Les ennemis y établirent leur camp et leur réserve. L'année suivante, en 1761, un corps de Russes commandé par Tottleben, fit de fréquentes incursions en Poméranie, et d'autres troupes russes aux ordres des comtes Romanzof, Czernichef et Soltikof, s'unirent pour renforcer les armées autrichiennes et assiéger Colberg. Ni l'activité de Frédéric, ni les exploits du prince Eugène de Wurtemberg, secondé par le général de Platen, ne purent empêcher Colberg de se rendre au comte Romanoff, qui l'avait affamée. Maîtres de Schweidnitz et de Colberg, les Russes prirent leurs quartiers d'hiver en Poméranie et les Autrichiens en Silésie. La cour de Vienne refusait toute proposition de paix. Elle voulait que le premier article du traité fût pour elle le recouvrement de la Silésie.

Frèdéric ne s'abusait pas; sa situation était désespérée. Un moment il eut la pensée de se tuer. Le 1er décembre 1761, il passa une partie de la journée enfermé dans son cabinet, occupé à copier le discours de l'empereur Othon, après la bataille de Bédricum, et le 8 décembre, il copia tout le discours de Caton avant sa mort. Son rôle était achevé, disait-il, dès l'instant qu'il ne pouvait plus être roi et roi puissant. La vie lui paraissait insupportable, s'il était obligé de l'acheter au prix de la plus légère humiliation. Si la Prusse devait être réduite aux proportions d'un électorat sans puissance et sans influence, Frédéric n'était pas homme à subir l'éternelle

honte d'une pareille position. A cette occasion, il plaçait dans la bouche de Caton les vers suivans :

Le sage avec mépris voit la mort sans la craindre ;
Louez mon action, gardez-vous de me plaindre ;
Quand on voit sa patrie et ses amis périr,
Un lâche y peut survivre, un héros doit mourir.

Frédéric allait peut-être se suicider et subir ainsi la punition de quelques épigrammes imprudentes; car sa situation était le résultat de la colère d'Elisabeth si imprudemment provoquée. Le hasard vint au secours du roi de Prusse. Cette femme qui avait gouverné son peuple sans jugement, et fait la guerre à la Prusse par rancune, Elisabeth, czarine de Russie, mourut le 5 janvier 1762. Frédéric écrivit aussitôt au roi d'Angleterre :

« La longueur de la dernière campagne et ses vicissitudes » m'ont empêché d'écrire plus tôt à Votre Majesté. Aujourd'hui » l'impératrice de Russie est morte, et le grand-duc, qui m'a » toujours témoigné la plus vive amitié, est sur le trône. Je » suis persuadé que cette année sera plus heureuse que les » précédentes, et que nous pourrons forcer nos ennemis à » faire la paix à des conditions moins arrogantes que celles » qu'ils ont la prétention de nous imposer. Je regarde la dé- » claration de guerre des Espagnols comme une excellente » chose pour l'Angleterre, qui, par la supériorité de sa flotte, » doit triompher des Espagnols comme elle a triomphé des » Français !

» Quelle gloire ne sera-ce pas pour Votre Majesté, d'avoir » rendu votre nation la maîtresse souveraine des mers, et pour » nous tous, d'avoir maintenu nos droits légitimes contre toute » l'Europe coalisée. Il ne manque plus qu'un peu d'énergie » et de persévérance pour terminer cette fatale guerre à l'a- » vantage de l'Angleterre. Ayons donc courage jusqu'à la fin : » je vois encore d'innombrables difficultés; l'espoir de les sur- » monter me remplit d'une nouvelle ardeur. Personne ne » prend plus d'intérêt que moi à la gloire et à la prospérité de

» Votre Majesté. Je la prie d'en être convaincue ainsi que de » la haute estime avec laquelle, etc., etc. »

Frédéric n'avait pas trop espéré; Élisabeth avait à peine rendu le dernier soupir, que Pierre III se hâta de donner au roi de Prusse des preuves de son amitié et de son admiration. Il fit rendre la liberté à tous les soldats prussiens et envoya un aide-de-camp au roi de Prusse pour lui annoncer plus directement ses dispositions à son égard et demander le baron de Goltz comme ministre-ambassadeur. Pierre III ne s'en tint pas là. Il se détacha de l'alliance de l'Autriche et de la France, et changeant tout à coup la destination des 24,000 hommes qui étaient en Prusse et en Allemagne, les employa comme auxiliaires dans l'armée prussienne. La Suède, où le parti russe et anglais prévalait, fit aussitôt une suspension d'armes; et Frédéric, délivré d'une partie de ses ennemis, se trouva à la tête d'une armée considérable. A peine sept mois s'écoulent que Pierre III est détrôné le 9 juillet 1762. La nouvelle impératrice, Catherine II, se contente de rappeler les troupes envoyées au secours des Prussiens et se déclare neutre. Par ce nouvel arrangement, si Frédéric n'a point un allié dans la Russie, du moins un ennemi puissant quitte les rangs de ses adversaires.

Le prince Henry, le *Fabius Maximus* de cette guerre, comme on l'appelait alors, remporte une victoire signalée à Freyberg. Quelques jours après la bataille, on entra en conférence. Jamais traité de paix, après une guerre acharnée de plusieurs années, ne fut terminé avec moins de formalités. Les parties belligérantes devant tout simplement rentrer en possession de ce qu'elles avaient avant la guerre, tout le monde d'ailleurs étant las de se battre, les discussions ne furent pas longues. Les négociations avaient commencé à Hubertsbourg, le 30 décembre 1762, et le 15 février suivant la paix était conclue. Cinq jours avant, le 10 du même mois, la France et l'Angleterre avaient signé le traité de Paris.

Ainsi finit la guerre de sept ans. Cette énorme dépense

d'hommes et d'argent n'amena aucun changement dans les affaires de l'Europe, et laissa aux diverses puissances belligérantes l'intégrité de leurs possessions. Cruelle et longue mêlée qui est aujourd'hui dénuée de presque tout intérêt, mais au milieu de laquelle la figure sévère de Frédéric se dessine majestueusement. Frédéric domine tout de son génie inépuisable et de son inébranlable persévérance. Général et homme d'état, Frédéric II a été le plus grand caractère d'un siècle, riche en hommes remarquables.

A lire la plupart des historiens, on dirait, en vérité, que la vie du philosophe qui régnait en Prusse n'a été occupée que par ses querelles et ses coquetteries avec Voltaire, par ses concerts de flûte et ses théories de déisme. Que l'on parcoure du regard les événemens esquissés dans les pages précédentes. Tant de dangers courus, de travaux militaires, de marches et de contremarches, de combats perdus et gagnés; tant d'ennemis affrontés, esquivés ou battus, prouvent suffisamment que la vie de Frédéric de Prusse a été autre chose qu'une vie d'académicien, de littérateur et de sophiste.

Voici comment on écrit l'histoire : les gens de lettres qui approchent d'un monarque esquissent son portrait d'après le degré de protection et de faveur qu'ils en ont reçu. Alors même que l'intimité du prince leur a dévoilé les secrets de sa vie, ce n'est toujours que sous un seul point de vue qu'ils peuvent l'apprécier. Ils disent son existence privée, ses travers, ses épigrammes, son genre d'esprit, ses fantaisies, voilà tout. Ne sont-ce pas les petits côtés d'un grand homme? Est-ce ainsi qu'on peut les comprendre et le connaître. Frédéric s'en était bien aperçu ; car il s'est chargé de suppléer à la lacune qu'il prévoyait. Il a écrit lui-même l'histoire complète de ses relations diplomatiques et de ses guerres. Malheureusement le roi de Prusse a écrit en français. Cet idiôme, étranger pour lui, a dû enlever de l'énergie à son style, de la franchise à son expression; Frédéric n'a pu accomplir qu'un tour de force. En se résignant à ce qu'il appelait la barbarie de la pa-

role allemande, il eût fait un chef-d'œuvre. Son écueil et son tort ont été de vouloir imiter, en dépit de tout, Voltaire et les Encyclopédistes.

Quel homme, cependant! Il pouvait mourir dans tout le cours de la lutte dont nous avons dessiné les principaux traits et mourir sans craindre la postérité. Lion traqué par ses ennemis; souvent placé sur le dernier penchant de sa ruine; forcé de se porter sur tous les points de son royaume vaste et irrégulier, il a trouvé moyen de constituer une monarchie puissante avec les élémens les plus défavorables. La Prusse, sous son règne, a conquis de la solidité. Cet amas d'acquisitions inégales, sans cohésion, formant une langue de terre oblongue et environnée d'ennemis de toutes parts, a fini par peser d'un grand poids dans la balance de l'Europe. C'est une gloire immense d'avoir atteint de tels résultats en face de l'Europe en armes, et dans la position la plus désespérée. Frédéric ne fit de concessions à personne, ne se découragea pas, ne broncha pas. Quelle que fût sa fortune, il marcha au combat, et dans les plus grands désastres il ne s'occupa que de les réparer, non de se plaindre. La moitié de la vie de Frédéric fut consacrée à lutter contre des chances défavorables; et sa patience au milieu des nombreux revers qui ont précédé son succès définitif a quelque chose de plus héroïque et de plus puissant que son activité guerrière et la promptitude de son coup d'œil aux jours de victoire. Moins grand dans la prospérité, il devenait alors tout à coup imprudent et étourdi. Son amour pour les saillies et la satire éclatait en jets imprévus, ridicules. Quelques unes des blessures ainsi portées par sa main puérilement téméraire, ont eu des effets difficiles à calculer. C'est cette manie caustique, jointe à son peu de goût pour les femmes, qui le priva de toute ressource du côté de la Russie. Il est vrai qu'une fois l'imprudence commise, il se montrait sublime dans l'art d'en réparer ou d'en combattre les suites.

La Silésie lui était définitivement acquise; l'Europe le respectait. Il remit l'épée dans le fourreau. Chose merveilleuse

pour un homme habitué à la vie guerrière! il ne songea plus qu'à la paix. Il raffermit, consolida, pansa les plaies saignantes de la nation, et renonça à une gloire qui lui eût été plus facile que jamais. Il est vrai que la Prusse avait besoin de repos. Dix-sept combats avaient épuisé l'armée. Partout indiscipline, anarchie, violence, pillage, lois méconnues, mœurs dépravées par le désordre de la guerre, villages en cendres, villes délabrées, paysans sans pain, nobles appauvris, finances détruites, point de commerce, point de crédit. Frédéric compare son royaume, tel qu'il se trouvait alors, à un homme que l'on a saigné des quatre veines. Ce fut peut-être dans cette époque de réparation et de réorganisation que Frédéric fut plus grand : il n'oublia rien, fit des emprunts peu onéreux, rebâtit six cents villages, ensemença les champs qui n'étaient engraissés que de cadavres, consacra à l'agriculture les chevaux de son artillerie, encouragea le commerce, fit vivre l'industrie, protégea par une double alliance avec la Russie et l'Autriche ses états sans frontières livrés aux invasions extérieures. Tout devint florissant; et cette faible population, bien que décimée par l'épée et le canon, fut redoutable et vigoureuse. Maître d'un trésor considérable, chef de la plus belle armée qui fût en Europe, Frédéric la conserva en l'appliquant à des travaux utiles, et se montra constamment à l'Allemagne armé de ces deux *puissances*, le fer et l'or, qui gouvernent le monde. Le reste de sa vie fut employé à concentrer cette *double puissance*, à se prémunir contre ses voisins, à resserrer la monarchie autrichienne dans ses limites, à créer enfin et à stabiliser cette force bizarre et anormale qu'on appelle la monarchie prussienne.

(*Foreign Quaterly Review.*)

Littérature.

MOUVEMENT ACTUEL DE LA LITTÉRATURE

EN ITALIE.

Le nom du poète Monti domine tout une époque de la littérature italienne. Cette époque date du milieu de la révolution française et vient expirer en 1830, sur la tombe de Monti, mort en 1827.

Deux inspirations différentes, Dante et la Liberté, enflèrent les voiles de ce brillant poète qui n'explora pas des régions nouvelles et inconnues; mais dont la traversée fut éclatante et audacieuse. Le souffle de la liberté parcourait l'Europe, offrait aux peuples l'exemple de l'Amérique émancipée, faisait germer la révolution française, arrachait des concessions aux maîtres de l'Italie et ébranlait la dictature des académies. Avant Monti, la révolution littéraire avait eu pour précurseurs : Cesarotti, Parini, Alfieri. Plus célèbre qu'eux, Monti puisa non-seulement à cette source d'indépendance, mais dans l'imi-

(1) Note du Traducteur. Dans nos précédentes livraisons, nous avons publié plusieurs articles sur l'Italie et sur sa littérature ancienne et moderne. Mais depuis long-temps nous n'avions eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs du mouvement littéraire de cette contrée. Aussi nous empressons-nous de reproduire le tableau rapide, curieux, plein de faits, nouveaux et peu connus que M. Fortunato Prandi, réfugié italien à Londres, vient de publier dans le *London and Westminster Review*, sur la littérature de son pays.

tation du Dante, ses trésors de création poétique. Il y avait là quelque chose de vigoureux et d'original qui allait bien à la nouvelle époque et qui devait effacer toutes les imitations de Pétrarque, proposées pour modèles, au commencement du dix-huitième siècle par Manfredi, Rolli, Lazzarini, Zanotti. La servilité des académies tomba écrasée. Le calque des formes anciennes fut décrédité; on renonça à la reproduction monotone des mêmes images, des mêmes mètres et des mêmes rhythmes; c'était beaucoup gagner.

Ainsi Monti fut le roi de la révolution opérée dans la forme. Toujours elle précède la révolution dans les idées. Plus sensuel que sensible; puissant par l'imagination, mais connaissant peu le cœur humain; il comprit de l'art la partie purement extérieure et physique. D'une admirable habileté comme versificateur, employant un langage énergique, ardent, éloquent, se jouant de la difficulté des mètres comme des entraves de la rime, commandant en souverain à l'expression poétique; il ne s'aperçut pas que l'art a aussi son ame; que sans elle, il est un brillant fantôme, inutile à l'humanité, stérile et éphémère. Sous la main de Monti la forme se renouvela; elle reparut jeune, chaude, éclatante; mais comme la bulle de savon colorée qui reflète tour à tour l'azur du firmament et la verdure des forêts, cette poésie, sans solidité et sans fonds, ne s'éleva que pour flotter un moment dans l'atmosphère et se dissoudre bientôt en fragmens fugitifs. On ne lit plus Monti. A peine un ou deux chants de sa *Mascheroniana*, deux ou trois inspirations lyriques et quelques tirades d'une perfection exquise, transmettront à nos enfans le nom de ce poète aussi habile dans l'art métrique que les troubadours du moyen âge, et destiné comme eux à laisser une trace brillante mais vague.

Tel est le sort nécessaire de toute poésie sensuelle et sensitive; elle a beau prodiguer les formes et les couleurs brillantes : ce ne sont toujours que des couleurs et des formes; et quoi qu'on en dise, rien n'est plus passager que la matière. Ce qui est extérieur n'a pas de vie. D'un carac-

tère faible et indécis, sans profondeur dans la conception, sans religion forte et intime; recevant toutes les inspirations sans les réfléchir, se constituant l'écho de toutes les voix extérieures qui venaient le frapper, Monti n'atteignit jamais ces profondeurs, où la source de l'art se montre intime, secrète et sainte; ses personnages n'ont pas de vie réelle, ils passent comme des ombres. On ne peut rien gagner en l'écoutant, et la monotonie de beaux sons et de grandes images lasse enfin l'auditeur, qui s'est d'abord laissé charmer. On a comparé Monti au Dante; mais la puissance du Dante résidait dans sa pensée, celle de Monti dans l'expression; mais l'ame du Dante était forte et indomptable, celle de Monti souple et incertaine; Dante ne se fût pas prosterné tour à tour aux pieds du pape et de l'empereur, de la révolution et de l'Autriche. La nerveuse versification du Dante obéissait au poète et ne lui commandait pas; la passion, l'observation, marchaient en première ligne dans ce vigoureux et terrible cerveau qui n'employait l'imagination qu'en seconde ligne, et ne livrait pas son palais *à la folle du logis*.

L'école de Monti était cependant brillante et avait une sorte de jeunesse : celle de la forme; elle renfermait le germe de celle qui s'est développée récemment en France sous le titre ridicule de *l'Art pour l'Art*. Elle eut beaucoup d'adeptes parmi lesquels un seul mérite d'être mentionné, César Arici de Brescia, versificateur adroit, mais dépourvu de toute originalité. Il commença par se croire appelé aux destinées de la grande poésie. Ugo Foscolo souffla sur la chimère et la détruisit. Le poème d'Arici sur la mort de Joseph Venti avait eu du succès. Un commentaire de Foscolo rejeta l'auteur parmi ces bons artisans de versification qui n'ont pas droit au titre de poète, c'est-à-dire à celui de créateur. Bientôt Arici se contenta de cultiver la science de l'expression, la seule pour laquelle la nature l'eût créé. Son poème de l'*Origine des Fontaines* est un remarquable exemple de cette pureté et de cette grace de forme qui procurent un plaisir passager, mais qui ne remplacent pas l'énergie de la pensée. Après lui et Monti, l'é-

cole disparut. Elle avait fait son temps et accompli son œuvre. Le style classique, battu en ruine et dépossédé, se tenait coi; le matérialisme poétique mis à la mode par Monti ne tarda pas à suivre dans le tombeau l'imitation servile des anciens. Comme on s'était ennuyé d'une millième reproduction de Virgile et de Sénèque, on s'ennuya de voyager à travers un monde rempli de formes sans vie, et de couleurs sans substance.

Monti vieillissant eut la douleur de voir une génération nouvelle se diriger dans des voies inconnues et chercher un essor plus élevé. Mourant, il tenta de lutter contre l'entraînement public; sa main débile et presque glacée essaya une lutte impuissante en faveur de la mythologie payenne. Personne ne fit attention à la réclamation du vieux poète et au déluge de lieux-communs qu'il lança contre la barbarie et l'anarchie des novateurs. On se souvint qu'il avait dit précisément le contraire dans le *Barde de la forêt Noire*. Dédaigné, il s'entoura des plis de son manteau et mourut en silence comme le gladiateur vaincu.

Cependant la révolution littéraire suivait son cours; on avait détruit la poésie académique; on renversait la poésie de la forme et de la couleur. Vers quel but se dirigeait-on? Voici un horizon immense. Le présent, le passé, l'avenir, tout est poésie. Plus d'entraves; l'homme et la nature, le réel et l'idéal, Dieu et le monde; tout appartient au poète. La prison classique tombe en ruines; la grille à travers laquelle on apercevait l'univers est en débris. Mais que fera-t-on de cette liberté nouvellement conquise, de cette victoire qui n'est après tout qu'une destruction? La dictature du passé vient de crouler; on n'a pour l'avenir, ni théorie, ni principe, ni plan arrêté, ni but déterminé. Le voile s'est déchiré, le regard épouvanté contemple l'infini; que va-t-il en faire?

En littérature comme en politique, point d'avenir sans croyance et sans principe : et plus la liberté est vaste, plus l'usage de la liberté est difficile. Ce romantisme sans base de-

vait s'affaisser aussi sur lui-même après l'école de Monti, après l'école classique. Tour à tour le nouveau mode littéraire s'adressa, et toujours vainement, au souvenir du passé, c'est-à-dire au moyen âge, à un avenir vague et confus, c'est-à-dire au mysticisme le plus rêveur. En 1830, telle était la situation. Ce que le romantisme contenait d'extravagant avait péri et s'était épuisé. On comprit enfin que la littérature était chose utile, puissante, féconde, et que ce n'était pas la peine d'ouvrir la bouche ou de publier sa pensée, si la société n'en retirait aucun fruit. Adieu pour toujours non seulement aux faibles élégies de Victorelli et de Frugoni, mais aux images sonores et brillantes de Monti et de son école.

On sentit le vide de cette littérature de la forme conventionnelle et de l'imitation. Conscience, utilité, nationalité, tels furent les mots de ralliement. Les intelligences fortes se dirigèrent vers un résultat avantageux pour la nation et le public. On produisit moins sans doute et des ouvrages moins agréables; mais le lit dans lequel roulait désormais la pensée italienne acquit de la gravité et de la profondeur. Il s'agissait de refaire tout une éducation de peuple : vaste problème, digne d'occuper les intelligences les plus hautes. Une grande ombre, celle du Dante s'éleva et plana au-dessus de cette génération dont le silence fut aussi expressif que la parole : car son silence annonçait la détermination de ne rien dire de frivole, et sa parole devenait morale et forte. Le mâle génie du Dante présidait à cette renaissance. On retrempait dans les eaux vives de sa poésie grandiose et patriotique la faiblesse et l'énervement modernes. Des éditions nombreuses de la *Divine Comédie* parurent successivement; des commentaires intéressans, entre autres celui de Ferdinand Arrivabene, attestèrent la puissance et la simultanéité de ce mouvement général. L'*Anthologie* de Florence, bonne revue aujourd'hui supprimée, contint un grand nombre d'articles sur le même sujet. N'oublions pas un nom que l'on ne prononce guère aujourd'hui en Italie, moitié par prudence, moitié par ingratitude, celui d'Ugo Foscolo. En vain cher-

che-t-on à effacer la mémoire de cet homme qui a ennobli la critique et fait des travaux du philologue une mission morale et politique. Quels qu'aient pu être les malheurs, ou si l'on veut les travers de cette vie orageuse, la guerre inexorable qu'il a livrée à la prostitution politique et à la vénalité de son temps rendra sa mémoire vénérable. Les deux tiers de ses manuscrits se trouvent inédits, entre les mains du libraire anglais Pickering. La notice sur sa vie publiée récemment, est moins une biographie qu'un libelle ou tout au moins une caricature. Cependant son influence n'a fait qu'augmenter depuis 1827. C'est encore lui qui dirige le cours de la critique italienne. Au lieu d'étudier Dante, en philologue et en grammairien comme on l'avait fait avant lui, il reconnut dans ce grand poète non pas seulement le créateur d'un idiome et l'homme d'imagination, mais le grand citoyen, le patriote, le prophète de la nationalité italienne. Sans doute Foscolo n'a pas réalisé tout ce qu'il a entrepris : il a montré la route et ne l'a pas frayée ; mais que d'obstacles autour de lui ! La pauvreté, l'exil, les orages de l'ame, les angoisses de la rivalité. Le premier, il faut s'en souvenir, il apprit aux commentateurs à ne plus disséquer les syllabes, à ne plus torturer les mots, à s'occuper de l'ame du poète plutôt que de ses images, de son génie plutôt que de sa forme. Il anéantit d'un seul coup la tourbe des commentateurs vulgaires, leurs froides recherches, leurs suppositions ridicules, leurs obscures conjectures. Il força tous les commentateurs du Dante a ressaisir le vrai flambeau qui peut seul éclairer de telles études, celui de l'histoire ; s'il ne vint pas à bout de donner un commentaire parfait de l'œuvre du monde la plus difficile à commenter, il rendit possible ce travail épineux et immense.

L'inspiration de Foscolo n'était pas seulement sérieuse, mais violente ; elle manquait d'une moralité forte et arrêtée ; elle était née de l'orage et de la lutte ; elle savait haïr et maudire et n'avait point appris encore à créer, à aimer. La nationalité à laquelle elle prétendait, vers laquelle elle aspirait, vaine chimère, avait toute la fougue et tout le

malheur des élans fébriles et impuissans. Bacchante furieuse, elle demandait à grands cris la liberté qui ne venait pas; elle tordait ses bras et s'arrachait les cheveux dans sa colère; si les destinées politiques de l'Italie lui eussent rendu le calme et en même temps l'espoir, elle se fût montrée plus grande et plus forte. Comment la poésie aurait-elle quelque chose de vraiment sérieux, dans un pays gouverné comme l'Italie? A peine la muse essaie-t-elle de prononcer un mot grave et noble; à peine parle-t-elle de ses désirs, de ses regrets, de ses douleurs, le pouvoir lui impose silence. La poésie nationale s'expatrie. On ne peut chanter les odes de Berchet que sous un ciel étranger; un grand nombre de morceaux lyriques d'un mérite supérieur demeurent inédits. La littérature se réfugie dans les nuances, s'occupe de philosophie morale, et sans être infidèle à sa nouvelle destination, à son nouveau devoir social, elle comprime l'expression hardie et tumultueuse de ses colères et de ses chagrins.

On peut nommer cette dernière école celle de la rénovation morale. Elle reconnaît pour chef Manzoni. Aujourd'hui dominante, elle s'adresse au peuple dont elle essaie de régénérer la moralité. Elle s'appuie sur le christianisme dont les doctrines d'égalité respirent dans toutes ses œuvres. Un peu timide et sentimentale, mais digne d'éloge sous le rapport des intentions, elle attaque obliquement sans jamais se lasser l'aristocratie féodale. Dans les romans de cette école, qui ne sont pas sans point de contact avec ceux de Kotzebue et de ses imitateurs, l'aristocrate est toujours un homme de volupté et de sang, de violence et de tyrannie; l'innocence appartient toujours au montagnard, au paysan, à l'opprimé. A côté de ces figures un peu monotones, vous voyez le prêtre d'une part, et d'un autre la jeune fille chrétienne; l'un représentant la divinité communiquant avec la terre, l'autre la pureté et l'innocence en lutte avec les méchans. Le tyran féodal meurt, tantôt chargé de jours, tantôt au milieu de sa carrière criminelle, quelquefois repentant;

mais toujours placé par le poète dans une attitude dramatique. La figure vénérable du prêtre et la figure angélique de la jeune fille se détachent sur un fond sombre, et tout finit à la plus grande gloire de la vertu et de la religion. Finesse dans l'analyse, heureuse distribution de la couleur, tels sont les mérites qui distinguent souvent ces ouvrages; mais il faut le dire aussi, ce n'est point la vie réelle, facile, vraie, la nature franche et variée de Walter Scott. Le professorat d'une moralité convenue d'avance apparaît d'une manière trop évidente, et la liberté du poète disparaît sous le dogmatisme de la création. N'est-ce pas une manière efféminée et dangereuse de considérer l'art, que cette uniformité dans la conception? Tous les monstres sont des nobles, tous les prêtres des martyrs, tous les héros des gens du peuple. L'histoire ne procède pas ainsi. Elle a plus de variété et de largeur. Ce n'est pas d'ailleurs à la noblesse qu'il faut aujourd'hui porter des coups si violens : inspirez aux fils de l'Italie la confiance, l'énergie, l'espoir de l'union, l'amour de l'indépendance : apprenez-leur à s'appuyer les uns sur les autres, à se regarder tous comme frères, à marcher d'un seul pas vers un grand but; détruisez l'égoïsme, l'esprit individuel, les haines locales. Il ne s'agit pas seulement d'élever et d'améliorer les individus, mais d'élever et d'améliorer les masses. Vous dites à vos compatriotes : « Il faut s'humilier, prier, se résigner, attendre. Pliez le col sous le joug du malheur; soyez chrétiens; le ciel est votre patrie. La science est folie; la justice n'appartient qu'à Dieu seul. » Hélas! l'Italie n'est que trop et depuis trop long-temps résignée. Ce que vous lui prêchez, elle le sait par cœur. Au lieu d'une résignation faible, enseignez-lui donc un mâle courage. Apprenez-lui ces vertus viriles qui préparent un peuple à toute espèce de grandeur. Ne favorisez pas une individualité étroite, qui tout au plus peut développer les vertus monacales; mais faites renaître le patriotisme, l'harmonie, le dévoûment de chacun à tous et de tous à chacun. L'école de Manzoni, Grossi et Pellico s'adresse trop exclusive-

ment, selon nous, à l'homme isolé de ses semblables. Née d'un état politique dont le lien social est faible ou nul, elle n'a pas osé ou n'a pas voulu relever des sentimens de civisme qui, d'une part, auraient semblé dangereux, et d'une autre ne s'accordaient pas toujours avec la moralité un peu étroite qui lui servait de base.

Parmi les bons ouvrages de cette école brillent en première ligne *Mes Prisons*, de Silvio Pellico; *Marco Visconti*, roman du quatorzième siècle par Grossi; *Hector Fieramosca*, par Massimo d'Azeglio, peintre distingué, gendre de Manzoni. L'Europe connaît ces ouvrages et les a jugés.

Après avoir trouvé dans *Mes Prisons* le secret d'un style élevé et pur, Pellico a laissé faiblir son aile, dont l'essor ne s'est pas soutenu dans le *Cantiche*. Les tragédies du même écrivain manquent de force, bien que dans tout ce que sa plume a produit, on trouve des morceaux remarquables par leur simplicité exquise et pathétique. On n'a pas rendu toute justice, selon nous, au *Visconti* de Grossi, dont la seconde partie est pleine de beautés, mais qui manque d'énergie dans l'expression. Génie élégiaque, et que l'on pourrait appeler le Bellini de la poésie, Grossi manque toutes ses batailles. La lutte et la violence ne conviennent pas à son pinceau; il triomphe dans l'expression des sentimens profonds et naïfs, de la résignation, de la piété et de la tendresse. Son *Ildegonde* avait prouvé le talent de l'auteur sous ces rapports; des critiques injustes l'effrayèrent, l'écartèrent de sa route naturelle, et il ne s'en est rapproché que récemment, dans son essai intitulé *Ulrico et Lida*. La pureté du style d'Azeglio ne rachète pas le défaut d'imagination et de chaleur que l'on remarque dans son œuvre. Cependant les dernières scènes en sont belles et fortes. Nous pourrions citer plusieurs autres noms, dignes de ne pas rester dans l'obscurité : Louis Carrer de Padoue, dont les hymnes trahissent une force de réflexion et un amour de la nature rarement unis; auteur de quelques chansons nationales qui méritent d'autant plus d'être louées que c'est précisément le genre de

poésie dont l'Italie actuelle a le plus grand besoin; Jean-Baptiste Giorgini, dont les *Préludes Poétiques* publiés à Lucques en 1836, ont de la délicatesse et de la grace; Jules Carcano, âgé de 33 ans seulement, et dont l'élan patriotique a cherché, non sans succès, les hautes inspirations de la poésie, dans son *Ida de la Tour*, publié en 1834. Il y a pureté de dessin, harmonie et force dans *le Lac de Garda* et les *Stances à la Vierge*, par Bertoni. Un peu plus de pureté dans les contours, un peu plus de patience dans l'exécution placeraient au premier rang de ces jeunes compétiteurs Samuel Biava, né en Lombardie, qui a fait paraître à Milan, en 1833, *les Mélodies lyriques* et *Saint Roch ou le Pélerin évangélique du treizième siècle*. Cette école de la nouvelle poésie italienne a pour organe le *Ricoglitore*, revue publiée à Milan. C'est à elle qu'appartiennent la plupart des hommes qui annoncent du talent et qui traînent leurs jours obscurs dans l'exil. Nous transcrivons ici une ode inédite, ouvrage de l'un de ces jeunes poètes, et que le lecteur ne lira pas sans intérêt.

AU FILS DE NAPOLÉON.

Non gli apparite, o fulgidi
Soli, o pensier di guerra!
Tacite, o storie, o cantici
Della natal sua terra!
Perche una culla e un feretro
Valete a lui scoprir?

Quai soli fimmeggiarono
Sul padre, ignora il figlio;
Non sappia il vasto imperio,
Le geste, nè l'esiglio
Dell' uom che i mari e i turbini
Temeam di custodir.

. . . .

Dimmi, o figliuol dell' Esule,
Cio ch' ha il tuo cor provato
Quando in pensar dell' Asia,
E dell' Europa il fato,
Parean per te risorgere
I giorni che morir!

Quando i soggetti popoli,
E il trono d'occidente,
E le vittorie, e l'orrida
Ritratta, e la cadente
Abbandonnata reggia
Il mondo ti narrò!

Oh quanti udir credeano,
Quando parlavan teco,
Della sua voce un fremito,
Della sua voce un' eco!
Essa volò sul pelago,
Essa la terra empiè.

. . . .

Qual rapita dell' aquila
La generosa prole
Per la ferrata gabbia
S'affisa invan nel sole,
Ver cui vorrebbe stendere
Il veloce poter.

Tal nell' oscura inerzia
Di vigilata reggia,
Luce deventi e d'opere,
E vita che grandeggia
D'affanni e di pericoli,
Bramava il prigionier.

E poi che a lui vietavasi
Di correre la terra
Impressa delle patrie
Profonde arme di guerra,
Desidero di scendervi,
E vi depose il fral.

E per forza recondita
Di dolor senza pianto,
Che consumo continuo
Della sua pelve il lanto,
Vendicossi in perpetua
Liberta l'immortal.

Nel sonno ineccitabile
Gli occhi, o Garzon chiudesti,
Nè mai per dentro a dubbia

Selva d'armi movesti
Obliquo, o per vittoria
Fermasti il tuo corsier.

» Mai la colonna, splendida
Altezza di trofei,
La trionfale immagine
Non offre agli occhi miei,
Che la tua non percotami
La vista del pensier.

« Pensées de guerre, soleils de gloire, ne vous montrez » pas à ses yeux! Hymne de la patrie, récits de la terre » natale, taisez-vous! Pourquoi voudriez-vous dévoiler à ses » yeux un berceau et une tombe?

» Qu'il ignore à jamais l'éclat immense dont rayonna son » père! qu'il ignore le vaste empire, les hauts faits et l'exil » de l'homme qui eut pour geoliers timides la mer et les » tempêtes.

» Fils de l'exilé, dis-moi, qu'as-tu éprouvé, qu'as-tu senti » en pensant aux destinées de l'Europe et de l'Asie, en te » reportant vers les jours passés?

» Quand la voix du monde entier est à te redire les na- » tions domptées, le trône d'Occident fondé sur tant de » victoires, et l'horrible retraite, et ce royal palais livré à » l'abandon!

» Ah! combien de fois ceux qui entendirent ta voix crurent » entendre le frémissement de la voix paternelle, un écho » lointain de cet accent dont la terre a été remplie et qui » a plané sur les mers!

» Tel l'enfant généreux de l'aigle souverain, enlevé à son » aire et prisonnier sous des barreaux de fer, attache sur » le soleil vers lequel il voudrait s'élancer, son avide et im- » puissant regard.

« Ainsi toi, plongé dans l'obscure inertie de ce palais, où » tu languis surveillé : tu demandes en vain la lumière et la » vie; l'éclat des hasards, la vie des dangers, la grandeur » des œuvres.

» On lui défendit de parcourir cette terre où son père avait » laissé la profonde empreinte de ses pas guerriers. Il voulut » descendre s'y reposer, et sa dépouille mortelle y fut ense- » velie à jamais. »

« Ce fut une douleur sans larmes, dont l'action secrète et » constante dévora lentement le jeune homme. Son argile se » consuma et donna à son ame la liberté éternelle.

» Ainsi, pauvre enfant, un sommeil sans réveil a fermé tes » yeux et jamais on ne t'a vu parcourir la terrible forêt de » baïonnettes, ni vainqueur, suspendre le galop de ton cour- » sier fougueux.

» Non jamais cette colonne de bronze, emblème de tant » de victoires, ne lève devant moi son front triomphal sans » que je pense à toi, pauvre jeune homme! »

La résignation, la piété, la moralité; toutes les vertus individuelles plus douces qu'énergiques, plus aimables que grandes, plus dignes d'estime que positives dans leurs résultats, président aux efforts et aux succès des poètes qui suivent les traces de Manzoni. Il y a quelque chose de passif et d'élégiaque dans leur verve même. D'autres écrivains, fatigués du joug et dédaignant cette mollesse, ont inscrit sur leurs drapeaux les noms redoutables de Byron et de Foscolo. J'ai analysé plus haut le talent et les tendances de ce dernier. Ses élèves et lui ont adopté une nationalité âpre et vindicative, un génie de guerre et de violence, le génie du moyen-âge. Leur anathème tombe non seulement sur la tyrannie, mais sur le monde qui la souffre. Ils ont des malédictions contre tous les despotismes et toutes les faiblesses. Cette révolte titanique a de la grandeur; alors même que cette Ecole bénit, vous diriez qu'elle maudit, tant son attitude est menaçante. Elle s'attaque à tout, même à Dieu; et l'instinct du cœur ou plutôt celui de l'imagination peut seul l'arracher à l'athéisme. Puissante par l'enthousiasme et la passion, elle perd son influence, dès qu'elle veut exprimer la douceur, peindre l'innocence, donner au monde des leçons de dévoûment modeste et de sainte abnégation. Elle se refuse à présenter les hommes

tels qu'ils sont. Elle les grandit ou les abaisse; ses héros sont de bronze; leurs crimes comme leurs vertus ont vingt coudées; leur amour est un orage, leur dialogue une imprécation, leur sourire un sarcasme. Michel-Ange, Dante, Alfiéri, voilà ses dieux. Dans la fièvre de sa pensée, elle oublie l'avenir, se rattache aux visions du passé, ne veut considérer l'existence que comme une lutte acharnée contre le mal, rit de l'infini et de l'avenir, de la vie et de la mort, et s'écrie : » Vivre ou mourir, ce n'est rien! Il s'agit de vivre noblement » et de mourir de même. La grandeur est la force.» La sphère d'une telle école est nécessairement bornée, et elle doit tomber aisément dans le factice, l'artificiel et le faux. »

Les productions de ce genre sont des actes de courage patriotique; et, on s'en doute bien, leur nombre n'est pas grand; il faut distinguer surtout *la Bataille de Bénévent* par Guerazzi de Livourne, et *le Siége de Florence*, publié en 1836, par Anselme Guarlandi. Guerazzi l'emporte en énergie, en puissance d'imagination sur la plupart des écrivains de cette époque. Son inspiration est haute, et il prête des accens terribles à cette mâle indignation qu'inspire l'état de l'Italie moderne à tous les hommes généreux. Le *Siége de Florence* est un ouvrage trop peu connu, qui s'élève quelquefois jusqu'au génie; il y a là de quoi faire vivre vingt romans, de quoi animer vingt poèmes : nous citerons spécialement l'introduction, le chapitre dans lequel Michel-Ange reçoit une mission secrète, le tableau de Florence à l'agonie, et la lutte de François Ferrucci contre ses ennemis. Tout cela est peint ou plutôt sculpté de main de maître. Quel est donc le défaut de ce bel ouvrage? C'est d'appartenir trop complétement au passé, et de ne pouvoir faire marcher le peuple vers l'avenir. C'est de présenter Florence comme un ancien et splendide monument que les rayons de la civilisation moderne dorent d'une teinte éclatante, mais sans pénétrer dans ses profondeurs. Voilà le passé dans sa grandeur, dans sa beauté, dans sa gloire. que fera-t-on de ce passé? Les fils dégénérés de Florence vont-ils sentir le remords que le poète veut leur inspirer?

Non, cette Florence d'autrefois est trop belle. On n'espère pas la voir renaître; on veut mourir sous les ruines de la république; un mécontentement amer remplit l'ame qui s'arme en définitive d'un mépris immense pour des gloires si fragiles, pour des destinées si belles et si chancelantes. Le dévoûment et le devoir réclament une énergie d'ame qui ne s'accorde guère avec l'amertume du désespoir; il faut croire et espérer pour se dévouer. L'imprécation contre le genre humain et la révolte contre Dieu, dernier résultat des chefs-d'œuvre mêmes de cette école, sont plutôt faites pour créer des misanthropes que des martyrs.

Ainsi d'une part, lutte, mais souvent désespérée et douloureuse; de l'autre, résignation, mais passive et efféminée. Entre ces deux tendances viennent se placer les éclectiques, gens de patience et de labeur qui essaient de se glisser entre les deux partis et de réconcilier l'imitation du Dante avec celle des anciens, le travail de la phrase avec l'élan du poète. Leurs œuvres n'ayant pas de but social et ne constituant après tout que des tours de force plus ou moins habiles, tombent d'elles-mêmes au-dessous de celles que nous avons signalées : tantôt leurs auteurs, tels que Nicolini et Charles Marenco, natif de Ceva en Piémont, prêtent à des figures et à des formes classiques la draperie extérieure d'un romantisme déjà suranné; tantôt comme Léopardi de Renati, ils cherchent l'expression pure et classique des pensées modernes. La mélancolie souvent douce et profonde qui respire dans quelques parties de leurs ouvrages ne les sauvera pas de l'oubli. Il faut placer au dessous d'eux Rossini, Varèse, Falconetti, dont les romans contiennent des scènes remarquables, mais dont l'ensemble est faible et défectueux.

Dans les romans, comme on vient de le voir, le mouvement de la littérature actuelle en Italie est un mouvement d'ascension; mais ce mouvement, contrarié par les circonstances politiques et la vieille langueur dans laquelle le pays se trouve plongé, atteste plus de bonne volonté et d'heureuses intentions qu'il ne mérite un véritable succès. Des études plus

sérieuses conviennent à l'Italie affaissée; ce sont elles qui peuvent relever la nation; c'est par elles aussi qu'elle s'est surtout distinguée depuis 1830. L'Europe sera fort étonnée lorsqu'elle reconnaîtra ce que l'Italie moderne vient d'accomplir en ce genre.

Toute l'attention, toute la force intellectuelle des hommes de quelque valeur ont suivi cette direction historique. L'Histoire de Milan, par Verri, n'avait trouvé qu'un seul acheteur au moment de sa publication; depuis 1830, elle a eu plusieurs éditions. Nicolini dont nous avons parlé plus haut, et que l'opinion publique place à la tête de tous les poètes vivans, bien que, selon nous, son génie soit essentiellement prosaïque, abandonne aujourd'hui la couronne que ses contemporains lui ont décernée, et se condamne aux travaux profonds et pénibles de l'historien. Voici bientôt sept années qu'il garde le silence; silence fécond qui nous promet une bonne histoire guelfe de la maison de Souabe; histoire intéressante à opposer aux récits gibelins des mêmes événemens, par l'Allemand Raumer (1). La clé de l'histoire italienne se trouve, nous le pensons du moins, dans le génie guelfe et non dans le génie gibelin. Nous sommes heureux de voir Nicolini se vouer aux fortes et sérieuses études dont nous parlons. Aujourd'hui que Botta et Grossi n'existent plus, un prosateur ne peut disputer la palme à Nicolini; héritier direct de Foscolo, si souvent calomnié, mais dont la touche énergique, ardente, concise, laisse bien loin derrière lui tous les modernes. Si Foscolo a méprisé les graces énervées du style toscan; il a été sévère, logique, plein de sève et de nerf. Les pages qu'il a consacrées aux beaux-arts, à Orcagna, à Michel-Ange sont sans rivales, et la force de l'expression y donne la main à la force de la pensée.

Nous préférons mille fois, non-seulement ce puissant et irrégulier Foscolo, mais Nicolini, en qualité de prosateur,

(1) Dans notre livraison de mai 1836, nous avons fait connaître cet important travail.

à Pierre Giordani, dont beaucoup d'Italiens voudraient faire le chef et le héros de la prose moderne. La pureté du style a trop d'admirateurs aujourd'hui ; c'est la force des pensées qui constitue en réalité la beauté du style. Que nous importent des mots harmonieusement agencés? C'est le murmure d'une eau qui tombe et qui coule; le sens et la valeur décident de tout. Les périodes harmonieuses, la phrase calme et transparente de Giordani ne cachent point de trésor , ne recèlent point de mystères. Tout cela est clair, mais peu profond ; excellent procédé pour bercer et endormir l'Italie, qui en vérité n'a pas besoin de cela.

L'Italie abonde en modèles historiques; cependant son histoire demande encore une main qui veuille en arrêter les grands traits. Les caractères des hommes célèbres de ce pays ont été étudiés avec une sagacité admirable, les motifs de leurs actions examinés et approfondis. Déductions habiles, tableaux vigoureux, détails de mœurs, peintures des époques et des localités, rien n'y manquait. Malheureusement cet esprit de fédération étroite, de rivalité fractionnaire, qui a fait la ruine de l'Italie, a nécessairement guidé la plume des écrivains dont je m'occupe. Chacun d'eux a saisi un fragment du faisceau rompu, sans remonter aux causes de cette unité détruite, sans essayer de la reconstruire, sans faire jaillir du sein de ces annales intéressantes et tristes la grande leçon qu'elles renferment. La philosophie morale et politique manque même à l'histoire de Machiavel. Pourquoi les hommes ont réussi ou n'ont pas réussi; d'où viennent et comment finissent les révolutions? C'est ce qu'il dit avec une force d'analyse et d'expression que personne n'a égalée ; mais il n'a pas cherché, dans la grandeur partielle et passagère de quelques contrées italiennes, le résultat et à la fois le secret de la décadence générale.

Il fallait, pour être le véritable historien de l'Italie, expliquer ce morcellement, le peindre et le flétrir.

César Balbo avait commencé une histoire complète d'Italie qu'il s'est vu forcé de suspendre au troisième volume.

Comment publier à Turin une véritable histoire d'Italie ? Tout au plus peut-on, comme le comte Balbo, s'y occuper avec liberté et succès des époques gothique et lombarde ; mais au-delà l'entreprise devient impossible. Amasser des matériaux, recueillir des faits, préparer la route, voilà tout ce qu'on peut faire. Chaque province trouve maintenant ou va trouver son analyste spécial. Telle est l'*Histoire des anciennes lois du Piémont*, par le comte Clopis, publiée à Turin en 1833; l'*Essai de Louis Cibrario sur les finances du royaume de Savoie;* l'*Histoire de Chieri*, par le même ; l'*Excellente histoire de Como*, par César Cantu ; celle des événemens relatifs à Brianza, par Ignace Cantu ; l'*Esquisse du commerce vénitien*, publié à Venise en 1833, par Fabio Mutinelli ; citons encore les *Notes sur Pavie*, par Robolini, qui a fait paraître le premier volume en 1830 ; les *Mémoires historiques et politiques de Casal-Maggiore*, par Giovanni Romani ; les *Mémoires de Saluces et des Marquis de Saluces*, par l'avocat Delphino Muletti. Le comte Pompée Litta continue avec une admirable persévérance et malgré l'insuffisance des fonds qui lui sont attribués son histoire des familles célèbres d'Italie : histoire impartiale et bien écrite. Manuel Cecconi, par ses recherches sur les inscriptions vénitiennes, a ouvert une route trop négligée jusqu'ici et qui doit conduire à des résultats précieux. A Reggio, dans le duché de Modène, où tout autre travail historique eût éveillé la défiance jalouse de l'autorité, l'histoire littéraire a trouvé des interprètes érudits et sagaces. Les *Notices biographiques sur les écrivains nés dans le domaine de la maison d'Este* continuent heureusement l'histoire littéraire de Tiraboschi. Tipaldo publie à Venise une *Biographie des Italiens illustres du dix-huitième siècle*, trop surchargée de noms insignifians et de détails sans intérêt, mais féconde en renseignemens. On s'est mis à étudier l'influence que l'Italie a exercée sur les régions étrangères, et cette étude a produit d'excellens résultats : ainsi l'on a publié à Florence, en 1831, les *Voyages du professeur Sébastien Ciampi en Pologne*. Une *Biographie critique des*

anciennes relations de l'Italie avec la Pologne, la Russie et les autres états du Nord a paru en 1834. Pendant la même année Louis Sauli a publié à Turin son *Histoire de la colonie génoise de Galata*; précieux ouvrage qui contient toutes les annales du commerce de Gênes depuis la date de ses premiers rapports avec Constantinople jusqu'à celle de l'extinction de la colonie sous Mahomet II. On y remarque, comme documens inédits, plusieurs traités des empereurs grecs avec la république génoise.

Le même esprit de recherche a dépouillé toutes les bibliothèques étrangères de leurs anciens trésors, relatifs à l'histoire italienne. Le docteur Marsan, professeur à Padoue, a décrit et commenté tous les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris. Joseph Molini a mis à contribution les autres bibliothèques du même pays, dont il a extrait des documens nombreux, dépêches, traités d'alliance, lettres particulières, qui ont paru à Florence, en deux volumes. On distingue parmi ces curiosités vénérables plusieurs lettres de Louis XII, de François Ier, de Léon X, de Jules II, de Jean de Médicis. M. Gino Caponi, qui a fourni d'excellentes notes à ce travail, promet aussi une histoire du réformateur de la Toscane, du grand duc Léopold. L'ouvrage de Molini, soutenu et encouragé, remplira une lacune importante et continuera la belle publication (*Rerum italicarum scriptores*) de Muratori. Un autre ouvrage, qui se trouve encore plus en harmonie avec les besoins et les penchans du siècle, c'est l'*Histoire des municipalités italiennes,* par Charles Morbio, auteur de l'*Histoire de Novare* publiée à Milan en 1832. Deux volumes de cette œuvre importante se trouvent sous les yeux du public et contiennent les documens relatifs à Ferrare, Pavie, Faenza et Novare. Que le jeune écrivain continue à recueillir des renseignemens précieux; qu'il remonte avec la patience infatigable qu'il a déployée aux sources mêmes de nos lois municipales; mais qu'il soigne davantage la correction typographique, si nécessaire dans un tel travail, et qu'il se souvienne que la grace et l'élégance du style ne

déparent jamais les œuvres de l'érudition la plus profonde.

Nous sommes forcés de passer sous silence plusieurs autres ouvrages pleins de mérite ; mais nous ne devons pas oublier deux histoires de Gênes dont l'exécution et le plan sont remarquables. La première, publiée à Turin en 1834 par Pomba, a pour auteur le même Jérôme Serra, que lord William Bentinck nomma, en 1814, président du gouvernement de Gênes, et qui réclama de la manière la plus énergique contre l'acte arbitraire qui unit cette république au Piémont. Serra est un patriote exclusif, un patriote de localité : défaut ou malheur commun aux Italiens modernes. Mais son inspiration, un peu étroite, a du moins de la force et de la franchise, et toute son œuvre répond fort bien à l'épigraphe qu'il a choisie dans Polybe. « Quiconque a devant les yeux les hauts faits de ses ancêtres, ne redoute ni le nombre, ni la force des ennemis de sa patrie. » Aussi cette histoire de Gênes en est-elle le panégyrique. S'il faut en croire l'auteur, un Génois n'a jamais mal fait. On cherche en vain chez Serra le sentiment de cette vaste nationalité italienne si rare, mais si désirable aujourd'hui. Il embrasse en quatre volumes l'histoire de l'ancienne Ligurie et de Gênes ; et la conduit jusqu'en 1483, date où commence la chronique de Casani, et où la république dépouillée de ses colonies orientales entre dans une voie de décadence. Nous regrettons que le nouvel historien n'ait pas suivi jusqu'à l'année 1528 le développement politique de Gênes. Cinq essais, placés à la suite et comme supplémens de l'histoire, contiennent des détails excellens et inconnus jusqu'à ce moment sur le commerce, la navigation et les mœurs de Gênes pendant les quinzième et seizième siècles. En somme, c'est une œuvre impartiale et utile qui malheureusement n'est pas complète. Charles Varèse, de l'école de Botta, dont nous parlerons bientôt, a publié en 1835, chez Gravier, à Gênes, une autre histoire de cette république, histoire qui commence au onzième siècle, époque de l'émancipation génoise, et ne s'arrêtera qu'en 1814. L'ouvrage entier se composera de huit volumes. Le style en est excellent ; mais nous

devons nous élever de toute notre force contre le froid scepticisme et l'immorale indifférence qu'il a empruntés à Botta et à Guicciardin.

Botta, mort récemment à Paris, représente tout une classe d'écrivains systématiquement insensibles aux progrès et au bien-être de l'humanité; ce qui ne les empêche pas d'avoir du talent, de l'éclat et de l'éloquence. On ne peut s'empêcher d'admirer la profonde connaissance du langage, la concision, l'énergie, la vigueur de pinceau qui caractérisent Botta. Il a droit d'ailleurs à tout l'intérêt de ses compatriotes : il est profondément Italien ; il a recueilli la tradition des anciennes écoles italiennes, et sa vie orageuse et indigente fait encore ressortir son mérite réel. On le suit, on l'imite, parce qu'il se rattache aux anciens défauts de la nationalité italienne; il flatte nos faiblesses en acceptant tous les faits de l'histoire comme de purs accidens, en rejetant tous les résultats philosophiques nécessairement faux ou puérils; théorie qui n'est que l'absence de toute théorie, qui réduit l'histoire à n'être que la succession de vains phénomènes, qui enlève toute espèce de signification à la destinée de l'homme, à sa vie, à son avenir, à Dieu même, et qui, en définitive, n'est qu'une grande calomnie contre la Providence.

Est-il vrai que l'existence du genre humain ne soit soumise à aucune espèce de loi; que la civilisation ne connaisse ni développement ni progrès? Ce serait la ravaler au dessous de la brute, au dessous du végétal. Tout dans ce monde est réglé et systématique. Il n'y a point de hasard : l'accident est un mot vague et vide. L'humanité se trouverait-elle seule en dehors de cette loi générale qui régit tous les êtres organisés, qui les maintient et les balance? Nous ne le croyons pas. L'histoire est là, pour expliquer son développement et son progrès. Quand elle croit n'être qu'une narration, elle est une leçon; ses récits apportent leurs preuves et tout détail historique dont le corollaire n'est pas un enseignement tacite ou ostensible, est un détail oiseux et faux.

Loin de penser que chaque nation concourt pour sa part à la grande éducation du genre humain, Botta isole chaque groupe, le montre s'élevant, florissant, s'épanouissant avec splendeur, puis atteignant la décadence, et s'endormant dans la mort. Vue tout-à-fait mensongère; car il n'est pas de peuple qui par son rayonnement sur les peuples voisins n'ait concouru à la civilisation universelle. Le coup d'œil que Botta jette sur l'Italie actuelle est celui du désespoir : il n'attend rien, n'espère rien, s'enveloppe de son manteau, rit des utopies et des croyances chimériques, s'amuse de temps à autre à flétrir ce qui est infâme, mais croit qu'il en a fait assez et qu'il peut sommeiller en paix lorsqu'il a fulminé son anathème : tonnerre d'ailleurs éclatant et majestueux, mais qui n'a effrayé aucune autorité italienne et qui laissera chacun à sa place, oppresseurs et opprimés. De temps à autre, sans doute, il échappe à Botta un regret, une déclamation, une phrase bien tournée sur l'indépendance perdue; mais pour la réalité des faits, pour le mouvement du monde, tout cela n'est pas de la plus légère importance. On voit qu'au fond l'individualisme seul règne chez l'écrivain; et l'individualisme ne régénère et n'élève pas les nations. Tout en ayant l'air fort mécontens, les petits princes de l'Italie ne s'y sont pas trompés. Le découragement, le scepticisme, la mollesse de Botta n'avaient rien qui pût les menacer directement. Aussi, malgré leurs prétendues colères, ont-ils laissé l'ouvrage de Botta se multiplier et se répandre. Charles Albert, roi de Sardaigne, avec sa finesse accoutumée, a envoyé à Botta l'ordre du mérite. Sans principes et sans philosophie, doué cependant d'une ame honnête et candide, Botta, qui se rapproche des tories par ses conclusions, mais qui n'a pas d'unité et de portée dans son système, a dû agir sur beaucoup de ses contemporains.

Cette incrédulité aux progrès de l'espèce humaine, qu'il a empruntée à Guicciardin, fait tache dans les écrits des meilleurs écrivains actuels de l'Italie : « Que deviendrait la gloire humaine demande Pompée Litta, si l'on recherchait les causes

réelles des actions les plus éclatantes? » — « L'argent et les places, dit-il encore, sont les écueils funestes et inévitables contre lesquels viennent échouer les hommes de la civilisation. Guicciardin, en niant la possibilité du progrès social, a révolté l'orgueil, ou pour mieux dire, le charlatanisme de notre temps; mais les trois siècles qui se sont écoulés depuis son époque prouvent qu'il n'avait pas la vue aussi courte qu'on l'a dit. » — On ne peut guère raisonner plus mal. Quel qu'ait été le nombre des individus avides de places et d'honneurs; quelques vices qu'on leur attribue; de quelque ignominie qu'on les charge; le genre humain considéré dans sa masse n'en a pas moins fait des acquisitions importantes. Il s'est élevé à une connaissance plus haute et plus pure des vérités utiles; sous le rapport du bien-être il a éprouvé une sensible amélioration. Les fautes et même les crimes imputables à chacun n'ont pas, chose merveilleuse! empêché le développement général. L'esprit un peu étroit de Botta et le système d'indifférentisme adopté par lui ont répandu leur contagion non seulement sur l'ouvrage de Varèse, mais sur l'*Histoire de Naples* de 1734 à 1825, par le général Colletta. Exilé de Naples, pour avoir pris part aux événemens de 1820, accueilli par le gouvernement de Toscane, Colletta mit ses connaissances à profit et acheva seul son éducation d'historien. Les quatre volumes qu'il a laissés, bien écrits d'ailleurs, se trouvent malheureusement entachés de cette affectation d'indifférence dont la source est dans Machiavel et qui traverse Guicciardin pour arriver à Botta. Colletta prétend surtout à l'impartialité. Il ne veut pencher ni du côté du maître, ni du côté de l'esclave. Mais qu'est-ce donc, je vous prie, que cette impartialité prétendue, sinon une indifférence coupable? Il redoute l'exagération et tombe dans la faiblesse. Vous diriez que le despotisme de Bonaparte pèse encore sur lui et qu'il recule devant la férule des censeurs. Ainsi, l'énergie, la décision, l'indignation lui manquent; et quelle époque cependant, quel pays il avait à peindre! A peine la touche

de Juvenal et de Tacite eût-elle suffi à l'entreprise qu'il se proposait.

De nombreuses réimpressions; des traductions bien faites; une belle édition de l'histoire de Livourne par Masi, prouvent la fécondité réelle du mouvement imprimé à l'intelligence italienne. Le roi de Sardaigne auquel on ne reprochera jamais le défaut de finessse, a si bien senti l'irrésistible impulsion par laquelle toute l'Italie est emportée, qu'il a fait lui-même semblant de la seconder. Par un décret du 20 avril 1833, une commission a été spécialement chargée de recueillir les anciens documens relatifs à l'histoire du royaume. Le premier volume de ce recueil, dont l'importance historique est très grande (in-folio de 1900 pages, contenant 1050 documens inédits, dont 195 antérieurs au onzième siècle), a paru en 1836, à Turin. C'est chose très habile assurément de s'assurer à si peu de frais l'estime des gens de lettres et de conquérir une popularité, assez peu coûteuse au fond, mais qui doit rapporter de bons intérêts.

La philosophie italienne est loin d'avoir marché aussi vite; elle n'est pas même au niveau de l'histoire; disons-mieux, c'est le défaut de philosophie qui a nui au développement des études historiques. Sans une tendance de philosophie plus prononcée, plus réelle, comment s'élever jusqu'à la vérité historique? Galuppi, Romagnosi et plusieurs autres ont prouvé de l'intelligence et du savoir; mais voilà tout. Jamais ils ne se sont élevés au-dessus de cette région intermédiaire. L'intelligence italienne se trouve encore asservie à l'autorité des écrivains français du dix-huitième siècle; autorité qui a eu sa valeur, mais qui est aujourd'hui sceptique, malfaisante, féconde en négations et incapable de rien construire.

Toujours vous retrouvez en Italie cette philosophie des sens plus ou moins déguisée, qui ne produira rien de grand, qui n'est bonne que pour l'attaque, et qui, sur les ruines du spiritualisme, est destinée à ne rien fonder. Elle n'a pas en Italie le caractère d'attaque et de violence qui faisait son mérite en France. École d'imitation, par conséquent pâle et

affaiblie, elle a beau voiler son origine ; on reconnaît toujours son impuissance fondamentale. Alors même qu'elle essaie de dissimuler son principe, elle garde ce qui la distingue spécialement : habitude d'ironie et de scepticisme, prépondérance de l'analyse, incapacité d'embrasser un ensemble, procédé fractionnaire, faiblesse dans la déduction ; vues étroites et nécessairement fausses; négation de l'homme moral, arrogance et doute. Toute cette armée de notions fausses, tendant à faire régner l'individualité et à couronner l'égoïsme, remplit les œuvres des philosophes italiens. Récemment on a vu Romagnosi juger et condamner d'un trait de plume la philosophie de Hegel, sans avoir d'autres documens pour ce travail qu'une ou deux pages d'analyse tombées de la plume rapide de M. Lerminier. Quelques objections que l'on puisse faire aux théories du savant Allemand, c'était assurément une belle idée, un effort digne d'un esprit puissant, vaste et subtil, que cet essai de conciliation tenté entre la critique de Kant, l'idéalisme de Fichte et le naturalisme de Schelling. On n'a pas le droit de traiter si lestement un philosophe de cette trempe, lorsque, comme Romagnosi, on croit encore que l'état sauvage est la base et le modèle de l'état social, lorsque, comme lui, on s'obstine à ne voir dans les législations que des instrumens de défense, de vengeance ou de menace et non des moyens de civilisation et de moralisation.

Tout cela est extrêmement arriéré. L'analyse de Bonnet, entée sur la philosophie de Hobbes, ne peut devenir mère d'aucun grand résultat. Habile à résumer une philosophie éteinte et disparue, heureux dans ses efforts pour donner aux études italiennes une impulsion historique, Romagnosi n'a rien créé ; il n'a pas frayé de nouvelle route. Echo du passé, mais d'un passé mort, il est bien loin d'avoir atteint le degré de hauteur dans la généralisation des idées qui distinguait autrefois les Campanelli, les Telesio, les Bruno. Cette influence dissolvante de Romagnosi, jointe à celle de Botta, que nous avons analysée plus haut, menace l'avenir des

générations italiennes. Il faut, pour le sauver, plus de largeur et de profondeur dans l'observation ; quelque chose de moins superficiel et de moins frivole. C'est ainsi seulement que peut naître le lien paternel et sauveur qui doit unir quelque jour la philosophie et la religion, les agrandir l'une par l'autre et les garantir d'un naufrage commun.

Une faible lueur qui semble annoncer l'avenir dont nous parlons, commence à briller sur la plus jeune des générations italiennes. C'est chez elle que se fait sentir ce besoin d'union, de nationalité et d'harmonie. Les idées dont nous parlons règnent, en général, dans l'association politique qui a pris le nom de *Jeune Italie;* la première elle a conçu le plan d'une triple émancipation, à la fois matérielle, intellectuelle et morale; de là sont émanés les ouvrages de Pascal Galuppi, de Tropea, dans le royaume de Naples; ceux de Balthazar Poli, sur le philosophe allemand Tenemann, et l'excellente édition des œuvres de Vico, publiée à Milan, par Joseph Ferrari. Il y a du moins dans ces travaux des symptômes de rénovation, un mouvement d'ascension, une promesse et un signe de force.

C'est une protestation encore vague contre la philosophie du dix-huitième siècle. On aperçoit le progrès de la pensée ; mais elle n'a pas encore donné sa formule complète. Mammiani, dans son livre publié en 1835, sur le renouvellement de l'antique philosophie italienne, s'est contenté d'esquisser légèrement un système fondé sur l'individualisme, et par conséquent apppuyé sur une base trop étroite. On a exagéré l'importance de cette œuvre qui ne s'élève pas plus haut que l'histoire naturelle de l'individu, et qui n'a rien de social dans son but.

La critique littéraire dans l'Italie moderne est aussi pauvre et aussi stérile que la philosophie : il ne faut pas s'en étonner, la critique n'est que la philosophie de la littérature. Cette vaste lacune n'est pas remplie par un petit nombre de bons articles qui ont paru dans les journaux de ces derniers temps, ni par le petit ouvrage de Balbo, *sur la littérature des onze*

premiers siècles de l'ère chrétienne. Cet ouvrage, auquel on a attribué trop d'importance, repose sur un principe évidemment faux. L'auteur suppose que l'art chez les anciens subissait des variations périodiques sans progrès, et que chez les modernes, au contraire, la loi qui le régit est celle d'une progression continue. On ne peut soutenir sérieusement cette thèse, quand on jette un coup d'œil impartial sur les annales de l'art. La plupart des traductions d'ouvrages étrangers, même l'excellente traduction de Schiller, par Maffei, ont sacrifié la fidélité à une certaine élégance conventionnelle, qui, n'étant pas accompagnée de cette haute critique, explication nécessaire des auteurs originaux, les livre à une imitation servile sans les dégager des ténèbres qui les enveloppent. Les 180 feuilles périodiques de l'Italie actuelle n'offrent rien de remarquable sous le point de vue de la critique littéraire; à l'exception de quelques articles insérés par Ambrosoli, dans la *Bibliothèque de Milan*, revue soumise à l'influence autrichienne; et par César Cantu, esprit souple, infatigable, dans *l'Indicateur* et le *Ricoglitore*.

Quant aux académies, elles traînent une misérable et pâle existence, sans union, sans mouvement, sans énergie. A la tête de ces cadavres académiques, on entrevoit le fantôme de la Crusca. Une exception honorable doit être faite en faveur de l'académie de Turin, qui, sans pouvoir briser les entraves d'une protection royale, a du moins le mérite d'engager les recherches et l'attention des passans dans des sillons féconds et utiles. Ainsi, en 1835, les membres de cette société songèrent à mettre au concours la question la plus intéressante pour l'Italie moderne : *quelle est l'origine des municipes italiens?* Ils s'aperçurent bientôt que ce texte soulevait les problèmes politiques les plus épineux et les plus dangereux; et tournant la difficulté, ils se contentèrent de demander aux concurrens *l'histoire des diverses phases de la propriété territoriale en Italie;* ce qui revient absolument à la même chose. L'ouvrage qui a remporté le prix a pour auteurs MM. Vesme et Fossati. Ces deux écrivains ont adopté un système favo-

rable à la prépondérance germanique. Dans leur histoire de la propriété en Italie, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à l'établissement des fiefs, ils admettent, quant à la première époque ou celle de la domination gothique, la suprématie de l'élément national. Ils ne la nient pas davantage pour la troisième époque, qui s'étend de Charlemagne jusqu'au règne des Othons ; mais dans la période intermédiaire, celle des Lombards, pendant laquelle la commune italienne s'est formée, ils prétendent que toute influence romaine s'est effacée de l'Italie pour faire place à un élément unique, à l'élément germanique. Tel est aussi le système soutenu avec une persévérance un peu intéressée par la plupart des savans allemands, et entre autres par l'historien Léo, dont l'ouvrage *sur la Constitution des cités lombardes*, traduit par le comte Balbo, fut publié à Turin en 1836. Cantu et Manzoni en Italie, Savigny en Allemagne, attaquent ce système, et ils ont raison selon nous. Que l'on se garde bien de traiter cette question d'oiseuse. De l'époque que nous indiquons, date la vie sociale de l'Italie moderne. Il est important de prouver que le berceau de la commune italienne n'appartient pas à l'Allemagne, mais à l'Italie elle-même.

Ce n'est pas des académies que nous attendons d'ailleurs l'impulsion régénératrice et vitale ; un mouvement bien plus utile se fait sentir d'un bout de la péninsule à l'autre : c'est celui qui porte les meilleurs esprits à la propagation de l'éducation populaire, et surtout à celle des enfans pauvres. Les manifestations de ces excellens esprits sont fort nombreuses ; on les retrouve dans les écoles élémentaires d'agriculture, dans celles destinées à la première enfance, dans une multitude de publications qui tendent à populariser la morale soit par des contes, soit par des extraits en prose et en vers. Nous ne pouvons qu'approuver les principes de la régénération par les femmes, et surtout par les mères. Disons à l'honneur des femmes de la Toscane, et surtout de la Lombardie, qu'elles prennent une part très active à ce grand mouvement. Citons aussi non seulement avec estime, mais avec le tribut d'admi-

ration et d'émotion qui lui est dû, Raphaël Lambruschini, prêtre, dont la vie est un tissu d'efforts bienfaisans en faveur du pauvre et des fils du pauvre. Son journal mensuel, intitulé: *l'Éducateur des Pauvres*, a convoqué à cette mission sainte toutes les ames généreuses qui ont répondu à son appel ; car le premier numéro du journal a recueilli onze cents souscripteurs. Toute l'école de Manzoni a suivi la même route, dans laquelle se distinguent *l'Instituteur élémentaire*, publié à Venise; *les Lectures populaires*, publiées à Turin; et le *Journal des Enfans*, qui paraît à Plaisance depuis 1833. Samuel Biava est auteur de quelques admirables chansons populaires. Nous ne devons pas oublier les noms de Cantu, des frères Sacchi, de Michel-Parma, tous de Milan; de Henri Mayer, en Toscane; de Joseph Godemo, à Venise; de Fapanni, à Trévise.

Ce sont d'heureux symptômes, et même de beaux et honorables efforts, quand on pense que l'Italie à la fois énervée et écrasée ne peut atteindre le développement complet de ses facultés. C'est au milieu des angoisses de la misère, sous la persécution, sous le poids des réalités les plus affligeantes, lorsque le plus léger élan d'indépendance est réprimé par la force, lorsque sur dix hommes de talent et de cœur, il y en a dix au moins qui sont sûrs d'aller gémir en prison, dès le commencement de leur carrière; c'est sous cet étouffement de la puissance intellectuelle que l'on a vu éclore les productions dont nous avons parlé, et auxquelles, pour être juste, il faut attribuer une valeur double ou triple de leur mérite réel.

Beaucoup d'Italiens distingués poursuivent aujourd'hui dans l'exil des travaux qui honorent leur patrie. Tels sont Guillaume Libri, membre de l'Institut de France, l'un des premiers mathématiciens de son pays, et qui, en écrivant son *Histoire des Sciences mathématiques et physiques en Italie*, a comblé une lacune que l'ingratitude et l'indifférence nationales avaient trop long-temps négligé de remplir. Orioli, professeur à Corfou, rattache aux antiquités étrusques qu'il étu-

die avec succès les origines obscures des nations italiques. Berchet, qui le premier a soulevé l'étendard du romantisme en Italie, vient d'ouvrir la voie d'une nouvelle poésie nationale, et ne s'en tiendra pas à cet effort. Nommons Roseti et Pistruci qui ont relevé par leur patriotisme le fictif labeur de l'improvisation; Angeloni, écrivain politique exalté dont nous sommes loin d'adopter tous les principes; et Giannone, connu par son poème de l'*Exilé*. C'est aussi sous le poids de la proscription et sur une terre étrangère que Scalvini a traduit Faust, et que Bianchi-Giovani a composé la seule vie complète de Fra-Paolo Arpi, que Tommaceo et Hugoni se sont distingués par des œuvres d'histoire et de critique littéraire. C'est ainsi qu'emprisonnée dans un étroit et dangereux canal, la littérature italienne continue à rouler ses flots captifs.

Un tableau comparatif des produits de la presse dans les diverses provinces italiennes prouvera que cette presse esclave lutte pour conserver sa fécondité.

TABLEAU STATISTIQUE DE LA PRESSE ITALIENNE EN 1836.

	Capitale.	Provinces.	Ouvrages.
Royaume Lombardo-Vénitien (Lombardie)..	522	266	788
Idem. (Vénitie).....	297	546	843
Royaume de Sardaigne.....	211	243	454
Duché de Parme..........	75	36	111
de Modène.........	26	14	40
de Lucques.........	27	»	27
de Toscane..........	102	49	151
Etats de l'Eglise...........	125	175	300
Royaume des Deux-Siciles...	260	296	556
TOTAUX......	1645	1619	3264

Nous ne donnons, bien entendu, cette curiosité bibliographique que pour ce qu'elle vaut, et nous ne prétendons pas donner ainsi l'idée du mouvement intellectuel du pays : il faudrait pour cela porter en compte non seulement les sujets, mais aussi le mérite des livres.

Mais du moins y reconnaîtra-t-on que l'Europe a tort de

s'occuper aussi peu qu'elle le fait des nouveaux développemens et des récens efforts de ce pays. Déjà, comme on l'a vu, il avait non seulement adopté, mais éteint et dépassé le romantisme à l'époque où la France n'en était encore que là. Depuis cette époque, il n'a pas cessé de marcher. Sa moisson n'est pas encore fort considérable ; mais la sève nous semble bonne, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit destinée à plus de puissance et de maturité dans l'avenir, et que de magnifiques fruits ne deviennent le résultat de ce grand travail méconnu. A peine un ou deux noms célèbres ont-ils dépassé les limites de la Péninsule pour se répandre en Europe. Cette dernière sait que Manzoni et Pellico existent, mais voilà tout. Sur la foi de ses poètes, la France regarde l'Italie comme morte ; l'Angleterre ne sait si elle est morte ou vivante. On est en général tenté de croire que depuis 1831 toute énergie intellectuelle s'est trouvée éteinte en même temps que l'énergie sociale du pays. Les journaux nous ont appris le plus brièvement possible que les échafauds de Gênes, de Chambéry, d'Alexandrie s'étaient tachés de sang; après quoi ils étaient retombés dans le silence, sans daigner apprendre à personne ce que devenait cette grande nation. Eh bien, elle existe, et plus elle reprend son existence de loin et cette vie intellectuelle que nous avons essayé de décrire, plus elle offre de promesses pour l'avenir.

(*London and Westminster Review.*)

Astronomie.

DES ÉTOILES FILANTES

ET DES

AURORES BORÉALES DE NOVEMBRE 1837.

On sait que dans ces derniers temps la théorie des étoiles filantes ou des bolides lumineux a pris place parmi les problêmes les plus intéressans de la science météorologique. Jusqu'ici on s'en était peu occupé. Ce n'est pas que tous les recueils académiques ne renferment d'abondantes observations de météores; mais, en général, on ne tenait note que des plus extraordinaires de ces corps, et seulement de ceux qui se montraient sous l'aspect de boules de feu, faisant entendre de vives détonations et parcourant l'air avec une très grande vitesse. Il fallait de plus qu'ils eussent un disque très sensible et très étincelant pour que l'on songeât à relater leur apparition. Tel fut celui de mars 1719, décrit par Halley et Whiston, et celui d'août 1783, signalé par Blagden et par les académiciens français. Le bolide, si célèbre et si effrayant, qui parut aux États-Unis, à Weston, dans le Connecticut, en 1785, fut également décrit et mesuré, autant que possible, avec un grand soin. Tous ces corps avaient l'apparence de petites comètes et semblaient participer de la nature des astres nébuleux et errans dans des courbes hyperboliques.

Mais, outre qu'on n'avait rien remarqué qui pût donner à ces apparitions une apparence même de périodicité, on ne s'é-

tait pas appliqué à étudier leur direction, ni leurs rapports de mouvement avec celui de la terre. En général, les pâles étoiles filantes, qui se montrent en si grande abondance sur notre ciel d'été, avaient échappé à l'attention des savans. C'était cependant ce genre de phénomènes, silencieux et constant, qu'il fallait étudier de préférence, parce qu'il était probable que la cause générale de l'apparition des bolides s'y manifesterait.

Les recherches du professeur Olmsted, aux États-Unis, ont, sous ce rapport, ouvert la carrière. Ce sont les étoiles filantes ordinaires et non les étoiles filantes extraordinaires qu'il a étudiées. Depuis la publication de son Mémoire de 1833, on s'est occupé partout à recueillir les observations des bolides, sous le triple point de vue de leur fréquence, de leur direction et de leur éclat (1). Le professeur américain avait surtout insisté sur la périodicité d'une apparition des bolides, au milieu du mois de novembre, et en effet la brillante visite qu'ils nous firent l'année dernière sembla vérifier l'exactitude de la prédiction.

Toutefois il ne fallait point se trop hâter de conclure que la périodicité des étoiles était établie. La preuve, c'est que cette année, les météores ne se sont fait remarquer que par leur absence totale, ou presque totale, à Paris. Les astronomes attentifs ont veillé sur la plate-forme de l'Observatoire, et dans toute la durée de la nuit du 12 au 13 novembre, ils ont remarqué *une, deux*, et au plus *trois* étoiles filantes. On peut affirmer que sur notre horizon, du moins, il y a eu échec complet. Ne pouvant donc décrire des phénomènes, qui ne sont pas arrivés cette fois, nous allons essayer de préciser l'état général de la question.

Malheureusement on peut soutenir que la science n'a point fait un seul pas sur ce sujet depuis l'année dernière. Le point

(1) Voyez dans la *Revue Britannique* (octobre 1836) le résumé de ce savant Mémoire et la lettre écrite par M. Ch. Coquerel au sujet des étoiles filantes de 1836.

le plus saillant de l'apparition des bolides, c'était leur périodicité, qui s'est très bien vérifiée en novembre 1836. Mais il était impossible de rien affirmer pour novembre 1837. Aux États-Unis, le professeur Olmsted, qui avait fondé ses prédictions sur la fameuse apparition de 1833, avait avancé de plus que des traces sensibles du même phénomène s'étaient montrées en 1834. Ce dernier fait ayant été révoqué en doute par le professeur Bache, ce savant, pour clore la dispute, obtint du ministre de la guerre, le général Cass, l'envoi d'une circulaire de son département, invitant les chefs de poste et les commandans militaires des ports de la république à lui faire connaître s'il y avait eu quelque chose de remarquable dans le ciel lors de cette nuit de novembre 1834. Nous avons sous les yeux le relevé des réponses qui furent adressées de tous les points des États-Unis, et il en résulte clairement l'absence de tout spectacle extraordinaire de bolides à cette époque.

Mais la périodicité des météores d'Olmsted a souffert deux nouveaux échecs depuis leur dernière venue. Il est certain que dans la nuit du 10 au 11 août dernier, il y eut une apparition extraordinaire d'étoiles filantes sur l'horizon de Paris; à l'Observatoire, on en compta 107 en une heure de temps, et 184 dans le reste de la nuit. Les mêmes astronomes en avaient remarqué en tout 170 dans la nuit de novembre 1836, de sorte que le phénomène d'été fut plus notable que celui d'automne. Mais si des phénomènes non annoncés surviennent en plus grande abondance que ceux que l'on annonce, on conçoit que cela fait naître quelques doutes sur la question de savoir si les météores de novembre 1836 ne furent point dus plutôt à une coïncidence fortuite qu'à une apparition calculée.

D'un autre côté, l'idée hypothétique que l'on s'était faite du phénomène, et dans laquelle on admettait que la terre avait traversé dans sa course une plage parsemée de petites planètes lumineuses, ne s'accorde guère avec le témoignage récemment transmis à l'Académie des sciences par sir John Herschel. Ce célèbre astronome atteste n'avoir absolument rien vu d'insolite sur l'horizon de la cité du Cap dans la nuit

du 12 au 13 novembre 1836. Remarquons que sir John Herschel observait bien dans cette nuit identique du 12 novembre; car un arc de 85° environ, ou de 2125 lieues, s'étend en ligne droite de Paris au Cap, mais ce lieu ne diffère du nôtre que d'une heure de longitude en temps. Si les bolides qui ont été vus à Paris eussent été situés à une hauteur immense, l'astronome du Cap les eût certainement aperçus. Un calcul très simple fait voir qu'un météore à notre zenith ne peut être vu au Cap de Bonne-Espérance qu'autant que sa hauteur absolue dépasserait huit fois le rayon de la terre; et cette élévation, prodigieuse pour nos mesures, n'est qu'une dimension bien minime, quand on l'applique à des nébuleuses de bolides voyageant dans l'espace. On peut en conclure que le nuage lumineux de novembre 1836 n'était point d'une épaisseur très considérable.

Nous n'avons rien appris non plus depuis une année sur la nature de ces corps, sur leur distance, ni sur leur grosseur. Ce sont là des questions très intéressantes et sur lesquelles il faut se contenter encore d'approximations vagues. Cependant une détermination de parallaxe approchée prise à Paris par deux observateurs aux extrémités d'une base de 4960 mètres, dans la nuit du 15 novembre 1836, a permis d'arriver à quelques nombres contre lesquels on ne peut faire d'objection, si on les regarde seulement comme de simples limites. On a pu conclure ainsi que l'un des plus brillans météores de la dernière apparition était *au moins* à 35 lieues de hauteur au dessus de Paris. Le diamètre apparent, qui paraissait de 5 à 6 minutes angulaires, montre qu'il devait avoir *au moins* plusieurs centaines de mètres de largeur. Enfin sa vitesse, qui était tellement rapide qu'il parcourt en un clin d'œil un espace de 20 degrés, ne permet pas de douter qu'il fût animé d'un mouvement réel d'environ quatorze lieues par seconde. Il est très certain que la distance, la grosseur et la vitesse atteignaient *au moins* ces valeurs.

Si maintenant l'on voulait risquer quelques vues sur la théorie des bolides, il est clair que de pareils chiffres sont

très favorables à la supposition que ce sont des nuages de planètes microscopiques qui se promènent dans l'espace. Les grandeurs que nous venons de rapporter n'ont rien de surprenant. Toutes les mesures qu'on a pu prendre autrefois comme de nos jours ont fourni des résultats à peu près pareils. Un des plus fameux météores dont parle l'histoire des sciences fut celui du 19 mars 1719, célèbre par la controverse qu'il fit naître entre Whiston et Halley. Il partit de Preston, en Angleterre, et alla éclater sur Brest, après avoir détoné d'une manière effroyable et parcouru le ciel avec une vitesse de 120 lieues par minute, à une élévation de 24 lieues, selon Halley. Whiston estima que ce corps avait au moins deux milles de diamètre. On peut voir dans les *Transactions philsophiques,* vol. xxx, que ces chiffres sont fondés sur des déterminations angulaires et autres données suffisamment exactes. Il n'y a donc rien de surprenant dans la prodigieuse vitesse de nos météores de novembre. Cette vitesse, comme Halley l'avait remarqué il y a plus d'un siècle, est telle, qu'elle a puissance de les garantir et au-delà contre l'attraction de la terre, puisque la théorie de la gravitation démontre qu'il suffirait de lancer un corps avec la vitesse de deux lieues par seconde pour en faire un petit satellite, qui tournerait autour de notre globe sans y retomber jamais. Puisque la rapidité des bolides lumineux est beaucoup plus grande encore, on conçoit très bien comment ils peuvent braver le voisinage de la terre en opposant à son attraction une vitesse qu'elle ne saurait vaincre.

Ce dernier fait est même fort heureux pour nous. Sans cette prodigieuse rapidité, les bolides se précipiteraient peut-être sur le sol, et on a peine à se figurer tous les désastres qui devraient suivre la chute de masses incandescentes de plusieurs milles ou même de plusieurs centaines de mètres de largeur. C'est même là une des grandes difficultés de la question. D'un côté, on s'explique mal comment ces globes de feu, qui paraissent par milliers, ne se rencontrent point souvent sous des conditions de direction et de vitesse qui amè-

neraient leur chute; et d'un autre côté, il n'est pas moins certain que pareille catastrophe n'est jamais arrivée. On a découvert, il est vrai, en Russie et dans l'Inde, des blocs considérables de fer météorique, reste de la chute de bolides assez gros; mais aucun phénomène géologique n'a constaté le choc d'une petite planète lumineuse, événement qui eût laissé des preuves manifestes, et dont mille traditions eussent gardé la mémoire. Ainsi le passé nous répond de l'avenir. Il serait possible d'ailleurs que ces bolides, comme les comètes, eussent une masse très-petite sous un très-grand volume, et que le tout se réduisît à ces pluies de pierres assez exiguës qui sont le signe de leur chute. Ce serait donc beaucoup de bruit pour assez peu de chose.

Au surplus, le fait fort surprenant du passage de pareils cortéges, sans que la majorité ou même quelques-uns des membres arrivent jusqu'à nous, embarrassait Halley et Whiston, en 1719, de même qu'il embarrasse nos astronomes d'aujourd'hui. Whiston lève ainsi la difficulté : « On ne connaît aucune cause mécanique ou naturelle qui puisse empêcher ces météores de tomber jusqu'aux basses régions. La raison n'en peut être que la bonne providence de Dieu, qui a confiné ces terribles météores aux régions supérieures, afin de prévenir la destruction des hommes et des bêtes. » C'était l'avis de l'illustre Arien, professeur de mathématiques à Cambridge. Mais si les bolides ne nous écrasent pas sous un déluge de feu, c'est que Dieu a créé des lois qui les empêchent de tomber, et ce sont ces lois qu'il est éminemment philosophique de prétendre découvrir.

On voit que les mesures approximatives des météores sont déjà bien anciennes, et on ne s'aperçoit nullement que leur théorie soit plus avancée. Déjà Wallis, contemporain de Newton, avait proposé l'hypothèse généralement reçue ou ressuscitée aujourd'hui, d'après laquelle les étoiles filantes appartiendraient à des nuages de petites comètes. Ce n'était alors qu'une conjecture, comme aujourd'hui. Le pays des conjec-

tures est si vaste qu'il est tout naturel qu'on s'y rencontre, même à plus d'un siècle d'intervalle.

Un autre point sur lequel la science météorique n'a fait aucun progrès est celui de la cause de la vive lumière que les étoiles filantes émettent, et aussi la détermination de la nature substantielle de ces corps. Si réellement le nuage cométaire réside en de très hautes régions, par exemple, à plusieurs centaines de lieues, comme tout semble l'annoncer, alors il ne trouve plus d'air. L'aliment d'une violente combustion manque totalement. On ne sait point, il est vrai, quels genres de fluides gazeux peuvent régner dans l'espace à de très grandes distances du globe, et il est bien évident que les expériences qu'on a pu faire en ballon ou sur les montagnes ne sauraient rien nous apprendre à ce sujet. M. Biot a suggéré une ingénieuse hypothèse, qui consiste à faire regarder les bolides comme occasionés par une portion de la lumière zodiacale ou atmosphère du soleil, circulant dans un plan incliné sur celui où se meut le globe, et où par conséquent notre terre doit pénétrer à des intervalles périodiques; mais cette vue très plausible ne rend point compte de l'espèce d'inflammation que ces corps paraissent subir, et qui, se terminant par une traînée phosphorescente, offre tous les caractères d'une véritable combustion. Toute théorie serait sans doute considérablement modifiée, si l'on admettait avec un autre savant, M. Poisson, que l'air des hautes régions atmosphériques est réduit à l'état liquide par le froid, ce qui nous ramènerait un peu aux cieux de cristal de l'ancienne philosophie grecque; toutefois ce système bizarre, qui est d'ailleurs réfuté par une foule de phénomènes optiques, n'avance à rien quant à l'explication de l'incandescence des étoiles filantes.

De quelque manière que l'on explique l'apparition des étoiles filantes, soit périodiques, soit non périodiques, il reste toujours, contre toutes les théories, cette objection puissante: que l'on ne comprend nullement que leur venue ne soit pas

accompagnée de leur chute vers le sol, ou au moins de pluies de pierres sur une vaste étendue de terrain. Le professeur Olmsted pense qu'ils se réfléchissent sur les couches d'air, et que la résistance qu'ils y éprouvent, étant proportionnelle au carré de la vitesse, laquelle est très grande, les oblige à rebrousser chemin et à rebondir dans les régions de l'espace, d'où ils proviennent. Mais cette réflexion ne pourrait s'exercer de manière à projeter hors de notre atmosphère les bolides qui y sont parvenus une fois, que sous certaines conditions précises de courbure de leur trajectoire, auxquelles il paraît impossible que tous soient assujétis. Ainsi cette hypothèse, qui peut fort bien se réaliser pour quelques-uns, devient absolument inapplicable quand on envisage la généralité et la multitude de ces corps. Que sur des myriades de bolides qui viennent éclater au milieu de l'horizon d'une contrée, il n'y en ait point un nombre notable qui se précipitent vers le sol, c'est là un fait dont aucune théorie n'a rendu compte jusqu'à ce jour.

Mais si le 12 novembre on n'a pu découvrir les étoiles filantes périodiques, les astronomes ont été témoins d'un autre spectacle météorique assez peu commun et sur lequel personne ne comptait. Cette même semaine a été signalée par l'apparition de plusieurs aurores boréales, et de cette classe extrêmement brillante et vive qu'on observe rarement sous nos latitudes. Sous le point de vue scientifique même, cette coïncidence est curieuse. Comme l'on ne connaît pas mieux la cause de l'aurore boréale que celle des étoiles filantes, il est impossible de déterminer quels rapports lient ces deux ordres de phénomènes, ni par conséquent de se prononcer sur la question de savoir si l'un a remplacé l'autre. Ce qui est bien certain, c'est que pendant toute la semaine où l'on attendait les météores à Paris, le ciel parut comme imprégné, sans interruption, de la matière lumineuse et inconnue qui constitue les lueurs boréales. Ainsi la nuit même des bolides attendus, le 12 novembre, il y eut une magnifique aurore boréale, et le 14 le même spectacle se reproduisit sur une

plus grande échelle. Dans le cours de toutes les soirées qui suivirent celle-là, on remarqua vers le nord une lumière rouge diffuse, qui perçait malgré la couche de vapeurs et de nuages humides qui obscurcissaient l'horizon.

Toutes ces aurores boréales furent remarquées et suivies avec un grand soin, et l'on a pu vérifier de nouveau le fait bien constaté dans l'origine par le physicien hollandais Van Swinden, de la perturbation des boussoles par l'action magnétique du météore. Mais aucune de ces apparitions ne montra à Londres et à Paris le segment ou arc lumineux assez apparent et assez net pour qu'on pût déterminer avec sûreté si la section principale de l'arc coïncidait avec le méridien magnétique. Encore moins put-on s'assurer que le point culminant des jets flamboyans, placé derrière le zénith vers le sud, coïncidait avec le prolongement austral de l'aiguille d'inclinaison, ainsi que plusieurs physiciens l'ont annoncé. Pour pouvoir vérifier ces circonstances minutieuses du phénomène, il faut avoir le bonheur d'être témoin d'une aurore boréale complète et très développée, ce qui est excessivement rare à Londres et à Paris.

Cependant le météore du 14 novembre surtout offrit un magnifique spectacle. Pendant une forte partie de la soirée, de grandes lueurs du rose le plus pur et le plus vif s'appuyaient sur l'horizon et paraissaient s'épanouir d'une manière égale des deux côtés du plan méridien vers le nord. Ces nuages ou plutôt ces plaques rosées changeaient de place et semblaient s'éclairer de plus en plus par une espèce de gonflement lumineux intérieur. Vers onze heures du soir, les lueurs se divisèrent pendant quelques instans en longues traînées alternativement blanches et roses qui se projetaient vers le zénith. C'étaient les *steamers* de l'aurore boréale, qui annoncent aux habitans superstitieux des Orcades la présence des esprits du septentrion et les jeux des spectres guerriers. Le tout brillait d'un ton très vif de rose limpide, malgré la présence de la lune. Il est vrai que les traînées ne durèrent que pendant quelques minutes, et bientôt les lueurs

se fondirent en une teinte uniforme et rouge qui se montra pendant le reste de la nuit. Tels furent les spectacles météoriques du milieu de notre mois de novembre à Paris, qui vinrent nous consoler de l'absence des étoiles filantes périodiques (1). (*Athenæum.*)

(1) Depuis que cet article est écrit, il est arrivé à Paris des nouvelles fort nombreuses concernant les météores annoncés pour novembre dernier; elles ont fait voir que, si les bolides ne se sont pas montrés cette fois à Paris, ils ont brillé sur l'horizon d'un grand nombre d'autres lieux. M. Littrow, directeur de l'Observatoire de Vienne, a compté plusieurs centaines d'étoiles filantes dans les nuits du 15 au 20 novembre. En Italie, dans la nuit du 13 au 14 novembre, M. Colla, astronome à Parme, aperçut 49 étoiles filantes, dont cinq égalaient Jupiter en éclat. A Turin, on en vit 76. Voici maintenant le résumé des observations suisses ou françaises, que l'Académie des sciences a reçues. A Montpellier, nuit du 12 au 13 novembre, 4 étoiles fil.; observations de M. Bérard. — A Genève, même date, 6 étoiles fil.; observations de M. Wartmann. — A Marseille, même date, 10 étoiles fil.; observations de M. Valz.—A Jambles (Saône-et-Loire), nuit du 14 au 15 novembre, 39 étoiles fil.; observations de M. Nerveaux. — A Paris, nuit du 15 au 16 novembre, en une minute et demie, 17 étoiles fil.; observations de M. Danse, au collége Rollin. Ces faits semblent rétablir le caractère de périodicité des météores d'Olmsted; mais la question est si nouvelle encore qu'il faut se garder de rien affirmer. D'ailleurs, à Paris, la clarté de la pleine lune aura suffi pour effacer un grand nombre de ces étoiles, et de plus, on ne peut pas répondre que ce n'est pas de jour qu'elles ont traversé l'atmosphère de notre capitale. N. DU R.

Biographie.

LES LIEUTENANS DE DON CARLOS (1).

La guerre de succession au trône de Ferdinand VII ne sera pas assurément pour la postérité l'un des événemens les moins curieux de notre époque. Déjà les esprits impartiaux et froids mettent moins de prévention à juger la lutte énergique soutenue par don Carlos contre le gouvernement de Christine. Il est impossible maintenant de refuser de grands ta-

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. — Voici le quatrième article que la *Revue Britannique* publie sur l'Espagne, depuis l'insurrection des provinces *vascongadas*. Comme toujours, nous avons eu soin de nous adresser aux opinions les plus opposées afin de mieux éclairer la question. Le *Quarterly Review*, l'*Edinburgh*, le *Foreign* et le *Westminster*, nous en ont tour à tour fourni les matériaux. Cette fois, c'est le *Fraser's Magazine*, l'un des recueils *tories* les plus répandus et les plus estimés qui nous servira de guide. Nous avons cru devoir conserver à cet article la couleur d'exagération politique qui le distingue. C'est un moyen plus sûr de juger les hommes et les événemens du grand drame qui se joue en Espagne avec des alternatives si curieuses de victoires et de revers pour tous les partis. Nous regrettons que le panégyriste des lieutenans de don Carlos ait oublié dans cet essai quelques-uns des hommes les plus remarquables qui entourent le prince, tels que : don Joaquin Abarca, évêque de Léon, né en 1781, président du conseil des ministres de don Carlos, et chargé en outre du département des graces et justice ; — don Juan Bautista de Erro, né en 1774, ancien directeur des mines d'Almaden, ministre d'état sous Ferdinand VII, aujourd'hui ministre universel de don Carlos ; — don José Asnarez, né en 1752, président du conseil-général ; — don Nazario Eguia, né en 1777, ex-vice-roi de Navarre, lieutenant-général ; — Moreno, né en 1778, chef d'état-major général de l'infant don Sébastien ; — Villareal, né en 1801, premie aide-de-camp de l'infant don Sébastien ; — Gomez, lieutenant-général ; —

lens, un grand dévoûment et un grand courage aux hommes qui, malgré les plus vives souffrances et les périls les plus multipliés, ont battu en brèche pendant plusieurs années la révolution espagnole, bravé les menaces et les armées de la quadruple-alliance, fait retentir aux oreilles de la régente et dans l'enceinte même de son palais leurs cris de victoire, et deux fois planté leurs drapeaux légitimes en vue de Madrid aux abois, sous la conduite d'un prince qu'on disait abruti par les moines, et qui néanmoins a laissé bien loin derrière lui Marie-Thérèse, Charles-Édouard et le duc d'Enghien. Le caractère admirable, déployé par les Basques, aura sa place dans l'histoire entre les montagnards du prétendant anglais

don José Ignacio Uranga, né en 1778, maréchal-de-camp; — Cabanas, né en 1773, ministre de la guerre; — La Torre, né en 1804, maréchal-de-camp; — Valdespina, né en 1776, président de la junte consultative de Biscaye; — Elio, né en 1806, secrétaire des commandemens de l'infant don Sébastien; — Baron de Los Valles (Auguet de Saint-Sylvain), ex-garde-du-corps de Charles X et aide-de-camp de don Carlos; — Echeverria (l'abbé), né en 1795, vicaire-général de l'armée; — enfin le brave Essain, paysan basque, anobli par don Carlos, pour avoir sauvé la vie au prince, le 25 septembre 1834. La biographie de ces hommes, dont l'existence depuis 1833 est semée de tant d'aventures, eût sans contredit offert le plus grand intérêt. Ce serait, toutefois, une bien grande erreur de croire qu'il existe entre tous ces personnages une union parfaite, et que les soldats de don Carlos ne sont mus que par une seule pensée: le triomphe de la légitimité, ainsi que le fait supposer l'auteur de cet article. Bien loin de là; il serait difficile de trouver un conseil et des ministres plus divisés que ceux qui entourent le prétendant. Le parti du clergé, appuyé par don Carlos, veut tout soumettre à son contrôle, tandis que celui de Biscaye, le plus puissant de fait, ne reconnaît pour bonnes et n'entend exécuter que ses inspirations; puis viennent les légitimistes radicaux; les modérés; les partisans de la guerre à outrance; ceux qui voudraient que le roi composât avec Christine; enfin au milieu de toutes ces divergences s'élève le parti de Castille qui réclame sa part d'influence, qui entoure le roi d'une garde composée de soldats castillans, et qui en cas de succès s'en attribuerait toute la gloire. En un mot, la petite cour de don Carlos offre un spécimen très-réel du caractère de la nation espagnole: tout le monde veut commander; personne n'entend obéir. De leur côté, les soldats qui s'aperçoivent de la division de leurs chefs, ne manquent pas de les flétrir de leurs brûlans sarcasmes: ce sont pour eux tour

et les exploits de l'armée de Condé. C'est la même intrépidité militaire, le même héroïsme religieux et moral; ce sont les mêmes convictions et les mêmes devoirs.

On ne saurait donc repousser avec trop d'indignation et de mépris les calomnies de la presse libérale de l'Europe qui tendent à représenter les fidèles soldats de don Carlos comme de véritables hordes de brigands, comme le rebut sauvage de tous les pays, et qui transforment le quartier-général de la plus belle profession de foi politique en une caverne de la Forêt-Noire ou en un repaire du Caucase. Si nous ne pouvons placer sous

à tour des *ojalateros*, des *cortijeros*, des *soldados de la cruz y de la estola;* don Carlos lui-même n'a pu échapper à leurs mordantes épigrammes, et dans les rangs biscayens il est presque toujours désigné par le sobriquet de *arlote de jauna* (pauvre diable). En général, on se fait une bien fausse idée du véritable mobile des soldats de don Carlos : ce n'est ni le fanatisme religieux, ni le fanatisme politique qui guide ces montagnards. Ils obéissent à un instinct plus positif, au sentiment de la propriété que les mesures habiles du prétendant ont développées chez eux. N'est-ce pas en effet ridicule de croire que de pauvres paysans illettrés se sont insurgés en faveur du principe de la légitimité, qu'ils sont loin de comprendre, ou pour conserver des *fueros*, des priviléges, auxquels ils n'ont aucune part. Don Carlos ne l'a pas pensé ainsi. A mesure des émigrations des grands propriétaires, il a réparti leurs terres soit entre les fermiers qui les exploitaient déjà, soit entre les familles dont les fils s'étaient le plus distingués sous ses drapeaux: c'est en procédant de cette manière qu'il s'est assuré le concours des prolétaires élevés tout à coup par son autorité royale au rang de propriétaires; c'est grâce à ce stimulant qu'il s'est créé des moyens sûrs de recrutement; qu'il a formé ces phalanges dévouées qui le suivront dans toutes les Espagnes, et qui l'aideront peut-être à conquérir le trône de Ferdinand, si lâchement défendu, et qui n'excite aujourd'hui aucune sympathie. Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir le champion du parti conservateur faire table rase des institutions de son pays pour servir sa cause; abolir d'un trait de plume le droit de propriété et former avec les habitans des provinces *vascongadas* une armée régulière; elles qui s'étaient constamment opposées à toute espèce de recrutement. Ainsi, ce seul acte a suffi pour changer entièrement l'esprit national de ces provinces. C'est un fait important que l'économie politique doit enregistrer, et dont elle pourra faire usage lorsqu'il s'agira d'examiner la question de la constitution de la propriété en Europe. Mais ce n'est pas tout : tandis qu'en France on discute les avantages et les inconvéniens des armées permanentes ou du système prussien, don Carlos adoptant ce dernier en a fait ressortir la supériorité.

les yeux de nos lecteurs le tableau de tous les exploits des sublimes paysans de Charles V, que la vie de leurs principaux chefs, esquissée en quelques lignes, apprenne du moins ce que doivent faire les soldats par le récit de ce qu'ont fait leurs généraux. Villareal, Merino, Sanz, Alvaro, Cabrera, Zumalacarreguy, sont des noms immortels dans les pages de l'honneur national et de la fidélité chevaleresque, noble et saint cortége de jeunes et de vieux guerriers, de martyrs persévérans où brille surtout, en dépit de sa jeunesse, le neveu de don Carlos, l'Infant don Sébastien!

Lorsque les troupes royales prennent leurs quartiers, les bataillons sont licenciés par tiers; il ne reste que les cadres sous les drapeaux; les soldats rentrent dans leurs foyers, cultivent les terres qui leur ont été octroyées par la munificence royale; et tandis que les anciens propriétaires gémissent dans l'exil, en proie aux plus dures privations, leurs champs fournissent d'abondantes moissons que récoltent à leur profit les soldats de don Carlos. Des voyageurs qui ont récemment parcouru les quatre provinces insurgées, assurent que nulle part l'agriculture n'est plus florissante. N'est-ce pas bizarre que tant d'innovations soient le fait du plus grand ennemi des réformes sociales et qu'elles s'accomplissent dans un pays qui à travers toutes les révolutions, avait jusqu'ici fidèlement conservé ses anciennes coutumes. Les provinces de Biscaye, d'Alava, de Guipuzcoa et de Navarre, sont de vieilles républiques libres qui, en subissant en apparence la suzeraineté nominale de l'Espagne et de la France, n'ont jamais abandonné leurs priviléges héréditaires. Ces contrées sont aussi peu espagnoles que peu françaises. Dans la Castille et en France rien ne ressemble aux paysages pittoresques, aux bizarres accidens de terrain, aux forêts jetées sur des escarpemens, à tout ce qui constitue la physionomie sauvage des quatre provinces insurgées. Jetez les yeux sur l'amphithéâtre des Pyrénées dont cette nation originale peuple les gradins; vous ne retrouvez là ni les vastes plaines de la Castille, ni les landes sablonneuses des environs de Bordeaux. Sous le rapport politique, même isolement. Du côté de l'Espagne, ces provinces élisent les membres de leur gouvernement local, se régissent d'après leurs propres lois, se rachètent du service militaire par une somme d'argent annuelle, paient, au lieu d'impôt, une contribution volontaire, et échappent non-seulement au système de taxes qui pèsent sur la Péninsule, mais à celui des douanes. Cet état dure depuis plusieurs siècles. Les habitans ont vu passer devant eux les modernes constitutions sans les repousser par la violence, mais aussi sans leur sacrifier l'arche sainte de leurs priviléges, et cependant c'est au milieu d'un tel pays et avec des circonstances si défavorables que se sont accomplis les faits que nous venons de signaler.

Immédiatement après le ravitaillement de Bilbao, Villareal, commandant en chef à cette époque de l'armée de Charles V, comprit tellement le danger de sa position, qu'il voulut remettre sa démission entre les mains du prince. Le choix de son successeur agita beaucoup l'état-major où les haines et les rivalités avaient rendu le commandement suprême un objet d'épouvante. Pour imposer silence à des dissidences privées qui ne pouvaient que nuire à l'intérêt de sa cause, pour éteindre avec prudence des fermens incendiaires, don Carlos fit preuve d'une sage et haute politique en investissant son neveu, don Sébastien, de l'autorité supérieure. Cette nomination causa une satisfaction générale; elle plaçait toutes les prétentions sur le même niveau en ne les blessant pas; il y avait en même temps de la part du roi un noble courage à mettre don Sébastien face à face avec des périls qu'une guerre aventureuse et acharnée augmentait encore. Le jeune prince avait déjà montré qu'il était digne, malgré sa jeunesse et son inexpérience, de la responsabilité que Charles V lui conférait comme un baptême militaire; sa conduite ultérieure justifia d'une manière brillante les espérances qu'il avait données.

Ainsi, le premier acte de son commandement fut la réorganisation de l'armée; aucun des nombreux détails qui se rattachaient à cette grande mesure ne lui parut étranger. Par un trait de modestie bien rare dans le caractère espagnol, il ne reculait pas devant l'aveu de son ignorance; dans les questions spéciales, il recevait tous les conseils avec un profond sentiment de gratitude, et n'en montrait que plus de fermeté et de rapidité dans ses décisions. La promptitude avec laquelle il a secouru Guibelalde, et les manœuvres habiles qui ont décidé successivement la retraite des généraux Espartero et Iribaren, tandis qu'il jugeait prudent de changer le théâtre des opérations militaires dans les provinces, sont des faits récens qu'il n'est pas permis de révoquer en doute. A la tête d'une poignée d'hommes fiers et hardis, exaspérés, pour ainsi dire jusqu'à la fureur, par les privations et les souffrances qu'ils ont subies, enthousiastes de leur cause et dévoués chacun

personnellement au prince qui les commande, la plus entière, la plus intrépide assurance est à la fois une vertu de saison et de rigueur. Que le plan actuel de campagne soit maintenu, et cette vigoureuse activité suffira pour placer avant peu la couronne des Espagnes sur le front de Charles V.

Marie-Thérèse, princesse de Beira, fille de don Juan VI de Portugal, sœur de l'empereur don Pedro et de don Miguel et de la femme de don Carlos, épousa l'infant Pierre, fils du prince Gabriel, oncle de don Carlos. L'infant mourut le 4 juillet 1812, laissant un seul fils, Sébastien Gabriel, le jeune homme déjà si remarquable qui nous occupe. Par conséquent il est cousin germain de don Carlos et neveu de sa dernière femme; le sang des Bourbons coule, mêlé au sang des Bragance dans ses veines. Né en novembre 1811 il est grand prieur de Saint-Jean, et a été uni par procuration le 7 avril 1832, et en personne le 25 mai de la même année à Marie-Amélie, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles; cette princesse est sœur de Christine, *soi disant* reine régente d'Espagne. La taille de l'Infant est médiocre, ramassée (1), mais ses traits respirent l'énergie, le patriotisme et la franchise. Une intelligence vive anime son heureuse physionomie à laquelle un léger défaut de l'œil droit imprime une originalité particulière. Sa figure, d'ailleurs, annonce une bienveillance inépuisable, une extrême activité d'esprit et de corps, et la mâle rudesse qui brave et supporte les fatigues de la guerre. Don Sébastien est excellent cavalier, et lorsqu'il est emporté par son cheval, à la tête de l'état-major qui l'accompagne, ses mouvemens deviennent si rapides que le cortége disparaît bientôt derrière lui dans la poussière de la plaine ou dans les fumées du combat. Toutes ses manières sont empreintes d'une politesse exquise, toutes ses paroles pleines de charme et d'éclat; il joint l'urbanité d'un gentleman à l'affabilité d'un descendant de Henri IV. Enfin les gens de sa maison, ses serviteurs intimes lui témoignent des sentimens d'affection et de fidélité presque romanesques. On voit qu'il ne manque à ce

(1) Quelques personnes assurent même qu'il est atteint de gibbosité.

jeune prince ni les facultés saillantes qui séduisent les cœurs, ni les qualités fortes qui assurent la victoire. Il est principalement admiré des hommes qui, à l'instar du comte de Madère, peuvent mettre en parallèle sa conduite et les efforts prodigieux de don Miguel dans les mêmes circonstances d'âge, de péril et de responsabilité.

Le COMTE DE MADÈRE, noble Portugais d'une haute origine et d'une puissante renommée, est compris dans l'état-major de Charles V en qualité d'aide de camp. Cet officier supérieur, qui fut créé pair de don Miguel, est plus connu sous le nom de don Alvaro, qu'il portait encore lorsqu'il défendit l'île de Madère, dont il était gouverneur, pendant les dernières luttes intestines du Portugal. Après la convention d'Evora da Monte, il ne consentit à rendre le dépôt qui lui avait été confié que sur un ordre autographe du roi son maître. Malgré cette éclatante manifestation de ses sentimens, le comte de Madère avait tellement réuni l'estime de tous les partis par l'élévation de son caractère, que le nouveau gouvernement lui offrit de le réintégrer dans ses fonctions, pourvu qu'il prêtât serment à don Pedro; mais il refusa, préférant l'exil à l'honneur de servir, ce sont ses propres paroles, *une faction usurpatrice,* réponse mémorable qui prouve combien les amis du roi don Miguel demeurent invinciblement fidèles à toutes les chances de sa fortune, et qui réduit au néant les calomnies de la presse libérale dont cet infortuné monarque est victime.

L'ancien défenseur de Madère passe pour un homme profondément versé dans les connaissances spéciales de l'art militaire. Il a fait la guerre de la Péninsule sous l'immortel Wellington, d'abord comme major des onzième et vingt-troisième régimens de ligne de l'armée portugaise, puis comme aide de camp d'un général anglais. Un grand nombre de titres et de décorations récompensèrent un si rare mérite, des talens si éprouvés. Les services de don Alvaro, joints au caractère le plus élevé et aux manières les plus bienveillantes, ne tardèrent pas à lui gagner l'estime et la confiance de son chef, qui,

au lit de mort, lui légua son épée. Le comte de Madère ne s'est jamais séparé de cette arme, témoignage glorieux des sentimens qu'il sut inspirer à un commandant des troupes britanniques. Plus tard, il prit une part active à la révolution d'Oporto, en 1828; à la suite de ces événemens politiques, il s'embarqua pour Montevideo comme adjudant-général d'une division portugaise dont le commandement lui fut à la fin dévolu. Aujourd'hui, la répugnance extrême et proverbiale du soldat espagnol pour les ordres de tout chef étranger, et le plan de campagne particulier suivi dans la guerre de la succession ne permettent malheureusement pas au comte de Madère de développer ses talens de tacticien pour la cause de don Carlos; mais ses conseils ont un pouvoir incontestable sur les décisions du prince qu'il sert peut-être plus efficacement par son expérience consommée.

Don Alvaro, comte de Madère, a quarante-deux ans. Sa taille imposante (cinq pieds dix pouces), sa longue chevelure blonde, sa stature, régulièrement belle, en font un des hommes de guerre les plus attrayans qui se puissent voir.

Il semble que la Providence se soit plu à réunir les contrastes les plus frappans de la poésie militaire dans le personnel du cortége éminent qui entoure Charles V. A côté de don Sébastien, image de la précoce intelligence et de la maturité prompte dont la nature comble les races royales, il est impossible de ne pas admirer les cheveux blancs, l'existence ravagée et les vénérables cicatrices du vieux général Raimundo Pinheiro. La vie guerrière de cet officier est un nouveau chapitre de l'histoire de Pélage. Employé supérieur au service du Portugal, il a gouverné le Minho et commandé à Braga lorsque les troupes royalistes furent repoussées à Guimarena et à Santa Tirço, à l'époque où l'amiral Napier surprit Corminho et s'empara de Viana. Réfugié dans le Tras-os-Montes avec les débris de son corps d'armée, il joignit le général Santa Martha sur les bords de la Tameya, dans les plaines d'Amarante. Là, un dernier effort, une tentative désespérée ne put retarder le mouvement en avant des colon-

nes pédristes. Enveloppé dans la ruine commune à tous les défenseurs de la plus noble des causes, Pinheiro se voyait dans la nécessité d'abandonner sa famille et de se retirer en Angleterre, il n'avait même que très difficilement échappé à la mort en se plaçant sous la protection du drapeau britannique, lorsqu'il parvint au camp de don Carlos. La fortune ne s'était pas lassée de le poursuivre; de nouveaux dangers attendaient son courage. Fait prisonnier dans l'expédition de Gomez, il allait offrir sa poitrine au feu des christinos, quand ceux-ci dédaignèrent de sacrifier des jours qui leur semblaient près de s'éteindre. Le général profita de leur négligence, trompa ses gardiens et rejoignit aisément les provinces fidèles.

Pinheiro a été pendant quelque temps gouverneur du fort Saint-Julien, à l'embouchure du Tage, et y a laissé les plus honorables souvenirs par l'humanité dont il fit preuve dans l'exercice de ses pénibles fonctions. Le fort Saint-Julien était une prison politique sous le gouvernement de don Miguel. On voit que l'existence de cet officier présente un beau développement de toutes les vicissitudes militaires; son extérieur est en même temps recommandable par ses mâles proportions. Il a plus de six pieds, la figure martiale, le regard chevaleresque et enflammé; c'est un homme de fer par sa carrure et par la force de son caractère. Il y a dans sa personne l'étoffe d'un partisan à la façon de Cabrera.

Celui-ci est sans contredit l'individualité la plus forte, l'esprit le plus en relief dans l'armée royale depuis la mort de Zumalacarreguy. Les exploits de Ramon Cabrera ont le merveilleux des temps héroïques du moyen-âge, et le prestige qui environne ses rencontres avec les troupes rebelles suffirait à un poème de l'Arioste. Il était d'abord destiné par sa famille aux honneurs de l'église; il étudiait dans ce but à l'université de Saragosse. Tendre mère et dévote Espagnole, dona Cabrera attendait avec autant de ferveur que d'impatience le jour où son fils, prosterné devant l'autel, allait recevoir de l'archevêque la consécration définitive; mais le natu-

rel belliqueux du jeune homme répugnait aux loisirs monastiques, et comme son dévoûment aux intérêts sacrés de don Carlos était dans les principes héréditaires de sa famille, il abandonna le diaconat à l'époque de la révolution pour se jeter avec enthousiasme dans les rangs des volontaires royalistes. Il y gagna successivement les épaulettes de lieutenant et d'adjudant; et lorsque, plus tard, le gouvernement de Christine ordonna le désarmement de ce corps d'élite; à la nouvelle d'une mesure qui frappait aussi brutalement les seuls défenseurs de l'autel et du trône, le mépris et l'indignation de Cabrera furent tels que, ne consultant plus que l'intérêt de sa race et la dignité de la patrie, il résolut de former des guérillas pour soutenir à outrance la cause de Charles V.

Les chefs carlistes venaient de s'assembler dans la Navarre et avaient nommé Zumalacarreguy commandant en chef des troupes royales. Cabrera parut subitement sous la tente de ce général et demanda à servir en homme résolu. Zumalacarreguy n'ayant pas jugé à propos de lui confier un commandement, Cabrera retourna dans l'Aragon. Malgré ce refus, nous le retrouvons en 1835 tenant déjà la campagne avec de faibles recrues. Il fut bientôt rejoint par Quilez, dont les ressources étaient également fort minces. Leurs bandes, rapidement accrues, éprouvaient de telles difficultés à réunir des moyens de subsistance que les deux chefs, pour contraindre leurs hommes à vivre séparément, ne concertaient plus leurs opérations.

Notre héros poursuivit sa tâche avec une incroyable énergie. Lorsque, plus tard, il se joignit au brigadier général baron de Hervé, l'un et l'autre rassemblèrent en quelques mois des forces considérables, traversèrent le Bas-Aragon et répandirent dans la majeure partie du royaume de Valence la terreur des armes de don Carlos. A la mort du baron de Hervé, fait prisonnier et fusillé par les christinos, il fut nommé brigadier-général. Depuis ce moment, le plan de campagne de Cabrera s'est toujours borné à préoccuper l'ennemi d'une frayeur continuelle par la rapidité foudroyante de ses mar-

ches et la violence imprévue de ses attaques. Mais il faut rapporter l'exaltation de son caractère et la haine implacable dont il poursuit le parti de la reine à l'assassinat de sa vieille mère, inhumainement massacrée, le 16 février 1836, pour avoir donné naissance au brigadier Cabrera. Cet acte de férocité barbare excita universellement des sentimens de dégoût et d'horreur, et frappa d'un coup terrible la cause que les meurtriers avaient prétendu servir par un crime aussi lâche. Cette mort atroce enflamma Cabrera d'une ardeur nouvelle. Dès lors, les plus sanglantes et les plus justes représailles signalèrent partout son passage. On peut juger de l'impression que cet événement laissa dans son esprit par l'ordre du jour suivant qu'il fit parvenir à ses troupes, au Val de Robles, le 20 février 1836 :

Quartier-général du commandement en chef du Bas-Aragon.

Le barbare et sanguinaire don Augustin Nogueras, qui s'intitule commandant supérieur du Bas-Aragon, a dernièrement proclamé, comme un fait héroïque, l'atroce assassinat qui vient d'avoir lieu à Tortosa sur la personne de mon innocente et malheureuse mère qui, le matin du 16 courant, fut inhumainement fusillée dans le quartier de Barbican, et l'indigne traitement subi par mes trois sœurs, bien que deux d'entre elles fussent mariées à des gardes nationaux, qui sont à présent tous emprisonnés.

Rempli d'horreur, mais nullement ébranlé dans ma résolution et dans ma constance par cet acte douloureux, bas et lâche, digne seulement d'hommes qui cherchent le triomphe de leur cause dans la terreur et dans le carnage, en présence de la désolation où ces misérables plongent ainsi la patrie et les familles, supposant d'ailleurs que leur système de violence, une fois révélé, consolidera l'usurpation coupable à laquelle on doit déjà tant de victimes, moi, dans l'exercice des droits que la loi et la justice me garantissent, en qualité de commandant-général de cette province, au nom de notre roi et seigneur légitime don Carlos V, et conformément aux pouvoirs dont je suis investi, j'ai résolu ce qui suit :

1° Le soi-disant brigadier don Augustin Nogueras et tous ceux qui peuvent en ce moment servir dans l'armée ou tenir un emploi quelcon-

que dans le gouvernement de la reine appelée régente, sont désormais déclarés traîtres à S. M.

2° Tous ceux qui, conformément à la présente déclaration, pourront être pris, seront fusillés.

3° L'épouse de don Manuel Fontiveros, ex-commandant de Chelva, dans le royaume de Valence, qui a été arrêtée pour réprimer la fureur des révolutionnaires, sera immédiatement fusillée, en juste compensation de l'assassinat de mon innocente mère, ainsi que trois autres femmes nommées : Cinta Tas, Mariana Guardia, et Francisca Larguesa, afin de venger l'infâme traitement exercé sur la plus digne et la meilleure des mères.

4° Quoique mon cœur soit brisé et mes yeux inondés de larmes au moment où je dicte cette résolution, je déclare ici, malgré mon horreur pour les atrocités dont ma famille a été victime, comment je prétends venger tant de forfaits. Cette soif de sang humain sera impitoyablement assouvie par la mort de vingt individus pour chaque nouvelle victime de pareils meurtres qui pourront être commis dans la suite.

Cet ordre du jour fut publié dans toute l'Espagne, afin qu'on ne prétextât pas de son ignorance. Les quatre femmes dont il est question subirent la mort; mais nous devons dire, à la louange de Cabrera, que don Manuel de Fontiveros rejeta lui-même la violence de cette mesure et la perte d'une épouse chérie sur le caractère implacable de la guerre faite au nom de Christine. La férocité était si peu du goût de Cabrera que, le 26 du même mois, dix jours après le meurtre de sa mère, il adressa une circulaire aux capitaines-généraux de l'Aragon, de Valence, de Catalogne, et aux gouverneurs de Tortose, Alconez, Morella, Cantavieja, Castellon de la Plana, Teruel, tous fonctionnaires d'Isabelle, pour les informer de l'établissement d'un hôpital commun aux deux partis à Ballaster, où il avait même dirigé les prisonniers christinos de Brenol, et pour leur demander qu'on respectât l'inviolabilité de cette place qui devenait le refuge des blessés et des malades. Sa circulaire prévenait en outre les autorités constitutionnelles que si les limites, fixées à six lieues de Ballaster, étaient franchies sans avertissement préalable, tous les prisonniers

faits dans ce rayon seraient immédiatement fusillés. Il ajoutait que les christinos réfugiés dans l'hôpital de cette ville paieraient de leur tête les atrocités ordinaires dont on serait tenté de rendre victimes les prisonniers royalistes tombés entre les mains des troupes libérales.

...... Les satellites de l'usurpation, disait-il en terminant, ont voulu souiller mon caractère en lui attribuant les penchans sanguinaires d'une bête féroce, tandis que je n'ai jamais exercé que de justes représailles. En proposant aujourd'hui des moyens de civiliser la guerre, je proclame mes sentimens véritables, et je montre que pour la clémence et pour la générosité, je ne suis pas en arrière de nos ennemis.

Nous ne suivrons pas le général Cabrera dans sa brillante carrière; il suffit de rappeler que, malgré les fables accréditées par les libéraux tant de fois sur les défaites prétendues ou la mort subite de ce partisan, l'Espagne entière tremble devant ses armes, et que naguère encore il était sous les murs de Madrid. Don Ramon Cabrera est pauvre; il avait pour tuteur et patron don Antonio Sanz, prébendaire et professeur à l'université de Tolosa, maintenant chapelain de l'infant don Sébastien. Ses yeux noirs étincelans, sa longue chevelure d'ébène, les tons bruns et olivâtres de sa peau annoncent la vigueur de corps et d'esprit dont il a donné tant de remarquables preuves. Il ne porte jamais les insignes d'officier-général. Il est le seul, parmi les lieutenans de don Carlos, qui de prêtre soit passé militaire, car Mérino est toujours soldat et vicaire du Christ.

Don Geronimo, plus connu sous le nom du curé Mérino, est né dans la Vieille-Castille, d'une famille de cultivateurs. Ses parens l'envoyèrent à l'école de Lenna pour y apprendre le latin; mais comme il ne réussissait pas beaucoup dans cette étude, ils le rappelèrent dans leurs foyers pour lui confier la garde d'un troupeau de moutons dont ils regardaient la surveillance comme plus profitable à leurs intérêts et à la fortune de leur fils. Le jeune Géronimo se renferma dans ses fonctions pastorales jusqu'à la mort du

curé de son village natal. A cette époque il ne se trouva personne pour remplir la place du défunt; Mérino se remit à l'étude pour s'en montrer digne. Avec le secours d'un vieux recteur de Cubas Rendias, et après dix mois d'un travail opiniâtre, il reçut les ordres.

Une ame candide, une charité évangélique et des principes austères lui gagnèrent en peu de temps l'affection non seulement de ses ouailles, mais encore de toutes les bourgades environnantes. Le plus ardent amour pour sa patrie animait surtout le cœur du respectable prêtre du Christ. Durant l'invasion des Français, sous Bonaparte, il remplissait paisiblement les devoirs sacrés de son ministère, lorsqu'un parti de dragons pénétra dans sa cure; les cavaliers français s'emparèrent de ses mules, et, sur le refus énergique de Mérino de les servir comme domestique, ils le menacèrent d'abord de le tuer et finirent par le rouer de coups. Cet outrage détermina la conduite que Géronimo a tenue depuis. Il dispersa sur-le-champ ses moutons, rassembla ses paroissiens, arma tous ceux qui voulurent le suivre; et, saisissant lui-même un fusil, il jeta l'effroi sous les murs de Burgos par ses succès militaires. Le tableau de ses campagnes, pendant la guerre de la Péninsule, occupe une si brillante place dans les souvenirs de cette époque remarquable, qu'il est superflu de les retracer ici. A la fin de la guerre, il fut nommé colonel; mais désirant rentrer dans la vie ecclésiastique, il accepta un canonicat dans le chapitre de la cathédrade de Valence. Bientôt, sur quelques difficultés qu'il eut avec les chanoines, il rentra dans son presbytère. La mort de Ferdinand, en 1833, le trouva prêt à reprendre la campagne; il proclama Charles V, et son mouvement fut suivi par les volontaires de Burgos, aux ordres de José Hilarion. On le vit ensuite traverser les provinces avec le général Cuevillas, favoriser l'entrée de ce partisan en Portugal; depuis cette époque, les aventures de Mérino ressemblent au roman le plus fabuleux, et les ressources qu'il déploie pour tromper l'ennemi excitent sans cesse l'admiration et la surprise. Par son expérience personnelle et la fidélité inébran-

lable de ses paysans, il a esquivé, dès le principe de la guerre actuelle, les poursuites des nombreuses troupes qui avaient ordre de le prendre mort ou vif. Il rejoignit Zumalacarreguy dans les provinces basques et fut quelque temps éloigné du service pour se rétablir d'un coup de pied de cheval qui le blessa grièvement. Aujourd'hui, plus ingambe et plus actif que jamais, il fait partie de l'état-major de l'infant don Sébastien, avec le grade de major-général.

La popularité de Mérino dans les Deux-Castilles est immense. Il sort peu, s'exprime avec une éloquente simplicité; toute sa garderobe se compose d'un seul habillement complet. Son costume favori consiste dans une zamarra, espèce de jacquette ordinairement en peau de mouton, dont la toison est teinte en noir, très chaude et parfaitement commode pour braver les froids rigoureux des montagnes de la Péninsule. Il porte un pantalon noir et un chapeau très pointu, avec d'innombrables petites aiguillettes de fer comme les paysans de la Castille. Il ne boit que de l'eau et ne fume jamais. Tel est ce *labrador* de soixante-dix ans bientôt.

Les terribles blessures que GUIBELALDE a reçues, la perte de deux fils, le 16 mai 1836, morts pour la défense des lignes royalistes qui furent plutôt forcées par la manœuvre des bateaux à vapeur que par le mouvement des Anglo-Christinos, ont accru l'énergie de cet officier. C'est à Guibelalde qu'on doit attribuer la formation de la ligne de défense qui court de la montagne d'Oriomendi, en face de Saint-Sébastien, vers Renderia, et continue jusqu'à Irun.

Après la retraite désastreuse de Bilbao, j'obtins, comme ayant fait partie de l'armée, la permission de gagner Irun pour remonter mon équipement qui était tombé au pouvoir des christinos. Nous passâmes si tard à Hernani qu'il nous parut inutile de rendre visite au capitaine-général. Mais à peine avions-nous quitté la ville, que nous fûmes atteints par un détachement qui avait ordre de nous ramener. On n'écouta pas nos explications. Je fus conduit en présence de Guibelalde. Il exprima d'abord d'un ton un peu haut sa sur-

prise d'une contravention aux réglemens militaires qui était en outre une impolitesse; cependant, après nos excuses, il témoigna ses regrets du retard apporté dans notre voyage, et son ressentiment n'eut pas d'autres suites.

C'est dans ce moment que j'ai saisi à mon aise les dehors si frappans du capitaine-général. Guibelalde joint à la hauteur caractéristique des Espagnols une sorte de condescendance extérieure; il est à la fois dur et soumis, raide et incliné. Son œil est large, sa bouche fine, les lignes du front et du nez sont pures. Mais il est impossible de ne pas remarquer le singulier éclat de férocité qui ressort de toutes ses manières et brille dans toute sa personne. L'expression de sa belle figure en souffre naturellement. Depuis une horrible blessure, qui lui fracassa une partie du crâne, Guibelalde ne saurait boire du vin sans se livrer à des accès de rage. Malheur au libéral qu'il capture dans ces instans d'ivresse! On ne cite pas moins avec éloge la clémence dont il a fait preuve en demandant le rappel du décret de Durango. Né à Lizorza, dans la province de Guipuzcoa, don Bartholomeo Guibelalde a environ cinquante-cinq ans et cinq pieds dix pouces. Sa femme et sa fille, seul enfant qui lui reste, tiennent compagnie au général dans sa solitude d'Hernani. L'aspect de cette famille, sa demeure, son existence ; tout est sombre et triste comme le dévoûment qu'elle partage.

Tels sont les principaux personnages militaires de l'armée de don Carlos. Au second rang se trouvent encore des noms qui doivent être chers aux défenseurs de l'autel et du trône dans tous les pays monarchiques de l'Europe. La défense récente et désespérée d'Irun par une poignée de paysans contre les attaques des forces anglaises et espagnoles combinées, au nombre de huit mille hommes, a forcément appelé l'attention sur le brave lieutenant qui a su se maintenir si long-temps dans ce misérable poste. Les services qu'il a rendus à Fontarabie et sur la Bidassoa, et la singulière licence des feuilles radicales qui, en l'absence de faits historiques, se sont amusées à peindre cet officier sous les plus sinistres couleurs, lui

donnaient naturellement des droits à une place dans notre biographie.

Le colonel *Soròa*, de la province de Guipuscoa, est issu d'une famille honorable, mais pauvre. Au commencement de la guerre, il était simple agriculteur et cultivait son petit domaine, lorsque le tocsin sonné de toutes parts au nom de Zumalacarreguy vint retentir à son oreille. Soròa courut aussitôt se ranger sous les drapeaux du chef adoré des Basques. Le *Napoléon de l'Espagne* apprécia dignement son courage, et dès ce moment lui réserva les postes les plus périlleux, les entreprises les plus hardies. Malgré les mœurs inflexibles que Soròa a dû nécessairement contracter dans les camps, sa magnanimité est proverbiale. On raconte que dans une escarmouche où il était resté maître du terrain, ses soldats fatigués abandonnant les blessés libéraux à leur sort, le colonel demanda sévèrement quels étaient ces malheureux qu'on laissait gisans à terre sans secours. « Ce sont des christinos, lui répondit-on négligemment. — Des christinos! s'écria Soròa; on n'abandonne jamais un christino! » et, le premier, il donna l'exemple à ses troupes stupéfaites de son humanité en transportant lui-même un blessé aux ambulances de son corps d'armée.

Il a couvert de honte les généraux constitutionnels par sa défense d'Irun avec une artillerie usée et cent cinquante paysans. Evans fut assez intrépide pour venir le reconnaître *en forces;* lorsque Soròa vit la légion couronner les hauteurs qui enveloppent Irun: « Par ma foi! s'écria-t-il, ce vendeur de sang (*sangre vendida*) a soin de toujours marcher *en forces;* mais c'est qu'il veut sans doute attaquer le général Harispe! » Evans, déployant toute sa légion, ayant enfin sommé le brave colonel de se rendre, il congédia le parlementaire avec indignation, et déclara qu'il défendrait la ville jusqu'à la dernière extrémité. Nous savons qu'il a tenu parole.

Quarante-cinq ans environ, une énorme cicatrice qui part de la tempe et traverse le visage en le défigurant, un œil de moins; telle est la physionomie de ce Basque redoutable. La

guerre civile semble avoir épuisé tous ses ravages sur son front. C'est pourtant d'une si noble existence, d'un homme si admirable, que les gazettes révolutionnaires ont osé dire en décrivant l'entrée à Saint-Sébastien des débris échappés au massacre d'Irun : « Soròa est un monstre, un ruffian, un cyclope dont la corpulence égale la difformité.... » Nous n'en rapportons pas davantage pour l'honneur des journalistes anglais.

La presse britannique a des manies, sinon plus hideuses, au moins plus ridicules ; c'est de prétendre que les officiers de don Carlos ont débuté seulement dans la guerre actuelle. Ils étaient presque tous dans les rangs de l'armée de Ferdinand VII. C'est ainsi que nous trouvons *don Pablo Sanz*, en 1821, au service du roi, sous le commandement du baron d'Erolles. Lieutenant au 3e régiment de ligne, et postérieurement au 2e d'infanterie avec Zumalacarreguy, il fut, avant la mort de Ferdinand, dénoncé comme royaliste et destitué, le tout à l'instigation de Quesada. Rentré en Biscaye, lieu de sa naissance, quand Verastegui proclama Charles V, il se joignit à cet officier. Mais la haute fortune militaire de son ancien camarade Zumalacarreguy le porta bientôt lui-même aux premiers grades. Nommé commandant en chef du 6e régiment de Navarre, dont la belle tenue et l'excellente discipline témoignent de son mérite, il prit part aux combats d'Armainsteguy et d'Amescoas. Dans ce dernier engagement, il reçut une balle qui entra par la mâchoire inférieure et sortit par la gorge. Ce singulier coup de feu bouleversa entièrement sa physionomie en contractant le bas de la bouche et en altérant ses traits. Au siége de Bilbao, déjà brigadier-général, il commanda le corps d'observation qui stationnait sur les hauteurs, entre la ville et le pont de Castojando. Ce pont, une des clés de la position occupée par les royalistes, était de la plus grande importance pour le blocus ; il suffisait de l'emporter pour que la place fût secourue. A la tête d'un seul bataillon du 2e régiment de Guipuscoa, Sanz repoussa toutes les attaques d'Espartero sur ce point. Quand don Carlos passa l'Ebre, il fut chargé de l'arrière-garde de l'armée. Ce mouvement inattendu

dérouta les généraux de la régente: Espartero s'occupa de réduire les provinces du nord et de rallier les troupes d'Evans. Irribaren s'aperçut le premier de la manœuvre des royalistes; mais il était trop tard. Ce fut sous ses yeux, pour ainsi dire, que don Carlos et l'infant firent une entrée triomphale à Huesca, après une marche forcée de dix jours.

Répandue dans les fermes de la campagne environnante et dans les faubourgs d'Huesca, l'arrière-garde de Sanz eut à soutenir les tentatives d'Irribaren pour la séparer du gros de l'armée royale. Une attaque combinée d'artillerie et de cavalerie ne fut pas moins sans résultat; don Pablo avait culbuté les christinos avant que les deux escadrons de Villaréal eussent rejoint sa colonne. Don Sébastien seul, par la rapidité de son coup d'œil et l'à-propos de ses secours, concourut avec Sanz à la défaite d'Irribaren. Quelques bataillons achevèrent sa déroute. On sait que le vice-roi libéral resta sur le champ de bataille si grièvement blessé, qu'il mourut peu de temps après à Almodovar.

Après le colonel Soróa et don Pablo Sanz, nous ne pouvons mieux terminer ce catalogue illustre que par le capitaine *Hérouard*, de l'ex-garde royale de Charles X, qui a rendu de grands services à don Carlos, dont il a organisé l'artillerie. Fort aimé de Zumalacarreguy pour ses talens spéciaux dans cette arme, il a établi une fonderie dans les lignes carlistes: le cuivre, toutes les chaudières et les ustensiles de la province ont été mis en réquisition par ordre du général en chef. C'est à M. Hérouard que revient l'honneur des captures faites sur la côte, telles que Bermeo, Lequeitio, Plencia, etc., toutes villes fortifiées. Dans la série de ces heureux coups de main, on le vit une fois entrer le premier par la brèche, malgré quatre blessures reçues au fort de l'action. Il employa le boulet rouge à Fontarabie, lors de l'attaque des Anglais. C'était une innovation difficile à tenter dans l'artillerie carliste; mais le capitaine en vint à bout au moyen d'un fourneau qu'il construisit, avec le secours de quelques paysans, sous les yeux de la garnison stupéfaite.

Cet officier, quoique Français, est d'une brusquerie sans exemple et qui donne souvent lieu, dans cette triste guerre, aux aventures les plus plaisantes. A table, un jour, le baron H..., ne croyant pas Hérouard présent, assura qu'il avait été colonel dans la garde de Charles X. Le capitaine prit aussitôt la parole. « Monsieur, dit-il au baron, j'ai eu l'honneur de connaître personnellement *chaque* colonel de la garde royale, mais je n'ai pas l'honneur de me rappeler le baron H... »

(*Fraser's Magazine.*)

Voyages.

AVENTURES ET EXPÉDITIONS

DU CAPITAINE BONNEVILLE

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONNALE.

Nous avons, l'an dernier, fait l'histoire de la grande entreprise formée par M. Astor de New-York, sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, afin d'établir un comptoir pour le commerce des pelleteries, à l'embouchure de la Columbia ou Oregon, et nous avons ensuite rendu compte de la prise du fort Astoria par les Anglais. M. Astor, n'ayant pu obtenir du gouvernement des États-Unis les secours dont il avait besoin pour réparer cet échec, renonça à ses projets, et le commerce des pelleteries tomba dans les mains de plusieurs compagnies rivales, qui cherchèrent toutes les occasions de se faire réciproquement le plus de tort possible. A côté de ces compagnies, on vit plusieurs aventuriers se livrer pour leur compte particulier aux hasards et aux dangers de ces longues, lointaines et difficiles expéditions; les uns poussés par l'intérêt, les autres excités par le désir de faire quelque chose d'extraordinaire. Au nombre de ces audacieux coureurs d'aventures, le capitaine Bonneville tient sans contredit la première place. Nous allons le suivre dans une de ses expéditions.

Le 1er mai 1832, le capitaine Bonneville partit du port Otage, sur le Missouri. Sa troupe se composait de 110 hommes, dont la plupart avaient déjà visité le pays des Indiens; dans ce nombre, il y avait des chasseurs et des traqueurs

pleins d'expérience. Ces expéditions lointaines se font ordinairement à dos de cheval ou de mulet. Bonneville substitua des charrettes à ces moyens de transport. Il en réunit vingt qui étaient attelées soit de bœufs, soit de chevaux ou de mulets, et qui cheminaient sur deux rangs, au milieu de la troupe, divisée elle-même en avant-garde et arrière-garde les deux lieutenans du capitaine Bonneville s'appelaient Walker et Circé. Le capitaine désirait pardessus tout arriver aux montagnes avant les grandes chaleurs de l'été et avant la réunion annuelle des personnes attachées au commerce des pelleteries. Les deux grandes associations rivales, savoir : la *Compagnie Américaine* et la *Compagnie des Montagnes Rocheuses*, avaient indiqué cette année à leurs traqueurs, pour lieu de rendez-vous, une profonde vallée au sein des montagnes, appelée le *trou de pina;* ce fut précisément vers ce point que Bonneville résolut de se diriger.

Le 6 mai, nos voyageurs, en franchissant la dernière habitation des frontières, firent un long adieu à la vie civilisée. Le 12 ils traversèrent le Kansas, belle rivière large de 150 toises, qui se jette dans le Missouri, et le lendemain soir ils arrivèrent à l'agence américaine auprès des Indiens Kansas. L'aspect d'un train de charrettes causa une vive sensation parmi ces sauvages, qui entourèrent aussitôt la caravane, examinant tout attentivement et faisant mille questions. De son côté, le capitaine Bonneville sut captiver l'estime du chef de cette tribu, qui s'appelait *Plumet-Blanc*, et ils ne tardèrent pas à devenir fort bons amis. Plumet-Blanc habitait une grande maison en pierre, construite pour lui par l'ordre du gouvernement américain ; cet édifice offrait à l'extérieur l'apparence d'un palais, mais à l'intérieur ce n'était qu'un véritable wigwam par la pauvreté de ses meubles et par la malpropreté qui y régnait. Au départ du capitaine, Plumet-Blanc l'accompagna pendant la première journée de sa marche, durant laquelle il lui fit de pompeux récits de ses exploits, tant contre les hommes rouges ses voisins que contre les chasseurs d'abeilles.

Les ceintures de bois qui traversent les prairies basses et qui bordent les rivières sont peuplées d'innombrables essaims d'abeilles sauvages, qui font leurs ruches dans le creux des arbres, et les remplissent de miel qu'elles ont recueilli dans les fleurs parfumées des prairies. S'il faut en croire les assertions des Indiens, les abeilles émigrent vers l'orient à mesure que les colons avancent. On assure que dans l'espace de dix ans elles ont reculé ainsi de quarante lieues. Au bord du Missouri, on dit que le coq d'Inde et l'abeille sauvage remontent le fleuve ensemble. Quoi qu'il en soit, les chasseurs d'abeilles font une vaste tournée dans les parties boisées du pays, et marquent par une entaille tous les arbres qui contiennent des ruches; ces marques sont ordinairement respectées par les autres chasseurs que le hasard amène sur la même route. Quand ils croient avoir marqué un nombre d'arbres suffisant, ils retournent sur leurs pas, coupent les arbres en passant et reviennent aux établissemens chargés de miel. Or comme les Indiens aiment le miel sauvage tout autant que les blancs et qu'ils ne veulent point reconnaître à ceux-ci le droit d'en venir prendre sur leur territoire, il en résulte des combats fréquens, dont les blancs sont parfois très heureux de sortir la vie sauve.

Depuis la mi-mai, Bonneville continua à se diriger vers l'ouest, par de vastes plaines où ne se trouvait pas même un arbuste. La chaleur était forte et le gibier rare, cependant le terrain s'élevait par degrés. Le 2 juin, ils arrivèrent sur le bord de la Nebraska ou *rivière plate*; le 11 ils suivirent la branche méridionale pendant deux jours dans l'espoir de trouver un gué; mais ils furent obligés d'enlever les roues de leurs charettes pour en faire des espèces de barques, dans lesquelles ils passèrent la rivière avec leurs effets. Le 17, ils trouvèrent un délicieux bosquet où pour la première fois depuis longtemps ils entendirent le chant des oiseaux. Un peu plus loin, nos voyageurs furent témoins d'un singulier phénomène qui fait partie des curiosités naturelles du pays, on l'appelle *la Cheminée*. La base de ce cône est formée par un tertre de forme coni-

que, s'élevant du milieu de la plaine nue, tandis que du sommet du tertre s'élance une colonne d'environ 120 pieds de haut. La hauteur totale de cette masse est de plus de 500 pieds; elle se compose d'argile durcie et de couches alternatives de grès rouge et blanc; on l'aperçoit à une distance de plus de deux lieues. Le 21, nos voyageurs campèrent entre des rochers sourcilleux, ressemblant à s'y méprendre à des tours, des châteaux, des églises et des villes fortifiées. Vus d'une certaine distance, il est impossible de ne pas croire que ce sont des ouvrages faits par la main des hommes. Ce fut là que le capitaine vit, pour la première fois, de nombreux troupeaux d'ahsalites ou argalisas, animaux à grandes cornes, dont l'aspect ajoute encore à l'effet romantique du paysage. Semblables à des chèvres, ils sautent avec une agilité extraordinaire, de rocher en rocher, guidés par le plus âgé du troupeau.

Quand il était en marche, le capitaine ne manquait jamais d'envoyer quelques-uns de ses meilleurs chasseurs en avant, soit pour reconnaître le pays, soit pour prendre du gibier. Un jour que la caravane remontait à pas lents la Nebraska, les chasseurs revinrent au galop, en secouant leurs bonnets, et en criant: « Un Indien! des Indiens! » C'était une troupe considérable de *Corneilles*, l'une des tribus les plus guerrières, les plus rusées et les plus pillardes des montagnes. Ces Indiens sont surtout grands voleurs de chevaux.

L'ordre fut donné sur-le-champ de se préparer au combat, et l'on vit bientôt paraître les Corneilles, au nombre d'environ soixante; c'étaient de beaux hommes, à l'air belliqueux, peints et armés pour le combat, et montés sur des chevaux couverts d'ornemens bizarres. Ils s'approchèrent en caracolant, car ce sont d'excellens cavaliers. Ceux qui ne connaissaient pas leurs usages regardaient leur approche comme l'annonce d'une charge terrible; mais quand ils furent tout près, ils élargirent leurs rangs et se mirent à galoper tout autour des étrangers en poussant des cris sauvages. Bientôt, cependant, leur fureur se calma, et le chef, s'avançant vers le capitaine,

lui tendit la main en signe d'amitié. On fuma le calumet de paix, et la plus parfaite intelligence régna des deux côtés. Les Corneilles poursuivaient une troupe de *Chévennes* qui avaient attaqué leur village et tué un de leurs hommes. Il y avait déjà vingt-cinq jours qu'ils s'étaient mis à la poursuite de leurs ennemis, et ils étaient fermement résolus de ne pas rentrer chez eux avant d'avoir assouvi leur vengeance. On ne saurait se figurer la curiosité avec laquelle ces Indiens examinaient tout ce qui frappait leurs regards. Ils n'avaient jamais vu de charrettes, et ils admirèrent l'expression de douceur et la parfaite docilité d'un jeune veau. Ils crurent que cet animal était un être surnaturel et mystérieux qui servait en quelque sorte de talisman aux blancs. Aussi furent-ils fort étonnés quand on offrit de le leur céder pour un cheval. Du reste, le capitaine n'eut pas fort à se louer de cette visite; les Corneilles, en se retirant, trouvèrent moyen d'enlever un grand nombre d'objets, et notamment les couteaux de chasse.

Depuis quelques jours, le capitaine s'apercevait de la grande élévation du pays qu'il traversait par l'effet que la sécheresse et la raréfaction de l'air exerçaient sur ses charrettes. Le bois se retirait, et l'on était obligé de soutenir les rais par de forts arcs-boutans pour les empêcher de se détacher et de tomber. Dans ces vastes déserts, le sol ne veut admettre aucune culture; il y croît un peu d'herbe au printemps, mais dès le commencement de l'été elle se dessèche.

Dans la nuit, le camp était infesté de chiens indiens qui venaient de tous côtés pour chercher des alimens. Ils ont la taille d'un gros chien d'arrêt; leurs pattes sont courtes et droites et leur queue est longue et touffue. On essaya vainement de les retenir par la douceur, et ce fut à grand peine que l'on parvint à en prendre un. Il se montra terriblement effrayé et trembla comme s'il eût craint d'être tué. Il finit cependant par s'apprivoiser avec la troupe, mais il demeura toujours inquiet et soupçonneux.

Le 1er juillet on revit la troupe d'Indiens *Corneilles*. Ils re-

venaient pleins d'enthousiasme et fiers de la conquête de cinq crânes chéveunes. Le 12, le capitaine Bonneville abandonna la branche principale de la Nehaska en faisant un détour vers le sud-ouest; il campa le 14 sur la rive des Eaux-Douces, petite rivière dont la largeur est d'environ 60 pieds, la profondeur de quatre. A mesure que nos voyageurs avançaient, ils éprouvaient davantage les effets de la grande élévation du terrain où ils se trouvaient. Les montagnes se montraient couvertes de neige; les hommes se plaignaient de crampes et de coliques, de gerçures aux lèvres et de grands maux de tête. Le 20 juillet ils aperçurent, pour la première fois, les Montagnes-Rocheuses, but vers lequel tendaient toutes leurs espérances. Le 23, l'élévation à laquelle ils étaient parvenus était si considérable que l'eau gela la nuit dans les baquets, et que le thermomètre de Réaumur marqua 4 degrés 1/2 au-dessous de zéro. Le lendemain, l'expédition quitta les Eaux-Douces, et le même soir elle arriva sur les bords d'une petite rivière limpide qui coulait vers le sud, et dans laquelle les traqueurs prirent plusieurs belles huîtres. La vue de ces coquillages leur causa une grande satisfaction, car ils y virent la preuve qu'ils avaient atteint les eaux qui tombent dans la mer Pacifique, et que par conséquent ils avaient dépassé le point culminant de la chaîne des montagnes rocheuses. Le capitaine Bonneville ressentit un mouvement d'orgueil en songeant qu'il était le premier qui eût, avec des voitures attelées, franchi la distance immense qui sépare les rives de l'Atlantique de celles de la mer Pacifique.

Le 26 juillet, dans la matinée, ils aperçurent un nuage de poussière. Ce n'étaient pas des Indiens, comme ils l'avaient d'abord craint, mais une troupe d'une soixantaine de traqueurs appartenant à la Compagnie Américaine et conduits par M. Fontenelle, *partisan* plein d'expérience. Dans le langage technique des traqueurs, le chef d'une troupe s'appelle partisan. M. Fontenelle donna du reste une preuve de son habileté en débauchant un certain nombre d'Indiens du Delaware qui suivaient Bonneville, et qui l'abandonnèrent pour

400 dollars par tête, que Fontenelle leur offrit. Pour se venger, le capitaine envoya deux hommes à la découverte, afin d'amener à son camp certains traqueurs indépendans qui avaient promis de rejoindre Fontenelle.

Obligé de rester pendant quelque temps dans ce voisinage pour accorder un peu de repos à ses bêtes de trait, le capitaine Bonneville fit élever des retranchemens autour de son camp, car il avait appris que des bandes de *Pieds-Noirs* erraient dans les environs. Ces sauvages sont les plus dangereux bandits des montagnes et les ennemis les plus acharnés des traqueurs. Ils comptent environ 900 hommes en état de porter les armes. Les précautions du capitaine Bonneville étaient encore plus nécessaires qu'il ne l'avait pensé, car peu de jours auparavant, une bande de *Pieds-Noirs* avait attaqué, au Front-de-Pierre, un corps de 60 traqueurs, de la Compagnie des Montagnes-Rocheuses, commandés par le capitaine Sablette, et quoique les Indiens eussent eu le dessous dans le combat, ils avaient fait éprouver des pertes notables aux blancs; Sablette lui-même avait été blessé. Dans leur retraite, les Pieds-Noirs arrivèrent près du camp de Fontenelle; dès le premier moment ils firent mine de l'attaquer, mais le souvenir de leur dernière défaite les rendit plus prudens, et ils entrèrent en pourparlers avec lui. Fontenelle n'avait pas encore entendu parler du dernier combat; mais connaissant le caractère perfide de ces Indiens, il eut soin de les entretenir du campement du capitaine Bonneville, afin qu'ils sussent qu'il y avait d'autres blancs dans le voisinage. Il en envoya même quinze d'entre eux, sous la conduite d'un Indien du Delaware, au camp de Bonneville, pour qu'ils pussent juger par eux-mêmes de l'état des choses. Deux Indiens Corneilles se trouvaient alors au camp. A la vue des Pieds-Noirs, leurs mortels ennemis, ils pressèrent le capitaine de les mettre à mort sans forme de procès; mais celui-ci ne voulut point prêter l'oreille à cette proposition.

Les deux hommes que le capitaine avait envoyés à la recherche des traqueurs indépendans réussirent dans leur mis-

sion ; ils revinrent avec eux le 12 août. Ces étrangers passèrent plusieurs jours dans le camp, mangeant, buvant, chantant, racontant leurs prouesses. Plusieurs s'attachèrent même définitivement à l'expédition de Bonneville, qui se promit de tirer d'eux de grands secours durant ses courses au sein des montagnes ; de si précieuses recrues le consolèrent, en quelque façon, de la perte des hommes que Fontenelle lui avait débauchés.

Les renseignemens que ces traqueurs fournirent décidèrent le capitaine à prendre son quartier d'hiver dans la partie supérieure de la rivière des Saumons. Le courant des fleuves qui se jettent dans la mer Pacifique est si rapide que les saumons ne peuvent les remonter qu'avec une peine extrême ; il s'ensuit que ces poissons qui, en arrivant de la mer, sont gras et forts, deviennent faibles et maigres à mesure qu'ils pénètrent dans l'intérieur. On les rencontre souvent en grand nombre, se laissant aller au gré du courant, couchés sur le dos. Quand la saison avance et que l'eau se refroidit, ils sont lancés par milliers sur la rive où les loups et les ours s'assemblent pour les dévorer. La puanteur qu'ils exhalent est souvent si intense que l'atmosphère en est empestée. Leur longueur est communément de deux ou trois pieds.

Le capitaine Bonneville fit ses dispositions pour l'automne et l'hiver. La nature du pays qu'il allait traverser ne permettait pas de se servir de charrettes. Il avait d'ailleurs plus de marchandises qu'il ne lui en fallait pour le moment. Il les déposa dans des *caches* ou puits secrets (1), avec le secours de personnes de confiance, dans un moment où tout le reste du camp était endormi. Parmi les chevaux, il y en avait plusieurs qui étaient trop faibles pour pouvoir gravir les montagnes. Ils furent rassemblés et confiés à un traqueur nommé Mathieu, qui reçut l'ordre de se rendre à la rivière de l'Ours où il y avait de bons pâturages. Là il devait trafiquer avec

(1) Nous avons dit dans nos livraisons de novembre et décembre 1836 comment les Indiens s'y prenaient pour construire ces espèces de *silos*.

les Indiens *Shoshonors*, traquer lui-même, puis rejoindre le capitaine Bonneville dans son quartier d'hiver.

Le 22 août, le capitaine leva son camp et se mit en route pour la rivière des Saumons où il arriva le 19 septembre, et l'on commença sur-le-champ les travaux nécessaires pour l'hivernage. Des retranchemens furent formés; on construisit une écurie pour les chevaux et des cabanes pour les marchandises. Cela fait, Bonneville distribua ses forces; vingt hommes devaient rester avec lui au camp pour défendre les effets; les autres furent organisés en trois brigades et envoyés en diverses directions, pour chercher leur propre subsistance en chassant le buffle, jusqu'à ce que la neige devînt trop épaisse. Il était en effet indispensable de se séparer; car la plus grande disette ne tarda pas à régner dans le camp. Nos voyageurs furent obligés de se nourrir de racines et de la chair des loups et des rats musqués. Ils restèrent dans cet état jusqu'au 8 octobre, époque où ils furent rejoints par cinq familles d'Indiens *Nez-Percés*, dont la situation était encore plus déplorable que la leur. Ceux-ci n'avaient ni viande, ni poisson, et ne vivaient que de racines, de boutons d'églantine, d'écorce de certaines plantes et autres végétaux. Pour toute arme de chasse ou de défense ils avaient de vieilles piques ; les malheureux ne se plaignaient pourtant point; ils paraissaient accoutumés à leur maigre pitance. S'ils ne purent apprendre aux blancs leur stoïcisme pratique, ils leur firent du moins connaître les propriétés nutritives de certaines racines et des boutons d'églantine, et ils partagèrent leurs provisions avec eux.

Les nécessités du camp devinrent à la fin si urgentes que le capitaine Bonneville se décida à détacher quelques hommes vers la prairie des Chevaux, plaine située autour de son cantonnement, afin d'en rapporter des provisions. Il proposa aux Nez-Percés d'envoyer quelques-uns des leurs avec le détachement; mais ils refusèrent en répondant que c'était un jour sacré et que le Grand-Esprit serait irrité contre eux s'ils le consacraient à la chasse. Quelques jours après ils annoncèrent au capitaine Bonneville qu'ils se disposaient à

chasser. « Eh quoi! leur dit-il, sans fusils ni flèches? que pouvez-vous espérer de tuer avec vos vieilles piques? » Ils sourirent et ne répondirent rien ; puis ils se préparèrent à leur expédition avec une piété édifiante. Ils adressèrent au Grand-Esprit quelques prières, remplirent leurs devoirs religieux, reçurent la bénédiction de leurs femmes, puis s'élancèrent à cheval et partirent plein de confiance dans l'Être suprême et bon qu'ils avaient invoqué. Leurs prières furent exaucées. Ils revinrent au bout de quatre ou cinq jours chargés de gibier, et, aussi charitables que pieux, ils partagèrent avec leurs amis chrétiens les produits de leur chasse. Le capitaine leur ayant demandé comment ils avaient fait pour tuer tant de buffles avec des armes si défectueuses, ils répondirent que ces animaux courant moins vite que les chevaux, ils les avaient pourchassés jusqu'à ce qu'ils eussent succombé de fatigue, après quoi ils les avaient facilement tués à coups de pique.

Plus le capitaine Bonneville eut occasion de voir cette tribu de près, plus il admira sa haute piété. Toute la conduite des Nez-Percés est empreinte de dévotion. Leur probité est sans tache, leurs intentions sont pures et leur observance des rites de leur religion est uniforme et très remarquable. On croirait voir une nation de saints plutôt qu'une horde de sauvages.

Il est du reste plus que probable que ces sentimens leur ont été inspirés par des missionnaires catholiques qui auront pénétré jusqu'à eux. Leurs jeûnes et leurs fêtes commencent à peu près aux mêmes époques que ceux du calendrier romain, et l'on retrouve chez eux plusieurs traces des cérémonies de l'Église, qu'ils ont mêlées à leurs propres rites, ce qui a formé un bizarre assemblage de civilisation et de barbarie. Le dimanche, hommes, femmes et enfans se revêtent de leurs plus beaux habits et se réunissent autour d'un poteau érigé en face du camp. Là ils font une cérémonie singulière qui ressemble un peu à la danse religieuse des trembleurs, qu'ils exécutent cependant avec beaucoup plus d'enthousiasme. Dans les intervalles de la cérémonie, les principaux chefs qui font l'office de prêtres les instruisent de leurs devoirs

et les exhortent à la vertu et aux bonnes actions. Les seuls plaisirs auxquels ce peuple se livre avec excès sont le jeu et les courses de chevaux. Ils jouent souvent des nuits entières, et quand le jour paraît, le chef le plus riche devient souvent le chef le plus pauvre de son camp.

Au nombre des étrangers qui dans le cours de l'hiver vinrent visiter le camp du capitaine Bonneville, se trouva une troupe de *Pince-Oreilles* avec leur chef. Ces Indiens ont une grande ressemblance, quant au caractère et aux mœurs, avec les Nez-Percés. Ils ont environ 300 loges, sont bien armés, et possèdent beaucoup de chevaux. Leur piété est profonde et sincère. Ils croient que le Grand-Esprit est mécontent des nations qui font la guerre sans motif; aussi ont-ils pour principe de ne jamais attaquer, mais ils se défendent avec courage. Comme tous les sauvages, ils croient fermement aux songes ainsi qu'au pouvoir des charmes et des amulettes. Quand un de leurs chefs a échappé souvent à de grands dangers, ils se persuadent qu'il jouit d'une vie enchantée, et ils racontent les histoires les plus merveilleuses de ces êtres favorisés du ciel. Nous interrompons ici, pour un moment, le récit des aventures du capitaine Bonneville, afin de rapporter une anecdote qui arriva vers cette époque à une troupe de traqueurs de la compagnie des Montagnes Rocheuses.

Au nombre des traqueurs indépendans qui s'étaient joints à la troupe, se trouvait un jeune Mexicain nommé Loretto, qui, dans le cours de ses voyages, avait racheté des mains des Corneilles, une jeune et belle Indienne *Pieds-Noirs*, qui avait été faite prisonnière. Il l'avait épousée à la manière indienne, et elle s'était depuis lors tendrement attachée à lui. Un jour une troupe considérable de Pieds-Noirs se présenta devant nos traqueurs. Rien n'annonçait de leur part des intentions hostiles, et il y a toute apparence qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention. Quelques-uns d'entre eux s'étant avancés avec le calumet de paix, la jeune Indienne reconnut son frère dans le nombre. Remettant aussitôt son enfant à Loretto, elle s'élança vers lui, l'embrassa avec tendresse et reçut de son

frère toutes les marques d'une vive affection. Dans l'intervalle, la bonne intelligence avait été troublée par l'imprudence d'un blanc; un combat en fut la suite. L'Indienne voulut retourner auprès de son mari et de son enfant, mais son frère l'en empêcha. Le jeune Mexicain vit de loin ses efforts et son désespoir; aussitôt il s'élança en avant sans s'inquiéter des balles et des flèches des Indiens, et replaça l'enfant dans les bras de sa mère. Le chef des Pieds-Noirs fut touché de cet acte de dévoûment. Il dit que Loretto était fou, et il l'engagea à repartir en paix. Le jeune Mexicain hésitait; il insista pour qu'on lui rendît sa femme; mais le frère ne voulut rien écouter; la jeune fille, dit-il, appartenait à sa tribu; il fallait qu'elle restât au sein de sa nation. Loretto eut beau supplier, il fut obligé de repartir sans son épouse. Quelques mois après cette aventure, Loretto régla ses comptes avec la Compagnie et s'empressa d'aller rejoindre sa femme et son enfant chez les Sénonges. Là il s'établit dans un comptoir formé par la Compagnie Américaine au sein du pays des Pieds-Noirs, où il remplit les fonctions d'interprète.

Pendant la plus grande partie du mois de novembre, le capitaine Bonneville demeura dans son poste provisoire de la rivière des Saumons. Indépendamment des compagnons de son entreprise, il était entouré d'Indiens Nez-Percés et Têtes-Plates, dont les chevaux couvraient au loin les collines et les plaines. Ces peuplades sont très fières du nombre de chevaux qu'elles possèdent. Elles en ont plus qu'aucune autre tribu des montagnes. On rencontre souvent des guerriers qui ont trente à quarante chevaux chacun. Ce sont des bidets forts et bien bâtis, qui supportent facilement les plus rudes fatigues. Les plus rapides sont pourtant ceux qu'ils ont achetés tout jeunes des blancs, et qui se sont acclimatés et accoutumés au pénible service des montagnes.

Ainsi que l'on devait s'y attendre, le rassemblement était trop nombreux en ce lieu pour pouvoir espérer d'y trouver des subsistances suffisantes pendant l'hiver. Le capitaine Bonneville changea en conséquence tous ses arrangemens. Il

détacha cinquante hommes vers le Midi pour hiverner sur les bords de la rivière des Serpens, avec ordre de venir le rejoindre au mois de juillet aux Chevaux, dans la vallée de la rivière Verte, lieu qu'il avait choisi pour rendez-vous général de sa compagnie durant l'année suivante. Il ne garda avec lui qu'un petit nombre de traqueurs indépendans, avec lesquels il avait résolu de séjourner parmi les Nez-Percés et les Têtes-Plates, adoptant l'usage indien de changer de place suivant l'abondance du gibier et des pâturages. Ces troupes ne tardèrent pas en effet à lever le camp pour chercher une contrée moins battue. Le capitaine resta en arrière pendant quelques jours afin de disposer ses caches, après quoi il se mit en route le 20 novembre pour aller rejoindre ses alliés indiens. Il resta dans ces nouveaux cantonnemens jusqu'au 9 décembre; dans cet intervalle le thermomètre variait de 8° R. au dessous de zéro à 4° 1/2 au dessus. Le 7 décembre il descendit à 11° au dessous de la glace.

Le gibier devenant rare aux environs du camp, le capitaine, d'après le conseil des Nez-Percés, se mit en route avec eux pour un site qu'ils lui dépeignirent comme un véritable élysée de chasseurs. Pendant la route, les Indiens, négligeant les précautions que le capitaine les avait engagés à prendre, perdirent un grand nombre de chevaux qui leur furent enlevés par les Pieds-Noirs; ce fut en vain que Bonneville chercha à les exciter à la vengeance; ils ne cessaient de répondre qu'ils étaient nés pour la paix et non pour la guerre; qu'il valait encore mieux perdre des chevaux que des hommes, et que le Grand-Esprit leur en voudrait s'ils allaient combattre pour un tel motif.

Si la longanimité des Nez-Percés mettait la patience du capitaine Bonneville à une forte epreuve, il y avait un homme parmi eux qui la supportait bien plus difficilement : c'était un Pied-Noir nommé Korato, qui, accompagné d'une belle femme de sa tribu, s'était réfugié chez les Nez-Percés. Quoique adopté par ses nouveaux amis, il conservait l'esprit farouche et belliqueux de sa race et ne pouvait supporter les

mœurs pacifiques et inoffensives de ceux qui l'entouraient. La chasse au cerf, à l'élan, au buffle, qui était le grand but de leur ambition, ne pouvait satisfaire sa nature inquiète et sauvage. Son cœur aspirait après les embuscades, les combats, le pillage et tous les hasards d'une guerre de partisans. Il seconda vivement les efforts du capitaine pour exciter les Nez-Percés à la vengeance. Il ne cessait de leur raconter les histoires les plus sombres pour enflammer leur courage; il battait le tambour, poussait des cris de guerre, dansait des pirrhiques; rien ne lui réussissait. Cependant le capitaine voulant savoir d'où lui venait une haine si forte contre ses anciens compatriotes, Korato lui fit le récit suivant :

« Vous voyez ma femme, lui dit-il; elle est bonne, elle est belle, je l'aime...., et pourtant elle est cause de toutes mes peines. Elle était l'épouse de mon chef. Je l'aimais plus que lui, et elle le savait. Nous causions ensemble; nous rions ensemble; nous nous cherchions sans cesse; mais nous étions innocens comme des enfans. Le chef devint jaloux et m'ordonna de ne plus parler à sa femme. Son cœur s'endurcit pour elle; sa jalousie devint de plus en plus furieuse. Il la battait sans cause et sans miséricorde; il la menaça enfin de la tuer si elle osait encore me regarder. Voulez-vous voir des marques de sa fureur! contemplez cette cicatrice. Sa rage ne s'exhalait pas avec moins de force contre moi. Des détachemens de *Corneillles* erraient autour de nous; nos jeunes gens avaient reconnu leurs traces. Tous les cœurs aspiraient au combat; nos chevaux étaient devant ma loge. Tout-à-coup le chef vint, dit qu'ils étaient à lui et les emmena. Que pouvais-je faire? Il était mon chef, je n'osais parler; mais mon cœur brûlait. Je cessai de paraître au conseil, à la chasse, au festin de guerre. Qu'y aurais-je fait? j'étais un guerrier démonté, avili. Je passai mon temps dans la solitude, en ne rêvant qu'insultes et outrages. Un soir j'étais assis sur un tertre qui dominait la prairie où paissaient les chevaux. Je vois les coursiers, qui jadis m'avaient appartenu, mêlés à ceux du chef.

A cet aspect, ma rage ne connut plus de borne, et je réfléchis aux injustices que j'avais souffertes et aux cruautés que celle que j'aimais avait endurées pour moi; mon cœur se gonfla et devint douloureux; mes dents se serrèrent avec des grincemens terribles.

» Comme je tenais les yeux attachés sur la prairie, je vis le chef se promenant parmi ses chevaux. Mon regard était semblable à celui du faucon; mon sang bouillonnait, je respirais péniblement. Il entra dans les saules. En un instant je fus sur pied; je saisis mon couteau; je volai vers lui, et avant qu'il pût m'apercevoir je l'étendis raide mort devant moi. Je couvris son corps de terre, et je jetai par dessus des broussailles; puis je courus vers celle que j'aimais, je lui dis ce que j'avais fait, et je la pressai de fuir avec moi. Elle ne me répondit que par des larmes. Je lui rappelai mes injures et les coups qu'elle avait reçus; je n'avais fait qu'un acte de justice; je la pressai encore de fuir, mais elle pleurait toujours davantage, et me dit de me retirer. Mon cœur était oppressé, mais mes yeux restaient secs. Je me croisai les bras. « C'est fort bien, lui dis-je; Korato ira seul au désert; nul n'y sera avec lui que les bêtes de la prairie. Les chercheurs de sang pourront suivre ses traces; ils pourront le surprendre quand il sera endormi et assouvir sur lui leur vengeance; mais vous serez en sûreté. Korato ira seul! » — Je m'éloignai; elle courut après moi et me serra dans ses bras. « Non, s'écria-t-elle, Korato n'ira pas seul! Partout où il ira j'irai; je ne le quitterai jamais. »—Nous nous hâtâmes de rassembler tous les objets dont nous avions besoin; et sortant furtivement du village, nous montâmes sur les premiers chevaux qui se présentèrent à nous. Courant jour et nuit, nous rejoignîmes bientôt cette tribu. Nous y fûmes bien reçus et nous y avons vécu en paix. Ces hommes sont doux et bons; ils sont honnêtes, mais ils manquent de courage et d'énergie. »

Tel fut le récit de Korato. Des événemens de ce genre arrivait fréquemment chez les Indiens. Les aventures amou-

reuses et les enlèvemens y sont pour le moins aussi communs que dans les romans des nations civilisées, et donnent souvent lieu à des guerres longues et sanglantes.

Le récit suivant des aventures d'une femme indienne appartenant encore à la tribu des Pieds-Noirs, achèvera de faire connaître les mœurs de ces peuplades.

« J'étais, dit-elle au capitaine Bonneville, la femme d'un guerrier pied-noir, et je le servais avec fidélité. Qui était mieux servi que lui? quelle loge était mieux entretenue, plus propre que la sienne? Le matin, j'apportais du bois, et j'avais soin qu'il y eût de l'eau. Je guettais le moment de son arrivée pour qu'il trouvât son repas nuit et jour. Quand il se levait pour sortir, rien ne le retardait. Je cherchais sa pensée au fond de son cœur pour lui éviter la peine de parler. Quand j'allais faire quelques commissions pour lui, les chefs et les guerriers me souriaient; les jeunes braves me disaient tout bas des douceurs; mais mes pieds marchaient dans la droite voie, et mes yeux ne pouvaient voir que lui.

» Quand il allait à la chasse ou à la guerre, n'était-ce pas moi seule qui l'aidais à s'équiper? Quand il revenait, j'allais au-devant de lui jusqu'à la porte; je prenais son fusil et il entrait. Quand il s'était assis et avait allumé sa pipe, je déchargeais ses chevaux, je les attachais aux poteaux, je rentrais leurs fardeaux, et je venais me coucher à ses pieds. Si ses moccasins étaient mouillés, je les lui ôtais et lui en mettais d'autres qui étaient tout chauds. J'apprêtais toutes les peaux qu'il prenait à la chasse; jamais il n'eut occasion de me dire: Pourquoi telle chose n'est-elle pas faite? Lui chassait le cerf, l'antilope et le buffle, et surveillait les mouvemens de l'ennemi : tout le reste c'était moi qui le faisais.

» Quand nous levions notre camp, il montait sur son cheval et partait; il était libre comme s'il fût tombé du ciel. Les travaux du camp ne le regardaient pas. C'était moi qui chargeais les chevaux et qui les conduisais dans le voyage. Quand nous nous arrêtions pour passer la nuit, il allait s'asseoir et fumer avec d'autres braves; c'était moi qui dressais sa loge,

et quand il arrivait pour manger et pour dormir, il trouvait son souper et son lit prêts à le recevoir.

» Je le servais fidèlement, et quelle était ma récompense? Un nuage cernait perpétuellement son front, et l'éclair fourchu était sur sa langue. J'étais sa chienne et non pas sa femme.

» Par qui ai-je été blessée et meurtrie de coups? par lui. Mon frère vit comme j'étais traitée. Son cœur était grand pour moi. Il m'engagea à quitter mon tyran et à me sauver. Où pouvais-je aller? Si j'étais reprise, qui me protégerait? Mon frère n'était pas son chef; il ne pouvait pas me préserver des coups, des blessures, de la mort peut-être!

» A la fin, je me laissai persuader. Je quittai le village avec mon frère. Il m'indiqua le chemin qui conduisait chez les Nez-Percés et me dit d'aller et de vivre en paix au milieu d'eux. Nous nous séparâmes. Le troisième jour, je vis devant moi les loges des Nez-Percés. Je m'arrêtai un moment; le cœur me manquait pour aller plus loin; mais mon cheval hennit, ce que je regardai comme un heureux présage, et je lui lâchai la bride. En peu de temps, je fus au milieu des loges.

» Comme je me tenais en silence sur mon cheval, les gens s'assemblèrent autour de moi et me demandèrent d'où je venais. Je racontai mon histoire. Alors un des chefs, s'enveloppant de sa couverture, me dit de mettre pied à terre. J'obéis. Il prit mon cheval pour l'emmener. Mon cœur devint tout petit dans mon sein. Il me semblait qu'en abandonnant mon cheval, je me séparais de mon dernier ami. Ma langue ne trouvait plus de paroles et mes yeux étaient secs.

» Pendant qu'il emmenait mon cheval, un jeune brave s'avança. Êtes-vous un des chefs du peuple? s'écria-t-il, en s'adressant à celui qui venait de me dépouiller. Nous écouterez-vous dans le conseil et nous suivrez-vous? Voyons! Une étrangère vient dans notre camp et implore notre protection contre ces chiens de Pieds-Noirs. Vous devriez rougir! Elle est femme et seule. Si c'était un guerrier ou si

elle était accompagnée d'un guerrier, vous n'auriez pas le cœur assez grand pour lui prendre son cheval. L'animal est à moi. Il nous appartient par le droit de la guerre ; mais, voyez (son arc était tendu et la flèche était prête), jamais vous ne le monterez! » — La flèche perça le corps du cheval et il tomba mort. Depuis cette époque je suis devenue la femme de mon protecteur. »

Occupons-nous maintenant d'esquisser le portrait et le caractère d'une espèce d'hommes acclimatés dans ces contrées, et qui, quoique d'origine européenne, se sont façonnés à toutes les coutumes des indigènes : ce sont les *traqueurs indépendans*. Parmi les chasseurs qui s'engagent au service des compagnies de pelleterie, les uns ont des traitemens fixes et reçoivent des armes, des chevaux, des piéges, etc. Ceux-ci sont sous les ordres des commandans, dont ils doivent suivre les instructions. On les appelle traqueurs à gages. Les traqueurs indépendans vont et viennent, au contraire, où il leur plaît; ils ont leurs propres chevaux, leurs armes et leurs équipemens ; ils traquent et trafiquent pour leur propre compte, et disposent de leurs peaux et de leurs pelleteries en faveur de ceux qui leur en donnent le plus haut prix. Parfois, quand ils se trouvent dans des parages dangereux, ils s'attachent au camp de quelque trafiquant ; alors ils sont obligés de se soumettre aux règles ordinaires du traquage et de prendre leur part du service établi pour le maintien du bon ordre et de la sûreté du camp. En retour de la protection qu'ils reçoivent, ils sont tenus de vendre au commandant du camp tous les castors qu'ils prennent pour un prix stipulé d'avance, et s'ils préfèrent en disposer ailleurs, ils lui paient une somme de trente ou quarante dollars, comme droit de rachat.

On ne saurait faire un compliment plus flatteur à un traqueur indépendant que de l'assurer qu'on l'a pris pour un Indien ; à dire vrai, l'imitation est parfaite. Ses cheveux, qu'il laisse croître, sont peignés avec soin : tantôt ils retombent négligemment sur ses épaules, tantôt ils sont tressés et noués

avec des peaux de loutre ou des rubans de diverses couleurs. Une chemise de chasse de calicot de couleurs brillantes ou de cuir verni lui tombe jusqu'aux genoux, puis des jambards de forme singulière, ornés de cordons, de franges et d'une foule de grelots, rejoignent sur les pieds une paire de riches moccassins des meilleures fabriques indiennes, élégamment brodés en grains de verre. Une couverture écarlate ou de quelque autre couleur voyante pend sur leurs épaules et est nouée autour de la ceinture par une écharpe rouge, dans laquelle ils placent leurs pistolets, leur couteau et le manche de leur pipe. Le fusil est couvert d'ornemens de cuivre et renfermé dans une gaîne de peau de daim frangée et décorée de plumes. Le cheval du traqueur est encore plus richement et plus bizarrement décoré. La bride et la croupière sont couvertes d'une profusion de grains de verre et de cocardes; la tête, la crinière et la queue sont entremêlées de plumes d'aigle qui flottent au vent. Pour compléter ce grotesque équipement, le fier animal est fardé de vermillon ou d'argile blanche, nuances qui forment le plus singulier contraste avec la couleur naturelle de la robe.

Ces détails rendront plus intelligible le récit qui nous reste à faire.

Arrivé dans le site que les Indiens lui avaient indiqué, le capitaine Bonneville reconnut qu'ils n'en avaient point exagéré les avantages. Il y eut une suspension complète de travaux, d'alarmes et de disette. L'abondance et la sécurité régnèrent dans le camp. Le repos et l'oisiveté conduisent à l'amour, et l'amour conduit au mariage. Or un des traqueurs indépendans se surprit à gémir de la solitude qui régnait dans sa loge; il sentit la force de cette grande loi de nature : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Après une nuit de profondes réflexions, il alla trouver Kaousoler, chef des Nez-Percés, et lui ouvrit son cœur. « J'ai besoin d'une femme, lui dit-il, donnez-m'en une de celles de votre tribu. Je ne veux point une jeune fille évaporée, qui ne songe qu'à la toilette, mais une *squaw* prudente, tranquille et travail-

leuse, qui partage mon sort sans murmurer, quelque pénible qu'il puisse être; qui prenne soin de ma loge et qui soit pour moi une compagne et une aide dans le désert. »

Kaousoler promit de chercher parmi les femmes de sa tribu celle qui pouvait lui convenir pour épouse. A cet effet il demanda dix jours. Ce terme expiré, le chef annonça au traqueur qu'il lui présenterait son épouse dans la soirée. Il tint parole, et à l'heure indiquée il s'avança tenant par la main une belle femme cuivrée, en grande toilette indienne. Elle était suivie de son père, de sa mère, d'une demi-douzaine de frères et d'une vingtaine de cousins qui l'accompagnaient pour donner plus de solennité à la cérémonie et pour complimenter leur nouveau et illustre parent. Le traqueur reçut ses nombreux alliés avec toute la gravité convenable; il fit asseoir son épouse à ses côtés, et remplissant la pipe de son meilleur tabac, il en tira deux entières bouffées et la passa ensuite au chef qui la remit au père de la mariée, d'où elle fut transférée de main en main et de bouche en bouche à tous les parens assis autour du feu et qui tous gardaient le silence le plus profond et le plus convenable. Après que plusieurs pipes eurent été remplies et vidées, tour à tour, avec le même cérémonial, le chef prit la parole et, s'adressant à la mariée, lui exposa en détail tous les devoirs d'une épouse, devoirs qui, chez les Indiens, ressemblent assez à la tâche des bêtes de somme. Il se tourna ensuite vers la famille et la félicita de la grande alliance qu'elle venait de contracter. Ses membres firent bien voir qu'ils en sentaient tout le prix, surtout quand les présens de noces furent distribués; la valeur s'en éleva à 180 dollars environ.

Quand tout le monde se fut retiré, le traqueur, resté seul avec sa nouvelle épouse, reconnut bientôt qu'il n'avait point affaire à une jeune fille sans expérience. Elle prit sur-le-champ le ton qui convenait à la femme d'un traqueur; elle se mit à son aise dans la loge qu'elle arrangea de la façon qui s'accordait le mieux avec ses goûts et ses habitudes; on eût dit qu'elle était mariée depuis plusieurs années.

Lorsqu'il reste célibataire, le traqueur indépendant n'a pas d'objet plus cher que son cheval; mais du moment où il prend femme, et son choix se fixe toujours sur une Indienne, il s'aperçoit bientôt qu'une créature plus capricieuse va devenir désormais l'objet de ses soins et de ses attentions. La beauté qu'il honore de sa main sent ses idées s'élargir avec sa nouvelle dignité; elle dispose de la bourse de son mari et même de son crédit pour paraître avec l'éclat convenable. L'épouse d'un traqueur indépendant ne doit pas ressembler à une *squaw* ordinaire. En premier lieu, il faut qu'elle ait un cheval pour son usage particulier, et ce cheval ne doit pas être une vieille rosse telle que les Indiens en donnent à leurs *squaw* pour les porter, elles et leurs enfans, mais le plus bel animal qu'elle a pu trouver. Il faut qu'il soit caparaçonné avec une richesse extraordinaire. De chaque côté de la selle pend une *esquimout*, espèce de poche dans laquelle elle dépose les ornemens et les bijoux qu'elle n'a pu placer sur son cheval ou sur sa personne. Par dessus elle étend avec soin un drap et des couvertures de coton imprimées. Elle est, comme de raison, plus prodigue encore d'ornemens quand il s'agit de sa personne. Ses longs cheveux, artistement nattés, retombent, avec une apparente négligence, des deux côtés sur sa poitrine; son chapeau est orné de plumes bigarrées; sa robe, qui pour la forme ressemble à celles des femmes blanches, est d'une étoffe rouge, verte et quelquefois grise, mais toujours la plus fine possible. Ses jambards sont du travail le plus recherché, et ses mocassins lui serrent exactement le pied et la cheville, que les Indiennes ont en général fort jolis; ses bijoux, ses bagues, ses pendans d'oreilles, ses colliers sont en aussi grand nombre et aussi riches que le permet la fortune de son mari. Pour achever sa toilette, elle jette sur ses épaules une couverture d'une couleur très voyante, et s'élançant sur la selle de son coursier caracolant, elle suit partout son mari avec amour et fidélité, jusqu'au dernier soupir.

Quand il y a plusieurs femmes de traqueurs indépendans

dans le même camp, la concurrence la plus vive s'établit entre elles, pour ce qui regarde la toilette, au grand détriment de la bourse de leurs maris. Elles ne songent qu'à s'éclipser l'une l'autre, et ne le cèdent en rien à cet égard aux directrices de la mode dans nos contrées civilisées.

Le capitaine Bonneville étant allé à la recherche d'un détachement, dont la longue absence l'inquiétait, il arriva le 13 janvier 1833 dans le pays des Indiens Bannecks. Ils portaient tous en ce moment le deuil de leur chef, surnommé *le Cheval*. Ce chef passait pour avoir une vie enchantée ou plutôt pour être *invulnérable au plomb*. Quoiqu'il se fût trouvé dans maintes batailles, et que les plus adroits tireurs l'eussent pris pour but, jamais une balle ne l'avait touché. Il avait montré beaucoup de magnanimité dans ses relations avec les blancs. Un membre de sa famille ayant été tué dans un combat contre les traqueurs, les Bannecks avaient juré de venger son trépas; mais le Cheval l'empêcha en déclarant qu'il était l'ami des blancs. Comme il avait beaucoup d'influence sur les siens, il les obligea non seulement d'abandonner leur projets hostiles, mais encore de se conduire amicalement envers les trafiqueurs de pelleteries, toutes les fois qu'ils en rencontreraient. Ce chef avait péri en résistant bravement à une attaque de Pieds-Noirs contre sa tribu. Sa mort n'ébranla pas la foi de ses sujets dans le charme qui le protégeait; ils déclarèrent qu'il n'avait point été tué par une balle, mais par un morceau de corne qu'un Pied-Noir avait mis dans son fusil, sachant que le Cheval était à l'épreuve du plomb.

La fin de l'hiver fut marquée par un combat acharné entre les Pieds-Noirs et les Nez-Percés, dans lequel ceux-ci se montrèrent aussi courageux et aussi habiles guerriers qu'ils avaient été jusqu'alors pacifiques et doux. Korato, qui se battait avec une sorte de rage, fut blessé à la tête et laissé pour mort sur la place; mais sa femme, qui l'inondait de larmes, ayant reconnu qu'il vivait encore, le souleva, pansa sa blessure et fut assez heureuse pour lui sauver la vie. Dans le plus fort du combat, une femme de la tribu des Nez-Percés, croyant son mari

grièvement blessé, s'empara de son arc et de ses flèches, le défendit avec bravoure et contribua au succès de la journée. On la récompensa en l'élevant, dans sa tribu, à un rang fort au dessus de son sexe. Parmi les distinctions honorifiques qu'on lui accorda, elle fut autorisée à prendre part aux danses guerrières des braves.

Nous ne suivrons pas le capitaine dans ses opérations de traquage, qui se prolongeaient jusqu'au commencement de juin; nous ne détaillerons pas toutes les manœuvres par lesquelles les diverses troupes de traqueurs cherchèrent, en luttant de ruse, à s'enlever leurs castors. Nous nous bornerons à dire que le 15 juin, Bonneville arriva aux caches; il les ouvrit, en tira les provisions dont il avait besoin et régala son camp d'une bonne ration d'eau-de-vie. Le 6 juillet, il se remit en route. Dès la première nuit, comme on se preparait à prendre du repos, on entendit tout à coup des pas de cheval, et bientôt une femme de la tribu des Nez-Percés entra au galop. Elle était montée sur un *mustang,* cheval demi-sauvage, qu'elle dirigeait au moyen d'une corde passée sous la mâchoire inférieure, en guise de bride. Ayant mis pied à terre, elle s'avança en silence jusqu'au milieu du camp, tenant toujours son cheval par la corde. Son apparition subite et inattendue et sa conduite pleine à la fois de calme et de résolution excitèrent une curiosité universelle. Les chasseurs et les traqueurs s'assemblèrent autour d'elle et la contemplèrent comme un être mystérieux. Elle continua à garder le silence. A la fin, Bonneville s'approcha et lui demanda le sujet de sa visite. Sa réponse fut laconique et expressive : « J'aime les blancs, et je veux habiter avec eux. » On lui assigna sur-le-champ une loge dont elle prit possession, et, à compter de ce moment, elle fut regardée comme faisant partie du camp.

Nous avons eu souvent occasion de parler des Corneilles. Voici une description du pays qu'ils habitent, faite par un membre de leur tribu. « Le pays des Corneilles, dit leur chef Arapouish, en parlant à M. Robel Campbell, de la Compagnie

des Montagnes-Rocheuses, est un beau pays. Le Grand-Esprit l'a placé précisément dans le bon endroit; tant que vous y êtes, vous vous trouvez bien; dès que vous en sortez, de quelque côté que vous vous dirigiez, vous vous trouvez plus mal. Si vous allez vers le midi, il faut traverser de grandes plaines arides; l'eau y est chaude et mauvaise, et vous rencontrez les fièvres intermittentes. Vers le nord, il fait froid; les chemins sont larges et rudes et il n'y a point d'herbe; vous ne pouvez y nourrir de chevaux, et vous êtes obligé de voyager avec des chiens. Qu'est-ce qu'un pays sans chevaux? Sur les bords de la Colombie, les hommes sont misérables et sales; ils rament dans des canots et mangent du poisson. Leurs dents sont unies; ils sont obligés de les nétoyer sans cesse pour en retirer les arêtes. Le poisson est une maigre chère. Au levant on habite dans des villages, on vit bien, mais on boit l'eau boueuse du Missouri... cela ne vaut rien. Le chien d'un Corneille ne voudrait pas boire de pareille eau. Près des fourches du Missouri, il y a un beau pays, de la bonne eau, de la bonne herbe, des buffles en abondance. En été, ce pays est presque aussi bon que celui des Corneilles; mais en hiver il y fait froid; le gazon a disparu, et il n'y a pas d'herbe salée pour les chevaux. Le pays des Corneilles est précisément dans le bon endroit. Il y a des montagnes couronnées de neige et des plaines réchauffées par le soleil; toutes sortes de climats et de bonnes choses pour toutes les saisons. Quand les chaleurs de l'été brûlent les prairies, vous pouvez vous établir à l'ombre des montagnes; là l'air est agréable et frais, l'herbe est tendre et des ruisseaux limpides sortent des montagnes neigeuses. Là vous pouvez chasser l'élan, le cerf, l'antilope, et vous vêtir de leurs peaux; là vous trouvez en grand nombre des ours blancs et des moutons de montagne. Dans l'automne, quand vos chevaux sont devenus grands et forts, vous pouvez descendre dans la plaine et chasser le buffle ou tendre des piéges aux castors sur les bords des rivières; et quand l'hiver arrive, vous pouvez vous mettre à l'abri dans les fourrés des bois; là vous trouvez de la chair de buffle pour vous,

de l'écorce de peuplier pour vos chevaux ; ou bien vous pouvez hiverner dans la vallée de la rivière des Vents, où il y a de l'herbe salée en abondance. Le pays des Corneilles est précisément dans le bon endroit. Il n'y a point de pays comme le pays des Corneilles. »

Les habitans de ce pays sont d'un caractère inquiet, porté au brigandage ; ils ont quinze cents hommes d'armes ; mais leurs hostilités perpétuelles avec les Pieds-Noirs et leurs mœurs vagabondes les minent insensiblement.

Le même M. Campbell, à qui le chef Arapouish avait fait une si brillante description du pays habité par sa tribu, se trouvait un jour cantonné dans le village de ce chef, qui lui avait cédé sa propre loge. Il avait avec lui une quantité considérable de pelleteries, et, craignant d'être volé, il n'en déposa qu'une partie dans la loge du chef et enterra le reste au fond d'une cache. Une nuit, Arapouish entre dans la loge, le front soucieux, et s'assied. A la fin, se tournant vers Campbell, il lui dit : « Vous avez apporté plus de fourrures que vous n'en avez placé dans ma loge. » — « Cela est vrai, » répondit Campbell. — « Où sont-elles ? » — Campbell savait qu'il était inutile de mentir avec un Indien et qu'une franchise entière était de la plus haute importance. Il décrivit donc avec exactitude le lieu où il avait caché ses pelleteries. « C'est bien, reprit Arapouish, vous parlez sincèrement. C'est comme vous le dites. Mais votre cache a été volée. Allez voir combien on vous a pris de peaux. »— Campbell examina sa cache, et estima sa perte à 150 peaux de castor.

Arapouish convoqua une assemblée du village. Il reprocha avec amertume à ses sujets d'avoir volé un étranger qui se fiait à leur honneur, et ordonna à quiconque avait pris les peaux de les rapporter, déclarant que Campbell étant son hôte et couchant dans sa loge, il avait résolu de ne pas manger jusqu'à ce que toutes ses peaux lui fussent restituées. L'assemblée se sépara, et Arapouish pria Campbell de ne donner aucune récompense à ceux qui lui rapporteraient ses peaux, mais de tenir un compte exact de toutes celles qu'on

lui remettrait. Les fourrures, en effet, ne tardèrent pas à reparaître; elles furent déposées dans la loge du chef, et ceux qui les apportaient s'en retournaient sans proférer une parole. Arapouish demeurait assis dans un coin de la loge, enveloppé dans son manteau et sans qu'un seul muscle de sa figure remuât. Quand la nuit vint, il demanda si toutes les peaux étaient rentrées. On en avait apporté une centaine; Campbell déclara qu'il était satisfait; mais le chef des Corneilles ne l'était point. Il jeûna toute la nuit, et ne voulut pas même boire une goutte d'eau. Dans la matinée on rapporta encore quelques peaux, et cela continua toute la journée par une ou deux à la fois. Il n'en manquait plus qu'un très petit nombre, et Campbell, voulant mettre un terme au jeûne du vieux chef, déclara encore une fois qu'il était parfaitement satisfait. Arapouish demanda au juste combien de peaux manquaient encore, et, quand on le lui eût dit, il parla à l'oreille d'un de ses gens; et au bout de quelques instans le nombre fut complété; mais ces dernières n'étaient point de celles qui avaient été prises; on les avait glanées dans le village.

« Maintenant tout est-il en règle? » demanda Arapouish. — « Tout est en règle, » répondit Campbell. — « C'est fort bien! A présent que l'on m'apporte à boire et à manger! » Quand il fut seul avec l'étranger, Arapouish lui dit: « S'il vous arrive de revenir parmi les Corneilles, ne cachez point vos effets; fiez-vous à eux et ils ne vous feront point de tort. Déposez vos marchandises dans la loge d'un chef et elles seront sacrées; si vous les enterrez dans une cache, quiconque les découvrira les prendra. Mes sujets vous ont rendu vos effets par amour pour moi, mais il y a quelques jeunes écervelés dans le village qui pourraient vous causer de l'embarras. Je vous engage donc à charger vos chevaux et à partir au plus vite.

Le pays des Corneilles renferme plusieurs curiosités naturelles, entre autres une abondante source jaillissante de naphte; on y trouve aussi deux solfatares, dont l'une s'appelle la Montagne-Brûlante et qui contient beaucoup de houille anthracite; l'autre a reçu le nom de l'Enfer de Colhr;

parce qu'elle a été découverte par un chasseur ainsi nommé : on fait la description la plus terrible de ses feux cachés, de ses cratères fumans et de ses vapeurs pestilentielles.

Dans le courant du mois de septembre le capitaine Bonneville se trouva dans la chaîne des montagnes de la rivière des Vents. Ce sont peut-être les plus élevées et certainement les plus sauvages de toutes les Rocheuses. Mais quelque arides, quelque inaccessibles qu'elles soient, elles ne sont pas dépourvues d'habitans. Un des voyageurs s'étant écarté pour chasser, remarqua au fond d'une vallée solitaire la trace des pas d'un homme. Il les suivit, parvint sur la crête d'un rocher, d'où il vit trois sauvages qui traversaient la vallée, et tira un coup de fusil pour attirer leur attention; mais, au lieu de se retourner, ils doublèrent la vitesse de leurs pas et disparurent entre les rochers. Le chasseur ayant rapporté au capitaine ce qu'il avait vu, celui-ci ne douta pas que ces hommes ne fissent partie d'une race solitaire et peu nombreuse qui habite les points les plus élevés et les plus inaccessibles des montagnes. Ils parlent maintenant la langue des Shoshokors, et faisaient sans doute autrefois partie de cette tribu, quoiqu'ils aient des mœurs qui leur sont particulières et qui les distinguent de tous les autres Indiens. Ils sont extrêmement misérables, ne possèdent point de chevaux, et sont privés de tous les objets qu'ils auraient pu se procurer par des relations avec les blancs. Ils ont pour armes des arcs et des flèches à pointes de caillou, avec lesquelles ils chassent le cerf, l'élan et le mouton des montagnes. Ils sont répandus dans les pays des Shoshokors, des Têtes-Plates, des Corneilles et des Pieds-Noirs; mais ils habitent toujours les cavernes et les lieux les plus isolés. Les traqueurs remarquent souvent les traces de leurs pas dans les montagnes; ils voient de loin se dérouler la fumée de leurs feux ; mais il est fort rare qu'ils les rencontrent, et bien plus rare encore qu'ils parviennent à leur parler, tant leur timidité est grande, tant ils ont peur des étrangers. Ces êtres infortunés, qui semblent former le dernier chaînon qui lie l'homme à la brute, sont des objets

de mépris pour les traqueurs créoles, qui les désignent sous le nom de *dignes de pitié.*

M. Bonneville passa le second hiver de son voyage dans la plaine du Port-Neuf, et dans le voisinage d'un camp d'Indiens Bannecks, qui se montrèrent honnêtes et doux. Convaincu d'après cela que ses cantonnemens ne couraient aucun danger, notre capitaine se prépara à une expédition longue et très périlleuse : il s'agissait de pénétrer jusqu'aux établissemens formés par la Compagnie de la baie d'Hudson, sur les bords de la Colombie, et de reconnaître le pays et les tribus indiennes. Il se choisit trois compagnons de voyage, emballa les objets dont il croyait avoir besoin, prit cinq chevaux ou mulets, et partit le jour de Noël, avec l'intention d'être de retour au commencement de mars.

Le 12 janvier 1834, le capitaine arriva sur les bords de la rivière de Poud, la plus considérable qu'il eût vue depuis son départ du Port-Neuf. Les naturels du pays se montrèrent en grand nombre, et témoignèrent leur curiosité insatiable au sujet des blancs. Ils demeuraient assis en groupes pendant des heures entières, exposés aux vents les plus froids, pour le seul plaisir de contempler les étrangers et d'épier tous leurs mouvemens. Ils font partie de la tribu de Shoshokors ou *Arracheurs de Racines,* ainsi nommés parce qu'ils se nourrissent principalement de racines; ils prennent pourtant aussi beaucoup de poisson, et chassent un peu. Ils sont en général très pauvres, privés de presque tous les agrémens de la vie et extrêmement indolens. Ils ont une assez singulière manière de chasser l'antilope. Quand la neige a disparu, et lorsque la terre s'est ramollie, les femmes cueillent de l'absinthe dans les champs où elle croît la plus touffue, puis elles en construisent une haie d'environ trois pieds de haut, dont elles entourent un espace de terrain d'une centaine d'arpens, ne laissant qu'une seule ouverture pour que le gibier y puisse entrer. Cela fait, les femmes se cachent derrière l'absinthe, ferment l'entrée et attendent patiemment qu'il se présente des antilopes, qui entrent souvent en grand

nombre dans cette enceinte. Dès qu'elles y ont pénétré, les femmes donnent le signal et les hommes accourent. Un seul entre dans l'enclos, et se met à pourchasser ces animaux, courant jusqu'à ce qu'il soit fatigué, après quoi il est remplacé par un de ses camarades. A la fin, les pauvres antilopes sont si harassées, que quand les hommes entrent tous à la fois il ne leur reste plus qu'à les abattre à coups de pioche. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette chasse, c'est qu'un animal agile et prompt comme l'antilope continue à faire le tour de ce fatal enclos sans jamais essayer de franchir la barrière peu élevée qui l'entoure.

Malgré leur pauvreté et leur indolence, les Shoshokors ne sont pas absolument dépourvus d'industrie; ils fabriquent d'assez bonnes cordes et même du fil assez fin qu'ils tirent d'une espèce de graminée; ils font aussi des vases avec de petits morceaux de bois entrelacés qu'ils mettent en état de contenir de l'eau au moyen d'un peu de cire. Qui croira que, dans l'état de profonde abjection où cette peuplade est réduite, la vanité ait encore accès dans leur cœur? Ces sauvages donneraient tout ce qu'ils possèdent pour le plus petit morceau de miroir cassé, afin de pouvoir contempler leurs figures pâles et décharnées.

Non loin de là, le capitaine rencontra une troupe de Shoshokors un peu moins misérables que leurs compatriotes, car ils avaient des chevaux et des armes. Ceux-ci n'étaient pas non plus sans quelques sentimens religieux: ils ne manquaient pas de se laver les mains et de faire une courte prière avant leurs repas.

Après un voyage extrêmement fatigant, dont le récit détaillé nous entraînerait trop loin, le capitaine arriva chez les Bas-Nez-Percés, cousins des Hauts-Nez-Percés, avec qui il s'était trouvé précédemment. Le caractère et les mœurs de ceux-ci ont beaucoup de rapport avec ceux de leurs parens. Bonneville, qu'ils connaissaient dejà de réputation, fut accueilli par eux avec les plus grandes prévenances et logé dans la maison du vieux chef. Au moment du départ, le bon vieil-

lard prit le capitaine à part pour lui exprimer combien il l'aimait, et pour lui dire qu'il désirait lui offrir un beau cheval comme une marque de son estime. En achevant ces mots, il fit un signe à un de ses gens qui amena en effet un jeune cheval bai superbe. Le capitaine Bonneville fut touché de cette marque d'affection; mais il connaissait trop bien les Indiens pour ne pas savoir qu'un présent en appelle un autre; en conséquence il présenta au vieux chef un beau fusil. Après avoir ainsi amplement acquitté la dette de la reconnaissance, et tandis qu'il se disposait à transporter sa selle sur le cheval qui venait de lui être donné, le vénérable patriarche le tira par sa manche et lui présenta une vieille Indienne ridée, vraie momie, et qui s'approcha de lui en pleurant.

« Voici ma femme, dit le chef; c'est une bonne femme; je l'aime beaucoup; elle aime le cheval; elle l'aime infiniment; elle pleurera long-temps sa perte; je ne sais comment faire pour la consoler; elle m'afflige le cœur. » —Il fallait bien que le capitaine essayât de calmer la douleur de la tendre vieille. Quoiqu'elle eût passé l'âge de la coquetterie, il lui offrit une paire de boucles d'oreilles de verre. Elle s'empressa de s'en parer, et, à compter de ce moment, elle cessa de regretter le coursier. Le capitaine se crut après cela maître de partir; mais comme il allait mettre le pied dans l'étrier, le vénérable chef s'avança une seconde fois tenant par la main un jeune Nez-Percé qui paraissait bouder. « Vous voyez mon fils, dit-il; il est très bon, excellent cavalier; c'est lui qui a toujours pris soin de ce très beau cheval; il l'a élevé; il en a fait ce qu'il est; il l'aime comme un frère; il aura le cœur bien gros quand ce beau cheval quittera le camp. » Que pouvait faire le capitaine? Il lui restait une hache qu'il présenta au jeune homme. Aussitôt sa figure s'épanouit, et il se retira aussi satisfait que sa mère l'avait été de ses boucles d'oreilles. Cette fois, le capitaine se flattait que rien ne le retarderait plus; mais le vieux chef lui adressa la parole une troisième fois, en posant une de ses mains sur la crinière du cheval et en soulevant le fusil de

l'autre. « Ce fusil, dit-il, sera *ma grande médecine*. Je le presserai contre mon cœur, je l'aimerai toujours à cause du bon ami qui me l'a donné. Mais un fusil, par lui-même, est muet; je ne saurais le faire parler. Si j'avais un peu de poudre et quelques balles, je le prendrais avec moi et j'irais de temps en temps tirer un cerf; et puis quand je rentrerais chez moi, je dirais, en posant le gibier devant ma famille affamée: « Voilà ce que j'ai tué avec le fusil de mon bon ami le chef blanc, celui à qui j'ai donné ce très beau cheval. » Il n'y avait pas moyen de résister à une pareille invocation. Le capitaine donna de la poudre et des balles; mais se hâta de mettre le beau cheval au galop pour éviter de nouveaux témoignages d'amitié de la part du vieux Nez-Percé.

Suivant le cours de l'Immahah, le capitaine Bonneville et ses trois compagnons de voyage ne tardèrent pas à arriver dans le voisinage de la rivière du Serpent. Il la traversa au milieu des Nez-Percés inférieurs qui ne se montrèrent pas moins hospitaliers que leurs cousins. Le capitaine fut témoin, dans un de leurs villages, d'une coutume qui se retrouve aussi chez plusieurs autres tribus. A la suite d'un repas que lui donna le chef du village, on lui demanda des détails sur les États-Unis, et le capitaine s'empressa de satisfaire la curiosité de ses hôtes. Le chef et les assistans l'écoutèrent avec la plus profonde attention, et afin que tout le village pût profiter de ses renseignemens, un crieur public répétait chacune de ses phrases à mesure qu'il les proférait. Les fonctions de crieur sont ordinairement remplies par quelque vieillard qui n'est plus bon à autre chose. Chaque village a plusieurs de ces *gazettes ambulantes*, nom que leur donnent les blancs; ils se promènent, proclament les nouvelles du jour, donnant avis des conseils publics qui doivent se tenir, des expéditions projetées, des danses, des festins et autres cérémonies, ainsi que des effets perdus. Pendant le séjour du capitaine chez les Nez-Percés, il vit apporter à la loge du chef plusieurs objets qui avaient été perdus; puis le crieur public invitait les propriétaires à venir les réclamer.

Voici encore un exemple de l'aimable caractère des Nez-Percés :

Le capitaine trouva parmi eux le véritable propriétaire d'un cheval qu'il avait acheté quelque temps auparavant à un sauvage d'une autre tribu. L'Indien, après avoir prouvé jusqu'à l'évidence l'identité de l'animal, ajouta : « N'importe, vous l'avez acheté de bonne foi : vous avez plus besoin de chevaux que moi; gardez-le; c'est un bon cheval; traitez-le bien. »

Le 4 mars 1834, le capitaine arriva au fort Wallah-Wallah, poste de commerce de la Compagnie de la baie d'Hudson, situé près de l'embouchure de la rivière du même nom, sur la rive gauche de la Colombie. Le 12 mai, le capitaine se retrouva au camp du Port-Neuf, où il avait laissé ses quartiers d'hiver, le jour de Noël précédent. Il avait calculé qu'il pourrait être de retour au commencement de mars; mais diverses circonstances l'avaient retardé, et comme il devait s'y attendre, il ne retrouva plus ses compagnons; mais ils n'étaient pas égarés; ils étaient campés sur les bords de la rivière des Pieds-Noirs. Après avoir consacré deux jours à célébrer leur réunion, le capitaine donna le signal du départ pour le grand rendez-vous, dans la vallée de la rivière des Ours.

Ne pouvant suivre le capitaine Bonneville dans tout le cours de son expédition et jusqu'à son retour dans les Etats-Unis, nous allons maintenant nous borner à citer quelques-uns des passages les plus intéressans de son récit; nous commencerons par une description du système de chasse des traqueurs.

L'équipement d'un traqueur se compose d'un fusil, d'une livre de poudre, de quatre livres de plomb, d'un moule à balles, de sept piéges, d'une hache, d'une cognée, d'un couteau, d'une alène, d'un poêlon, de deux couvertures de laine, et quand les provisions sont abondantes, il emporte sept livres de farine. Il a en général deux ou trois chevaux pour lui, son bagage et ses pelleteries. Deux traqueurs vont ordinairement ensemble afin de se prêter un mutuel appui.

S'ils étaient plus nombreux, ils échapperaient difficilement aux poursuites des Indiens.

Leur service est périlleux, et bien plus aujourd'hui qu'il ne l'était autrefois, car depuis que les Indiens ont pris l'habitude de trafiquer sur les pelleteries avec les blancs, ils ont appris à connaître le prix du castor ; aussi regardent-ils les traqueurs comme des braconniers qui viennent leur enlever les trésors de leurs eaux ; aussi n'hésitent-ils pas à assassiner tous ceux qu'ils rencontrent isolés ; ils se délivrent à la fois d'un compétiteur, et s'enrichissent de ses dépouilles. Il faut malheureusement convenir qu'ils sont souvent poussés à ces actes d'hostilité par des trafiquans qui cherchent à nuire à leurs rivaux.

Quand deux traqueurs entreprennent une grande rivière, ils commencent par cacher leurs chevaux dans un endroit solitaire où ils puissent paître sans être aperçus. Ils construisent ensuite une petite cabane et un canot avec un tronc d'arbre. Dans cette frêle embarcation, ils suivent la rivière en silence, et le soir ils dressent leurs piéges. Ils y retournent dans le même silence au point du jour, et quand ils ont pris un castor, ils le rapportent à la cabane, l'écorchent, étendent la peau sur des piquets pour le faire sécher, et en mangent la chair. Le corps suspendu devant le feu, tourne par son propre poids et se rôtit ainsi parfaitement ; la queue est le morceau de roi ; ils la coupent et la font griller devant le feu au bout d'un bâton ; elle passe pour un mets plus délicat encore que la langue ou la moëlle d'un buffle.

Un détachement de la troupe du capitaine Bonneville pénétra dans la Californie et jusqu'au port espagnol de Monterey. Voici la description qu'il fit à son retour de cette contrée :

Monterey est une petite ville d'environ deux cents maisons, située sous le 37e parallèle de latitude ; sa baie est vaste, mais le mouillage y est médiocre. Le pays des environs est extrêmement fertile, surtout dans les vallées. Plus on pénètre dans l'intérieur, plus le sol devient riche et le climat agréable.

La Basse-Californie, dont la longueur est d'environ 280 lieues, forme une presqu'île entourée par le tropique du Cancer. Elle est séparée de la terre ferme par le golfe de Californie, que l'on appelle aussi parfois la mer Vermeille, et dans laquelle se jette la rivière Verte. La péninsule est traversée par des monts arides et sourcilleux qui n'offrent d'autre végétation que quelques cactus cylindriques naissant entre les fentes des rochers. Mais partout où il y a de l'eau et un peu de terre végétale, la fertilité est extrême. Grace à l'ardeur du climat, toutes les plantes tropicales réussissent ordinairement dans les vallées. La canne à sucre et l'indigo y arrivent à un degré de perfection qu'elles n'atteignent dans aucune autre contrée de l'Amérique septentrionale. Là mûrissent l'olive, la figue, la datte, l'orange, le citron, la grenade, avec du raisin en abondance qui fournit un vin généreux. Dans l'intérieur du pays, il y a des plaines salées; on assure qu'il s'y trouve des mines d'argent et d'or, et des perles d'une eau magnifique se pêchent sur ses côtes.

La Péninsule de Californie fut colonisée en 1698 par les jésuites, qui là, comme partout ailleurs, répandirent les plus grands bienfaits sur les naturels du pays. Ils surent s'y maintenir sans le secours d'aucune force militaire et par la seule influence de la religion. Les naturels étaient à cette époque au nombre de 25,000 à 30,000. Les jésuites conclurent un traité avec eux, et acquirent un si grand empire sur leur esprit qu'ils changèrent totalement leur position. Ils formèrent onze missions, qui devinrent des centres de réunion pour les sauvages; ils s'y rendaient comme des moutons à la bergerie; ils remirent leur conscience entre les mains des pères, pour qui leur amour et leur dévoûment étaient sans bornes. La foi catholique se répandit au loin dans le désert. Cependant le pouvoir et l'influence des jésuites dans le Nouveau-Monde excitèrent la jalousie du gouvernement espagnol et ils furent bannis des colonies. Le gouverneur, chargé de les chasser de Californie et de les y remplacer, s'attendait

à trouver une communauté riche et puissante, ayant amassé des trésors immenses dans ses établissemens et défendus par une armée d'Indiens. Quel fut son étonnement en ne voyant qu'un très petit nombre de prêtres vénérables à cheveux blancs, qui venaient humblement à sa rencontre, suivis d'une foule d'Indiens fondant en larmes, mais obéissans. On assure que le gouverneur fut si touché de ce spectacle qu'il en pleura, mais il dut exécuter les ordres qu'il avait reçus. Les jésuites furent suivis jusqu'au lieu d'embarquement par leurs ouailles désolées, et un grand nombre quittèrent le pays pour rejoindre leurs frères du midi.

Les jésuites furent remplacés par les franciscains, et ceux-ci par les dominicains; mais ces derniers firent mal leurs affaires. Il n'y a plus aujourd'hui que deux établissemens occupés par des prêtres. Les autres tombent en ruine, à l'exception d'un seul; encore celui-ci est-il inhabité.

La Haute-Californie s'étend depuis le 31° jusqu'au 42° parallèle de latitude, et en largeur jusqu'aux montagnes couvertes de neige qui la séparent des plaines sablonneuses de l'intérieur. Cette province contient vingt et une missions dont la plupart ont été établies il y a cinquante ans, et qui sont confiées aux franciscains. Ces religieux exercent un empire protecteur sur 35,000 Indiens convertis qui habitent les terres dépendantes des missions. Chacune de ces missions est entourée d'un lot de terre d'environ quatre lieues carrées, subdivisées en petites fermes en proportion du nombre d'Indiens attachés à la mission. Quelques-unes sont ceintes de hautes murailles; mais, en général, ce sont des hameaux ouverts, composés de cabanes construites en briques séchées au soleil; il y en a qui sont blanchies et couvertes en tuiles. Les missionnaires ont fait faire aux Indiens de grands progrès dans les arts utiles. On trouve parmi eux des tanneurs, des cordonniers, des tisserands, des forgerons, des tailleurs de pierres; d'autres apprennent l'agriculture; les femmes cardent, filent, tissent et exercent les mêmes métiers que dans les pays civilisés. Quand les heures de travail sont terminées,

les célibataires des deux sexes ne peuvent avoir aucune communication entre eux, et la nuit on les renferme dans des chambres séparées dont les prêtres gardent les clés.

Le produit des terres et tous les profits du commerce sont à la disposition des prêtres. Les cuirs et le suif forment les principales richesses des missions. Ces établissemens ne fournissent pas autant de céréales qu'ils pourraient en produire. On y cultive l'olivier et la vigne avec succès. Les chevaux et les bêtes à cornes abondent dans toute la région ; les premiers valent de 3 à 5 piastres, mais ils sont d'une race inférieure. Les mulets, qui sont grands et beaux, se vendent de 7 à 10 piastres.

(*North American Review.*)

Études de Mœurs.

LES MALHEURS D'UN VIEUX GARÇON.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous connaissez tous M. Pickwick, ce délicieux gentilhomme qui va bravement en quête non du pittoresque, mais des observations de mœurs; qui se sacrifie à l'étude des hommes, qui cherche partout les profondeurs du caractère; vrai Don Quichotte de l'observation, homme dont le plaisir est de comprendre l'humanité tout entière et qui s'expose (on le verra bientôt) à d'immenses dangers pour arriver là. On trouve en lui du philosophe, du philantrope, du voyageur, de l'aventurier et même du héros, avec quelques légères nuances appartenant au sensualisme et à l'amour du *comfort*. Il est célibataire, cela va sans dire : la netteté d'esprit nécessaire au métier périlleux d'observateur ne peut se concilier avec les soins du ménage et les préoccupations domestiques. Il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de suivre dans quelques-unes des circonstances les plus importantes de sa vie le grand homme sur lequel tous les yeux de la Grande-Bretagne se sont récemment fixés, qui a épanoui tous les visages, déridé tous les fronts et fait éclore des milliers de sourires sur les figures les plus rembrunies.

Il était parfaitement logé, M. Pickwick. Vous pouvez avoir visité Londres et ne pas connaître Goswell-Street, paisible rue toute bigarrée de petites jalousies vertes et bleues, rue de

rentiers, de bourgeois, de bonnes gens, échappant à la fois à l'aristocratie et à la canaille, telle enfin que devait la préférer, l'aimer et la choisir un homme d'ordre et de paix. Rarement le bruit d'une charrette faisait retentir cette rue bienheureuse. Le facteur même de la poste semblait respecter le marteau des bourgeois et la quiétude des bienheureux habitans. Les croisettes et appartemens honorés de la présence du grand homme relevaient sa modestie; leur excellente tenue et leur propreté rendaient témoignage de sa vertu. Tout y était soigné, poli, lustré, lavé; le déplacement d'un meuble, révolution inconnue dans ces parages, eût cruellement agité l'ame naturellement pacifique de M. Pickwick. Un cabinet servant de salle de réception au premier étage, une chambre à coucher au second étage, composaient le logement du philosophe : l'un et l'autre donnaient sur la rue, et toutes les fois qu'un passant s'égarait dans les régions peu turbulentes dont nous parlons, l'observateur pouvait de son lit, de sa fenêtre, assis devant son pupitre, acoudé devant sa toilette, étendu sur son petit divan, contempler à loisir l'humanité dans ses diverses phases. La propriétaire avait nom madame Bardell, veuve de quarante ans, fraîche et rebondie, toujours lacée et corsée de manière à faire ressortir ses avantages naturels; le sourire sur la bouche, les manières agaçantes et vives, madame Bardell soutenait avec une gaîté exemplaire le poids de la solitude où l'avait laissée la mort de l'honorable M. Bardell, employé aux douanes, son défunt mari. Douée d'un génie naturel pour l'art de la cuisine, elle avait su, par une longue pratique et une étude soutenue, transformer ce génie en talent. Point d'enfans, de domestiques, de chiens, de chats ni de poules, partout un silence complet et une propreté miraculeuse. Dans cette maison, une voix, une seule volonté dominait; c'était celle de M. Pickwick. Mais cette voix impérieuse avait de la douceur, et le naïf philantrope avait le temps de nettoyer trois fois ses lunettes avant qu'un défaut dans le service parvînt à élever sa conversation ordinaire au-dessus d'un

diapason très convenable. L'admirable régularité de cette heureuse et douce intelligence avait gagné tous les cœurs, même celui d'un petit et imperceptible Bardell, production microscopique de madame Bardell, dont l'occupation ordinaire était de jouer aux billes dans un espace de six pieds sur quatre, espace offert par le trottoir de la maison ; ses cris et ses jeux enfantins s'exhalaient tous hors de l'enceinte sacrée, et rien ne portait atteinte au calme de la maison sur laquelle planait l'ame de M. Pickwick.

Pourquoi donc cette agitation chez le philosophe ? Pourquoi ces pas précipités qui le portent du pôle nord au pôle sud de sa chambre ? Pourquoi cette bonne tête chauve armée de ses lunettes d'écaille, cette tête ronde sans être joufflue, ces petits yeux clignotans sans être vifs, cette physionomie étonnée sortent-ils à chaque instant de la fenêtre, comme si de trois minutes en trois minutes le philosophe avait une observation nouvelle à commencer ? D'où viennent cette inquiétude de l'œil, cette montre sans cesse tirée du gousset, ces manifestations d'impatience qui ont quelque chose de phénoménal chez un mortel si radieux et si content d'exister ?

Madame Bardell ne s'expliquait pas le mystère de cette agitation. Elle en devinait l'importance majeure. Mais toute sa connaissance du cœur de Pickwick ne la mettait pas sur la voie de l'affaire inconnue vers laquelle ce grand esprit dirigeait ses contemplations secrètes. Douze fois au moins, le plumeau de la bonne femme s'était promené sur les meubles lorsqu'elle s'arrêta d'un air inquiet et étonné en face de son locataire, qui, fixant sur elle un regard effaré, lui dit : « Madame Bardell, il y a bien long-temps que votre petit garçon est parti. » Madame Bardell s'écria : « Monsieur Pickwick ! » en faisant une de ces pauses significatives qui renferment tant de mystère ?

Elle s'approcha curieusement avec un sourire avide d'apprendre et de connaître, et prononça seulement ce mot interrogatif : « Monsieur ?

— » Votre fils est bien long à faire sa commission !

— » Il y a fort loin, monsieur, d'ici au faubourg.

— » C'est vrai ! c'est vrai ! » répartit le pacifique M. Pickwick, qui retomba dans son silence et son agitation. Le plumeau s'agita de nouveau sur les chaises et les fauteuils qui n'en avaient pas besoin. La botte de M. Pickwick battit une marche solennelle sur le parquet. Quelques minutes s'écoulèrent, et M. Pickwick reprenant la parole :

« Madame Bardell ! » s'écria-t-il d'une voix douce, mais émue. Nouveau mouvement de conversion de la propriétaire, qui, fixe à son poste et l'arme au bras, répéta encore :

« Monsieur !

— » Ne pensez-vous pas, se mit à dire le philosophe, en appuyant sur chacun de ses mots, que deux personnes ne coûtent pas beaucoup plus cher à nourrir qu'une seule ? »

A cette question imprévue, le front de madame Bardell rougit, et la pommette de ses joues devint pourpre. Il lui avait semblé lire dans le clignement d'œil de M. Pickwick je ne sais quelle humeur matrimoniale déguisée sous une apparence ironique.

« Ah ! quelle question, monsieur Pickwick ! » s'écria-t-elle avec pudeur !

— « Voyons qu'en pensez-vous ? »

L'instrument de propreté s'appuya sur la table qui soutenait le coude du locataire ; la propriétaire se pencha légèrement et la conversation suivit son cours :

« Mais cela dépend, lorsque l'on est économe, que l'on a de l'ordre et que l'on sait bien s'arranger.....

— » Ce que vous dites est vrai, interrompit le philosophe, sans attendre la fin de la phrase ; mais, madame Bardell, j'ai lieu de croire que la personne à laquelle je pense... »

Madame Bardell baissa les yeux, et M. Pickwick la regarda très fixement....

« .... Que la personne à laquelle je pense possède les qualités dont vous faites si à propos l'énumération ; c'est une personne qui a vu le monde, qui le connaît, qui ne manque ni

de sagacité, ni d'intelligence. Oui, madame Bardell, tout me porte à espérer que je tirerai grand parti de cet arrangement. »

La grosse figure de madame Bardell se contracta si coquettement et fit une mine si drôlement prude, si modestement agaçante, que le meilleur peintre ne l'aurait pas saisie et reproduite.

« Oh! monsieur Pickwick, monsieur Pickwick! » s'écria-t-elle. Et le front de la veuve se colora d'une rougeur aussi vive que celle qui animait la pommette de ses joues.

« C'est mon opinion, dit le philosophe en frappant sur la table avec la paume de sa main droite; c'est mon opinion fixe et que l'avenir, je crois, ne démentira pas; j'ai toujours eu grande confiance dans mes prévisions, madame Bardell, et ma résolution est prise.

— » Ah! mon Dieu! s'écria la veuve.

— » Je ne vous en ai jamais parlé; ce qui vous semble étonnant sans doute, madame Bardell. Je ne vous ai pas demandé conseil, ma chère madame Bardell, c'est encore vrai. »

Une œillade plus aimable que maligne anima ces dernières paroles et leur prêta un sens fort gracieux. La pauvre madame Bardell répliqua par une autre œillade; ce fut tout ce qu'elle put dire. Long-temps elle avait voué à M. Pickwick une espèce de culte lointain; mais cette haute position que l'on semblait lui montrer du doigt, qu'elle allait atteindre, qui lui paraissait presque une usurpation, jamais elle ne l'avait espérée; jamais son plus romanesque désir n'était monté jusque-là! Quant à M. Pickwick, il avait mûri ce projet; c'était son idée fixe; il allait faire ses propositions; l'enfant n'avait été envoyé en course que dans cette intention expresse. Quelle prudence! quelle sagesse! quelle prévoyance! le charmant célibataire! et l'admirable mari que ce sera!

« Que dites-vous de cela? » reprit l'excellent homme.

— « Vous êtes si bon, » répondit madame Bardell, sans rien répondre, comme on le voit, mais toute tremblante.

— « Vous aurez bien moins de mal à vous donner.

— » Du mal, monsieur Pickwick, mais c'est un plaisir pour

moi.... Je ferai bien plus encore pour vous plaire s'il en est ainsi.... vous êtes si bon d'avoir pensé à la consolation de mon veuvage.

— » Ce que vous dites est vrai, et je n'y avais pas pris garde. Parbleu oui, vous serez moins seule, ce sera une compagnie pour vous quand je me trouverai en ville, n'est-ce pas? Mais ce sera charmant.

— » Heureuse femme que je suis! heureuse femme!

— » Et votre petit?...

— » Pauvre petit! soupira la veuve mère.

— » Il aura un ami qui lui apprendra plus de jolies choses en une semaine qu'il n'en aurait inventé en deux ans ; il s'amusera comme un petit Dieu ; eh ! madame Bardell?

— » O ce cher, ce bon M. Pickwick ! »

La veuve commençait à sanglotter et le sourire du bon homme se changea en expression d'étonnement. Mais ce fut bien pis, lorsque les sanglots éclatèrent, lorsque les bras de madame Bardell s'étendirent vers le philosophe, et que toute folle de joie, elle l'étreignit avec une force de tendresse presque masculine. Il se défendait de son mieux, mais avec un sentiment de courtoisie qui l'empêchait de pousser trop loin la résistance.

« Mais que diable, s'écriait-il en se débattant, mais ma bonne dame.... mais vous n'y pensez pas ; remettez-vous.... si quelqu'un venait.

— » Ah! que m'importe! (L'exaltation s'accroissait, et l'étreinte devenait plus serrée) Cher homme! excellent homme! la perle des hommes! non je ne vous quitterai jamais! »

Le pauvre philosophe, pris à l'improviste, se débattait de son mieux, quand il entendit quelqu'un monter. Son embarras était extrême.

« Ah! miséricorde! s'écria-t-il dans son angoisse, on vient, je vous en prie, ma bonne madame Bardell. »

Prières, remontrances, rien ne servit ; madame Bardell était décidée à se trouver mal, ce qui était de fort bon goût dans une scène aussi pathétique. Tout le poids de madame

Bardell s'était affaissé entre les bras du philosophe, lorsque petit Bardell, suivi des amis les plus intimes de M. Pickwick, entra dans la chambre. C'étaient trois hommes dévoués, remplis de vénération pour les qualités morales et intellectuelles du grand philsophe, qui avaient promis de le suivre à la quête des aventures périlleuses et philosophiques dont il avait rêvé l'exploration. Conserver sa dignité en face de pareils témoins, ne pas sembler accessible aux faiblesses de l'humanité vulgaire, se maintenir dans son rôle d'observateur impassible; telle était la conduite que devait tenir Pickwick, et il n'avait rien de plus à cœur.

Hélas! le voilà sans mouvement et sans voix, en face de ses acolytes, à peu près écrasé par le fardeau que le sort lui impose, la bouche ouverte, l'œil hagard, n'essayant pas même de s'expliquer, tant le conflit d'événemens le frappait de stupeur. Quant aux amis arrêtés devant la porte, ils ouvraient en ricanant les plus grands yeux du monde; et le petit Bardell promenait ses regards enfantins de sa mère au locataire, et du locataire aux visiteurs, sans rien comprendre à ce qui se passait.

La stupéfaction des observateurs et la perplexité du philosophe absorbaient tellement toutes leurs facultés, que ces deux groupes auraient pu rester exactement dans leurs situations relatives jusqu'au réveil de madame Bardell, sans un mouvement très remarquable, j'allais dire admirable, de son jeune et intéressant rejeton, qui lui prouva toute la spontanéité de l'affection filiale. Ce petit monsieur habillé des pieds à la tête en bouracan vert, orné de boutons de cuir d'une dimension considérable, était resté d'abord stationnaire auprès de la porte, incertain du parti qu'il avait à prendre; mais par degrés son intelligence à demi développée s'éclaira de je ne sais quelle lueur; il se persuada que sa mère venait de souffrir quelque injure grave et personnelle, et considérant M. Pickwick comme l'agresseur, le voilà qui pousse un cri terrible; puis la tête en avant, il s'élance, se jette comme un bélier sur les jambes de M. Pickwick, imprime

dans le mollet respectable du philosophe ses petits ongles et se met à pincer et à mordre avec une véhémence héroïque.

« Débarrassez-moi de ce petit misérable, cria Pickwick tout hors de lui, il est enragé !

— » Mais qu'y a-t-il donc, demandèrent par écho les trois membres du club?

— » Je n'en sais rien, répondit Pickwick, d'assez mauvaise humeur, faites-moi seulement le plaisir d'emmener cet enfant. » Le plus hardi des acolytes, M. Winkle, s'empara du petit bonhomme, qu'il transporta tout hurlant à l'autre bout de la chambre. Délivré d'un ennemi, M. Pickwick ne chercha plus qu'à se débarrasser de l'autre.

« Maintenant mes amis, s'écria-t-il tout essoufflé, aidez-moi, je vous prie.

— » Oh ! dit madame Bardell, en soulevant sa paupière un peu appesantie, je me sens mieux.

— » Permettez-nous de vous donner le bras. »

Les remerciemens de madame Bardell étaient dictés par l'émotion la plus touchante. Son aimable fils se cramponnant à son tablier, l'accompagna, et les amis restèrent seuls en face de M. Pickwick.

« En vérité il m'est impossible de comprendre, s'écria-t-il, ce qui a pu passer par la tête de cette bonne femme ; je lui ai annoncé tout simplement l'intention où j'étais de prendre un domestique à mon service, quand elle est tombée dans le paroxisme extraordinaire où vous l'avez vue ; c'est tout-à-fait singulier.

— » Tout-à-fait !

— » Elle m'a fait jouer un rôle..... assez désagréable...

— » Très désagréable, » répétèrent-ils ; mais leur physionomie était équivoque. L'un toussait, l'autre hochait de la tête ; et ils se regardaient en clignant de l'œil.

Le fait est, que ce bon M. Pickwick avait simplement songé à un domestique, et que Mme Bardell avait pensé à elle-même. Il entra bientôt ce domestique, que le petit Bardell

avait été chercher, et qui représentait avec honneur la race entière des domestiques anglais. L'œil futé, la physionomie matoise, agile et souple dans ses mouvemens, discipliné par l'habitude et rompu à cette admirable docilité de la domesticité anglaise qui crée les plus intelligentes et les plus obéissantes machines du monde, Sam Weller (tel était le nom de ce Gilblas), eut bientôt conclu son traité offensif et défensif avec M. Pickwick, et bientôt commencèrent les pélerinages de ces illustres investigateurs.

Ils ne tardèrent pas, comme le célèbre chevalier de la Manche, à se trouver mêlés à plusieurs intrigues singulières que nous rapporterons en leur lieu. Quelques-unes de ces aventures, nous sommes obligés de le dire, avaient exposé nos observateurs à la malveillance et à la jalousie d'un ou deux frères, maris, oncles et pères, gardiens inexorables de la pudeur féminine. L'un d'eux, M. Winkle, avait échappé à grand peine à un duel proposé par un marchand de tabac de Birmingham. Un autre, M. Snodgrass, avait éveillé les soupçons d'une prudente institutrice de jeunes demoiselles. Ma fidélité historique doit avouer que le tort réel commis par ces philosophes errans était loin de répondre à certaines apparences fâcheuses que leur présomption ou leur imprudence avait fait naître. Quoi qu'il en soit, c'était une grande douleur pour le chef du club que ce petit scandale suscité par les Pickwickiens, et un jour après-dîner, se trouvant à Rochester avec ses amis, M. Pickwick ne put s'empêcher de rappeler au devoir ses acolytes par la motion suivante, ou plutôt par l'apostrophe imprévue qu'il dédita d'un ton fort solennel en se levant de table et en la frappant à trois reprises du manche de son couteau : « N'est-ce pas, messieurs, quelque chose d'extraordinaire qu'un membre de notre association ne puisse pénétrer dans une famille sans y porter le trouble? Par quelle étourderie; je dirai plus, par quelle faiblesse, je dirai plus encore, par quelle lâcheté des hommes graves, voués au bien de l'humanité, se consacrant à l'observation philosophique des mœurs, osent-ils profiter de la confiance de ces êtres

crédules et accessibles à la séduction qui tombent dans un piége flatteur... »

Il allait continuer sa période quand Samuel ouvrit la porte. L'éloquent orateur s'arrêta, essuya les gouttes de sueur qui tombaient de son front, nettoya ses lunettes, les replaça sur son nez, se rassit, et d'une voix qui n'avait plus rien de courroucé :

« Qu'est-ce que c'est que cela, Samuel?

— » Une lettre qui vous est adressée, monsieur, une écriture ronde et un pain à cacheter; il ne vous en vient guère de ce genre-là.

— » C'est vrai, je ne connais pas cette écriture. »

Il ouvrit l'épître, et ses deux yeux ébahis et sa bouche qui s'entr'ouvrait révélaient sa profonde stupeur.

« Eh! mon Dieu! est-il possible? Non, c'est une plaisanterie.... »

On demanda d'une voix unanime quelle nouvelle si effrayante contenait la lettre fatale, et le philantrope incapable de répondre, mais jetant la lettre à M. Tupman, retomba sur le dos de son siége, immobile et comme saisi d'horreur. M. Tupman lut à haute voix le contenu de la missive depuis la date jusqu'à la signature.

28 août 1836, Cornhill, Freeman's Court.
Bardell contre Pickwick.

Monsieur,

Ayant reçu les instructions de madame Marthe Bardell, à l'effet de commencer contre vous des poursuites judiciaires pour promesse de mariage à laquelle vous avez manqué, et de recouvrer à son bénéfice quinze cents livres sterling de dommages et intérêts réclamés par la plaignante, nous vous faisons savoir qu'une assignation vient d'être lancée contre vous, et que vous êtes sommé à comparaître dans cette affaire pardevant le tribunal civil. Veuillez nous mander par le prochain courrier le nom de l'avoué, résidant à Londres, que vous chargez de la défense.

Nous sommes, Monsieur, vos obéissans serviteurs,

Dodson et Fogg.

A M. Samuel Pickwick.

Quoi ! le philosophe n'avait pas évité les embûches du démon tentateur auquel il accusait les autres d'avoir succombé ! On était pétrifié ; chacun regardait son voisin, et tous regardaient M. Pickwick. Il y avait beaucoup d'effroi dans ce silence que M. Tupman rompit le premier.

« Dodson et Fogg ! se mit-il à répéter machinalement.

— »Bardell contre Pickwick ! cria M. Snodgrass en bâillant aux corneilles.

— » Un sexe crédule entraîné dans un piége flatteur ! répéta M. Winkle, qui jouait d'un air distrait avec une bouteille vide.

— » C'est une conspiration !... (Ainsi éclata enfin M. Pickwick lorsqu'il retrouva la parole.) c'est une infâme conspiration ! un complot tramé par ces deux avoués rapaces ! madame Bardell n'aurait pas le cœur de soutenir une telle accusation. Le fait n'existe pas. C'est ridicule, c'est absurde !

— » Quant au cœur de madame Bardell, murmura Winkle en souriant, vous en êtes le meilleur juge ; quant au fait de la cause, je ne veux pas vous décourager, mais Dodson et Fogg me semblent meilleurs juges que vous. »

Pickwick devint plus véhément : — « C'est un misérable artifice pour escroquer de l'argent. »

Une petite toux sèche précéda la réplique, qui fut aussi sèche que la toux : — « J'aime à le croire. »

Ici la fureur du philosophe s'éleva jusqu'à la dernière violence : — « Qui de vous m'a jamais vu traiter cette dame autrement qu'un locataire traite son propriétaire ? qui de vous peut dire, mes amis...

— » Un seul jour excepté, dit Tupman d'une voix assez basse. »

M. Pickwick changea de couleur. Le sommelier qui, la serviette sous le bras, était resté au fond de la salle, s'approcha d'un air d'intérêt ironique et sembla prêt à se mêler à la conversation.

« Mais, dit M. Pickwick, rien dans cette circonstance ne pouvait éveiller le soupçon.

—» Oh! rien; seulement je ne sais comment cela se faisait, mais il est certain que la belle se trouvait entre vos bras.

— » Entre ses bras! » dit le sommelier en laissant tomber sa serviette.

Le philosophe se rappela la scène à laquelle on faisait allusion et dont toutes les conséquences s'éveillaient alors à son œil effrayé.

« Oui, oui, s'écriait-il; c'est vrai, ce n'est que trop vrai! Fatal enchaînement de circonstances! Oui, je m'en souviens.

— » Vous lui donniez des soins pleins de courtoisie, dit M. Winkle, dont l'insinuation maligne ne fut pas perdue.

— » C'est encore vrai, je ne puis le nier. Oui, oui, j'étais plein de complaisance.

— » Pas de soupçons, murmura le sommelier; mais l'affaire n'est pas si claire, diable! »

Et il ne put comprimer un éclat de rire. Tous les verres placés sur la table tressaillirent à ce bruit et semblèrent rire aussi en s'entrechoquant. M. Pickwick appuya son menton sur ses deux mains et médita sur la ruine de son honneur après un jour solennel.

« Cette série de fatalités m'accable. Mes amis, veuillez me pardonner les observations que j'ai faites récemment sur votre conduite. Tous tant que nous sommes, le destin fait de nous ses jouets. » Et il ensevelit sa tête vénérable et chauve dans ses mains enlacées, pendant que le sommelier distribuait aux convives du vin de Champagne et des sourires.

« Je tirerai la chose au clair, s'écria le héros en sortant de sa rêverie. Je verrai Dodson et Fogg. Je pars pour Londres après-demain. » Et il sonna Samuel, qui entra. Le domestique reçut l'ordre de retenir deux places pour le jour indiqué, sortit pour exécuter la commission, enfonça gravement ses deux mains dans ses poches et marcha lentement vers le but de sa destination. A travers la porte entr'ouverte, il avait entendu la conversation tout entière.

« Ces vieux garçons, disait-il tout bas, c'est toujours la même histoire! et une femme de l'âge de Mme Bardell, avec

un petit enfant encore! On leur donnerait le bon Dieu sans confession. Ma foi, je ne l'aurais pas cru! »

En disant ces mots, il entra dans le bureau des voitures publiques. Un jour entier fut consacré aux plus tristes méditations par le séducteur de madame Bardell; puis il partit avec son domestique et se trouva bientôt à Londres, en face de la maison noire habitée par MM. Dodson et Fogg, avoués.

Tout au bout de Freeman's-Court, dans le plus lugubre des rez-de-chaussée, se trouvaient enterrés les quatre clercs de MM. Dodson et Fogg. Un jour avare et jaune perçait à peine les vitraux de l'étude enfumée. Derrière une cloison de chêne, surmontée d'un petit grillage, était placé le pupitre commun sur lequel travaillaient ces messieurs, juchés sur des tabourets de dimension vraiment colossale. L'ameublement était simple et grave: deux vieilles chaises de bois, une horloge en bois au tic-tac bruyant, un almanach, un rang de patères pour les chapeaux, une douzaine de bouteilles d'encre de formes diverses, privées de leurs bouchons et évidemment vides, un instrument de fer pour appuyer et déposer les parapluies, et enfin quelques tablettes de bois blanc enfumées, chargées de liasses noirâtres et de vieilles ficelles moisies. Tout cela sentait le rance et l'humide. Une porte vitrée conduisait à un passage obscur dans lequel M. Pickwick et Samuel restèrent quelque temps engagés. Enfin, ils frappèrent modestement.

« Eh bien! entrez donc, » cria une voix à la fois rauque et aiguë qui partait de la cloison.

Le clerc d'avoué est naturellement goguenard, mais rarement poli. M. Pickwick, vêtu de son habit marron aux basques longues, d'un gilet de bazin blanc, d'une culotte courte de casimir et de bas chinés, à demi recouverts par des guêtres noires, entra d'un pas léger, le chapeau en main, et demanda si les deux avoués étaient visibles. Rien ne bougea. On entendait seulement le cri des quatre plumes qui labouraient le papier; puis, une tête rouge hérissée, s'élevant au-dessus de la cloison, prononça lestement ces mots :

« M. Dodson est sorti ; M. Fogg est occupé. »

La tête rouge se replongea derrière la cloison en ricanant.

« A quelle heure M. Dodson sera-t-il ici ?

— « Sais pas. »

Tel fut l'aphorisme prononcé par une seconde tête blonde, aux cheveux parfaitement lisses, aplatis et lustrés par la pommade. Deux petits yeux ronds brillaient sur ce visage pâle, orné d'un grand col de chemise à longue pointe et d'une vieille cravate dont le satin noir avait rougi par l'usage et s'harmonisait assez bien avec la teinte de rouille qui empourprait le col de chemise.

« M. Fogg pourra-t-il bientôt me recevoir ? » demanda lentement le bon M. Pickwick.

— « Sais pas, » répondit la tête blonde, fort occupée à retailler sa plume, pendant que son camarade, soulevant le couvercle de son pupitre, profitait de cet abri pour préparer sans être aperçu un verre de limonade gazeuse destiné à le rafraîchir. Un troisième, la tête rouge, continuant à grossoyer, riait assez haut pour être entendu.

« Il faudra donc attendre, » dit Pickwick avec douceur ; et il s'assit, reposant ses deux mains sur ses genoux, et forcé d'écouter à la fois la conversation des clercs et la bruyante oscillation de la pendule. Les clercs ne se gênaient pas : le plus gai et le plus bruyant de ces quatre suppôts de la justice portait un pantalon écossais assez prétentieux, un habit vert fané à boutons de métal, et la plume sur le coin de l'oreille. C'était lui qui racontait à ses camarades les aventures de la nuit précédente, et son discours était interrompu par un concert d'éclats de rire. La tête rouge reprit :

« Il y a eu ce matin ici une scène assez plaisante ; vous n'y étiez pas, vous Friewell, ni vous Grimsgone, et vous avez beaucoup perdu. Fogg venait de recevoir son courrier, et il était occupé à ouvrir ses lettres quand le monsieur à qui nous avons envoyé une assignation à Camberwell lui est arrivé tout à coup. Comment diable s'appelle-t-il donc ?

— » Ramsay, dit un autre.

— » Oui, Ramsay, l'homme aux habits rapés. « Ah! c'est vous, lui dit Fogg, lui faisant de gros yeux; venez-vous régler, enfin? — Oui, monsieur : la dette monte à 2 livres 6 deniers, les frais à 3 livres 10 : les voilà. » — Ce pauvre argent sortait de sa poche comme à regret, et chaque morceau de métal était escorté d'un gros soupir. Le vieux bourgeois regarda d'abord l'argent, puis le débiteur, toussa en dedans comme vous savez. Je m'aperçus que quelque chose allait venir. « Vous ne savez pas, lui dit-il, qu'une nouvelle sommation vient d'être lancée, ce qui augmente considérablement les frais? — Pas possible, le terme n'expirait qu'hier au soir! — C'est égal, mon clerc est parti pour porter l'assignation. Wilks (se tournant vers moi), est-ce que Jackson n'a pas été porter cette assignation dans l'affaire Bulmann contre Ramsay? — Je ne pouvais que répondre oui. Fogg toussa en regardant le débiteur. — Est-il possible! s'écria ce dernier; je me suis saigné pour ramasser cette petite somme, j'ai tout épuisé, et pour arriver là! C'est comme si je n'avais rien fait! — Rien du tout, répondit le bourgeois froidement. Allez, et si vous avez encore quelque chose à ramasser, ramassez-le, je vous le conseille, mais surtout revenez à temps. » Le pauvre débiteur frappa du poing le pupitre, en s'écriant comme un damné : « Mais je ne le peux pas!

— » Vous m'insultez, dit Fogg. — Mais non, monsieur. — Je vous dis que vous m'insultez. Sortez d'ici, et ne revenez que lorsque vous saurez vous comporter décemment. » Le pauvre homme voulait se justifier, s'excuser, demander répit; mais le bourgeois lui ferma la bouche en criant plus fort que lui. Alors il remit doucement son argent dans sa poche et s'en alla tout penaud. A peine la porte venait de retomber, que Fogg changeant de figure, se retournant vers moi d'un air tout aimable, tira de sa poche l'assignation. » Wilks, me dit-il, vite un cabriolet, et que cette assignation soit portée à l'instant même; ne perdez pas de temps, les frais sont à couvert; l'homme est honnête, père de famille, laborieux, gagne vingt-sept shillings par semaine; ses maîtres paieront pour

lui s'il n'a pas de quoi. Nous n'avons rien de mieux à faire que de tirer de lui tout ce que nous pourrons. C'est d'ailleurs une bonne leçon pour lui. Cela lui apprendra à ne plus faire de dettes, n'est-ce pas Wilks? — Sa figure était charmante; il avait l'air si bon enfant, que vous l'auriez aimé! Il est fameux pour les affaires, le patron. — Fameux! » répétèrent les trois clercs d'un ton qui prouvait la sincérité de leur admiration. Samuel, qui prenait sa part de l'amusement que ces messieurs se donnaient à eux-mêmes, se pencha sur le dos de la chaise de son maître en lui disant :

« Ils ont l'air bien gai, ces messieurs? »

Le maître fit un léger signe d'assentiment, et donna entendre une toux légère qui attira l'attention des clercs et leur rappela l'étranger qui attendait patiemment le moment d'être introduit.

« Je ne sais pas si M. Fogg est visible maintenant, dit Jackson? »

Wilks descendit lentement et avec précaution de son trône couvert de cuir noir, et passant devant l'étranger :

« Je vais voir. Quel nom faut-il annoncer? »

L'illustre objet de ce récit donna son nom et reçut bientôt après la réponse que dans cinq minutes M. Fogg serait à lui. Puis le clerc remonta lestement sur sa sellette.

« Il dit qu'il s'appelle? »... demandèrent tous les autres.

« — Pickwick, l'intimé dans l'affaire Bardell. »

On entendit les pieds de ces messieurs se livrer sous la table aux ébats les plus singuliers, et leurs rires étouffés révélèrent un luxe de bonne humeur qui attira l'attention de Samuel. Ce dernier frappa sur l'épaule de Pickwick, qui portant ses regards vers le plafond, aperçut les quatre têtes des commis apparaissant au-dessus de la cloison, et occupées à inspecter minutieusement, mais avec une satisfaction bien marquée, la physionomie, l'âge, le signalement, la tournure de ce séducteur dangereux que la justice se préparait à poursuivre. Mais à peine les lunettes de M. Pickwick se furent-elles dirigées vers le groupe, les quatre têtes firent en même

temps le plongeon, et l'on n'entendit plus que le bruit des plumes écorchant avec une espèce de fureur et de moquerie le papier judiciaire que les plaideurs devaient payer si cher. Bientôt la sonnette de retentir, Jackson de grimper l'escalier, celui-ci d'annoncer à M. Pickwick qu'il peut se présenter, et M. Pickwick d'obéir.

Au premier étage, sur le derrière, le cabinet de M. Fogg s'annonçait par une brillante plaque de cuivre portant le nom de l'homme d'affaires. M. Pickwick y fut introduit par Jackson, auquel l'avoué demanda si M. Dodson était arrivé. Il fallut une nouvelle ambassade pour s'assurer de la présence de M. Dodson, qui voulut bien promettre de se trouver là dans cinq minutes. En effet, il n'y manqua pas, et la conversation fut passablement solennelle. L'habitude de M. Fogg était de suivre en tout la volonté de son associé M. Dodson, qui lui servait de guide et lui dictait souvent ses réponses aux cliens. Aussi, pour se tirer d'embarras, ne trouva-t-il rien de mieux que de lui remettre entre les mains l'assignation dont il l'invita à prendre lecture. Au lieu de se livrer à cette intéressante occupation, M. Pickwick se mit à faire l'examen attentif de tout ce qui pouvait distinguer l'un des rédacteurs de l'assignation. A force de diriger son rayon visuel non à travers, mais par dessus ses lunettes, il se rendit maître d'un signalement à peu près complet, et se fit une idée exacte de cet homme pâle dont une diète végétale semblait entretenir la pâleur, dont l'âge était équivoque, les guêtres vacillant entre le gris et le noir, l'habit également incertain entre ces deux nuances, le teint singulièrement mélangé de noir, d'olive et de vert, et le pupître enfin tellement marjuré à l'homme placé devant lui, que vous auriez difficilement séparé l'un de l'autre.

Voici Dodson, qui contraste parfaitement avec Fogg. Son embonpoint, sa rougeur, son air d'assurance lui donnent une prépondérance considérable sur son maigre et hâve associé.

« N'êtes-vous pas, dit-il, entrant aussitôt en matière, et appuyant sur les mots, l'intimé dans l'affaire Bardell?

— » Oui, monsieur.

— » Très bien ! Et quelles sont vos propositions ? »

Fogg, à ces mots, se renversa sur le dossier noir de sa chaise et répéta d'un air d'importance en enfonçant ses mains dans ses deux goussets :

« Oui, quelles sont vos propositions, monsieur Pickwick?

— » Silence, Fogg, écoutons ce que M. Pickwick va nous dire.

— » Messieurs, dit l'intimé, arrêtant ses regards candides sur les deux avoués, je viens vous exprimer la surprise que m'a causée votre lettre, et vous demander sous quelle espèce de prétexte vous m'intentez cette accusation.

— » Prétexte ! s'écria Fogg.

— » Monsieur Fogg, interrompit Dodson, laissez-moi parler.

— » Mille excuses ! M. Dodson. »

Dodson restant debout, sans doute pour ajouter à l'élévation morale de son discours, toussa et prit la parole.

« Il ne s'agit pas de prétexte : vous consulterez votre propre conscience, monsieur. Quant à nous, nos seuls guides, ce sont les renseignemens donnés par notre cliente. Ce récit peut être vrai, faux, croyable, vraisemblable ou invraisemblable. S'il est vraisemblable, monsieur, j'ose dire que les bases de l'accusation sont solides, qu'elles sont inébranlables. Vous pouvez être malheureux, ce n'est pas à moi d'en juger ; mais ce que j'affirme solennellement, c'est que si l'on m'appelait en qualité de membre du jury pour prononcer sur votre culpabilité, mon opinion serait une et inébranlable. »

Les mains de Fogg plongèrent plus profondément dans ses poches, et il répéta : « Très certainement.

— » Je suis.... je suis, s'écria M. Pickwick dont la physionomie éprouvait une douleur profonde, on ne peut plus malheureux dans cette affaire.

— » J'avoue qu'en supposant votre innocence, il est difficile, en effet, d'imaginer un homme plus malheureux que vous, et très difficile de croire à ce malheur. Qu'en dites-vous, M. Fogg?

— » Comme vous, tout-à-fait.

— » L'assignation est parfaitement régulière, tout-à-fait dans les formes. Où est le carnet, M. Fogg? Ah! le voici précisément. « Middlesex. Action de Marthe Bardell, veuve, contre » Samuel Pickwick, gentilhomme. Dommages et intérêts, » 1500 £. Dodson et Frogg, avoués de la plaignante, 28 août » 1836. » Tout cela est en très bon ordre, monsieur. »

Il referma le carnet carré couvert de parchemin et toussa. L'associé toussa par écho. Tous deux regardèrent Pickwick, frappé de stupeur. « Ah! et les dommages-intérêts sont de quinze cents livres. Et vous pouvez être sûr que notre cliente, si elle eût voulu me croire, eût triplé sa réclamation.

— » Je me souviens que madame Bardell, interrompit Fogg, a nettement déclaré qu'elle n'en rabattrait pas un denier.

— » Très assurément, dit Dodson du ton le plus austère. Il n'y a plus d'arrangement possible; et comme monsieur ne nous fait aucune proposition, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de lui offrir la copie de notre acte bien et dûment libellé. »

En disant ces mots, il plaçait le dossier dans la main entr'ouverte de M. Pickwick.

« Fort bien, messieurs, fort bien! mon avoué se chargera de vous répondre.

— » C'est ce que nous espérons, répondit Frogg en se frottant les mains.

— » Sous le plus bref délai, ajouta Dodson. »

M. Pickwick était déjà sur l'escalier lorsqu'il se retourna dans un accès de véritable rage. « Permettez-moi d'ajouter, messieurs, que de toutes les infamies....

— » Un petit moment, monsieur, interrompit Dodson d'un ton extrêmement poli; un petit moment, s'il vous plaît. » Il courut sur l'escalier, et appela ses deux premiers clercs.

« Messieurs, leur cria Dodson, faites-moi le plaisir d'écouter seulement ce que monsieur va dire.... Pardon, monsieur Pickwick : « De toutes les infamies, disiez-vous?....

— » Oui, je le répète, de toutes les infamies dont l'histoire ancienne et moderne font mention, celle-ci est la plus honteuse.

— » Wilks, vous avez entendu?

— »Souvenez-vous de ces expressions, Jackson?

— » Ne pourriez-vous pas nous appeler voleurs?

— » Oui, vous êtes des voleurs!

— » Très bien. Wilks, vous tiendrez note.

— » Certainement, monsieur.

— » Allons, un peu de courage! si vous allez jusqu'au sévice, vous n'avez pas à craindre la plus légère résistance. Allez toujours, monsieur, allez toujours. »

En effet, le corpulent M. Dodson offrait au poing du philosophe en colère une tentation irrésistible à laquelle il aurait cédé sans doute, si le valet, qui était resté au rez-de-chaussée et qui avait entendu toute la dispute, n'eût franchi d'un bond les marches de l'escalier, n'eût pris son maître au collet et ne l'eût enlevé comme une balle du pallier dans l'étude, de l'étude dans le corridor, et du corridor dans la rue.

« C'est un très joli jeu que la boxe, s'écria Sam, faisant la leçon à son maître, mais ici la partie vous coûterait cher. Si le poing vous démange, je m'offre de bon cœur. Un homme de justice est un trop rude joûteur. »

Arraché à ce premier danger par la prudence et l'énergie de son aide-de-camp, notre héros n'eut rien de plus pressé que d'envoyer congé à madame Bardell, de faire retirer tous les effets qui pouvaient se trouver chez elle, et commença une excursion philosophique avec ses amis. Huit jours se passèrent; il revint dans la capitale y apportant une moisson précieuse d'observations de toute sorte, sur le plus ou moins grand nombre d'yeux blancs ou bleus qui se trouvaient dans tel ou tel comté, sur les jeux favoris des enfans et les contes des nourrices, et autres renseignemens statistiques de la plus haute importance, comme chacun sait. A son retour, la respectable association alla camper à l'hôtel célèbre du Lion et du Vautour. Là, nous retrouverons bientôt les traces de cette cruelle madame Bardell.

(*Pickwick Papers.*)

Miscellanées.

LE JOUR DE L'AN A LONDRES.

Je ne sais combien de moralistes et de poètes se sont constitués les pleureurs de l'année mourante.

Ils ont répété : *Pauvre année, qui se meurt ! Pauvre année, qui est morte !* Ils ont fait l'élégie des trois cent soixante-cinq jours passés, comme si les trois cent soixante-cinq jours qui vont naître ne pouvaient pas nous consoler de leurs aînés. Triste et inutile habitude, que cette lamentation éternelle ! Pour honorer la vieille année, pour lui rendre justice, pour prouver qu'elle nous a profité et que nous avons été heureux sous son empire, saluons d'un sourire l'aurore de la nouvelle année qui commence à poindre ? Succédez-vous, années fugitives, et que chacune d'entre vous soit une Grace dansante et non un fantôme donnant la main à un fantôme dans une ronde diabolique.

Voyons un peu, philosophe ! Viens ici ! N'as-tu pas aimé, pleuré d'attendrissement, salué la naissance d'un fils, serré la main d'un ami, remporté un succès, découvert une étoile, rencontré une étymologie grecque ; n'as-tu pas enfin éprouvé quelque grand bonheur, pendant le cours de cette année qui est passée et qui ne renaîtra plus ? Pourquoi donc la calomnier ? Sois plus juste, et que le souvenir des bienfaits que tu dois à la vieille année éveille sur tes lèvres un doux sourire. Point d'ingratitude !

Londres pense à peu près comme moi ; malgré décembre et

la tristesse du temps, tout est gai, tout s'émeut, tout brille. On veut prêter du lustre et du charme aux derniers instans de l'année. Pendant que j'écris, le cook pétille, le tonnerre des voitures ébranle les vîtres, le bruit des violons s'y mêle. Ma belle année mourante, vous avez de joyeuses funérailles!

En vain le brouillard s'épaissit; il ne réussit pas à étendre sur nous un voile de mélancolie. Sonnons pour avoir des bougies, tirons nos rideaux et rions de la brume. Cependant les garçons pâtissiers trottent par la ville, leurs boîtes vertes sur la tête. Des voitures remplies de banquettes, de tabourets et de lampes la traversent dans tous les sens. Londres a un air de fête vraiment singulier; Londres si mercantile, si affairée, si peu joyeuse est devenue la ville des bals. Sans un bal du jour de l'an, bien des ménagères croiraient commencer l'année par un sinistre. Jettez les yeux sur cette petite maison en face de la mienne; toute modeste qu'elle soit, elle donne un bal. Ce matin, j'ai vu enlever le tapis; près d'une des fenêtres de la chambre à coucher, n'ai-je pas aperçu l'une d. s sœurs occupée à réparer les désordres de la chambre, à lisser les bandeaux de sa sœur aînée? Tant de soins annoncent un bal; cette coquetterie et cette recherche, un bal seul peut les justifier. Pénétrez avec moi dans cette soirée de la moyenne bourgeoisie; le maître est employé d'un ministère : on reconnaît cela sans peine à la coupe de son habit, au nœud de sa cravate, à l'importance de sa démarche. Chez lui tout est ciré, frotté, verni, magnifique et mesquin. Les tapis sont propres, mais de couleur passée, et les persiennes vertes ont jauni.

Un cabriolet s'arrête devant le seuil de la porte. Admirez ce jeune employé des mêmes bureaux qui arrive pimpant et resplendissant. Ses pieds sont armés de bottes; mais il a ses escarpins dans la poche de son habit; escarpins que dans ce moment même il chausse dans l'antichambre. Le personnage qui l'annonce, domestique posté à la première porte, est, ainsi que l'autre homme en habit bleu, stationné à l'entrée du salon, un garçon de bureau déguisé.

Voyez! Ici encore, c'est l'imitation des grands qui domine.

Attendez-vous donc à des scènes burlesques. Il y a plus de dix auteurs vivans qui ne doivent leur réputation qu'au talent assez vulgaire de reproduire la caricature de l'aristocratie telle que chaque soir la bourgeoisie nous la donne. L'annonce de l'étiquette, du comme il faut, le désir de singer les supérieurs n'ont jamais envahi aucun peuple avec autant de puissance et d'intensité que le peuple anglais, à Londres surtout. Vous retrouvez dans nos dernières tavernes des airs de lord, des manières de dandy et des discours parlementaires.

Le garçon de bureau conduit l'arrivant jusqu'à la porte du salon et annonce à haute voix :

M. Tupple !

« Comment vous portez-vous, Tupple? » dit le maître de la maison en s'avançant vers son hôte et interrompant en sa faveur une magnifique conversation politique.

« Ma chère, je vous présente M. Tupple. »

Un salut gracieux de la dame de la maison, M. Dobble, répond à ces mots.

L'étiquette est sauvée, Tupple sourit et se frotte les mains : M. Dobble est heureux, madame sourit : c'est un flot de salutations interminables et un feu croisé de sourires. Bénie soit la société vraiment aristocratique où toutes ces formules sont devenues imperceptibles, où la politesse n'est plus qu'un doux raffinement, où l'on cause à son aise, où tout est moëlleux et suave, où les convenances sont des guirlandes de fleurs et non des entraves.

Tupple se glisse, trouve une chaise près du canapé et entame avec les jeunes personnes une conversation sur le temps, les théâtres, la vieille année, le dernier assassinat, le ballon, la nouvelle mode, et sur mille autres sujets de causerie bourgeoise.

Bons bourgeois, si vous vouliez, si vous pouviez vous en tenir à ce qui vous intéresse, à ce que vous savez ! Si, comme dans cette époque si décriée du moyen-âge, vous restiez enfermés avec orgueil dans la sphère de vos habitudes et de vos plaisirs, vous échapperiez à tous les ridicules dont la ci-

vilisation vous enivre! Soyez simples, soyez vous-mêmes! votre noblesse vaut celle des écussons et des armoiries : votre bien-être vaut l'opulence des parvenus. Cet intérieur d'une maison bourgeoise au XVI[e] siècle par Holbein, cette vaste cheminée, cet aïeul couvert de fourrures, cette grand'mère qui dit ses prières, ce chat domestique assis près du foyer, ces enfans accroupis, toute cette scène me semble plus touchante, plus aimable, plus *comme il faut* que le mauvais calque aristocratique dont nos bals bourgeois du nouvel an donnent un si triste échantillon.

On frappe encore à la porte extérieure! Oh! la belle soirée! quel bruit confus de voix plus ou moins rauques! quel cliquetis de tasses et de petites cuillères! Tupple, le héros, le beau, le dandy, est maintenant à l'apogée de sa gloire. Il brille, il étincelle, il triomphe. Il vient de passer au domestique la tasse de cette grosse dame vêtue de satin rouge à fleurs noires. Puis il plonge au milieu de la foule des jeunes gens qui entourent la porte, fend cette foule épaisse, arrive jusqu'à l'autre domestique ou garçon de bureau, saisit l'assiette chargée de pâtisseries, et va l'offrir à la fille cadette de cette grosse dame. En passant devant le canapé, il jette un regard de reconnaissance et de protection sur les jeunes personnes qui l'occupent. O le charmant homme! le délicieux homme! l'homme aimable! Il y a partout de ces types d'amabilité qui varient selon les quartiers. Tupple, chevalier des dames, porte des gants blancs raccommodés, rit toujours, parle comme un *ana*, répète les bons mots déchus, va chercher une figure dans un quadrille, parle sentiment, robes, chapeaux, lance le calembourg et jouit d'un immense succès. Objet de jalousie pour les jeunes gens, invité par toutes les mères, il assiste de fondation à tous les dîners, parle entre le poisson et le rôti, amuse le tapis et fait rire, si quelque incident imprévu vient retarder le service. Ne rions pas trop haut de cette parodie de l'homme élégant : de degré en degré, d'étage en étage, vous la verrez reprendre jusqu'aux derniers recoins de l'ordre social. Vous observerez le dandysme dans

la boutique, dans l'arrière-boutique, dans le grenier. Pour moi, je l'ai vu en haillons et je l'ai reconnu.

A souper, M. Tupple se montre avec plus d'avantages encore.

« Buvons à la nouvelle année! » s'écrie le maître de la maison.

— Buvons, » répète Tupple.

Et il est si drôle quand il force toutes les jeunes dames de remplir leurs verres, malgré leurs assurances répétées qu'elles ne pourront jamais les vider! Alors commence pour le *lion* bourgeois une nouvelle carrière. Il demande la permission de dire quelques mots sur l'occasion présente, et il fait le plus beau discours imaginable sur la nouvelle et sur la vieille année. C'est ici que Tupple, après avoir été Lovelace et Brummell, devient membre du parlement, Burke, Windham, Canning. C'est un des signes distinctifs de la bourgeoisie inférieure, à Londres, que cette manie d'éloquence transportée dans les repas les plus innocens et les plus étrangers à la politique et aux partis. Tandis que l'homme de bon ton se rapproche des mœurs continentales, et renonce à ces longues discussions *inter pocula* qui charmaient nos compatriotes de 1815, il n'y a pas de petite assemblée bourgeoise ou cokney qui ne possède son orateur, prêt à lui débiter après le repas les nullités et les absurdités les plus triviales du monde, aux grands applaudissemens de l'auditoire. Écoutez Tupple. Il se lève quand les dames sont sorties, et fait observer à ces messieurs ici présens la radieuse constellation d'élégance et de beauté qui ornait le salon de leur hôte. Leurs yeux ont été charmés et leurs cœurs captivés par cette réunion qui a monopolisé tout ce que le sexe a de plus aimable et de plus enchanteur.

(Cris répétés : Écoutons! écoutons!)

« Quelque disposé que je sois à déplorer l'absence des dames, il est du moins heureux que cette absence m'offre l'occasion de proposer un toast que je n'aurais osé porter en leur présence. *Aux dames!*

(Grands et unanimes applaudissemens.)

« *Les dames!* reprend le sublime orateur, au nombre desquelles sont les filles ravissantes de notre excellent hôte également remarquables par leur beauté, leurs talens et leur grace.. Aux dames, une heureuse année! »

Une approbation prolongée fait retentir la salle. Quelle éloquence! quelle verve! quelle noble et pittoresque élocution! Cependant les dames qui n'ont pas eu le bonheur d'entendre cette prose se livrent à des ébats moins prétentieux, mais non moins bruyans.

On entend distinctement leurs pas rapides: elles se sont mises à danser le galop entre elles. A peine les applaudissemens causés par le toast de Tupple ont fait résonner son dernier murmure, un petit jeune homme en gilet rose placé au bout de la table donne des signes non équivoques d'agitation et de contrainte. Il voudrait parler. Les lauriers dont Tupple se couronne lui portent ombrage. Il ouvre la bouche, fronce le sourcil. Un nouveau discours va éclore; mais Tupple s'en aperçoit. Il reprend la parole. Son air est important et solennel. « J'espère, dit-il, qu'on me permettra de proposer un autre toast. »

(Approbation marquée. Tupple continue.)

« Je ne doute pas que tous les honorables membres ici présens ne soient profondément sensibles à l'hospitalité — on peut dire à la splendeur — avec laquelle nous avons été reçus par notre digne hôte et notre aimable hôtesse. (*Applaudissemens bruyans.*) Quoique ce soit la première fois que j'aie le plaisir et l'honneur de m'asseoir à cette table, je connais depuis long-temps notre ami Dobble; j'ai eu avec lui des relations d'affaires. — Je voudrais que chacun ici connût Dobble comme je le connais. (Hélas! ils ne se connaissaient que trop, et diverses sommes que Dobble avait déboursées fort à contre cœur pour garnir le gousset désert de Tupple avaient cimenté leur union. — L'hôte tousse. Tupple continue.) Oui, je le déclare, un meilleur homme, un meilleur mari, un meilleur frère, un meilleur ami que Dobble, n'a jamais existé.

(Cris redoublés : Écoutons ! écoutons !)

» Vous l'avez vu ce soir au sein paisible de sa famille; il faudrait le voir le matin dans les devoirs difficiles de ses fonctions. Calme dans les ordres qu'il donne, digne dans ses réponses, bienveillant dans ses réceptions, soumis à ses supérieurs, toujours simple et affectueux envers ses inférieurs.

(*Applaudissemens réitérés.*)

» Comment essayer de louer les précieuses qualités d'une femme aussi estimable que M[rs] Dobble. Est-il besoin de célébrer ses vertus et sa grace, tout le monde ici en est pénétré. Non ! j'épargnerai la modestie de notre ami. Quant à M. Dobble fils.... (Ici M. Dobble fils signala sa présence par un mouvement très brusque; sa bouche, dont un quartier d'orange avait considérablement accru les proportions, essaya de retrouver son état normal; le procédé de la mastication fut interrompu, et la plus grande gravité, pour ne pas dire la mélancolie la plus sombre, parut gravée sur le visage de cet intéressant rejeton — Tupple continue.) Quant à M. Dobble fils, sa précocité donne les plus belles espérances; elle est pour moi un gage sûr qu'il sera aussi digne de son père que les gracieuses miss Dobble ressemblent à leur mère par leurs talens et leurs vertus. — *A notre hôte; à notre hôtesse !* »

Tout le monde était dans l'admiration; jamais amour-propre ne dut être plus complétement satisfait que celui de notre orateur. Tous les regards s'arrêtaient sur lui. Tous lui portaient envie. On n'a pas vu de triomphe plus flatteur ni mieux mérité.

D'autres nations attachent de l'importance à la musique, à la peinture, à la connaissance des arts, au bon ton. En Italie on fait le *connaisseur*, en Allemagne le *philosophe*. En France on fabrique des théories de politique abstruse. En Angleterre, le bourgeois se fait orateur. C'est la marotte, le *hobby horse*, la grande distinction, la gloire par excellence. Il n'y a pas de club qui ne soit témoin de séances oratoires dans le genre de celle que je viens de sténographier. J'ajouterai aussi que bien des séances parlementaires ne ressemblent

que trop à celle-ci. Plus d'un honorable membre parle absolument comme l'ami Tupple : lieux communs, redondance, éloges fades, fades épithètes, inutiles circonlocutions; aucun des ornemens adoptés par Tupple ne manque aux graves oraisons de ces messieurs; les journaux les répètent et l'univers les lit.

Ainsi dans plus de mille résidences de la capitale s'inaugure, au sein de la niaiserie la plus complète, cette pauvre année qui commence, et dont les langes sont disposées par la prétention et la bêtise. Tupple finit. On monte au salon.

Ceux qui avant le souper étaient trop timides pour danser retrouvent après souper une noble audace et une grande témérité pour les quadrilles. La nouvelle année a troublé la raison et brouillé la partition des musiciens qui oublient deux dièses à la clé. La danse se prolonge jusqu'au lendemain matin. L'année est morte. *De profundis.*

Lasse de décrire ces petites mœurs sans intérêt que le commerce et l'habitude des bureaux affadit, ma plume s'arrête. Quel bruit lugubre! quel retentissement bizarre. L'horloge des églises sonne le premier coup de minuit, singulière heure! moment fatal qui me force à réfléchir. J'avais commencé gaîment, et toute ma gaîté a fui. Nous mesurons la vie humaine par des années, et ce glas est un avertissement solennel; il nous apprend que nous venons de passer une de ces bornes qui s'élèvent entre nous et la tombe. Lorsque cette cloche annoncera le commencement de l'année prochaine, nous serons peut-être insensibles à cette voix terrible. Pensée qui fuit sans être en nous; tout sera éteint.

Les cloches ne pensent pas comme moi; elles proclament avec gaîté la nouvelle année. Imitons ces messagers chrétiens de la vie et de la mort. Vive l'année qui va venir!

(*Babylon the Great.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC

Sciences naturelles.

Des études microscopiques et des fossiles infusoires.—L'invention du microscope composé date de 1621; elle est attribuée à Drebbel. Ce curieux et utile instrument est devenu maintenant un nouvel organe à l'aide duquel l'observateur parvient à surprendre les secrets de la nature dans l'étude des infiniment petits, et nous ouvre ainsi la porte d'un nouvel univers. De nos jours, l'utilité du microscope a été si bien reconnue, comme un moyen puissant d'observation, qu'il est devenu indispensable au naturaliste, au physicien, au chimiste, au physiologue, etc. En effet, sans son secours, il nous serait impossible de découvrir une foule de merveilles; car chaque créature, chaque fruit, chaque goutte d'eau et chaque particule de la matière nous fournit une instruction nouvelle, un nouveau plaisir. Les microscopes sont simples ou composés. Le microscope simple est une lentille transparente et convexe; plus il possède ces qualités, plus il est propre à faire voir l'objet net et amplifié. Les microscopes composés sont des assemblages de plusieurs verres, par la combinaison et l'arrangement desquels les images des objets sont amplifiées et présentées d'une manière commode à l'œil de l'observateur. Les meilleurs microscopes sont composés d'un *oculaire* et d'une lentille *objective*, dont le foyer est d'autant plus court qu'elle grossit davantage. L'objet grossi par cette lentille l'est encore en

passant par l'oculaire, et cet objet se voit d'autant mieux qu'il est éclairé par le miroir de réflexion placé au bas du microscope. On varie les lentilles à volonté, et on fait usage de celles dont le foyer est très court quand les objets sont très petits.

Un des plus anciens microscopes est celui de *Cust;* il fut gravé en 1756 dans l'ouvrage d'Ellis sur les cornalines; c'est à peu de chose près celui de Raspail. En 1774, Euler donna la description d'un microscope à lentilles achromatiques; il doit en être regardé comme l'inventeur. En 1816, Fraüenhofer de Munich construisit des microscopes achromatiques à une seule lentille, composés d'un *flinst* et d'un *crown*.

En 1820, MM. Vincent et Charles Chevalier parvinrent à construire un microscope achromatique à quatre lentilles superposées, d'après les indications de M. Selligue; c'est donc aux conseils de cet ingénieur que l'on doit d'être parvenu de 1823 à 1824 à construire en France des microscopes achromatiques. En 1824, 1825 et 1827, MM. Goring, Pritchard et Tulley, en Angleterre, ont construit des lentilles achromatiques et des lentilles simples en saphir et en diamant.

En 1824 et 1825, MM. Vincent et Charles Chevalier présentèrent à la société d'encouragement le microscope d'Euler perfectionné. Il avait des lentilles de quatre lignes, ou neuf millimètres de foyer, et les images étaient vues avec la netteté que l'on remarque dans les lunettes achromatiques.

En 1827, M. Amici porta en France un microscope horizontal dioptrique qui, par sa nouvelle disposition, offrait des perfectionnemens curieux, tels qu'une suite d'oculaires divers, des chambres claires pour dessiner, une table, un porte-objet mobile, de très bons objectifs achromatiques superposés, mais d'un foyer moins court. MM. Vincent et Charles Chevalier exposèrent au Louvre un microscope du physicien italien dont l'execution fut reconnue parfaite par M. Arago. Enfin, de 1823 à 1830, MM. Chevalier père et fils se livrèrent constamment à la construction des verres achromatiques du plus court foyer possible.

En 1820, MM. Trécourt et Bouquet parvinrent à imiter heureusement les lentilles de ces derniers.

De 1827 à 1830, M. Charles Chevalier s'attacha et réussit à perfectionner le microscope simple, qui a été adopté par le plus grand nombre des savans.

De 1833 à 1834, M. Charles Chevalier construisit pour le collége de France un nouveau microscope universel achromatique et catadioptrique complet qui réunit tous les avantages des meilleurs microscopes.

Nous croyons devoir borner là cet aperçu; nous reviendrons sur les lentilles qui ont été faites en diamant, saphir, grenat, etc., dont l'application à la science est encore peu connue.

Pour bien faire les observations microscopiques, il y a plusieurs précautions à prendre; il faut considérer la grandeur, la nature et le tissu du corps qu'on veut examiner, afin d'y appliquer la lentille convenable. On observe ensuite l'objet avec une lentille qui le représente en entier; on le détaille ensuite avec des lentilles plus fortes; car celles-ci ont moins de champ, mais elles développent davantage l'organisation ou la construction. On doit faire attention à la nature de l'objet, s'il est vivant ou non, solide ou fluide, si c'est un animal, un végétal ou un minéral, et prendre garde à toutes les circonstances qui en dépendent, pour l'appliquer de la manière la plus convenable. Si c'est un animal vivant, il ne faut ni le serrer, ni le décomposer, afin de pouvoir découvrir en entier sa forme, sa structure, etc. Si c'est un fluide et qu'il soit trop épais, il faut le détremper avec de l'eau; s'il est trop coulant, le faire évaporer. Il y a des substances qui sont plus propres aux observations lorsqu'elles sont sèches, d'autres lorsqu'elles sont mouillées; quelques-unes quand elles sont fraîches, et certaines quand on les a gardées long-temps.

La vérité des examens que l'on fait dépend de la position du corps qu'on observe, de la direction des rayons de lumière, de sa force et de son intensité.

Ainsi on doit tourner les objets de tous côtés, les faire pas-

ser par tous les degrés de lumière, jusqu'à ce qu'on soit assuré de leur vraie figure. Quand les objets sont plats et transparens, on peut les enfermer dans des glissoirs en verre (les ailes des papillons, les écailles des poissons, la poussière des étamines des fleurs, etc.; les petits insectes, etc.). Quand on veut examiner les animaux qui nagent dans les fluides, on prend, avec un petit tube de verre plein, une petite goutte du liquide à sa surface; on la pose sur un verre plat et l'on ajuste la lentille à son point. Quand les animaux sont en grand nombre dans la liqueur, il faut enlever du verre une partie de la goutte et y substituer de l'eau claire : les insectes nagent alors plus à leur aise, on les voit plus distinctement; si on veut examiner les sels que contient une liqueur, on doit lui faire subir une douce évaporation. Avec beaucoup de patience et de dextérité, on parvient à disséquer les petits insectes, comme les puces, les poux, les cousins, les mites, etc., au moyen d'une fine lancette et d'une aiguille, surtout si on les met dans une goutte d'eau; alors on peut séparer aisément leurs parties et les placer de manière à pouvoir les examiner. Les infusions *de poivre, de foin, d'avoine, de paille de froment, de vinaigre affaibli, la farine aigrie, les fruits secs, les eaux des lacs, des étangs, des marais, des mers,* etc., offrent une admirable diversité d'animalcules. Les papillons présentent au microscope des richesses qui étonnent, un luxe de couleur qui éblouit; il en est de même de la mouche; sa tête semble ornée de diamans; sa trompe est construite de telle manière qu'elle a la double propriété de trancher les fruits et d'en pomper les sucs.

Leuwenhoëk a compté jusqu'à 6,236 yeux sur un ver-à-soie; Hoolke 14,000 sur un bourdon, et 25,000 à la mouche-dragon. En examinant les couches successives de l'écaille du poisson, on reconnaît son âge par l'accroissement des lames qui a lieu chaque année. On assure que la peau humaine paraît composée d'écailles à cinq pans, qui reposent les unes sur les autres; les poils des divers animaux paraissent être des tubes extrêmement petits; le sang, la salive,

l'urine, le chyle, le fiel, les humeurs, offrent la plus curieuse étude. Veut-on examiner le sang, on en étend une goutte sur une lame de verre, à l'instant où il sort de la veine, ou bien on le délaie avec un peu d'eau tiède; sa circulation s'observe avec facilité. Dans la patte d'une jeune grenouille, on suit avec plaisir la marche de ce fluide, le degré de son impulsion, sa progression, sa vitesse et la direction de sa course dans les vaisseaux. Leuwenhoek et Jurine, ont calculé que 160 globules sanguins égalent à peine la longueur d'une ligne; ils sont durs et raides dans l'état maladif, mous et flexibles dans l'état de santé. Si l'on veut observer la structure intérieure des plantes, qui sont composées de trachées pour la circulation de l'air, de vaisseaux lymphatiques, et de vaisseaux propres, il faut, pour les trachées, couper l'écorce dans les branches herbacées, sans entamer le bois, rompre ensuite le corps ligneux, de façon qu'on puisse tirer les parties rompues en sens contraire; on aperçoit alors, entre les parties que l'on sépare des filamens très fins, qui échappent à la vue, mais qu'au microscope on reconnaît pour être formées de petites bandes brillantes, roulées en spirales; et qui sont analogues à celles des insectes. Les vaisseaux lymphatiques sont aisés à reconnaître. Si l'on examine les feuilles des plantes, on en voit qui étalent aux yeux un tissu sur lequel la nature a prodigué des richesses et un travail inimitable (celles de sauge, de mercuriale, d'églantier, etc.); ce sont des grains de cristal, des lames d'argent, des grappes, des nœuds que les plus habiles de nos artistes n'imiteront jamais.

Depuis l'application des investigations microscopiques à l'étude des corps, on est parvenu à découvrir, non-seulement un grand nombre d'animaux atomiques vivans, mais encore à l'état fossile. M. Erenberg, vient de publier, dans les *British Annals of Medicine,* un mémoire sur ce sujet, qui est fort intéressant. Nous allons en offrir l'analyse.

Ce savant a fait connaître, dans le mois d'avril dernier, à l'Académie de Berlin, que les infusoires des eaux minérales

de Carlsbad ont une ressemblance surprenante avec ceux que l'on rencontre sur les côtes de France et de la mer Baltique. Par suite de ces résultats, M. Fisher informa M. Erenberg qu'il avait observé que, dans les marais, les tourbières et les mamelons de Franzenbad, près d'Eger en Bohême, on rencontre de la silice, ayant un aspect écumeux, et qui contient beaucoup de débris de *navicules*. Il lui a envoyé en même temps un échantillon de ce fossile siliceux ayant environ 2 pouces de long, 11 lignes de large, et 9 d'épaisseur. L'examen microscopique a confirmé l'opinion de M. Fisher, que cette silice écumeuse de Franzenbad est formée presque exclusivement de navicules; leur opalescence rend cette assertion probable, qu'une chaleur intense a produit ces agrégations, et qu'elles ne sont point une production marine.

Klaproth a examiné depuis les substances terreuses et siliceuses du cabinet minéralogique de l'Ile-de-France, de Santa-Fiore en Toscane; il les a trouvées composées de différentes espèces de fossiles infusoires; M. Erenberg a examiné aussi les substances terreuses et siliceuses du cabinet royal de Paris, qui ont été mises à sa disposition par M. Weiss, sans y rencontrer d'infusoires. Mais il s'est convaincu que les pierres employées à polir dans les arts, doivent leurs propriétés à ces corps organiques siliceux; il a soumis d'abord à ses investigations, le *tripoli commun* et le *tripoli foliacé*, et il a reconnu qu'ils étaient presque entièrement composés d'écailles d'infusoires : tous les autres sont différens et inorganiques. Un schiste ardoiseux, de Montmartre, analysé par M. Klaproth, lui a montré des traces de dépouilles d'infusoires. Un examen soigneux des ardoises à polir de Bilin, lui a démontré l'existence des fossiles infusoires. On observe en outre dans ces mêmes ardoises des empreintes de poisson.

Avant ces investigations, M. Erenberg était porté à attribuer l'origine du *fer ocreux* à une espèce d'infusoires (*guillonella ferruginea*); depuis la nouvelle découverte

des dépouilles variées de ces animaux atomiques, qui constituent des masses de rochers, et depuis qu'il a été reconnu que les infusoires font la majeure partie des ardoises à polir de Bilin, ce doute sur l'origine du fer ocreux s'est changé en certitude. Ce savant a observé, dans les marais et dans la tourbe d'un petit lac, près de Berlin, une ocre jaune, profonde, gisant dans une masse de substance organique rouge; quand l'eau qui la recouvre est évaporée, elle laisse un résidu semblable à l'oxide de fer. M. Erenberg a soumis à l'examen microscopique différens échantillons de fer ocreux de Berlin, Ural, New-York, etc., et il a reconnu qu'il était composé de fibres déliées, couvertes d'oxide de fer; ces fibres, correspondant en grandeur, forme et couleur, avec un guillonella, ne sont point détruites par la chaleur, ni par l'acide chlorhydrique. Sous le rapport du pouvoir polissant elles ressemblent au *gaillonella distans*. Further a reconnu aussi dans les eaux minérales de Colberg Salswork, des fibres articulées, semblables à celles du *gaillonella ferruginea*, qui sont employées pour la peinture. Nous croyons devoir passer sous silence la suite de ces investigations pour en offrir les résultats :

Dans les roches de Franzenbad, 9 espèces.

1. *Navicula viridis.*
2. — *gibba.*
3. — *fulva.*
4. — *librile.* (A Berlin, vivant dans une eau courante.)
5. — *viridula.*
6. — *striata.* (Ces deux animaux vivant dans l'eau courante, le premier dans la mer d'Orient, près de Wismar, et le second au Havre, en France, et dans les eaux minérales de Carlsbad.)
7. *Gomphonema paradoxum.*
— — *clavatum.* (Tous les deux se rencontrent fréquemment à Berlin.)
9. *Gaillonella varians.* (On n'en trouve fréquemment que des fragmens.)

Dans la silice écumeuse de Franzenbad.

1. *Navicula granulata.*
2. — *viridis.*
3. *Baccillaria vulgaris.*
4. *Cocconeis undulata.* (Ces deux espèces dans la mer.)
5. *Gomphonema paradoxum et clavatum.* (Trouvés vivans à Berlin.)

Silice écumeuse de l'Ile-de-France.

1. *Baccillaria vulgaris.* (Il en constitue la plus grande masse.
2. *Baccillaria major.* Espèce inconnue. Se trouve probablement dans l'eau courante.
3. Un petit navicule, qui paraît être le premier état du *navicula fulva.*
4. *Navicula gibba.*
5. — *bifrons.* (Espèce vivant à Berlin.)

Des montagnes de Santa-Fiore, provenant de la collection de Klaproth.

1. *Synedra capitata.*
2. *ulna.* Dans l'eau courante et l'eau salée.
3. *Navicula inæqualis.*
4. — *capitata.*
5. — *viridis.*
6. — *gibba.*
7. — *phœnicenteron*
8. — *librile.*
9. — *zebra.* (Tous dans l'eau courante.)
10. *Navicula viridula.* (Dans l'eau salée de la mer du Levant.
11. *Navicula granulata.*
12. *Navicula follis.* (Tous les deux jusqu'ici inconnus.)
13. *Cocconeis undulata.* (Dans l'eau salée.)
14. *Gomphonomena paradoxum.*
15. — *clavatum.*
16. — *acuminatum.* — (Dans l'eau courante à Berlin.)
17. *Cocconema cymbiforme.* (Dans l'eau courante.)
18. *Gaillonella italica.* (Nouvelle espèce.)
19. Aiguilles siliceuses de l'espongille de l'eau courante.

Dans la pierre de Bilin, apportée par M. Weiss.

1. *Podosphenia nana.* (Nouvelle espèce qui en constitue la plus grande partie.)
2. *Gaillonella distans* (Nouv. esp.)
3. *Navicula scalprum.*
4. *Bacillaria vulgaris.* (Probablement tous dans la mer.)

Dans le tripoli foliacé retrouvé à Berlin.

1. *Gaillonella distans.*
2. *Podosphenia nana.*
3. *Baccillaria vulgaris.*

Il est digne de remarque que, parmi le plus grand nombre de ces fossiles infusoires, tous appartenant à la famille des Bacillaires, il s'en trouve huit espèces actuellement vivantes, savoir : les

Navicula.
Cocconeis.
Synedra.
Gomphonema.
Cocconema.
Podosphenia.
Baccillaria.
Gaillonella.

De ces vingt-huit espèces, quatorze paraissent n'avoir pas été distinguées des infusoires maintenant vivans, savoir : neuf dans l'eau courante, et cinq dans la mer. Le tiers res-

tant, se réduit à des espèces inconnues, vivantes ou mortes (1).

Éblanine, substance nouvelle extraite de l'acide pyroligneux et autres productions organiques. — La découverte de cette substance est due à M. Scanlan de Dublin, et son analyse à MM. William Gregory et Arjohn. L'éblanine est en cristaux prismatiques, jaune, volatile, insoluble dans l'eau et dans les alcalis, soluble dans l'alcool, l'éther et l'acide acétique concentré; le calorique le décompose; l'acide sulfurique concentré lui communique une belle couleur bleue indigo, qui disparaît en donnant lieu un dépôt d'une grande quantité de charbon; ce même acide, étendu d'eau, forme, à l'aide d'une douce chaleur, une liqueur rouge pourpre, qui se décolore au bout de deux ou trois jours, et dépose des flocons bruns. L'acide hydrochlorique très concentré la dissout lentement, en donnant lieu à une couleur rouge-pourpre très intense et très belle; avec le temps cette couleur disparaît et il se précipite du charbon très divisé. M. W. Gregory avait donné à cette substance le nom de pyrosantrine; elle ressemble plus qu'aucune autre au naphtalase de M. Laurent, dont cependant elle diffère par sa solubilité dans l'alcool et l'éther.

Sciences physiques.

Eclairage des phares. — M. W. H. Barlow a adressé de Constantinople, à la Société royale de Londres, une note dans laquelle il annonce qu'il a entrepris, par ordre du gouvernement turc, divers systèmes d'éclairer les phares, dans le but d'en placer à l'entrée du Bosphore. L'objet de

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. Retzius a examiné microscopiquement une substance minérale connue en Laponie sous le nom de *berg-mohl*, farine de montagne. Il y a découvert de la silice, de l'acide chrénique, une matière anomale et dix-neuf formes différentes d'infusoires à carapace siliceuse, dont les analogues sont encore vivans aux environs de Berlin. Dans les années de disette, les paysans lapons mêlent cette substance minérale à la farine des céréales comme aliment.

ces expériences est de rechercher les principes d'où dépend le pouvoir illuminant ou éclairant qui résulte de l'emploi des réflecteurs et des lentilles, et les applications les plus avantageuses de ce pouvoir à l'établissement des phares. En discutant les rapports qui existent entre le pouvoir illuminant et l'intensité d'une lumière artificielle, M. Barlow fait observer que le premier est proportionnel à la quantité de lumière projetée sur une surface donnée à une distance donnée, et que le second dépend de la quantité de lumière projetée par une aire donnée du corps lumineux sur une surface et à une distance également données. Par conséquent, l'intensité de la lumière multipliée par sa surface est la mesure du pouvoir illuminant : que la lumière provienne d'un ou de plusieurs corps lumineux; et le pouvoir illuminant est égal à celui d'une sphère de lumière dont l'intensité et la surface apparente sont égales à celles de la lumière elle-même, à une distance moyenne donnée quelconque. Dans une certaine limite de distances, la propriété de la lumière qui produit la plus forte impression sur l'organe de la vue est son intensité; mais, quand la lumière est suffisamment éloignée pour que l'angle sous-tendu par elle dans l'œil soit très petit, comme c'est généralement le cas dans les phares, l'intensité de l'impression faite par la rétine est proportionnelle seulement au pouvoir illuminant. Les recherches mathématiques de M. Barlow le conduisent à la conclusion que tous réflecteurs et lentilles de même diamètre ont le même pouvoir illuminant quand ils sont éclairés par la même lampe, et qu'en diminuant la distance focale et en interceptant plus de rayons, le pouvoir illuminant n'en est pas accru, mais simplement la divergence, et, par conséquent, la surface ou l'espace sur lequel il agit. Ce physicien procède ensuite à des recherches sur l'utilité des lentilles et des réflecteurs, et en conclut que les avantages qu'on obtient par l'emploi des premières ne résident pas dans leur perfection supérieure comme instrumens optiques, mais de ce qu'elles font un usage plus économique de la lumière, en ce qu'elles produisent moins de divergence dans les rayons

tant horizontalement que verticalement, et éclairent un bien plus petit espace à l'horizon. M. Barlow déduit ensuite des règles pour l'application des lentilles et des réflecteurs aux phares, suivant les situations particulières dans lesquelles ils sont placés et l'usage auquel on les destine. Il les divise ainsi en trois classes : 1° les *fanaux,* ou lumières d'avertissement, placés pour prévenir l'approche des vaisseaux; ceux-ci ne peuvent jamais être plus proches qu'à trois ou quatre milles; 2° les *guidons* ou feux placés pour guider les vaisseaux, qui doivent permettre qu'on les approche de très près; 3° les *phares* qui, suivant les directions respectives sur lesquelles on les aperçoit, doivent remplir les deux conditions précédentes. Dans la première classe, on exige un grand pouvoir illuminant et une longue durée de la période de plus grand éclat, avec un petit angle de divergence verticale; dans la deuxième, le pouvoir illuminant est moindre, mais il y a un plus grand nombre de divergences verticales, tandis que la durée de la période de plus grand éclat est d'une importance minime; enfin, dans la troisième, la réunion de toutes les propriétés est nécessaire; savoir : un grand pouvoir illuminant, une longue durée de la période du plus grand éclat et un grand angle de divergence verticale.

Cristaux trouvés sur le péritoine de l'homme. —M. R. Harisson, professeur d'anatomie et de physiologie à Dublin, vient de faire connaître cette découverte. Il assure avoir observé cinq à six fois le même fait, avec les mêmes circonstances. Ces cristaux, quoique très petits, sont très distincts; ils sont prismatiques et offrent des facettes claires et brillantes. Avant qu'ils soient séparés de la membrane, ils paraissent demi-transparens, à peu près de la même couleur du péritoine où on les découvre plutôt au toucher qu'à la vue. On les trouve principalement dans les régions inférieures de l'abdomen. Dans le premier cas, ils étaient en grande abondance sur les portions cœcale et iliaque du péritoine. Depuis, il les a trouvés dans les deux régions iliaques, dans la région ingui-

nale, le long du colon et de la partie antérieure du rectum, mais jamais sur la vessie: il en a vu aussi un petit nombre sur le mésentère et sur les circonvolutions qui terminent l'iléon; dans tous les cas, ils ont été très abondans dans les régions inguinales. M. Harisson n'en a point observé sur l'estomac, la foie, la rate et le duodénum, ni sur aucune autre partie du péritoine dans les régions supérieures de l'abdomen; dans la région inférieure de cette cavité, ils n'étaient pas bornés à la portion viscérale, quoique certainement ils s'y trouvassent en plus grande quantité que sur la portion latérale de cette membrane. Il les a trouvés en général sur des corps de femmes très âgées et très maigres. Un examen attentif lui a démontré que ces cristaux étaient intimement liés à la membrane par un pédicule très fin, mais assez résistant, ou une espèce de pellicule albumineuse qui se continuait du péritoine à la base du cristal sur lequel elle se perdait d'une manière si imperceptible qu'on aurait pu croire qu'ils étaient implantés dans les extrémités des vaisseaux exhalans. Ces cristaux lavés étaient très transparens et leurs surfaces polies; voici l'analyse qu'en a donné le docteur Apjolm : Ces cristaux, réduits en poudre, ont été traités par la potasse caustique, qui en a dégagé du gaz ammoniac et a laissé un résidu floconneux qui a été reconnu être de la magnésie. La solution alcaline neutralisée par l'acide acétique a donné par l'hydrochlorate de chaux un précipité blanc, insoluble dans l'eau, mais soluble sans effervescence dans les acides nitrique et chlorhydrique; il en résulte donc que ces cristaux étaient composés d'acide phosphorique, d'ammoniaque et de magnésie, dans l'état de phosphate ammoniaco-magnésien, comme celui que l'on trouve dans les voies urinaires. Le docteur Harisson termine ces curieuses observations en annonçant qu'il a reconnu le même fait sur la membrane arachnoïde d'un enfant de sept ans, mort hydrocéphale.

Sciences médicales.

De la guérison de la folie. — Si la folie n'a point encore

cédé aux efforts de la science, les guérisons plus nombreuses qu'on obtient chaque jour prouvent assez qu'ils ne sont pas sans résultat, ainsi que le constate le tableau dressé par M. Brown, médecin de l'hôpital des fous de Montrose. Il indique le chiffre proportionnel des cures obtenues sur 100 malades, les hospices dans lesquels ces cures ont été opérées et le nombre d'années pendant lesquelles les expériences ont été faites :

HÔPITAUX.	Nombre proportionnel des cures par année, sur 100 cas.	Nombre d'années pendant lesquelles ces cures ont été opérées.
Senarra (Milan)	58	25
Charenton	40	2
Salpétrière	34	12
Ivry	51	12
Retreat, Yorkshire	50	13
Lancastre	40	16
Glowcester	48	8
York	49	1
Bethlem, depuis 1748 jusqu'à 1794	28	5
Bethlem, 1813	49	1
Bethlem, depuis 1819 jusqu'à 1833	50	15
Wakefield	42	6
Stafford	45	10
Dundee	50	2
Perth	46	5
Hartford (États-Unis)	91	1

Voyez dans notre livraison de septembre, page 117, le tableau des aliénés dans les différentes villes de l'Europe, dressé par M. Brière de Boismont.

Statistique.

Nouvelle colonie formée en Australie. — Il y a quelques mois nous entretenions nos lecteurs de la situation de *Swan River,* établissement formé depuis six à sept ans sur le continent austral ; voici de nouveaux renseignemens qui nous parviennent sur une colonie plus récente formée dans la même contrée. L'activité que déploie l'Angleterre à jeter ses

enfans partout où se trouve un coin de terre propre à être mis en culture, est d'autant plus remarquable, que le gouvernement ne prend à ces établissemens qu'une part très indirecte.

Il y a plusieurs années, un plan avait été proposé au gouvernement anglais pour former une nouvelle colonie dans l'Australie méridionale. Porté aux nues par les uns, fortement attaqué par les autres, il obtint l'assentiment du parlement, et dans le cours de l'année 1836, la première expédition partit. Elle arriva au lieu de sa destination en janvier 1837, et les entrepreneurs viennent de publier un extrait des lettres qu'ils ont reçues des colons. Quoique cette correspondance présente, comme de raison, l'entreprise sous le point de vue le plus favorable, et qu'il faille, par conséquent, ne pas accorder aux détails qu'elle contient une foi trop implicite, elle pourra toutefois faire connaître, en général, l'état actuel de la colonie.

Les principaux établissemens sont formés sur la côte méridionale de l'Australie, au fond du golfe Saint-Vincent, par 35° environ de latitude australe et 139° de longitude E de Greenwich (137° du méridien de Paris).

Dans le golfe de Saint-Vincent, se trouve la baie Holdfast, où les premiers débarquemens ont eu lieu, et où l'on a formé le plan d'une ville qui portera le nom de Glenelg, d'après lord Glenelg, secrétaire-d'état pour les colonies. C'était là que se trouvaient pour le moment la plus grande partie des tentes et des colons; mais Glenelg n'est pas destiné à devenir la capitale de la nouvelle colonie. Cette capitale s'appellera Adélaïde, en l'honneur de la reine, épouse du roi Guillaume IV. Le site dont on a fait choix, est à six milles de la côte et à douze milles du mont Lofley. Le seul motif qui empêcha de prendre un lieu plus voisin de la mer, est le manque d'eau douce. Adélaïde sera située sur une petite rivière, dans une position délicieuse et parfaitement convenable à la capitale d'un grand pays. La campagne des environs est agréable et pittoresque.

Les colons, dont les lettres sont datées du mois de février et du commencement de mars, décrivent le climat comme fort

chaud dans cette saison, mais sec et sain. « Le sol, disent-ils, est un terrain noir, extrêmement fertile; le terrain est uni près de la mer, et légèrement ondulé par des collines à mesure qu'il s'en éloigne. Il n'y a pas beaucoup d'arbres dans les environs immédiats d'Adélaïde; de sorte que la terre y pourrait être cultivée immédiatement sans aucun des embarras qui accompagnent d'ordinaire le défrichement dans les pays neufs. Il paraît pourtant que, dans les premiers temps, l'intention des colons n'était pas de se livrer à l'agriculture, mais plutôt à l'éducation des troupeaux. En arrivant, ils avaient 17 bœufs, 4 vaches laitières, 2 taureaux, 9 vaches pleines, 3 veaux, 8 jumens, dont 5 pleines, 2 mulets et 1,600 moutons, dont 1,050 tant béliers que brebis. Vers la fin de février, il leur est arrivé encore 50 bœufs du Cap.

Aucun animal de proie ne se trouve dans le pays, à l'exception peut-être d'une espèce de chien sauvage dont les colons se plaignent, à cause du dégât qu'il fait dans leurs poulaillers. Ils avaient du poisson en abondance et des oiseaux sauvages de différentes espèces, tels que catacouas noirs et blancs, excellens, disent-ils, à mettre en pâtés; des pigeons sauvages, des perroquets et des cailles.

Le nombre des colons arrivés à Glenelg est de 1,300. Ils sont munis de farine, de porc et de toutes sortes de provisions pour deux ans au moins.

Les colons, malgré les privations inévitables de la position dans laquelle ils se trouvent, n'ont, depuis leur arrivée, éprouvé aucune indisposition sérieuse. Dans les premiers momens, ils étaient atteints d'ophtalmie; mais les symptômes en ont presque subitement disparu.

La correspondance s'exprime enfin très favorablement sur les naturels du pays, avec lesquels les colons vivent dans la meilleure intelligence. Ils les trouvent infiniment moins grossiers qu'on ne les leur avait dépeints, et ne témoignent pas pour les blancs cette crainte et cette méfiance qu'ils s'étaient attendus à trouver chez ces sauvages.

Économie rurale.

Agriculture en Russie.—L'empire moscovite est sans contredit de tous les pays de l'Europe le plus essentiellement agricole. Sur une population de 50,000,000 individus, 47,000,000 au moins sont occupés à la culture des champs. Une couche épaisse formée de débris végétaux couvre toute la partie sud de son immense territoire. C'est là l'une des causes principales de sa richesse. Cette couche, qui varie dans son épaisseur d'un mètre à un mètre et demi, offre dans toutes ses parties une fertilité si grande que nulle part il n'est besoin de couvrir la terre de fumier pour lui donner de la vigueur. Elle commence au nord de la Volhynie, franchit le Dnieper près de Kiew, puis s'élève vers Orel, de là vers Kalouger, au sud de Riazan, et, traversant le Volga entre Nijnii-Novogorod et Kazan, vient se terminer au sud de Viatka près de Perm, à la base de la chaîne escarpée des monts Oural. Elle se prolonge encore d'un côté vers la mer Noire, puis elle s'étend de Perm à Orenbourg, de là vers la mer Caspienne, embrassant ainsi dans un immense contour toute la partie du territoire qui est située entre Orenbourg et Saratow, et enfin, s'affaissant à Tsaritiga et à Kizliar sur le Terek, elle forme à l'endroit où elle se termine un vaste hémicycle autrefois occupé par la mer. Toute cette région présente une surface de plus de 65,000 lieues carrées géographiques; c'est plus que l'étendue totale de la France, de l'Espagne et des royaumes de Prusse réunis. Le seigle y rapporte vingt et même trente pour un; l'orge et l'avoine de 5 à 15; le froment de cinq à vingt. C'est elle qui fournit aux besoins de tout l'empire et qui rétablit l'équilibre entre la consommation et la production depuis le 40° et 60° de latitude nord, en versant chaque année dans tous les ports de l'Europe, par la Baltique et la mer Noire, pour une valeur de 4 millions sterling, excédant de ses produits.

Les provinces les plus fertiles de la Russie sont celles de

Kasan, de Nijni-Novogorod, de Penza, de Temboc et de Kourak. Les gouvernemens de Pétersbourg, d'Arckangel, de Vologda et de Perm sont les seuls dont la consommation soit au dessous de la production: Perm à cause des mines nombreuses que renferme son territoire; Pétersbourg à cause de sa population; Arckangel et Vologda en raison de la rigueur du climat. Dans tous ces endroits la culture du seigle et de l'orge jouit d'une grande faveur; le produit annuel peut en être évalué à 24,000,000 liv. sterling; cependant le blé précède l'orge et le seigle, c'est là ce qui constitue la principale richesse de la Russie. Année commune, on sème dans la Russie d'Europe 50,000,000 de chetwerts qui rapportent, terme moyen, de 167 à 200,000,000 chetwerts. Le plus beau seigle s'obtient dans le sud où l'industrie agricole se dégage depuis quelques années des préjugés et des anciennes habitudes qui comprimaient son essor, et commence à substituer aux instrumens grossiers de l'intérieur une charrue et une herse plus légères et plus commodes. Le chanvre et le lin viennent après l'orge et le seigle. Le chanvre se trouve en abondance dans les environs de Novogorod, de Tver et de Riga, et croît naturellement sur les bords du Volga, du Tereck et dans les monts Oural. Partout le lin est d'excellente qualité; les lieux où il se récolte sont les provinces centrales de la Russie et toutes celles qui touchent au littoral de la Baltique; mais le plus estimé est celui que l'on recueille sur les bords du Rama. Les exportations de ces deux articles se sont élevées dans ces dernières années au chiffre de deux millions sterling. Le tabac et le houblon sont cultivés dans plusieurs endroits, et notamment dans l'Ukraine, ainsi que dans les provinces du sud. Le houblon, dont la récolte est en grande partie destinée à l'exportation croît aussi à l'état sauvage, et sa qualité ne le cède en rien à celui du houblon cultivé. La culture de la vigne se présente sous un jour moins favorable; cette branche importante qui ne date que d'un siècle ne donne partout que des produits inférieurs. Les raisins d'Astrakan ne jouissent de quelque renommée qu'à cause de la saveur et

de la grosseur de leurs grains ; mais les vins qu'ils produisent, ainsi que les vins de la Crimée et ceux du Caucase, ne sont potables qu'autant qu'on les mélange avec des vins étrangers ou avec de l'eau-de-vie. Cependant, grace aux efforts du gouvernement, des améliorations, des plantations importantes conduites par des agronomes appelés de tous les pays vignicoles de l'Europe, donnent chaque jour à cette culture une extension nouvelle, et bientôt sans doute les vins de la Russie méridionale ainsi perfectionnés pourront entrer en lice avec les vins de Portugal, de France et d'Espagne.

Les ressources du sol russe ne se bornent point à la culture des céréales et de la vigne ; à côté d'elle est une autre industrie plus considérable, plus productive, et qu'un grand nombre de Russes lui préfèrent. Cette industrie est l'éducation du bétail. De vastes pâturages appelés steppes, où sont élevés presque sans frais des troupeaux magnifiques et nombreux, couvrent la plus grande partie de la surface de cette immense région. Ces steppes, qui forment deux oasis, l'un dans la Petite Russie, le second dans la contrée habitée par les Cosaques, commence à 25 lieues au sud de Kiew et Pavlovsk sur les bords du Don ; de là elle s'étend vers Taralo sur le Volga jusqu'aux portes de la ville d'Orenburg, et enveloppe ainsi d'un vaste réseau les contrées basses qui environnent la mer Caspienne. Tous ces terrains, mais particulièrement les terrains élevés, fournissent une nourriture abondante au gros bétail, tandis que les terres basses plus sablonneuses sont destinées à l'éducation du bétail et à celle des chameaux.

Malgré tant d'avantages naturels, les Russes n'ont point un goût prononcé pour les travaux agricoles. Le commerce semble mieux convenir à leur caractère versatile. Aussi en voit-on un grand nombre dans la force de l'âge déserter les campagnes et affluer dans les grandes villes, où, à force de persévérance, ils parviennent à fonder un petit établissement ou à élever une manufacture. A voir leur activité et leur courage, on dirait que les Russes sont doués de cette énergie mercantile et du génie des grandes entreprises qui distin-

guent les Anglais, mais un examen plus approfondi laisse bientôt apercevoir leur incapacité mercantile. Les Russes demandent en général des prix exagérés pour des articles d'une mauvaise qualité; ils possèdent l'art de l'imitation au dernier point, mais ils sont peu soucieux de donner aux articles qu'ils fabriquent ce qui en fait le plus grand prix. Ainsi leur coutellerie, quoiqu'en apparence aussi belle que celles des Sheffield, est réellement de la plus mauvaise qualité. Tels sont aussi leurs tissus de laine; ces tissus en général ont une finesse et un lustre qui ne laissent rien à désirer, mais la trame en est presque toujours pourrie et la couleur fugitive.

La nourriture du paysan russe comme celle de l'artisan, est d'une grande simplicité, très nutritive. Le pain qui en forme la base, noir, grossier, repoussant à la vue, possède un petit goût acidulé qui le rend agréable. Son bas prix (un farthing la livre) le met à la portée de tous. Les choux avec le pain forment le principal aliment du cultivateur. Ces choux, partout cultivés dans la perfection, sont à très bas prix; ils servent à faire une soupe dans laquelle on met quelquefois, dans les jours de fête, un morceau de lard, mais le plus souvent des moucherons, sorte d'insectes dont les bois de la Russie fournissent de nombreuses variétés, et que l'on fait sécher pendant l'hiver. A ces ingrédiens l'on ajoute de l'ognon, de l'ail, des cornichons confits dans le sel, et quelques herbes aromatisées, telles que le fenouil et le thym. Pour breuvage le paysan russe, à défaut de liqueurs fortes pour lesquelles il est très porté, boit du thé ou bien du *kroll*, liqueur légèrement acidulé, dont la saveur n'est point désagréable. Dans les contrées méridionales on boit du vin du pays. Le Cosaque du Don ne veut pas d'autre breuvage que son *vino maroska*, liqueur du pays dans laquelle il entre du jus de raisin, de groseille, de framboise et de l'eau-de-vie en grande quantité.

REVUE

BRITANNIQUE.

Économie Politique.

DES RESSOURCES DE LA PRODUCTION,

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, lorsque les grandes nations de l'Europe eurent accompli leur assimilation et consolidé leurs conquêtes respectives, on les vit tout à coup se demander avec inquiétude si leur agrandissement, si leurs acquisitions nombreuses, obtenues au prix de tant de sang, les avaient réellement enrichies. Dans quel état se trouvait l'Espagne avec ses immenses possessions, ses mines du Mexique et du Pérou? Elle était obérée. L'habile administration de Charles III put seule prolonger son agonie. La France, avec ses trente-trois provinces, formant un territoire compacte, protégée par d'excellentes frontières, baignée par les deux mers, sillonnée à l'intérieur par de grands fleuves, n'était pas dans une condition plus favorable : la banqueroute et la misère la menaçaient de toutes parts. L'Angleterre, qui avait déjà planté son drapeau victorieux dans les principales villes de l'Inde, était obligée de multiplier ses emprunts pour subvenir aux nécessités de la vic-

toire, en attendant que ses défaites en Amérique vinssent creuser le déficit.

Si de glorieuses conquêtes, si de nouvelles provinces ajoutées à la carte d'un état, n'augmentent que temporairement sa force, sa richesse, sa puissance, comment pourra-t-il donc les accroître d'une manière permanente? « Par le travail, par le sage emploi des ressources que la nature a mises entre les mains de chaque peuple, » répondirent presque simultanément, le comte de Campomanès, ministre de Charles III, en Espagne; le médecin Quesnay, en France; Adam Smith, fils d'un douanier écossais, en Angleterre. C'est depuis la publication des ouvrages de ces trois hommes remarquables, c'est de cette époque que datent les véritables études de l'économie politique, de cette science, qui se propose d'ordonner, de régulariser, de faire converger vers un centre commun, les forces actives de chaque nation. Les hommes les plus éclairés de l'antiquité et du moyen-âge, ne pouvaient pas porter leurs investigations sur ce point, eux, expression d'une société qui ne reconnaissait d'autres bases que l'esclavage et la conquête.

D'abord on ne s'entendit pas bien sur les mots, mais une grande vérité venait d'être proclamée : la suprématie du travail. Alors on vit la France, dont les instincts sont si prompts, et qui s'est toujours montrée si impatiente de réaliser toutes les théories, alors on la vit s'insurger pour demander les prérogatives attachées à cette puissance nouvelle; mais les nations de l'Europe, qui étaient restées étrangères au mouvement, effrayées de l'orage qui grondait, prirent les armes pour le combattre, et le triomphe de cette vérité (encore aujourd'hui contestée), la suprématie du travail, a fini par coûter autant de larmes et de sang que les erreurs qui avaient préoccupé les siècles précédens. Disons-le, toutefois, pendant que la lutte se trouvait ainsi engagée entre le bon et le mauvais principe, les hommes les plus éminens de toutes les nations travaillaient, dans le silence du cabinet, à populariser les vérités proclamées par la science nouvelle. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, même la Russie, comptent au nombre de leurs plus savans publicistes, les écrivains engagés dans cette sainte croi-

sadé. Leurs travaux et leurs publications n'ont pas été sans résultat.

En 1815, un grand mouvement s'opère en faveur de la civilisation pacifique : tous les gouvernemens se mettent à étudier les ressources de leur pays, et se montrent disposés à se faire de mutuelles concessions. De toutes parts, on dresse des statistiques, on stimule la production, on cherche à développer le travail, et le travail, secondé par ces faibles encouragemens, répare en peu de temps les désastres occasionés par vingt années de guerre. Mais bientôt la population se condense, la concurrence devient plus active, gène et contrarie les mouvemens de l'industrie ; le malaise se fait sentir ; la circulation des capitaux se ralentit, et les impôts de guerre pèsent toujours avec la même lourdeur et la même inégalité sur les différentes branches de l'industrie. Les ateliers sont abandonnés, et les classes ouvrières sont réduites aux abois. Pour atténuer le mal, l'Angleterre est obligée d'augmenter sa taxe des pauvres : on s'alarme, on s'inquiète, et c'est au milieu de l'anxiété publique que Malthus vient jeter sa déplorable théorie des principes de la population. « La terre, disait-il, ne peut plus nourrir ses enfans. » Un seul homme, Godwin réfute cet abominable système, mais en philosophe : que peuvent des phrases contre des chiffres aux yeux de la multitude? La théorie de Malthus est partout acceptée. Les philanthropes s'en emparent : ils organisent l'aumône privée et la charité publique ; et, pour arrêter cette fatale calamité de l'accroissement de l'espèce humaine, il y eut des écrivains assez osés, qui allèrent jusqu'à proposer l'infibulation. Cependant, au milieu de toutes ces misères, de grandes fortunes s'élevaient ; l'aisance pénétrait dans les classes moyennes de la société ; les expéditions commerciales devenaient plus nombreuses ; le revenu public augmentait. Mais l'aveuglement était tel que personne ne put remonter jusqu'à la source de ce désordre, ni reconnaître la véritable cause de cette monstrueuse anomalie : *l'inégale répartition des produits du travail*. Cet aveuglement existe encore.

« Le travail de chaque nation, dit Adam Smith, est le prin-

cipe de toutes les richesses qu'elle consomme et de toutes les aisances qu'elle possède. » Mais les travailleurs voient ordinairement ces richesses s'écouler de leurs mains pour remplir celles des autres. Ceux qui font venir le blé, qui confectionnent nos vêtemens, qui construisent toutes les maisons, sont le plus mal nourris, le plus mal logés, le plus mal vêtus; tandis que ceux dont les têtes et les bras restent oisifs, ont pour leur lot l'indépendance, l'aisance et souvent la richesse. C'est cette injustice flagrante qui existe dans la répartition des produits du travail qui a donné naissance aux sociétés coopératives, aux essais de Rapp et de Owen; enfin à la formation des Saint-Simoniens en France; mais ces expériences étaient trop excentriques pour exercer la moindre influence sur l'esprit de la société. Les premiers économistes et tous ceux qui les ont suivis ont bien indiqué que les produits du travail devaient être distribués entre tous ceux qui y prenaient part, mais sans désigner la quotité afférente à chacun d'eux; la répartition de l'impôt, problème connexe à celui de la division des produits du travail, n'a même été traitée que fort succinctement. Il appartient à notre époque ou à celles qui la suivront de résoudre ces deux grands problèmes, dont la solution aura la plus grande influence sur l'avenir des nations.

Il est bien évident que, dans la répartition actuelle des produits du travail, le propriétaire ou le possesseur du capital s'est réservé la plus forte part, et qu'il n'a laissé au travailleur que la portion qui lui était indispensable pour vivre, souvent même elle est insuffisante : c'est ce qui explique la co-existence permanente de la misère, à côté de la richesse, et cette hostilité instinctive des travailleurs contre les propriétaires. Aujourd'hui la propriété telle qu'elle est constituée, protégée outre mesure par les lois, est la souveraine arbitre des destinées de tous les peuples. Se déchargeant de l'impôt sur le consommateur, sans responsabilité directe, sans obligation, entourée de considération, d'honneurs et de priviléges, elle vit dans la plus complète insouciance, et ne retire qu'une faible partie des ressources que la Providence a mises

entre ses mains. On se plaint de toutes parts de l'exubérance de la population; mais il faudrait se plaindre, au contraire, du mauvais parti que tirent les propriétaires de leurs richesses. Les agronomes les plus éclairés de la France et de l'Angleterre, sont convaincus, par suite d'expériences nombreuses, que le sol de ces deux pays, malgré les progrès qui ont été réalisés, pourrait produire le double de ce qu'il donne aujourd'hui, si la culture était mieux entendue, si les rapports qui existent entre le propriétaire et le laboureur étaient mieux balancés. Les mêmes observations ont été faites pour l'industrie manufacturière. La production n'est donc pas en arrière du progrès de la population, comme le disait Malthus : ce sont les obstacles qu'on y apporte qui la rendent insuffisante.

Dans l'état présent des choses, l'examen de ces deux questions : 1° la répartition de l'impôt; 2° la division des produits du travail entre tous ceux qui y prennent part, nous a paru offrir un grand intérêt. Mais avant de nous livrer à ces recherches, avant d'indiquer les avantages que la société pourrait obtenir d'une meilleure rétribution du travail, il importe de constater quel est le parti que la France et l'Angleterre ont tiré, sous l'influence de la constitution actuelle de la propriété, des moyens de production qui leur sont départis. Ces études préliminaires, quoique longues, méritent de fixer toute notre attention. Dans cet article, nous ne passerons en revue que les résultats de la production agricole.

La France agricole se divise en dix régions : la première ou la région du nord-ouest comprend le Finistère, les Côtes-du-Nord, le Morbihan, l'Ile-et-Vilaine, la Manche, le Calvados, l'Orne, la Mayenne, la Sarthe. La seconde est la région du nord, elle compte onze départemens; savoir : le Pas-de-Calais, la Somme, le département du Nord, la Seine-Inférieure, l'Oise, l'Aisne, l'Eure, l'Eure-et-Loire, la Seine-et-Oise, la Seine, la Seine-et-Marne. C'est la plus riche : sur une superficie totale de 6,053,000 hectares, elle possède 1,550,000 hectares de bon terreau. La troisième région ou région du nord-est se compose des Ardennes, de la Marne,

de l'Aube, de la Haute-Marne, de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe, des Vosges, du Haut et du Bas-Rhin. Sur 5,787,504 hectares qui forment sa superficie totale, elle a 871,878 hectares de riche terreau et 1,323,300 hectares de landes, bruyères et montagnes. Vient ensuite la région de l'ouest, qui compte neuf départemens; savoir : la Loire-Inférieure, le Maine-et-Loire, l'Indre-et-Loire, la Vendée, la Charente, la Charente-Inférieure, les Deux-Sèvres, la Vienne, la Haute-Vienne ; 5,822,796 hectares dont 635,019 hectares de montagnes, landes et bruyères et 375,000 hectares de riche terreau forment sa superficie totale. La cinquième région ou région du centre comprend le Loir-et-Cher, le Loiret, l'Yonne, l'Indre, le Cher, la Nièvre, la Creuse, l'Allier, le Puy-de-Dôme; ensemble, neuf départemens, dont la superficie totale est de 6,192,781 hectares, mais qui ne possèdent que 887,401 hectares de qualité supérieure. La sixième région ou celle de l'est, se compose de la Côte-d'Or, de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura, de la Saône-et-Loire, de la Loire, du Rhône, de l'Ain, de l'Isère. C'est avec la région du nord, la plus riche en bonnes terres; sur une superficie totale de 5,441,554 hectares, elle a 1,072,333 hectares de terres fertiles. La septième région ou région du sud-ouest comprend la Gironde, la Dordogne, le Lot-et-Garonne, les Landes, le Gers, les Basses-Pyrénées, les Hautes-Pyrénées, la Haute-Garonne, l'Arriége; 6,238,270 hectares forment sa superficie totale, dont 769,137 hectares de bonnes terres. La région du sud ou la huitième, se compose de la Corrèze, du Cantal, du Lot, de l'Aveyron, de la Lozère, du Tarn-et-Garonne, du Tarn, de l'Hérault, de l'Aude, des Pyrénées-Orientales. Sa superficie est de 5,677,045 hectares, dont 590,236 hectares de riche terreau. La neuvième région ou région du sud-est comprend neuf départemens; savoir : la Haute-Loire, l'Ardèche, la Drôme, le Gard, Vaucluse, les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, les Bouches-du-Rhône, le Var. C'est la moins riche de toutes en terres fertiles. Sa superficie est de 5,128,364 hectares, sur lesquels on

compte 3,414,307 hectares de bois, montagnes, landes et bruyères, et 326,810 hectares de riche terreau. La dixième région se compose d'un seul département, c'est la Corse; 875,000 hectares, dont 800,000 hectares de montagnes et 75,000 de bonnes terres, forment sa superficie totale.

Rien de plus varié que le sol de la France. Dans la première région, les terres arables sont généralement peu profondes, mais partout les vallées forment d'excellentes prairies susceptibles d'acquérir un haut degré de fertilité. La deuxième région est un pays de plaines, à part pourtant les falaises de la mer et de la Seine, et l'arête qui s'étend de Formerie au Hâvre. Ces plaines d'un niveau à peu près égal, sont séparées par des collines dont le sommet est couronné de pâtis et de bois. Dans la troisième région sont de toutes parts des montagnes élevées et d'immenses étendues de terrain en nature de bruyère et de friche; l'étendue totale du département de la Haute-Marne sur une superficie de 625,043 hectares, a 485,000 hectares de montagnes. Les Vosges ont une moitié de leur étendue en plaines, et les montagnes occupent le reste; des dépôts d'alluvions anciennes et modernes qui s'étendent vers la plaine, en formant des bandes d'une nature infiniment variée, composent en général le sol des terrains plats. Ces trois régions réunies présentent une superficie totale de 17,400,000 hectares, dont 3,328,000 hectares de terres très riches.

Le deuxième groupe ou les trois régions de l'ouest, du centre et de l'est qui le composent, donne les mêmes résultats. Le terrain de la région de l'ouest est partout cultivé ou cultivable. Dans la Charente, les côtes et côteaux plus ou moins élevés n'ont qu'une légère couche de terre végétale, recouvrant des bancs de gravier d'inégale profondeur. Des minerais de diverses espèces y abondent. La couche de terre végétale qui recouvre le sol de la Haute-Vienne se compose d'une argile formée du détritus des terrains primitifs. Cette argile est plus ou moins fine. Dans la région du centre, les côteaux sont plantés en bois et en vignes; les prés sont formés de terreau, et leur rapport est aussi considérable

que celui des meilleurs terrains. Le Puy-de-Dôme, qui se trouve placé dans cette région, se compose de 797,238 hectares, dont les trois quarts sont en montagnes. Le revenu de ce département est estimé de la manière suivante : sol riche, 1,833,000 fr.; sol calcaire, 3,280,740 fr.; sol composé de gravier, 350,050 fr.; sol sablonneux, 7,962,405 fr.; sol argileux, 465,000 fr., et sol mélangé, 543,024: ensemble, 16,693,859 fr. Dans la région de l'est, le sol est en partie pierreux et ferrugineux; on y trouve de bonnes terres au nord, à l'est sont des montagnes élevées dont la cîme est couronnée de belles futaies de sapin; au sud-est, des sommets moins escarpés et des terrains à base calcaire, revêtus d'une couche superficielle de bonne terre végétale; enfin au sud-ouest, des marais étendus, de nombreux étangs et quelques terres propres aux céréales. La superficie totale de ce groupe est de 16,556,560 hectares, dont 2,335,000 hectares de riches terres.

Les trois régions suivantes : celle du sud-ouest, du sud et du sud-est embrassent une étendue de 17,050,000 hectares, dont 1,686,000 hectares de bonnes terres. C'est la contrée des arbres verts et des troupeaux, des bruyères et des pins maritimes. Dans la région du sud-ouest, les parties accidentées sont ou des dunes non habitées ou des champs de céréales et de vignes; presque partout le gravier entraîné sous les eaux en raison de la rapidité des pentes couvre le sol. Les montagnes comprennent toute espèce de culture, mais les frais en sont considérables et le produit presque nul. Dans la région du sud, le fond de toutes les vallées est un sol de gravier ou d'alluvion, recouvert en général de coulées volcaniques. Tout le Cantal, le Lot, la Lozère et l'Hérault sont hérissés de montagnes dans lesquelles on cultive l'amandier, l'olivier, le châtaignier et les céréales; et dans les vallons, on trouve des bois, des prés, des jardins et des vignes d'un grand rapport. Le sol de la région du sud non moins varié, est sillonné de vallées profondes, recouvertes d'une couche de lave, de pouzzolane et de basalte. Les terres cultivées situées sur les pentes escarpées des montagnes sont soutenues par d'in-

nombrables murailles dont l'entretien est fort coûteux. Ces montagnes sont en général arides, déboisées ou couvertes de bruyères.

Reste la dixième région ou la Corse. Toute sa surface, à l'exception des plaines de Mariana et d'Aléria, est couverte de montagnes dont les flancs et les vallées qu'elles forment sont susceptibles d'être cultivés avec succès; on y rencontre aussi d'excellentes prairies pour les troupeaux.

Moins considérable, mais beaucoup plus accidentée que celle de la France, la superficie de la Grande-Bretagne est rangée en vingt-deux régions. L'Angleterre et la principauté de Galles réunies en comptent sept. La première, remarquable par la froidure et les variations de son climat, comprend la totalité du Cumberland, du Westmoreland, du Lancashire et une partie des comtés de Northumberland, de Durham, d'York, de Chester, de Stafford et de Derby. La deuxième est bordée à l'ouest par les montagnes de la principauté de Galles, à l'est par les collines du Staffordshire, du Warwickshire et de l'Oxfordshire; au sud par les collines calcaires du Wiltshire et de Sedmore dans le Somersetshire. La troisième région, plaine fertile et plate, est terminée au nord et au sud par des montagnes; les fermiers qui l'exploitent sont intelligens, laborieux, actifs, entreprenans. La quatrième région ou la région de l'est, consacrée presque exclusivement à l'engrais du bétail, comprend de vastes marais et les terres sablonneuses des comtés de Lincoln, de Northampton, de Cambridge, de Huntingdon, de Norfolk, de Suffolk et d'Essex. La région du sud-est, ou la cinquième, située aux portes de Londres, dépend en partie, sous le rapport de son agriculture, des besoins de la métropole; dans les montagnes calcaires qui en forment les limites, on élève des troupeaux considérables de moutons. La sixième région, ou la région du sud-est, a deux cents milles de longueur, et s'avance dans l'Atlantique, couverte de montagnes et de gorges profondes où l'on engraisse de nombreux troupeaux. La septième est le Pays de Galles, contrée humide et mon-

tagneuse, où l'agriculture, dans toutes ses branches, est loin de se présenter sous un jour aussi favorable qu'en Angleterre.

L'Écosse compte trois grands districts agricoles. Le premier, le plus fertile, s'étend des frontières de l'Angleterre jusqu'aux bords du Forth et de la Clyde; le second embrasse toute l'étendue comprise entre les bords de la Clyde et du Forth jusqu'à la grande chaîne des lacs qui part d'Inverness et se prolonge jusqu'à l'île de Mull : ce district est remarquable par la fertilité de son sol d'alluvion La troisième région comprend la totalité du pays qui est situé au nord du canal calédonien et des lacs. Ce district, sauvage et montagneux, ne produit que du bétail noir et des moutons. Dans le Berwickshire, le Lothian et le comté de Fife, l'habitant s'adonne de préférence à la culture du blé, bien qu'en général le climat de l'Écosse ne soit pas favorable au froment.

L'Irlande est la contrée des montagnes, des fondrières et des lacs; divisée en neuf districts agricoles, elle embrasse, dans la première région, les plaines de l'Antrim, la partie orientale du Tyrone, les Dunes, Armagh, Monaghan et Covan; on y cultive la pomme de terre. Le second district comprend la partie nord de l'Antrim, le Londonderry, le nord et l'ouest du Tyrone, et tout le Donegal. Le blé et le beurre sont les produits les plus importans de ce district. La troisième région s'étend au nord de Fermanach; les fermes y sont assez grandes; la culture des céréales, et principalement celle de l'avoine, y est bonne. Sligo, Mayo, Galway, Clare, Leitrim et une partie du Roscommon, forment le quatrième district. L'avoine, l'orge et le blé sont cultivés sur une grande échelle dans cette partie, mais le labour s'y fait généralement à la pelle. Le cinquième district comprend Limerick, Kerry, le nord de Cork et le comté de Waterford; les fermiers s'y livrent à l'engrais du bétail, et l'on y trouve des fermes de douze hectares exploitées en société. La partie sud de Cork forme le sixième district; les fermes y sont petites. Le septième district embrasse une partie du Tipperary et les comtés du Roi et de la Reine; c'est la partie la mieux

cultivée de l'Irlande. Wexford et une portion du Wicklow constituent le huitième district; enfin le neuvième comprend le nord de Kilkenny, Kildare et les terres cultivées du Westmeath et du Meath; on y trouve un grand nombre de fermes de cinq à vingt acres.

DIVISION AGRICOLE DU ROYAUME-UNI :

Terres labourables et Jardins	7,755,000 hectares.
Prairies et Pâturages	10,956,000
Terrains vagues susceptibles d'amélioration	6,002,000
Terrains non susceptibles d'amélioration	6,351,000
Total	31,064,000 hectares.

Ici l'on voit que, sur 31,000,000 d'hectares formant la superficie totale du Royaume-Uni, l'agriculture anglaise en exploite 24,500,000 ou les 4/5. La même proportion existe pour l'agriculture française; sur une superficie totale de 52,768,000 hectares, elle en met en culture 40,000,000 en terres labourables, vignes, prairies et bois, ou les 4/5 de l'étendue totale. En voici le tableau relevé sur des documens officiels :

DIVISION AGRICOLE DE LA FRANCE.

Terres labourables	25,559,000 hectares.
Prés	4,834,000
Vignes	2,135,000
Bois	7,422,000
Vergers, Pépinières, Jardins	644,000
Landes, Pâtis et Bruyères	8,824,000
Étangs, Abreuvoirs, Irrigations	209,000
Canaux de navigation	2,000
Propriétés bâties	241,000
Routes, Chemins, Rivières, Lacs, Forêts et Domaines non productifs, Bâtimens publics, Églises, Cimetières	2,896,000
Total	52,768,000 hectares.

La division agricole de la France et de l'Angleterre, la nature de leur sol et leur fertilité relative nous étant bien connues, examinons maintenant les résultats obtenus dans l'un et l'autre pays, ainsi que les divers systèmes de culture qui y sont en usage.

L'agriculture anglaise a fait d'immenses progrès dans ces dernières années, et surtout depuis 1813. Alors la commission chargée par la Chambre des Communes de faire une enquête sur la situation du commerce des céréales posait en fait dans son rapport que l'agriculture avait accru d'un quart la production du royaume. Depuis cette époque, le sol aujourd'hui régénéré donne un produit quintuple de celui que le cultivateur obtenait autrefois. Les fermages ont partout doublé; et dans l'Essex et le Berckshire, il est des endroits où il s'est élevé à cinq fois sa valeur primitive. D'immenses concessions de terre ont été faites à l'agriculture, et, grace à cette sage mesure, de vastes marais auxquels le fermier, il y a vingt ans, n'aurait osé confier ses semences, produisent aujourd'hui le plus beau froment du pays.

Parcourez les différentes parties de l'Angleterre et vous y verrez la cultûre des céréales être l'objet d'une attention spéciale. Les comtés de Kent, d'Essex, de Suffolk, de Rutland, d'Heresford et de Berk, par la quantité et la qualité de leur froment jouissent d'une juste célébrité. Dans les bonnes années, le poids d'un quarter (2,90 hect.) varie de 480 à 500 livres; 13 livres de grain donnent 24 livres de paille. Le poids de la paille est presque toujours le double de celui du grain. Le seigle qui, en 1765, nourrissait un septième de la population, n'est plus cultivé que dans le Northumberland et le Durham. L'orge, grace aux distilleries, a pris un développement considérable. Dans la principauté de Galles, le Westmoreland et le Cumberland, on le mêle avec du froment pour en faire du pain. Dans le Norfolk, où sa culture est mieux entendue, on le sème avant les navets, et la récolte commence avec celle du froment. Le produit varie de 20 à 64 boisseaux par acre (0,40 hect.) La récolte ordinaire est de

28 à 40 boisseaux (8 boisseaux font un *quarter* ou 2,90 h.). Le poids flotte entre 50 et 54 l. L'avoine, comme l'orge, forme un des principaux produits de l'agriculture anglaise. Ce grain réussit très bien dans les terres grasses et fortes où l'on a ensemencé du trèfle. Son produit varie beaucoup. Ainsi l'on voit des terres ne donnner que 5 boisseaux qui, dans une récolte suivante, rapportent jusqu'à 20, 60, 70 et quelquefois 80 boisseaux par acre. Le poids est de 35 à 45 liv. le boisseau. Le trèfle jaune et rouge, la luzerne et le sainfoin sont cultivés avec un grand succès dans les districts de l'est, du sud et du nord, dans les montagnes des comtés de Dorset, de Hants, de Wilts, de Surrey, de Sussex et de Kent. La pomme de terre est partout. L'Irlande, dont le sol humide est excellent pour ce végétal, en produit plus à elle seule que toute la France entière. Le Lancashire et le Cheshire, mais surtout le Northumberland et le Northampton sont renommés pour la culture du navet. La carotte, long-temps reléguée dans les terres sablonneuses du Suffolk, a pris une grande extension, aujourd'hui que les fermiers ont reconnu l'utilité de ce végétal pour la nourriture des chevaux. Le lin et le chanvre viennent mal; aussi cette culture ne jouit-elle d'aucune faveur. Le houblon, au contraire, malgré les variations considérables de son produit, est cultivé sur une grande échelle dans toutes les parties du royaume. En 1826, le produit du houblon était de 57,227,000 £; en 1834, l'Angleterre et la principauté de Galles ont 51,280 acres ensemencés de houblon, lesquels rapportent au fisc 330,000 £. Les poires et les pommes se trouvent dans tous les comtés en quantité suffisante; les comtés de Devon, d'Heresford, de Worcester, de Gloucester, de Monmouth et de Sommerset produisent des quantités considérables de cidre. Voilà le tableau aussi résumé que possible des principaux produits de l'industrie agricole de l'Angleterre.

L'agriculture, en France, a fait aussi de notables progrès. Depuis 1815, des quantités considérables de terres en friche ont été rendues à la culture; d'autres ont été améliorées.

L'hectare de froment, qui ne donne en 1815 que 8 hect. 59 l. 40 c., ne produit pas moins de 10, 12 et 13 hectolitres dans les années qui suivent. Dans le même intervalle, la culture du méteil, du seigle, de l'orge, du sarrasin, du millet, du maïs, de l'avoine, des légumes et des pommes de terre prend une extension remarquable. En 1815, l'étendue des terres ensemencées en grains de toute nature était de 13,279,301 hectares et de 558,955 hectares pommes de terre; elle s'est élevée, en 1835, à 14,888,385 hectares de grains de toute nature, et à 803,354 hectares pommes de terre. C'est près de deux millions d'hectares conquis sur les terres incultes. Mais le progrès de l'industrie agricole de la France ressort mieux encore du rapport qui existe entre la consommation et le produit de la récolte en 1815 et 1835. En 1815, la population de la France est de 28,998,680 individus et la récolte peut à peine suffire à ses besoins, tandis qu'en 1835, la population étant de 32,563,665 individus, le produit de la récolte, outre les besoins de la population, présente un excédant qui a permis encore à l'agriculteur d'exporter des quantités importantes de grain à l'étranger.

Tandis que la betterave couvre déjà un espace de plus de 60,000 hectares; que les vignobles ont presque doublé leur surface, la culture du houblon commence à s'acclimater en France : c'est dans les Vosges, l'Alsace, sur divers points du département de la Meurthe et dans la Lorraine que sont situées les principales houblonnières de ce pays. Dans la Lorraine, cette culture prospère partout où elle a été établie avec un peu d'intelligence. Voici quels ont été les résultats obtenus par M. Mathieu de Dombasle, dans ce genre de culture à sa ferme de Roville, qui est située dans cette partie de la France. Depuis 1822 jusqu'en 1835, M. Dombasle a dépensé pour sa houblonière 14,257 fr. tant en houblon qu'en replants, fagots, tiges, défoncemens, perches, fils de fer, loyer, engrais, combustible, travaux d'attelage et frais de culture jusqu'à la récolte, et le produit brut a été de 24,601 fr. pour les trois exercices : différence nette 10,343 fr. D'après

cette évaluation, la dépense moyenne d'un hectare par année a été de 801 fr., et le total du rapport d'un hectare de 1392 fr., ce qui donne net de profit 591 fr.

La culture du colza, grace à plusieurs agronomes distingués, et notamment à celui dont nous venons de citer le nom, commence aussi à prendre une certaine extension. Cette culture ne jouit pas d'une grande faveur auprès des agronomes : on la croit généralement plus dispendieuse que celle du blé; cependant M. Dombasle, dans les comptes de sa ferme de Roville, vient de prouver que la dépense totale, par hectare de colza, prise sur une moyenne de six années, n'est dans sa ferme que de 259 fr. 85 c., au lieu de 294 fr. que coûte le blé. La récolte de la betterave, sur cette ferme, a été de 17,495 kilog. par hectare, terme moyen pendant sept années. Mais dans les sols riches des environs de Lille et de Valenciennes, le produit moyen est souvent de 35,000 kilogrammes par hectare.

Les importations et les exportations des céréales ont dû naturellement se ressentir de ce progrès, c'est ce qui a eu lieu. Avant 1832 la prohibition pesait sur les blés étrangers; les seules quantités introduites provenaient des saisies ou des déficits d'entrepôt, objet de condamnation contre les détenteurs, ou bien des grains avariés par accident et jugés hors d'état d'être réexportés. Les importations, dans la plupart des départemens frontières, étaient presque nulles. Les départemens frontières de la Gironde, des Landes, des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées, de l'Arriége et de la Haute-Garonne, n'avaient reçu que 121,556 quintaux de blé depuis 1819 jusqu'en 1832. Mais alors la législature vote une loi qui admet les blés étrangers à la consommation, et dans le courant de 1833 5,282 hect. sont importés en France au prix moyen de 18 fr. 87 c. l'hect. Ces importations qui s'opèrent par la Seine-Inférieure, les Bouches-du-Rhône, la Corse, le Var, la Meuse, la Moselle et le Bas-Rhin ne portent aucun préjudice aux exportations; dans le courant de la même année elles s'élèvent à 37,187 hect. au prix moyen de 18 fr. 07 c.:

ensemble 671,960 fr. La France exporte en outre dans la même année 33,724 hect. de riz et de maïs, 8,900 hect. d'avoine, 37,501 hect. d'autres grains et 13,765,000 kilog. de farine, et dans les six premiers mois de l'année 1834 le chiffre des importations de froment s'élève à 1,319 hect. au prix moyen de 16 fr. 15 c., tandis que les exportations sont de 23,558 hect. au prix moyen de 14 fr. 61 c. A ces chiffres il faut ajouter 5,200 hect. de riz et de maïs, 2,120 hect. d'avoine, 12,301 hect. d'autres graines, et 6,336,000 kilog. de farine. Enfin, en 1835, l'exportation des céréales de la France a été de 29,124,000 fr, tandis que les importations n'ont pas dépassé 8,015,000 fr.

Différence en faveur de la France, 21 millions.

Par suite de ce progrès, le prix des grains a subi également d'importantes modifications. Pendant les vingt années antérieures à 1815, le prix moyen du froment a été de 24 à 25 fr. l'hectolitre; depuis cette époque, il fléchit constamment et se tient généralement entre 20 et 21 fr. Ce sont les deux régions du nord-est et de l'est qui depuis 1815 donnent les moyennes les plus fortes; les Ardennes, la Marne, l'Aube, la Haute-Marne, la Meuse, la Moselle, la Meurthe, les Vosges, le Haut et le Bas-Rhin, ainsi que les départemens de la région de l'ouest fournissent les moyennes les plus faibles. Ces moyennes sont pour les plus élevées, région du nord, en 1817, 44 fr. 02 c. l'hect; région de l'est, même année, 43 fr. 05 c.; pour les plus faibles, région de l'ouest, 1835, 13 fr. 67 c. l'hect.; région du nord-est, 1834, 12 fr. 51 c. En 1835, dans la première région, la moyenne que nous trouvons portée à 14 fr. 39 c. l'hect. est de 14 fr. 77 c. l'hect. pour la seconde, de 12 fr. 79 c. pour la troisième, de 13 fr. 67 c. pour la quatrième, 14 fr. 74 c. pour la cinquième, 15 fr. 04 c. pour la sixième, 16 fr. 38 c. pour la septième, 17 fr. 05 c. pour la huitième, 19 fr. 16 c. pour la neuvième, et 19 fr. 16 c. pour la Corse. Enfin, en ce moment, le prix du pain blanc de première qualité est, à Paris, de 63 cent. les 2 kilog., correspondant à un peu moins de 5 d.3/4 par pain de 4 livres anglaises,

tandis que le prix du pain de première qualité à Londres est en ce moment de 9 d. les 4 livres; le pain est donc de 58 1/2 pour cent plus cher à Londres qu'à Paris. Cette différence se trouve encore dans le prix du blé; le prix le plus élevé du blé de première qualité est, à Paris, de 50 fr. les 159 kilog., ce qui répond à 35 sh. 3 d. le sac de 280 livres poids anglais; et le cours le plus élevé de la farine de première qualité à Londres étant de 52 sh. le sac, il en résulte que la farine est de 47 1/2 pour cent plus chère à Londres qu'à Paris.

Qui ne croirait, en voyant ces résultats, que l'agriculture française est supérieure à l'agriculture anglaise. Cependant, si l'on compare les résultats généraux donnés par les deux pays, on revient bientôt de cette erreur. En France, un hectare bien cultivé et semé en froment donne de 13 à 14 hectolitres, terme moyen. En Angleterre, la même étendue de terrain rapporte jusqu'à 20 hectolitres. Ici l'hectare d'orge donne 30 hectolitres, là il n'en produit que 14. La culture de la pomme de terre, du méteil, de l'avoine en France présente la même infériorité. Dans cette contrée l'hectare donne généralement de 12 à 13 hect.; l'hectare anglais de 20 à 22 hect. En résumé, la superficie totale de la France est à celle de l'Angleterre comme 5 est à 3, et le produit total de l'agriculture anglaise donne 5 milliards 420 millions, tandis que celui de l'agriculture française n'est que de 4 milliards 500 millions. Reste à expliquer pourquoi, l'agriculture anglaise étant supérieure à l'agriculture française, le blé français est livré à la consommation à 50 pour cent meilleur marché que le blé d'Angleterre. Cette différence provient d'abord des droits exagérés qui pèsent sur les blés de production étrangère, et de la préférence que l'agriculteur anglais donne à ses prairies et à l'élève du bétail sur la culture du blé; préférence qui, rendant le blé fort rare, en augmente naturellement le prix.

Dans tous les temps, à toutes les époques, la grande culture a joui d'une faveur signalée dans le Royaume-Uni. Déjà, vers la fin du onzième siècle, la conquête avait réuni les terres et en avait formé de vastes héritages. Les luttes sanglantes de

la réforme, au dix-septième siècle, la révolution qui plaça la souveraineté dans les mains du parlement, et dans le dernier siècle la vente des biens communaux agrandirent encore la propriété. Les guerres de la Grande-Bretagne, pendant ces derniers temps, les secousses tant intérieures qu'extérieures qui ont souvent ébranlé sa puissance, n'ont point modifié ce système; l'esprit des grandes exploitations comme celui des grandes entreprises est resté dans les mœurs et les institutions des habitans de cette contrée industrieuse. Aussi, grace à ce système, à cet esprit, l'Angleterre, et notamment le Wiltshire et le Dorsetshire (1), sont-ils couverts de fermes d'une immense étendue, car les lois qui régissent les transferts de la propriété territoriale sont tellement complexes et présentent de si grandes difficultés que celui qui est tenté d'acquérir des biens-fonds recule souvent devant elles.

En France, les choses se passent autrement. C'est là le pays de la petite culture par excellence. Après et avant la révolution ce système a toujours dominé. Avant 1789 on voit en effet l'aristocratie dissiper ses richesses immobilières en dépenses extravagantes, puis, lorsqu'à la révolution le tiers-état fait main-basse sur ces biens, ainsi que sur ceux du clergé et des corporations, on divise le tout en 452,000 lots représentant chaque une valeur moyenne de 3,000 fr. Ce morcellement continue sous l'empire et sous la restauration, en dépit des efforts de Napoléon et des Bourbons pour reconstituer la propriété. Le premier crée les majorats, les seconds veulent rétablir les substitutions; mais vains efforts! les grands domaines qui restent encore excitent l'avidité d'une foule de banquiers, d'agens d'affaires et d'industriels enrichis, ces domaines sont achetés et débités au poids de l'or. Les plus beaux sont aussitôt disséqués en lots d'un ou deux arpens, les châteaux sont démolis, les matériaux sont vendus à l'un,

(1) Il en est une dans ce comté dont le revenu est estimé à 100,000 £. Mais une ferme, pour être exploitée avec avantage, ne saurait dépasser deux cents hectares.

les bâtimens à l'autre ; cent propriétaires se trouvent posséder le domaine qui, pour être exploité avec avantage, n'aurait eu besoin que d'une seule volonté, d'une seule main ; en un mot, le système de morcellement se poursuit avec une telle persévérance que les 452,000 lots qui formaient à l'époque de la révolution les biens des émigrés sont aujourd'hui divisés entre plus de 3,000,000 d'individus, et la propriété de la France ne compte pas moins de 10,806,682 propriétaires et 123,360,338 parcelles ; funeste manie qui est poussée si loin que l'on a vu une propriété de 2 hectares 75 ares et 98 centiares, étendue déjà insuffisante pour être exploitée avec avantage, être divisée en 28 lots dont le plus considérable n'a pas plus de 12 ares 1/2, tandis que le lot le moins élevé consiste en 1 are 1/2.

Mais ce n'est pas tout, lorsqu'un grand domaine échappe à cette dissection, il est à son tour morcelé par la culture ; on le distribue en petits lots pour l'affermer, tout comme on le ferait pour le vendre, et cela par la même raison, car une terre de moyenne étendue n'est ainsi morcelée que parce que le possesseur compte sur la concurrence des acheteurs au détail. Eh bien ! il en est de même pour une petite ferme. Le propriétaire espère en divisant sa propriété que le nombre des concurrens qui se la disputeront sera toujours très grand, et naturellement que le prix du fermage en deviendra plus élevé. C'est ce qui arrive ; aussi, grace à ce système, la France est couverte aujourd'hui de petites fermes, et sur 4,000,000 de propriétaires qui forment sa population agricole, 3,550,000 représentant chacun une famille de 5 à 6 individus ne possèdent, terme moyen, que 5 hectares 2/8 ; or, dans l'état actuel de l'agriculture française, il ne faut pas moins d'un hectare 23 ares pour assurer l'existence d'un seul individu ; voici donc 18,000,000 d'individus vivant constamment entre la gêne et la faim.

Mais veut-on savoir à combien reviennent ces petits terrains, tant pour l'achat que pour les frais d'acquisition. Prenons notre exemple dans les environs de Paris. Là, le morcellement de la propriété est poussé aussi loin que l'ima-

gination peut le concevoir. A Clichy, à Argenteuil, aux Batignolles, à Colombes, à Nanterre, à Chatou, à Saint-Germain, même dans la Beauce, la plupart des propriétés sont de deux, trois, quatre et cinq ares. La culture de ces petits terrains est néanmoins aussi variée que possible; des groseillers, un cerisier, un figuier, un semis de choux, de salade et d'oseille; voici généralement en quoi cette culture consiste. Prenons un terrain de quatre ares. Le prix de l'are dans les environs de Paris est de 40 à 50 fr.; soit donc 200 fr. Voici les frais que coûtera légalement la mutation : enregistrement 12 fr. 10 c.; honoraires de notaire, papier timbré, 11 fr. 50 c.; transcription au greffe des hypothèques, 19 fr.; purge des hypothèques, 80 fr.; total, 132 fr. A cette somme il faut ajouter 12 fr. pour acte de rectification lorsque la terre est vendue par une veuve qui en est propriétaire avec un mineur, ou par un mari qui vend le bien de sa femme. En résumé les frais représentent environ les trois quarts de la valeur de l'achat. Ces frais qui, à part les honoraires du notaire et les droits d'enregistrement seraient les mêmes pour un domaine de 500 hectares au prix d'un million de francs, sont supportés par l'acquéreur.

N'est-ce pas de l'indifférence des propriétaires à suivre les bons systèmes d'exploitation que naît l'infériorité qui sépare l'agriculture française et l'agriculture anglaise? N'est-ce pas du morcellement de la terre que résultent l'éparpillement des forces, une dépense considérable de temps et de travail. Comment le fermier français pourrait-il soutenir la concurrence contre le fermier anglais qui, disposant d'une ferme étendue, a des engrais, des machines de transport, des débouchés toujours ouverts et d'immenses capitaux. Ces capitaux ne lui coûtent que deux et trois pour cent : l'Angleterre est couverte de banques; en France, à part la banque de France et cinq ou six banques locales, rien de cela n'existe. L'argent coûte au cultivateur 6 et 7 0/0; quand il emprunte il se ruine. Voyez l'Irlande; le fermier de ce pays est sans ressources comme celui de la France. L'Irlande est pourtant une contrée riche et fer-

tile, dont le climat et le sol sont partout favorables aux productions de la terre; dans le cours de dix-huit années, de 1815 à 1833, cette île a fourni à l'Angleterre et à l'Ecosse 95,299,800 hect. de céréales. Le trèfle, le froment, les fèves, l'orge, l'avoine croissent dans la verte Erin presque sans culture. Le chiffre de sa population agricole, à peu près égale à celle du reste de l'Angleterre, forme les deux tiers environ de toute sa population. Et cependant à côté de cette fertilité, à côté de tant d'élémens de succès, vous rencontrez partout des maisons délabrées dont les murs faits avec de la boue n'offrent aucune protection; une puanteur nauséabonde s'en exhale; point de cheminée; à l'intérieur, une paillasse sur laquelle se roulent une demi-douzaine d'enfans nus, affamés; au foyer une marmite dans laquelle cuisent les pommes de terre qui doivent servir de pitance à la famille, quelques chaises sans fond, branlantes, et appendues à la muraille des images enfumées de la Vierge et de Saint-Patrik. Dans les champs, point d'assolement, point de prairies artificielles; le blé y vient après le blé; on y laboure à la pelle, ou, quand on se sert de la charrue, les travaux s'exécutent si mal qu'à la fin de chaque saison, un champ ainsi labouré est presque toujours couvert d'herbes parasites. D'où vient donc cette misère affreuse, d'où vient que le fermier irlandais, possesseur d'un sol riche et fertile, soit plongé dans une détresse aussi grande? Du même système, qui, en France, agit d'une manière si funeste sur l'économie rurale. En Irlande, une grande partie du sol est affermée à bail perpétuel avec la faculté pour le tenancier de sous-louer; celui-ci use de cette faculté dans toute son étendue. D'abord, il divise sa ferme entre ses enfans; ceux-ci, à leur tour, divisent la portion qui leur est échue entre leurs enfans; et bientôt, grace à toutes ces subdivisions, des fermes dont l'étendue était en premier lieu de plus de 400 hectares, sont fractionnées en petits champs de pommes de terre de deux ou trois hectares (1). Ainsi, la plus

(1) A ce sujet, le docteur Kelly, archevêque catholique de Tuam, ap-

grande partie des fermes de l'Irlande ne dépasse pas en étendue 30 ou 40 acres (12 à 14 hectares). Dans une partie du Londonderry, elles sont de 5 à 6 acres; au nord de Kilkenny, de 5 à 20 acres; à Limerick, Kerry, le nord de Cork et le comté de Waterford, des fermes de 30 acres (12 hectares) sont exploitées en société.

Mais veut-on que nous entrions plus avant dans cette question, établissons un parallèle entre le cultivateur français et son confrère de l'Ecosse. Placés tous deux dans des circonstances favorables, ne payant ni l'un ni l'autre de dîmes au clergé, ni de taxes pour les pauvres, pourquoi la condition de l'un est-elle inférieure à celle de l'autre sinon parce que l'un est isolé, qu'il s'épuise en efforts stériles, qu'il manque souvent du nécessaire. Du pain de seigle, de la soupe au millet, des galettes de maïs de temps à autre, quelques viandes salées, des légumes, et bien rarement, pour ne pas dire jamais, de la viande de boucherie; sur d'autres points, du pain de froment et des pommes de terre, et pour boisson du vin du crû ou de la piquette; telle est en général la nourriture du fermier français. Le thé et le café lui sont inconnus; ses habits sont grossiers; rarement il peut mettre en réserve quelques économies, ou, s'il y parvient, il s'empresse d'acheter un petit morceau de terre, ce qui rend sa condition toujours plus mauvaise.

L'agriculteur écossais, au contraire, ayant un vaste domaine à exploiter, des capitaux abondans à sa disposition, hume chaque matin une excellente jatte de café au lait dans laquelle il trempe une demi-douzaine de *muffins;* à la suite de son dîner, un verre de grog facilite presque toujours sa digestion. La propreté et quelquefois l'élégance sont dans ses habits du dimanche; les meubles de son *parlour* ont tout au-

pelé dans le sein d'une commission d'enquête pour y être entendu sur l'état de l'agriculture irlandaise, répondit qu'il connaissait plusieurs fermes gérées en premier lieu par dix ou douze familles, et qui plus tard avaient été exploitées par cinquante et soixante familles.

tant de fraîcheur et de goût que ceux du cottage fashionable, auprès duquel sa ferme est située; ses profits sont assez grands pour qu'après avoir amélioré la culture de ses champs, il lui reste encore une somme assez ronde. Mais, au lieu de consacrer cet argent à l'achat d'un morceau de terre, comme son confrère de France, il veut en tirer un parti plus sûr et plus facile. La caisse du banquier de la ville voisine, ou mieux les caisses d'épargne offrent à sa prévoyance un intérêt puissant; alors, affranchi de toutes craintes, exempt de toute défiance, et possédant un revenu fixe, invariable, indépendant des événemens et des saisons, il vit tranquille, heureux, sans avoir besoin de recourir, dans les mauvaises récoltes, aux emprunts onéreux qui ruinent le fermier français. Maintenant parcourez ses champs, voyez l'ordre et l'économie qui règnent dans l'administration de son domaine; vous reconnaissez tout d'abord que celui qui le cultive est un homme aisé, riche. Au lieu d'une haie vive qui absorberait une grande quantité de terrain et couvrirait le sol d'insectes, son champ est entouré d'un bon mur en pierres sèches. On ne cultive nulle part avec plus de soin; les temps malheureux qui frappèrent l'industrie agricole de l'Écosse à la suite de la guerre par la fluctuation de la valeur des produits naturels n'ont plus laissé de traces, la valeur des céréales a repris son cours régulier, des concessions considérables de terrains ont été faites à l'agriculture, des montagnes, que jusqu'alors on avait négligées parce qu'on les croyait incultes, ont été métamorphosées en excellens pâturages, et l'abondance rentre chaque jour dans les fermes.

Sans doute, il est des exceptions à la règle que nous venons de poser. La petite culture ne donne point partout des résultats inférieurs à la grande; au contraire, un arpent de terre cultivé par un petit propriétaire dans les environs des grandes villes, produit constamment le double et le triple de ce que récolte un grand propriétaire. Les fêtes et les réunions brillantes mettent à contribution les serres de l'horti-

culteur et du botaniste. Les melonières, les cressonières et les marais des environs de Paris ; la culture des légumes et des fraises, près de Londres, produisent de fort beaux résultats. Mais ce sont là, comme nous l'avons dit, des exceptions, car la terre entière ne saurait être convertie en jardins potagers ; il faut des champs de blé pour nourrir les hommes, ainsi que des pâturages pour les animaux.

Ce qui manque encore au fermier français, c'est le tact, le don de savoir bien apprécier ce qui lui est utile et peut lui rapporter profit. Vous le verrez presque toujours insouciant sur le choix des espèces ou variétés ; de là dépend pourtant presque toujours l'augmentation ou la diminution d'un quart ou d'un cinquième du revenu. Le choix des graines n'est pas moins utile ; elles ne peuvent jamais être trop belles. Dans les nombreuses espèces de froment, il en est qui, étant adoptées de préférence dans un pays d'une étendue aussi grande que la France, pourraient faire varier le produit de deux à trois cents millions. Tel est le blé de Belgique, dont la paille est plus longue et plus forte que celle des autres espèces de blé. L'épi est sans barbe et plus gros d'un tiers que celui des autres blés ; son grain, de couleur blanche, est plus lourd, et la pellicule qui l'enveloppe est moins grossière. A côté du choix du grain se rangent les semailles ; ces semailles se font de trois manières. Planter le blé soit à la razette soit au plantoir ; cette méthode est nouvelle et vient d'obtenir un brillant succès dans la Flandre : semer le blé en ligne avec le semoir ; le semer à la volée. Ce dernier système consacré par un long usage est le plus suivi ; cependant il offre des résultats moins satisfaisans que les deux autres, il est aussi plus coûteux. Indiquons les frais et les résultats comparatifs de la plantation du blé et de l'ensemencement à la volée :

Pour semer à la volée, on emploie 2 hectolitres 1/5e de blé par hectare, à 24 fr. l'hect.	52 fr. 80
Pour gages et nourriture du semeur	1 08
Total de la dépense pour l'ensemencement à la volée...	53 fr. 88 c.

Pour planter, on emploie 65 litres seulement par hectare ½, à 24 fr. l'hect..	8 fr. 64 c.
Ici les frais de plantation sont plus coûteux. Deux planteurs et deux enfans ne peuvent planter par jour que 45 ares 96 centiares, à 2 fr. les premiers et 1 fr. les seconds, la main d'œuvre coûterait..	13 05
Total de la dépense pour la plantation (1)..........	21 fr. 69 c.

La différence en faveur de la plantation est donc de 32 fr. 19 centimes par hectare; cette différence ne tarde pas à s'accroître par le bénéfice que donne la récolte. Voici les résultats tels qu'ils ont été obtenus dans de bonnes terres de Flandre où les expériences ont été faites.

La terre ensemencée à la volée rapporte, terme moyen, 26 hectolitres 10 litres par hectare, à 20 fr. l'hectolitre : aussi, terme moyen..	522 fr. 00 c.
Plantée, la terre a rapporté, terme moyen, 39 hectolitres 15 litres par hectare, à 30 fr. l'hectolitre....................	780 00
Différence en faveur de la récolte de la terre plantée......	261 00
Plus la différence en faveur de la plantation.............	32 19
Bénéfice total avec l'emploi de la méthode de la plantation.	293 fr. 19 c.

L'engrais des terres est, avec le choix du grain et la manière d'ensemencer le sol, l'une des conditions les plus importantes de la bonne économie rurale. En Angleterre, le poisson forme une grande partie des engrais, mais cet engrais demande à être mêlé de sable pour modérer le luxe de la végétation. La marne, sous le rapport de ses principes constituans, est aussi employée avec un grand succès. Elle divise le sol, l'ameublit, le rend plus facile à travailler, plus perméable

(1) Les dépenses de la culture du blé à la ferme de M. Mathieu-Dombasle, montent par hectare ensemencé à la volée à 294 fr. Dans cette somme le loyer des terres figure pour 44 fr. 90 c.; les façons, pour 26 fr. 33 c.; le fumier, pour 74 fr. 36 c.; les frais de semaille, semance comprise, pour 54 fr. 98 c. Le produit a été de 14 hectolitres et 1/3, l'hectolitre pesant 79 kilog.; le poids de la paille a été à celui du grain, comme 229 est à 100; le battage à la machine a coûté 58 c. par hectol., la faucille 68 c.

aux agens atmosphériques. La sève circule aussi plus librement dans les végétaux venus sur un sol marné, et les racines trouvent plus de facilité pour s'étendre et puiser les élémens qu'elles sont chargées de demander au sol. Un bon cultivateur doit savoir qu'il est avantageux de couper le blé avant qu'il ait atteint son extrême maturité; car en adoptant cette méthode, on obtient un grain plus pesant, plus riche en farine; un épi qui ne s'égrène point, et qui, plus nourri, plus beau, n'est jamais attaqué par le charançon.

Toutes ces modifications, tous ces perfectionnemens, toutes ces connaissances importantes, généralement peu répandus en France, sont appréciés en Angleterre. Là, grace à de nombreuses associations agricoles, grace à l'intérêt puissant que la législature anglaise attache à cette source de richesse, la science de cultiver un champ n'est point étrangère au plus modeste cottage. Là, j'en excepte pourtant l'Irlande, l'usage n'est pas un tyran absolu. Une innovation n'est point repoussée lorsque l'expérience en a constaté l'utilité. Voyez les améliorations récentes introduites dans la fabrication des instrumens de labour du fermier anglais. Rien de plus simple et de plus commode que sa herse; sa machine à battre le blé(1), ses wag-

(1) Cette machine introduite en France en 1822, à la ferme de Roville, vient d'y recevoir d'importantes modifications. La nouvelle machine bat par dessus comme la machine anglaise; mais, à l'aide d'une bonne construction de la surface concave intérieure, on est parvenu à fermer toute issue aux grains qui s'échappaient par l'espace vide que l'on laissait entre la surface et le cylindre alimentaire inférieur. Dans la nouvelle construction, au lieu des contre-batteurs fixes qui augmentaient considérablement la fatigue des attelages, le simple poids du couvercle suffit pour opérer un battage parfait. Ce couvercle, formé de bois de chêne fort épais et fixé sur un centre de rotation, offre à sa partie la plus rapprochée des cylindres alimentaires une pression verticale d'environ vingt-deux kilogrammes; on a établi au dessus un levier formant bascule; au moyen de ce levier, on peut faire équilibre à cette pression, à l'aide d'un poids qui se meut à volonté sur la plus longue branche du levier de même que sur la queue d'une romaine; au moyen de ce contre-poids, on équilibre le couvercle de manière à ne lui laisser qu'une pression de huit à neuf kilogrammes, qu'on fait varier à volonté. La surface du tambour batteur est en outre

gons et son semoir fonctionnent avec la régularité d'un chronomètre; la charrue écossaise est remarquable par sa légèreté; deux chevaux de front suffisent pour la mettre en mouvement dans les terres les plus difficiles; le trait n'en est point dur et la somme de travail qu'elle produit est plus grande que celle donnée par la charrue ordinaire. Les jachères sont bien entendues, l'assolement est partout bien fait. Dans le Suffolk, l'Essex, le Lincoln, le Kent et le Northumberland, on interpose en général une jachère entre deux moissons de blé; et dans le comté de Norfolk, il consiste à laisser la terre en jachère la première année, à semer du blé la seconde, de l'avoine ou du trèfle la troisième et la quatrième, de l'avoine la cinquième, des haricots la sixième, du froment la septième, et enfin la huitième à laisser de nouveau la terre en jachère. Dans d'autres terrains, on laisse croître l'herbe pendant deux, trois ou cinq ans, puis on les ensemence d'après le système d'assolement du comté de Norfolk.

Sous le rapport des facilités pécuniaires qui sont nécessaires à l'exploitation d'une ferme, la position du fermier anglais est également supérieure à celle du fermier français; le premier trouve partout, dans les nombreuses banques, des capitaux à 3 et 4 pour cent au plus; celui-là n'obtient de l'argent qu'en payant un intérêt double et triple, car le capitaliste français, que l'on rencontre si facile, si prompt à ouvrir sa bourse lorsqu'il s'agit d'agiotage ou de spéculations hasardées, devient âpre et serré, demande garanties sur garanties, sécurité sur sécurité, lorsqu'il s'agit de prêter ses fonds aux propriétaires. Ces garanties sont le prêt sur hypothèques. Ce mode d'emprunt, qui serait bon tout comme un autre, si le taux de l'intérêt était modéré, devient ruineux

revêtue de planches; en un mot, la construction nouvelle devenue plus légère a donné une plus grande vitesse au tambour batteur sans qu'il y ait eu besoin de changer les engrenages. Du reste, on lui a conservé le système anglais du nettoyage du grain sur un plan incliné, à l'aide d'un ventilateur contenu dans le bâtis de la machine elle-même.

par le fait. Lors de la création de la caisse hypothécaire, l'enquête qui fut ouverte à ce sujet constata que le taux de l'intérêt de l'argent prêté sur hypothèque qui était de cinq pour cent pour la grande propriété n'était pas moindre, pour la petite propriété, de 8, 12 et même 15 pour cent. Or, en 1834, la propriété foncière, terres et maisons, non compris les hypothèques légales, était grevée par hypothèques de onze milliards de dettes; en admettant pour taux moyen 8 p. 0/0, la propriété foncière serait donc grevée d'une masse d'intérêts égale à 8 et 900 millions par an, soit une somme quatre fois plus forte que celle dont elle est grevée par le budget.

Mais ce régime hypothécaire, pour lequel le prêteur montre tant de sympathies à cause des garanties qu'il semble lui présenter de prime abord, n'est rien moins que solide. Le prêteur, il est vrai, peut à son gré déposséder le propriétaire de son immeuble; la loi est pour lui; mais, pour arriver à cette mesure, la loi lui impose des formalités si nombreuses et des frais si exorbitans que, non seulement il court le risque de perdre sa créance, mais aussi d'exposer des sommes considérables dans les frais du procès. Tous ces frais retombent naturellement sur la propriété jusqu'à concurrence de sa valeur, et dévorent ainsi l'immeuble hypothéqué. Ce système est encore vicieux parce qu'il autorise des hypothèques dites légales qui restent secrètes, et enfin par la difficulté que trouve le prêteur à rentrer dans ses fonds alors même que la somme prêtée est de peu d'importance. Cependant la matière est si grave, les intérêts qu'il faudrait contrarier offrent de si grands obstacles qu'il est difficile de prévoir le temps où la législature française tournera son attention sur ce régime pour le réviser d'une manière salutaire.

Parlons maintenant des baux. La première cause de la prospérité d'une ferme, c'est sa durée. C'est par des baux à longs termes, ou du moins par des baux sagement calculés, que s'augmentent la rente des propriétaires, l'aisance des cultivateurs et la richesse générale du pays. Il existe en effet entre le propriétaire et le fermier une communauté d'intérêts

qui est intime; ce qui ruine l'un doit infailliblement ruiner l'autre. Ainsi tout ce qui peut mettre obstacle au développement de l'industrie du fermier est contraire aux intérêts du propriétaire; or, les baux à courte échéance sont un des obstacles les plus grands au perfectionnement de la culture d'un domaine.

Cependant on rencontre chez presque tous les propriétaires français une répugnance presque invincible lorsqu'il s'agit de passer un bail à long terme. Le système de colonage partiaire flatte beaucoup plus leurs goûts : car, dans ce système, chaque année au mois de novembre, le propriétaire peut ressaisir sa propriété et en user à son gré. Chez eux, c'est un instinct naturel qui les porte à conserver la jouissance de leur propriété; aussi lorsque, pour des raisons quelconques, il se détermine à s'en priver, le fait-il pour un temps aussi court que possible.

Le système anglais quoique imparfait dans un grand nombre de ses parties, repose sur des principes opposés. Là, on trouve une connaissance plus intime de toutes les circonstances du sol, de l'intérêt commun du fermier et du propriétaire, et de la richesse du pays. Les baux anglais sont de différentes sortes : les uns de mille ans, les autres à vie, avec ou sans la faculté de renouveler; quelques uns sont résiliables à la volonté du propriétaire. Dans d'autres, le tenancier paie la totalité du prix de la ferme lors de la signature du bail, et se réserve la faculté de sous-louer. Ces baux ne sont usités que pour les terres du clergé et des universités. Enfin, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, dont la durée varie de neuf à quatorze ans, et de dix-neuf à vingt-un ans. Ces derniers sont regardés par les fermiers les plus éclairés comme étant de beaucoup préférables à tous les autres, en ce qu'ils permettent aux tenanciers de déployer tous leurs moyens, et d'engager tout ce qu'ils ont de capitaux dans l'exploitation de leurs fermes, sans crainte de perdre le fruit de leurs labeurs. Les baux à vie et les baux résiliables sont tous deux également défectueux : les premiers, parce que la

rupture du bail dépend d'une éventualité; les seconds, parce que le fermier devenu manœuvre reste à la merci du caprice de son propriétaire. Il en est de même des baux où le tenancier paie la totalité du prix de la ferme à son entrée en jouissance. Celui-ci cherche naturellement à rentrer le plus tôt possible dans sa mise dehors, ce qu'il ne peut obtenir qu'en épuisant la terre, ou en la morcelant comme bon lui semble, suivant les clauses de son bail; mais à part l'Irlande, ces baux, ainsi que les baux résiliables à volonté, jouissent de peu de faveur dans le Royaume-Uni.

Ainsi, sous le rapport de la culture des céréales, de la division du sol et sous celui des baux, la France est inférieure à l'Angleterre. Cette infériorité règne encore dans l'une des branches principales de l'économie rurale, nous voulons parler du capital vivant

Depuis long-temps l'Angleterre a compris que si l'agriculture est la source féconde de la richesse d'un pays, ce qu'il importe avant tout, c'est de lui donner les élémens nécessaires de vie, de progrès, de prospérité; ces élémens sont les bestiaux. Tous les pays riches, les peuples anciens et modernes, tous ceux dont la richesse publique a été florissante et stable, ont regardé les bestiaux et les regardent comme le bien le plus précieux. Les Egyptiens ont fait un dieu du bœuf; les Romains adoraient Cérès. La Suisse, la Haute-Allemagne, la Saxe, ne doivent leur aisance et leur prospérité qu'au nombre et à la qualité de leurs bestiaux. A l'exemple de ces états, ou plutôt devançant la plupart d'entre eux dans la carrière, l'Angleterre a fait des sacrifices immenses pour améliorer les races d'animaux productifs. Des essais nombreux ont été tentés sur tous les points de l'empire; les plus grands, les plus riches ont encouragé par leur exemple le développement de cette industrie; et, grace à cette persévérance et à ces efforts, l'Angleterre est aujourd'hui l'une des contrées de l'Europe les plus riches en bestiaux.

Qui ne connaît les bœufs célèbres du Devonshire, au poil court et bouclé; la race du Lancashire, renommée par la va-

riété du nouveau Leicester, qui est issu d'elle; les Yorkshire, les Durham et les Northumberland, non moins estimés, et qui sont répandus dans tous les districts du centre et du nord de l'Angleterre. En Écosse, les races de Fife et d'Aberdeen, les vaches de l'Ayrshire et du Cuningham, qui donnent chacune cinq cents gallons de lait par année, terme moyen, jouissent d'une réputation méritée (1). Les Galloways et les vaches des hautes terres de l'Écosse, petites, actives, ne sont pas moins renommées par la viande succulente et saine qu'elles fournissent lorsqu'elles sont engraissées dans les pâturages de l'Angleterre. Les races que l'on trouve dans la principauté de Galles appartiennent à la classe des cornes moyennes; les bœufs y sont plus forts et plus vigoureux que dans les montagnes de l'Écosse; les Glamorgan croisés avec les Ayrshire ont un poil court et luisant; leur lait est excellent. Chaque individu pèse environ quarante stones (avoir du poids), et quand il est engraissé dans les pâturages de l'Angleterre, ce poids s'élève jusqu'à cent stones. Voici d'après Young, quel était en 1779, le nombre de têtes de gros bétail existant dans le Royaume-Uni :

Vaches	1,039,754
Bétail à l'engrais	758,425
Jeune bétail	1,571,308
Bœufs employés à l'agriculture	1,500,000
Total	4,869,487

Ces chiffres, en admettant leur exactitude, sont aujourd'hui trop faibles de plus de moitié; l'accroissement du gros bétail devient en effet plus considérable de jour en jour dans le Royaume-Uni (2). Le menu bétail est dans un état non moins prospère : parmi les moutons à longue laine, le *teeswater*, le *lincoln*, le *dishley* ou le *nouveau leinster* dont la laine est de

(1) A trois gallons et demi pour une livre de beurre, chacune d'elles rapporterait 257 livres de beurre par an.

(2) Dans ce calcul ne sont point compris les taureaux sauvages. Ces animaux si communs autrefois en Angleterre ne se montrent plus que dans

8 à 12 pouces de longueur, et parmi les races à courte laine, le *pur hereford* dont la laine est si belle, sont réputés les meilleurs. Les *cheviots* ainsi que les *museaux noirs*, qui sont plus petits que les *cheviots*, sont une des sources principales de la richesse de l'Écosse. Le mouton des îles de Shetland et des Hébrides est petit; il ne pèse que 16 à 20 livres. Le mérinos, introduit en Angleterre vers la fin du siècle dernier sous le patronage de Georges III, réussit très bien; sa laine est courte et parfaitement blanche. Voici un tableau qui indique les principales races de moutons qui peuplent la Grande-Bretagne, leur couleur, la qualité de leur laine, le poids de leur toison, leur poids par quartier, l'âge auquel on les tue.

DÉSIGNATION DES RACES.	COULEUR.	QUALITÉ de LEUR LAINE.	POIDS DE LA TOISON.	POIDS PAR QUARTIER.	AGE AUQUEL ON LES TUE.
			liv.ag.	liv.	ans.
Teeswater.......	Museau et pattes blancs.	Longue laine	9	30	2
Lincoln.	—	— belle qual.	11	25	2
New Leicester ...	—	— —	8	22	2
Cotswald.........	—	— —	9	24	2
Romney Marsh...	—	— —	9	22	2
Dartmoor........	—	— grossière	6	25	2
Esmoor..........	—	— —	3	16	2½
Heath.	Pattes et museau noirs.	— —	2½	15	3½
Hereford	Pattes et museau blancs.	Courte laine belle qual.	1¾	14	3½
Morf (Shropshire)	Noir moucheté.	— —	3½	12	2½
Dorset...	Blanc moucheté.	— —	3	18	2
Witts............	—	Moyenne.	7	20	3
Berks............	Noir et blanc.	Longue laine	2½	18	2⅓
Southdown.......	Blanc moucheté.	Courte laine	2	18	2
Norfolk..........	Noir et blanc.	— —	2	18	3½
Herdwick........	Blanc moucheté.	— —	3	10	4½
Cheviot..........	Noir et blanc.	— —	1½	16	4½
Dunfrey	Museau et pattes blancs.	— —	1¾	7	4½
Shetland.........	—	Laine cotonneuse belle	3½	8	4½
Espagnols...	Couleurs variées.	Courte laine superfine	2¾	14	2½
D° croisés....	Blanc.	— fine		16	2

les environs de Chillingham, le Northumberland et quelques parties de l'Écosse. Ces animaux ont de grandes jambes, le museau noir, des cornes blanches et noires, dont la pointe est tournée en l'air. Quand on s'en approche, ils fuient au galop, puis, font volte-face, reviennent sur leurs pas d'un air menaçant, et s'arrêtent à cinquante pas, pour repartir de nouveau.

Aujourd'hui le nombre de ces animaux est estimé à 3,500,000 pour toute l'Écosse, 2,000,000 pour l'Irlande, et pour tout le royaume à 32,000,000 produisant annuellement 263,847 balles de laine longue, et 120,655 balles de laine courte, en tout 384,502 balles de 109 kilogrammes chacune. Mettons maintenant en regard de ces chiffres la statistique du bétail de la France. On porte généralement le chiffre de l'espèce bovine en France à 9,000,000 individus, dont 1,730,000 bœufs pour l'agriculture et 314,000 bœufs à l'engrais. Les vaches sont au nombre de 4,650,000, dont 3,700,000 pour l'agriculture et 950,000 à l'engrais. Les veaux sont au nombre de 2,080,000. Ainsi, le nombre des individus composant l'espèce bovine de la France est à peu près égal à celui de l'Angleterre; par conséquent il y a infériorité pour la France en raison de sa population et de sa plus grande étendue. Il en est de même pour les bêtes à laine. La France possède environ 30,000,000 bêtes à laine; savoir : 580,000 béliers, 13,900,000 brebis, 8,850,000 moutons et 6,300,000 agneaux. Le nombre des boucs est porté 76,594, celui des chèvres à 737,888 et celui des chevreaux à 391,611; total 1,206,093 individus. La population des bêtes à laine de la France est donc à peu près égale à celle de l'Angleterre, et conséquemment il y a infériorité pour la France.

Puis, quelle différence dans la manière d'élever le bétail! En France, en raison de la cherté des fourrages, un bœuf mis à l'engrais coûte toujours plus qu'il ne rapporte. M. Dombasle, dans sa ferme de Roville, évalue à 1,146 fr. 71 cent. la perte totale pour 5 années sur 69 bœufs mis à l'engrais, ce qui constitue une perte moyenne par tête de 16 fr. 62 c. Les plus beaux bœufs de la Normandie ne sont point en outre à comparer pour la grosseur et le poids aux courtes cornes de l'Angleterre. En France le poids moyen d'un bœuf gras est de 258 kilog. viande; 54 kilog. cuir; 26 kilog. suif; celui d'une vache n'est que de 165 kilog. viande; 22 kilog. cuir; 15 kilog. suif. Le prix moyen par chaque tête de bétail sur pied est de 128 fr. pour un taureau, 169 fr. pour un bœuf maigre, 254 fr.

pour un bœuf gras, 90 fr. pour une vache maigre, 140 fr. pour une vache grasse. En Angleterre, les bœufs courtes cornes pèsent en général de 1,000 à 1,400 livres de 447 grammes chacune, francs d'abbat. Quelques individus ont pesé jusqu'à 2,000 livres les quatre quartiers. Ces cas sont rares, mais il n'est pas de marché où il ne se trouve quelques courtes cornes pesant de 1,680 à 1,800 livres. La célérité avec laquelle ces animaux acquièrent de l'embonpoint est surprenante. Un veau de cette race pesant ordinairement 12 livres anglaises par quartier à sa naissance gagne 14 livres par semaine. En deux ans il acquiert le poids de 1,120 livres; et après cette période son poids augmente encore.

Cependant, disons-le, l'éducation du bétail commence à s'améliorer en France. Sur plusieurs points du royaume des fermes expérimentales ont été créées; sur d'autres on est parvenu à fournir aux éducateurs des élèves de bonne race à bas prix. Le gouvernement a senti enfin l'importance de cette branche de l'industrie agricole; et dans ces dernières années il s'est efforcé de provoquer des éducations plus nombreuses et de perfectionner les races. Des importations précieuses et dont on attend les croisemens les plus heureux viennent d'être faites ou reconnues. Plusieurs taureaux et des vaches *shorthorns* (courtes cornes) appartenant à la variété connue sous le nom de *holderness*, ont été introduits en France. Ces vaches sont les meilleures laitières de l'Angleterre; ce sont elles qui fournissent en majeure partie à la consommation du lait de la métropole anglaise. Elles l'emportent sur les meilleures races normandes par la qualité de leur chair, leur grosseur et l'excellence de leur lait. Un grand nombre de fermiers éclairés les regardent comme étant supérieures aux races les plus belles de l'Angleterre. Cette race est toute moderne; dans le sud de l'Angleterre elle a remplacé la race des longues cornes que le célèbre Backevell avait amenée à un si haut degré de perfection. Long-temps cette dernière lutta avec persévérance contre sa nouvelle rivale; mais la race des shorthorns, plus vigoureuse, plus endurcie au travail, moins exposée à

souffrir des variations de l'atmosphère et de la privation des alimens, la race shorthorns, disons-nous, finit par l'emporter et se répandit bientôt dans toute l'Angleterre. Le premier troupeau perfectionné de ces animaux existait il y a 65 ans environ. Coate, dans sa généalogie, donne le nom des divers taureaux remarquables que cette race a produits; les plus fameux sont : *Hubback*, né en 1777. Lorsqu'il parut pour la première fois sur le marché, on trouva, mais non sans peine, un acheteur qui le paya 200 fr.; ensuite revendu à M. Charles Cottings, éleveur distingué de Barmpton, près de Darlington, dans le comté de Durham, qui en avait reconnu la valeur, celui-ci s'en servit exclusivement pour son troupeau. *Foljambe* vint ensuite, et Cottings, grace au sang de ces deux animaux, donna une telle perfection à son troupeau, que les individus qui le composaient réalisèrent en 1810 des prix dont l'énormité paraît presque fabuleuse. Cette race compte, parmi ses variétés, les Yorkshire, les Teeswater, les Durham, les Northumberland, les Holderness. La couleur en est généralement bai foncé, ou blanc de céruse. Les vaches ont la tête petite, le cou mince, la peau très fine, l'échine pleine, le corps bien fait, le dos large, les cuisses étroites, la queue en saillie sur le dos; les os sont petits et ronds. Le bœuf à courtes cornes s'engraisse facilement, et donne une proportion d'abats fort petite. La chair en est délicate; elle est fine et serrée, retient plus facilement ses sucs, et se conserve très bien dans les longues traversées.

L'art d'élever les chevaux, excité par des encouragemens, par des foires spéciales, est encore une des branches de l'industrie agricole dans laquelle l'Angleterre laisse la France bien loin derrière elle. Là règne l'émulation : des courses où l'on accorde des prix énormes au vainqueur, de vastes exploitations qui ont pour objet d'améliorer les races les plus utiles et les plus recherchées. La nature et la quantité des alimens y sont étudiées avec le plus grand soin : aujourd'hui le foin n'est jamais donné sans être haché; les grains sont toujours concassés. Dans quelques endroits, chaque cheval reçoit 6 livr. de

15.

foin et 2 livres de paille hachés ensemble; 14 livres d'avoine concassée, et 1 livre de fèves aussi concassées, en tout, 33 liv. anglaises. Dans l'été, les fèves sont supprimées, mais on les remplace par l'avoine; on donne, en outre, à chaque cheval, une demi-livre de sel par semaine, que l'on divise en deux portions : l'une est prise le samedi soir, et la seconde le dimanche matin. C'est un léger purgatif. Sur d'autres points du royaume, on hache la paille et le foin que l'on mêle ensuite avec les autres alimens, et que l'on distribue à chaque cheval, dans les proportions suivantes : 19 liv. de foin de trèfle (14 liv. pour un cheval de petite taille), 20 livres de grain concassé, que l'on varie selon les saisons, et 3 ou 4 livres de son. Dans l'hiver, le grain se compose de 1/3 d'avoine et 2/3 de fèves; au printemps, les fèves sont remplacées par 2/3 d'orge; dans l'été, c'est l'avoine qui remplace l'orge. Cette nourriture est celle de ces énormes chevaux de trait que l'on voit attelés aux wagons, en Angleterre. Mais les chevaux de taille ordinaire ne reçoivent que 33 liv. de nourriture. Enfin, il est des endroits où l'on fait un grand usage de la pomme de terre pour la nourriture de ce précieux animal. Le sel devient alors nécessaire. Dans quelques établissemens, on donne à chaque animal 10 liv. de substances farineuses : pois, fèves, orge, avoine, froment concassés; 5 livres de pommes de terre cuites, 4 liv. de foin haché, 4 livres d'orge bouillie; 10 liv. de paille hachée, 2 liv. de drèche de malt, plus, 2 onces de sel au mélange. En voyage, plusieurs fermiers ont l'habitude de nourrir leurs chevaux avec du pain de froment. Cette méthode est fort bonne; car, sous un petit volume, le pain de froment contient une grande quantité de substances alimentaires.

Avec un pareil système, on ne doit plus s'étonner de la beauté et de la conservation des races anglaises et de l'excellence des chevaux qui peuplent les beaux pâturages de la vallée d'Aylesbury, le Somersetshire, le Huntingdonshire, une partie du Kent, les comtés de Leicester et de Northampton, le Cheshire et le Glocestershire. Les chevaux de trait du

Northampton et du Leicester se font remarquer par leur corps robuste, leur poitrine large, leurs membres bien conformés et l'harmonie de leurs formes. Le Yorkshire fournit une race superbe de chevaux de selle. Les chevaux du Cleveland, croisés avec des chevaux pur sang, donnent ces beaux produits que l'on voit attelés aux plus riches équipages. Les étalons et les chevaux de ferme du Suffolk sont courts et bien membrés, et Galloway est renommé pour ses poneys.

C'est donc l'Angleterre qui doit fournir aux autres pays la plus grande partie de leurs chevaux de luxe. En 1835, le nombre des chevaux entiers, pouliniers, poulains, pouliches de pur sang, sortis du royaume, était de 1823; en 1836, l'exportation a été plus considérable. Chaque année la population chevaline augmente d'environ 4,000 chevaux d'agriculture, et de 1,000 sujets destinés à d'autres usages. La population chevaline est portée en Angleterre à 2,116,195 individus, qui, à 15 ou 18 £, prix moyen de la valeur de chaque cheval, représentent une valeur totale de 900,000,000 de fr. Cette somme n'est que de 750,000,000 de francs pour toute la France. Le chiffre de la population chevaline est donc à peu près le même enFrance et en Angleterre, quoiqu'il y ait une différence, dans la valeur, de 150 millions en faveur de l'Angleterre. Cette différence a sa source dans la beauté des chevaux anglais, et aussi dans le plus grand nombre de chevaux de luxe. En Angleterre, les chevaux de luxe et de guerre entrent pour un cinquième dans la population totale, tandis qu'en France, sur 2,147,278 chevaux, 132,850 seulement, sont des chevaux de luxe et de guerre. La reproduction des chevaux et l'amélioration des races laissent aussi beaucoup à désirer en France. En vain des sociétés se sont formées sur plusieurs points du territoire pour leur perfectionnement; en vain le gouvernement a-t-il dépensé des sommes énormes pour ses haras, ces institutions, ces efforts ont échoué devant l'apathie et l'ignorance du cultivateur français. Aujourd'hui la France ne compte pas plus de 110 étalons pur sang, dont 94 appartiennent à l'état; tous les autres sont des étalons énor-

mes, dépourvus de qualité, dont les produits ont une conformation défectueuse et un mauvais tempérament. Aussi chaque année la France est-elle tributaire de l'Angleterre, de la Suisse, de la Belgique et de l'Allemagne, pour des sommes considérables. En 1832, sur 938 jumens et 366 chevaux entiers importés, 312 de ces derniers provenaient de la Belgique; 2 de l'Angleterre, 21 de la Turquie, d'Alger et des Etats Barbaresque. En 1835, l'Angleterre fournit 14 chevaux entiers, 70 jumens et 11 poulains; le contingent de la Belgique est de 493 chevaux entiers, 594 jumens et 3,426 poulains. Cependant, il y a depuis quelques années une diminution graduelle dans les importations. Dans les cinq années antérieures à 1823, la moyenne annuelle de l'importation s'élevait à 21,400, et à 17,600 en sus des exportations. En 1828, le chiffre des importations totales fléchit, et tombe à 16,170; les exportations, à 3,816. En 1832, les importations sont de 10,442; elles ne dépassent pas 6,000 en 1833, et, en 1834, elles se relèvent à 12,951. Telle est la situation respective de l'industrie agricole en France et en Angleterre; dans un prochain article nous ferons connaître l'état actuel de l'industrie manufacturière dans les deux pays, ainsi que les progrès qui y ont été réalisés. (*Statistical Illustrations.*)

Philosophie.

DU

MOUVEMENT DES IDÉES PHILOSOPHIQUES

EN ITALIE (1).

Dans l'histoire des sciences morales et métaphysiques, on éprouve quelque difficulté à reconnaître la filiation et la généalogie des doctrines. Comment se sont-elles enfantées l'une l'autre, toujours enchaînées par un lien secret, et toujours diverses? Le catholicisme, avec sa spiritualité isolée, donne naissance à la scolastique, c'es t-à-dire à une classification rigoureuse et matérielle; cette scolastique amène peu à peu le doute, si opposé à l'autorité catholique; le protestantisme, d'abord chrétien jusqu'au fanatisme, suscite une philosophie rationnelle qui, de degré en degré, aboutit à la négation du christianisme. Filiation d'idées et de principes singulièrement subtile et curieuse à observer, mais qui, par la finesse de ses détails et l'imperceptible mouvement de la génération, trompe souvent l'œil le plus attentif.

Dans l'histoire de la philosophie, il ne suffit pas d'observer la marche naturelle et propre de la science, selon son caractère intrinsèque et le développement progressif de la raison: il est nécessaire de porter en compte les altérations, les obstacles

(1) Dans notre dernière livraison, nous avons consacré un article spécial à la littérature de la Péninsule durant ces dernières années; nous complétons aujourd'hui ce travail, en indiquant les principales phases qu'ont subies les études philosophiques dans cette contrée; nos lecteurs auront ainsi un tableau complet du mouvement de la pensée en Italie.

ou les secours dus à diverses causes extérieures. En Italie, la philosophie a subi un double mouvement : un mouvement extérieur dû aux variations du caractère national, et un mouvement intrinsèque; ce dernier a été puissant et extraordinaire. C'est en Italie qu'a eu lieu la plus redoutable lutte entre la liberté de la pensée et l'autorité théologique; c'est là que le pouvoir théocratique armé de la force temporelle a opposé les obstacles les plus puissans au progrès philosophique. Il s'opéra toutefois. Nous nous occuperons de le suivre à travers son long développement; et nous remonterons aux temps anciens.

L'école *éléatique*, qui mit en crédit les études des pythagoriciens, eut l'honneur de conduire la science à son premier et véritable principe, c'est-à-dire à l'étude des faits et des choses dans leur principe et leur vérité propre. Elle eut aussi l'avantage de créer la démonstration méthodique, et Zénon peut être justement appelé le père de la dialectique. Mais une école ainsi faite, née sous le ciel ardent de la Calabre, dès qu'elle fut entrée à pleines voiles dans l'océan des abstractions, se trouva compromise par la fécondité des imaginations méridionales : aussi alla-t-elle souvent aboutir à l'absurde. Cependant un autre élément des esprits italiens, étrangers à la nature méridionale, donnait un facile contrepoids à l'intempérance intellectuelle de l'école éléatique : c'était l'élément romain qu'on peut encore appeler étrusque; élément qui, de son essence, était profond, grave et positif. Il fit sentir son influence à l'Italie entière, et conduisit les esprits à ce rare équilibre de facultés qui fait jaillir et naître les œuvres les plus merveilleuses et les plus parfaites. Cicéron représente assez bien cette réserve et cette finesse de jugement qui furent habituels aux Romains, et qui, en philosophie, prirent le nom d'éclectisme. Toutefois, l'éclectisme ne peut jamais constituer une doctrine spéciale, mais seulement une méthode. C'est à lui qu'il appartient d'équilibrer les facultés, de faire naître l'impartialité du jugement et d'assurer la lenteur prudente de la critique.

Le dogme d'Épicure ne devint la philosophie dominante qu'au

moment où la décadence du monde romain commença. Le stoïcisme fut la violente réaction de quelques grands esprits qui avaient hérité de la sévérité des vertus antiques. Mais le monde romain, tout pratique et peu spéculatif, ne put rendre sa splendeur primitive à l'antique philosophie italienne, dont l'éclat avait décliné dans la Grande-Grèce par le contre-coup des malheurs publics.

Le christianisme détermina une nouvelle révolution dans la philosophie italienne. On vit la théologie envahir le domaine des esprits spéculatifs, et leur imposer inexorablement ses dogmes. En vain quelques uns s'efforcèrent de les concilier avec les opinions des écoles les plus accréditées ; une impérieuse nécessité domine le dogmatisme théologique : il lui faut tout décider d'une manière définie, absolue et immuable ; les croyances ne peuvent s'établir sur le doute et les probabilités.

De plus en plus exclusive, la théologie posa ces deux principes modérateurs des sciences naturelles, que toute doctrine est subordonnée à la science religieuse, et que le premier pas de chaque doctrine doit partir de la connaissance de Dieu, laquelle doit méthodiquement conduire à expliquer toute autre espèce de faits. La dialectique d'Aristote, devenue l'instrument et le véhicule du savoir théologique, remplit le long vide qui s'étend depuis l'invasion des barbares jusqu'à la renaissance de la civilisation et de la philosophie ressuscitée avec elle, c'est-à-dire jusqu'à la troisième révolution philosophique dans la Péninsule.

Cette résurrection fut une œuvre complétement italienne. Singulier phénomène et digne d'être observé! La raison humaine ressaisit ses droits et son antique liberté sur le sol même où le despotisme théologique a établi son quartier général. Pomponace proclame qu'il faut séparer ce que l'intelligence peut découvrir par ses lumières naturelles, de ce qui a été révélé d'en haut et par des voies étrangères aux moyens de la raison. Alors la franchise de la pensée renaît ; la philosophie peut avoir quelque indépendance. N'était-ce pas là une solennelle proclamation des droits de l'esprit humain ?

Bientôt Telesio et Campanella affirmèrent que la première étude et les premières recherches doivent être celles des faits, soutenant qu'il faut partir de la connaissance des faits pour remonter à celle de Dieu, et non procéder en sens inverse.

Les Italiens comprirent qu'il ne suffisait pas de tenter quelques réformes partielles, mais qu'il fallait corriger l'instrument de tout savoir, la logique naturelle pervertie et viciée par les vieilles habitudes, par les préjugés héréditaires, par les barbares disciplines qui usurpaient le nom de sagesse. Longtemps avant Bacon, Campanella avait conçu la réforme du savoir humain, et essayé une nouvelle disposition de toutes ses parties. Telesio, de son côté, s'efforça à ramener les intelligences aux préceptes de la nature; il fonda la conviction sur le fait, grand épouvantail des dogmatistes. Il enseigna l'art de comparer les phénomènes, de les coordonner, de les expliquer, suivant les lois de l'induction; prévenant et devançant en plusieurs points l'auteur du *Novum Organum*. Nizolio, antérieur encore à Telesio et à Campanella, s'étant aperçu que les discussions péripatétiques se résolvaient presque toutes en pures logomachies, se mit à les renverser et à les détruire; il ne lui fallut pour cela qu'étudier la valeur des expressions dans la science étymologique et dans l'usage populaire. Giordano Bruno, esprit immense, mais trop peu positif, renouvela les écarts de l'école éléatique. Leibnitz le regarde comme ayant précédé Descartes dans ses idées sur le système de l'univers; ce qui est incontestable, c'est que, bien avant Spinosa et Schelling, il devina leurs investigations hardies sur l'unité et sur l'identité de l'être universel.

La philosophie italienne prit donc, à sa renaissance, autant de formes différentes qu'il y eut de mains actives et empressées à la recomposer. Elle s'imprégna toutefois, en passant par toutes ces mains, du caractère individuel de la nation. Ce type spécial consiste en une vive sympathie pour ce qu'il y a de plus positif et de plus général, et dans une égale aversion pour ce qui est empirique et hypothétique.

Tous les métaphysiciens s'avisant de recommander l'étude

des phénomènes et l'observation attentive de la nature, le platonisme fut décrédité; Giordano obtint beaucoup d'admirateurs, mais peu de prosélytes. On rechercha assidûment les principes absolus et souverains de la raison, afin d'élever la philosophie à l'état de science. Dans ce mouvement extraordinaire, l'autorité de la philosophie *péripatétique* disparut entièrement. Chacun s'ouvrit une route, et l'on vit éclore des systèmes de toute espèce distincte; systèmes anciens et nouveaux, timides et hardis, rationnels ou extravagans. Effrayée de ce mouvement, la théocratie jeta un cri d'alarme et déclara aux novateurs une guerre de haine et de sang.

Exclusives et stationnaires de leur nature, les opinions théologiques rejettent avec colère toute nouvelle pensée! Mais la vérité, comme le *Fatum* ancien, sert de guide à ceux qui l'écoutent, et entraîne ceux qui résistent; elle parvient toujours à faire graduellement plier cette rude et revêche obstination. Les théologiens vaincus tentent de concilier, par des démonstrations subtiles, l'autorité du dogme avec les résultats de la raison; puis, comme l'empire et les exigences de cette raison croissent encore, il faut reconnaître que plusieurs croyances sont des superstitions, et accepter certaines révélations comme de simples allégories. Alors ce déplorable schisme entre la religion et la philosophie s'éteint; la théologie naturelle pénètre et s'infuse dans la théologie dogmatique.

Telle eût été la marche de l'esprit religieux en Italie, s'il eût été abandonné à ses propres inspirations. On ne peut en douter, quand on voit combien de théologiens réformateurs y surgirent depuis Arnaud de Bresse, contemporain du premier Frédéric, jusqu'à Socin de Sienne, père des modernes unitaires. La théocratie, combattant non seulement pour l'intégrité de la foi, mais pour conserver intact l'édifice de sa monarchie universelle, s'estimait perdue, si elle laissait tomber une seule pierre de cet édifice élevé à grand'peine par l'audace et l'adresse d'Hildebrand.

De là tant de fureurs contre les penseurs indépendans. Giordano Bruno et Vanini sont brûlés tout vifs; Pomponace

sauve sa vie par miracle; Campanella est torturé sept fois, gémit pendant vingt-sept ans dans les prisons, et vient mourir en exil à Paris. Comme le dit Tacite, on espère étouffer « dans les ténèbres souterraines des cachots, et dans la fumée des bûchers, ces voix qui proclament la vérité. » Cependant on caresse les poètes, les grammairiens et les artistes; on favorise le développement de l'imagination italienne, afin de distraire la raison de l'étude plus élevée et plus profitable de la philosophie. L'amour du beau, déshérité des grandes pensées de la sagesse et dévié de son noble but, se fait léger et frivole; il devient voluptueux jusqu'à la frénésie; il corrompt les mœurs et l'art; il troque l'or pur contre le clinquant.

La persécution ne sert le triomphe que dans le cas où les forces sociales ont acquis leur développement nécessaire. Dans l'hypothèse contraire, l'action oppressive l'emporte et la raison succombe. Ainsi tombe la philosophie en Italie; elle reste étouffée, sans vie, jusqu'à la fin du siècle dernier. Une seule fois, son long silence fut rompu par la voix d'un grand homme qui montra à lui seul tout ce que pouvait encore le génie de sa nation. Nous voulons parler de Jean-Baptiste Vico, dont le nom, resté long-temps inconnu des étrangers, s'empara d'une renommée immense et rapide, lorsque Herder publia son livre sur les idées. Il était évident qu'un siècle avant Herder, ce grand Italien avait découvert l'histoire de la vie sociale des nations, et l'avait publiée dans son livre auquel il donnait, à bon droit, le titre de la Nouvelle Science *(Scienza-Nuova)*. Certes, Vico a raisonné souvent avec précipitation, et la synthèse suprême de son histoire est incomplète, parfois même contraire aux faits. Mais qui jamais porta sur les vicissitudes sociales un regard aussi pénétrant et aussi vaste. S'il généralise trop, au moins ne raisonne-t-il pas *à priori*. Ses cent dix maximes résultent et découlent toutes d'une observation très consciencieuse et très judicieuse des faits. Ces faits, circonscrits dans l'histoire de trois peuples seulement, traçaient autour de Vico une limite étroite qui devait rendre ses analyses défectueuses. D'ailleurs il fallut bien qu'il pliât devant la

prééminence des idées théologiques, qui dominaient en Italie toutes les écoles, tous les livres, toutes les opinions.

Peu de temps après Vico, parut un esprit élevé et original : Stellini. Moine de profession, et nourri dans les subtilités de la philosophie monastique, il eut le courage de tracer le premier l'histoire universelle des mœurs de tous les peuples. Dans son livre *de Ortu et progressu morum,* il commence par déterminer et poser quelques lois physiologiques et intellectuelles de l'homme sortant de l'état sauvage, et il déduit ensuite, comme une conséquence de ces lois, la nature et la forme nécessaire des mœurs diverses.

L'école établie par Vico s'est perpétuée en Italie. Mario Pagano, son concitoyen, tempéra et modifia les principes trop exclusifs de son maître, et chercha de nouvelles séries de faits pour compléter la théorie de la science nouvelle. Romagnosi, doué de plus de force d'esprit, appliqua l'analyse aux mêmes questions. Dans son livre intitulé : *della Suprema economia dell'umano sapere,* il a enrichi l'histoire de l'humanité d'une histoire abstraite de l'intelligence dans la recherche de toute vérité. L'auteur distingue quatre principales époques dont il analyse assez bien les caractères spéciaux. Il trouve ensuite la loi supérieure à toutes les autres, loi unique, qui, dans ces quatre époques, a présidé au développement progressif de l'intelligence des nations.

L'Italie possède donc aujourd'hui le thème complet de l'*Histoire de la Civilisation.* Vico, Stellini et Romagnosi ont observé l'homme, d'abord dans sa double organisation spéculative et active, ensuite, sous ce dernier rapport, en sa qualité d'être politique. La longue période qui sépare Galilée de l'époque moderne n'est remplie que par la renommée de Vico et quelques belles découvertes de Stellini : nous le répétons, Vico et Stellini ne furent pas de leur temps. Solitaires au milieu de leur siècle, ils fleurirent comme ces plantes robustes qui, enracinées dans un sol fertile, se font jour à travers les pierres, les débris et les épines.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les études psychologiques

avaient fait une apparition brillante en France, en Angleterre et en Allemagne; tout au plus leur pâle et faible reflet colorait-il l'Italie. Le clergé occupait toutes les chaires philosophiques, et continuait à enseigner avec un imperturbable sang-froid les vieilleries péripatétiques, tempérées à peine par les idées de Descartes, dernière concession que les théologiens théocrates avaient bien voulu faire aux esprits impatiens.

Genovesi, esprit assez élevé, avait exposé avec lucidité les nouvelles doctrines acceptées par l'Europe, son système propre se rapprochant plutôt de l'école de Leibnitz et de Wolf que de toute autre, n'était en contradiction avec aucune des maximes de l'orthodoxie. Persécuté cependant par l'inquisition, ce ne fut qu'à la puissante intercession d'un prélat qu'il dut son salut. Épouvantés par cet exemple, les esprits spéculatifs se dirigèrent vers les études positives de la législation et de l'histoire, qui n'inspiraient encore aux gouvernemens ni jalousie, ni soupçons. Jean-Vincent Gravina, dans son traité sur l'*Origine du droit,* démontrait ouvertement que toute autorité vient du peuple. « Le consentement général, dit-il, se sépare de la tyrannie; consentement sans lequel aucun empire n'est juste ni légal : d'où il suit que lorsque les citoyens en trouveront l'opportunité, il leur sera permis d'arracher la chose publique à l'usurpation d'un ou de plusieurs.... La liberté est chose sainte et de droit divin, parce que Dieu lui-même l'a placée dans l'homme; la séduire et la tenter, est scélératesse; l'attaquer, est impie, et l'opprimer, est un crime. » Gravina publiait ces maximes dans un ouvrage, on ne peut plus approuvé, et dédié même à sa sainteté Clément XI.

Un dernier obstacle s'opposait en Italie à la renaissance de la philosophie psychologique. Ses savans avaient conçu pour ces études un mépris et une aversion fort naturels, il faut en convenir; ces esprits supérieurs se rappelaient avec indignation les misérables sottises qui, sous le nom de philosophie, leur avaient été enseignées dans les colléges par des moines ignorans ou de mauvaise foi. De là ce préjugé aujourd'hui enraciné chez la plupart des Italiens, que les sciences spéculatives

et surtout les sciences psychologiques, n'offrent que ténèbres, vanité et paralogismes. Décidément, disait-on, Galilée avait fait justice de toutes ces folies métaphysiques en créant la philosophie expérimentale; il fallait laisser aux novices des couvens la frénétique envie de connaître l'impossible, de prendre l'abstraction pour la réalité, et de ressembler à ce Lapithe de la fable qui embrassait la nue en croyant tenir une déesse dans ses bras.

Toutefois, c'est pour l'homme un besoin, de revenir tôt ou tard à l'analyse des souverains principes, et de remonter graduellement, de l'art à la science, par le progrès nécessaire de la raison. Les philosophes naturalistes sentirent eux-mêmes cette nécessité, sans vouloir la confesser. Les sciences naturelles furent observées dans leur ensemble, dans leurs fins et dans leurs relations avec l'homme. On chercha l'unité du savoir cosmologique; il fallut en examiner la réalité et le premier élément. Les vieilles questions qui se présentent à la dernière synthèse de toute doctrine : « Pourquoi telles doctrines sont-elles vraies? Quelles sont les premières idées qui leur donnent naissance? » apparurent de nouveau. La marche même des études historiques et législatives fit impérieusement sentir l'inévitable besoin d'analyser les facultés de l'homme. La philosophie, qui étudie l'esprit humain, revint donc en honneur.

Mais la méfiance que les savans italiens avaient conçue pour la valeur réelle de la métaphysique leur fit embrasser avec enthousiasme les opinions de Locke; ils ne reconnaissaient dans son livre autre chose qu'une histoire naturelle et expérimentale des faits qui ont rapport à la pensée. Une indicible faveur accueillit en Italie les livres de M. Destutt de Tracy. La jeunesse qui, en dépit de la théocratie et de l'oppression politique, croissait en idées passionnées et hardies, acceptait avec enthousiasme et exagérait même les opinions sensualistes. On retrouvait là cette vigueur et cette intensité de réaction que les encyclopédistes déployèrent en France, il y a un demi-siècle.

Cette réaction, naturelle en elle-même, mais contraire au caractère intellectuel de la nation, s'éteignit bientôt. Les philosophes italiens comprirent que le sensualisme péchait par sa base et se mettait en dehors de cette même expérience qu'il vantait. Gioia, dans ses *Élémens d'idéologie,* tout en bannissant les connaissances et les jugemens *à priori,* ne voulut jamais convenir que les sensations composassent la pensée : « Comme l'humidité, la chaleur et la lumière, dit-il, développent les germes matériels ; de même les sensations développent les facultés de l'ame. » Pezzi, dans sa *Philosophie de la pensée et du cœur,* affirme bien que l'action de l'entendement sur les idées se borne à disposer diversement leurs composés, et non à créer ou à former leurs élémens ; mais il déclare que l'unité et l'identité du *moi* est un phénomène du sens intime tout à fait *sui generis,* et pour lequel la sensation n'est rien autre qu'une cause occasionelle. Grones, profond dans les sciences physiques et mathématiques, a fait sentir de nouvelles oppositions et de nouvelles différences naturelles entre le physique et le moral ; quelques uns ont combattu avec énergie les systèmes de Spurzheim et de Gall. Lallebasque lui-même, dont l'ambition a eu pour but de prendre en Italie la place qu'occupe Bonnet parmi les métaphysiciens français ; Lallebasque, en s'efforçant d'expliquer avec ses principes de physiologiste idéologue les mystérieuses fonctions des organes cérébraux, détache le jugement et la volonté de la sphère des sensations. Costa, seul représentant du sensualisme pur, vigoureux champion, ne devait pas espérer le triomphe. Il aura toujours bien mérité de la science par la rigueur d'examen et par la subtilité admirable des recherches dans plusieurs questions idéologiques.

En Italie, l'école de Locke est donc restée plutôt comme une théorie incomplète que comme une doctrine fausse. Cette école y a toutefois porté des fruits utiles qui lui sont propres ; elle a eu pour résultats une augmentation de connaissances positives dans l'histoire de l'entendement, une minutieuse analyse des faits particuliers, plusieurs rectifications

des analyses précédentes, enfin une grande clarté et une certaine simplicité populaire d'exposition. On a dit de Socrate qu'il fit descendre la philosophie du ciel, pour la jeter parmi les hommes : les disciples de Locke l'ont tirée de la chaire, et l'ont amenée dans la rue, au milieu de tous; elle a cessé d'enseigner, comme Pythagore, sous le voile. Les disciples de Locke ont démontré qu'elle n'avait pas besoin d'un langage spécial; ils ont fait tomber dans le mépris l'usage antique des écoles, qui, à l'imitation des divinités d'Homère, ne croyaient pas devoir appeler les choses par les noms qu'employaient les simples mortels.

Mais le caractère italien s'attache à rechercher l'universalité des choses et leur unité théorique : les esprits supérieurs de cette nation n'usent pas leur vie à l'analyse des faits particuliers et à l'étude d'une science spéciale. Voyez saint Thomas qui mérite le nom de docteur universel en réduisant les études sacrées à l'unité synthétique et rationnelle; voyez Dante, qui entreprend de lier à un seul principe et à un seul système la théologie, la morale, la politique et la poésie; voyez Michel-Ange, qui approfondit tous les arts pour les concentrer dans cette beauté idéale qu'il avait conçue. Galilée s'indigne, il est vrai, en voyant les physiciens errer à travers les rêves de leurs hypothèses, et embrasser dans leurs systèmes fantastiques l'immensité des êtres; il s'efforce de conduire lentement et graduellement l'esprit humain, en partant du connu pour arriver à l'inconnu. Mais Galilée lui-même embrasse l'universalité : quelle partie de la nature n'observe-t-il pas? Quelle étude lui est étrangère? Si vous lui demandez ce qu'il cherche et où il va, il vous répondra qu'il « veille et travaille pour deviner l'ordre et les lois suprêmes de l'univers. »

Nous avons parlé de Campanella qui embrassait toute la science, et qui annonçait le projet de la recomposer dans son ensemble. Nous l'avons montré travaillant toute sa vie à faire sortir des faits quelque science absolue qui pût servir de base à la raison humaine. Nous avons vu Vico n'étudier les origi-

nes, les vicissitudes, les altérations, les moindres applications d'une parole, d'un rite, d'une cérémonie, que pour en déduire une loi modératrice des destinées humaines. De nos jours, Lagrange réunit et resserra en une seule formule toute la théorie des mouvemens réels et possibles; Gioia, en composant une encyclopédie des sciences économiques et administratives, se garde bien de les isoler, comme font les modernes, des autres doctrines; au contraire, il les ramène à quelques principes régulateurs de la science sociale.

Les esprits italiens reconnurent donc bientôt que l'école de Locke n'embrasse pas le vaste ensemble des études psychologiques, et qu'elle passe avec légèreté sur plusieurs mystères de l'intelligence. Les deux grands objets de la philosophie cessent de leur échapper; ils comprennent que le principal but qu'elle doit se proposer consiste à tracer une histoire des phénomènes de l'intelligence. Sous cet aspect, la philosophie rentre dans la classe des sciences anthropologiques, et tend à compléter la connaissance de l'homme. L'autre fin est encore plus noble et plus élevée : elle a rapport aux relations de la philosophie avec le savoir humain tout entier, à qui, seule, elle peut fournir la preuve, la méthode et les élémens. Elle seule peut en effet démontrer le fondement de toute certitude; elle seule peut offrir à toutes les études une théorie universelle de la méthode, en faisant connaître ce qu'est la vérité et ce qu'est l'intelligence qui s'efforce d'y arriver; car on ne peut connaître rationnellement le moyen de parvenir à un but avant de posséder la science de la fin et la science du moyen. Enfin, puisque toute doctrine a son commencement et son origine dans certaines perceptions de l'esprit, il est évident que la philosophie seule découvre les premiers pas, les pas élémentaires de toute science.

L'école de Locke a répondu merveilleusement à cette première fin de la philosophie, nulle autre ne l'a surpassée pour la perspicacité et pour le soin qu'elle a déployés dans le relevé des moindres phénomènes de la pensée. Elle a complétement manqué l'autre but philosophique. Confondant l'expé-

rience vulgaire avec cette haute théorie qui doit analyser les principes eux-mêmes, elle a ignoré ces principes, destinés à gouverner nécessairement l'ordinaire et commune expérience. Deux qualités éminentes sont indispensables pour avancer dans cette partie, la plus abstraite et la plus spéculative de la psychologie : une puissante force démonstrative et une grande étendue d'imagination, qui fassent parcourir et confronter rapidement les principes généraux. Ces deux qualités, semblables aux deux roues du char sur lequel le Phédon de Platon monta pour traverser les immenses espaces de l'univers, peuvent égarer le penseur. Il est facile de se perdre en route, et de prendre les caprices fantastiques des nuages pour la forme des mondes que crée l'imagination. Les disciples de l'école éléatique, et Giordano Bruno entre autres, en montant dans ce char aventureux, imitaient l'imprudence de Phédon. Il est toujours imprudent de chercher le royaume de la raison absolue hors des domaines de l'expérience.

Jusqu'à présent les Italiens ont suivi une route intermédiaire : peut-être en ce moment sont-ils les seuls à y marcher. Faluppi est incontestablement le maître de cette nouvelle manière de philosopher dans la Péninsule ; il n'abandonne jamais l'expérience, et, contre l'usage des rationalistes, il recueille soigneusement, même les plus minutieux détails que l'empirisme a su observer dans les phénomènes psychologiques. Esprit positif, il réfute toutes les suppositions, et, à ce titre, il se croit obligé de renverser jusque dans leurs fondemens les doctrines des disciples de Kant et toutes les autres théories transcendantales mises en avant par les modernes. Il ne considère pas néanmoins dans toute son étendue le grand problème des origines et de la nature de nos connaissances ; il reconnaît la différence qui sépare les vérités nécessaires des vérités contingentes, et bâtit sur les premiers une théorie nouvelle, mais toujours expérimentale. Les principes élémentaires de sa philosophie, esquissés dans un opuscule sur l'analyse et sur la synthèse (*Sull' analisi e sulla sintesi*), furent développés ensuite et mis en ordre

dans son grand ouvrage en six volumes, sous le titre de *Critica della conoscenza*. Il a publié aussi une Logique pure (*Logica pura*); puis ses Lettres sur les vicissitudes de la philosophie, depuis Descartes jusqu'à Kant (*Lettere sulle vicende della filosofia da Cartesio a Kant*), et enfin il a récemment mis au jour sa Philosophie de la volonté (*Filosofia della volonta*).

Parmi les Italiens modernes qui ont adopté récemment cette forme vraiment scientifique de psychologie, nous citerons M. Rosmini, auteur d'un nouveau traité sur l'origine des idées (*Nuovo Saggio sull' origine delle idee*). Il revient à peu près seul (nous le pensons du moins) à la nécessité de quelque notion innée, semblable aux idées de Platon. Presque épouvanté, toutefois, ne voyant pas s'ouvrir à ses yeux cet antre obscur que l'ancien philosophe décrit, « où les idées se montrent et apparaissent semblables à des ombres et à des spectres, » il proteste qu'il ne croit nécessaire à la composition de la pensée aucune autre notion simple et innée, si ce n'est celle de l'*être universel*. De quelque manière que l'on juge cette opinion, il est certain que le livre de Rosmini est original; et c'est un admirable artifice logique que celui avec lequel il déduit de la simple notion de l'être tous les principes généraux qui régissent l'intelligence.

Ces aperçus rapides et succincts suffiront pour donner quelque idée de l'état et de l'attitude des doctrines philosophiques dans l'Italie actuelle. Point d'hostilité flagrante et violente; point de bannières opposées et ennemies. Si le sensualisme et le matérialisme dominent la jeunesse italienne; si la réaction contre le joug des superstitions encore debout a quelque chose de violent et d'énergique, les savans, c'est-à-dire ceux qui ont discuté et accepté une opinion, non sous l'impression de l'irritation et de la colère, mais après un froid et tranquille examen, se sont éloignés du sensualisme. Ils en ont reconnu les dangereuses hypothèses, précisément comme d'autres ont découvert ailleurs l'abus des abstractions et les égaremens de l'imagination.

Les sceptiques et les mystiques, qui portent ailleurs le nom de philosophes, n'ont pas en Italie de représentans. Ce peuple, le plus imaginatif et le plus pacifique de l'Occident, n'oublie jamais, lorsqu'il entre dans le sanctuaire de la science, de déposer au vestibule du temple tous les ornemens et les prestiges de sa pensée. Un certain père Ventura a pourtant reproduit la doctrine de l'*autorité*, qu'il a entourée et fortifiée de nouveaux et spécieux argumens. Il a voulu faire sortir une complète croyance d'un pyrrhonisme parfait, ce qui a quelque rapport avec les efforts qu'on ferait pour atteindre la quadrature du cercle. Cette tentative a eu trop peu d'éclat pour être dangereuse. En définitive, la marche philosophique de l'intelligence italienne nous semble sage, mesurée, féconde, un peu timide peut-être encore, mais d'autant plus recommandable qu'elle échappe à toutes les exagérations et à tous les extrêmes, et qu'elle aura une voie facile à tous les progrès.

(*Edinburgh*, *New Philosophical Journal.*)

Anthropologie.

HISTOIRE

DES

TREMBLEURS ET DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Voici deux sectes qui, depuis long-temps, sont en butte aux sarcasmes, aux critiques, aux attaques de toute espèce, et cependant à beaucoup de titres elles méritent l'estime et la considération de tous ceux qui s'intéressent au progrès de la civilisation. Dans l'une, règne le principe de la communauté et de l'égalité dans son acception la plus absolue ; la division du travail y est bien entendue, et chacun mis à l'aise, se livrant à l'impulsion de son cœur, choisit librement la profession qui convient le mieux à ses goûts ; là, point de haillons, ni de misère ; mais la certitude du lendemain, une confiance entière dans l'avenir. Ainsi, maître de suivre ses inspirations, le *Trembleur* apporte, dans l'exécution de son travail toute son attention, tous ses soins ; l'approbation de la communauté, qui a constamment les yeux fixés sur lui, semble suffire à son amour-propre. Voyez ses champs, ses vignes, son jardin et son verger ; nulle part la culture n'est mieux entendue ; ses moissons sont presque toujours abondantes et magnifiques ; il a les meilleurs vins et les plus beaux fruits du pays ; les meubles qui parent sa demeure, et qui tous sont fabriqués par lui, ne manquent pas d'une certaine élégance ;

la route qui conduit à l'établissement où il demeure, et qu'il a construite lui-même, ressemble à l'allée d'un beau parterre : on n'y voit pas un caillou; le linge de sa table et celui dont il se couvre sont d'une blancheur éblouissante. Mais ce n'est pas tout; grace à l'adoption de ce système, il n'a aucun besoin de cet immense arsenal de lois qui, dans nos sociétés, protégent la propriété et en garantissent la transmission; possédant tout ce qui lui est nécessaire, ayant à sa disposition tous les moyens d'obtenir ce qu'il peut désirer, il ne se rend jamais coupable de fraude ou de vol; libre de crainte et de soucis; et n'attaquant jamais personne, personne ne songe à l'attaquer. Enfin, dans ses relations commerciales avec les gens du monde, comme il appelle ceux qui ne font pas partie de sa secte, il est loyal avec tous, et tous le sont envers lui. Voilà, ce me semble, une manière d'être qui, à l'époque où nous vivons, mérite bien quelque attention.

Le *Quakre* ou l'*Ami*, pour nous servir du nom qu'il se donne, contrairement au Trembleur (*shaker*), aime à travailler isolé; chez lui, point de communauté de biens; chacun pour soi, à chacun selon son intelligence. Mais n'allez point supposer qu'en conséquence de cette division de forces, le Quakre, sous le rapport de la condition matérielle, soit moins heureux que le Trembleur : il n'est pas au monde de secte où il y ait si peu de pauvres, et autant de richesse que chez les Amis. De tous les membres qui composent cette secte, pas un seul ne tend la main, et les quatre cinquièmes sont riches à millions. Imaginez en effet des hommes qui apprécient la valeur du temps de la manière la plus stricte et la plus absolue, qui n'en laissent pas échapper inutilement la moindre parcelle, et chez lesquels cette valeur du temps est un article de foi, un don précieux que leur a fait le Créateur en les lançant dans ce monde, et dont ils lui doivent un compte rigoureux au moment suprême. « N'est-ce pas d'ailleurs remplir avec une scrupuleuse exactitude les devoirs envers Dieu, que de travailler pour sa famille avec ardeur et persévérance. « Celui qui ne pourvoit pas aux besoins de sa famille est pire qu'un

infidèle, disent-ils avec l'un des douze apôtres; » et conformément à ce principe, tous s'engagent dans une profession quelconque, qu'ils poursuivent par goût et par habitude, alors que leurs coffres regorgent d'or.

A côté de cet avantage, il en est un autre non moins précieux, qui, au train dont va le monde, semble encore n'appartenir qu'à la société des Amis. Chacun sait combien l'inexactitude et l'improbité sont communes dans le commerce, de combien de précautions il faut s'entourer pour ne pas être dupe, à quel chiffre infime se réduit le nombre des personnes qui gardent leur parole lorsque le maintien de cette parole lèse leurs intérêts; enfin, quels tristes mécomptes on éprouve lorsqu'on s'en rapporte à la bonne foi ou à l'honneur d'un marchand! Eh bien! grace à de constans efforts, la société des Amis est, en quelque sorte, à l'abri de ces cruels fléaux; l'honneur et la bonne foi sont des vertus familières aux Quakres. Je ne prétends pas dire qu'un Ami soit toujours honnête, que de ses lèvres il ne s'échappe jamais un mensonge; oh non! mais ce que j'affirme, c'est que, sous le rapport de la ponctualité, de la stricte observance de la parole donnée, il n'est aucune classe de la société qui, prise en corps, puisse être comparée à celle des Amis. Mais aucune aussi ne prend la dixième partie de la peine qu'elle se donne pour que ses membres restent fidèles à l'honneur, à la délicatesse et à la probité. « Tous les Amis sont-ils justes dans leurs transactions, exécutent-ils avec ponctualité leurs engagemens? » voilà les paroles qui retentissent, lors de chaque réunion trimestrielle, à l'oreille des Quakres assemblés; et sur la réponse négative, le membre coupable reçoit une réprimande sévère en présence de toute la communauté. Aussi, grace à la sagesse de cette mesure, le Quakre jouit de l'estime publique; on aime à aller chez lui, parce qu'on est sûr de le trouver à son poste; à lui marchander un objet, dont il vous demandera peut-être un bon prix, mais qu'il ne vous surfera point; ou bien si l'objet qu'il vous offre est de mauvaise qualité, il ne vous sera pas donné pour

bon; et s'il vous est promis pour un jour fixe, il vous sera livré à l'heure dite. L'Ami promet, mais c'est pour tenir; la vérité lui est sacrée, parce qu'on lui a enseigné que le mensonge était le plus honteux de tous les vices. Je le répète, ce beau caractère n'appartient pas à la société des Amis tout entière; mais chercher une classe de la société aussi importante par son chiffre numérique, où les menteurs et les hommes de mauvaise foi soient en si petit nombre, ce serait chercher en vain et courir après une ombre.

Ce n'est pas tout; les Quakres se distinguent encore des autres commerçans par leur ordre et leur économie. Ils ne se livrent à aucune de ces habitudes dépensières, à aucune de ces récréations oiseuses, à l'aide desquelles les autres hommes passent leur temps et vident si facilement leurs poches. Aussi, l'Ami consacre-t-il plus de temps à ses affaires, et leur donne-t-il une attention plus soutenue. La goutte d'eau qui se détache de la cataracte finit par séparer de la montagne le bloc de rocher sur lequel elle tombe : ainsi, la persistance, une attention soutenue, l'emportent sur des qualités plus brillantes; c'est la main diligente qui fait l'homme riche, et celui qui, avec ces deux qualités, n'a qu'une très petite portion de cervelle, acquiert plus facilement de la richesse que l'homme doué des talens les plus distingués et qui est dépourvu de cette vertu vulgaire : la persévérance.

Avec l'amour du travail, l'entente des affaires et la réputation d'intégrité qui le distingue, comment le Quakre ne serait-il pas riche? Il ne dépense point son argent en hôtels somptueux? Sa maison, simple, commode, meublée avec élégance et propreté, ne possède aucun de ces objets frivoles que la mode ou le caprice rend si coûteux. Il ne porte point de bijoux; ses vêtemens sont de la plus grande simplicité; chez lui point de pianos, de guitares, ni de violons; point de ciselures, de dorures, ni de draperies aux couleurs brillantes; et dans sa demeure rarement vous trouverez une ottomane ou un fauteuil couvert de tissus damassés. Les tableaux de l'ancienne et de la nouvelle école n'ont aucune

valeur à ses yeux. A part le traité de paix que William-Penn, l'un des grands hommes de sa secte, signa avec les hommes rouges de l'Amérique, vous ne trouverez chez l'Ami aucun tableau, pas même le plus simple portrait de famille. Le Quakre n'enseigne enfin à ses enfans, ni la danse, ni le chant, ni les armes, ni la peinture, ni la musique; toutes choses que nous prodiguons à nos enfans, sans avoir égard à leurs dispositions naturelles.

Ne croyez pas non plus qu'un Quakre dépense ses guinées pour assurer l'élection d'un membre radical ou celle d'un conservateur; oh non! il hait trop la corruption et la fraude! Puis, ses habitudes sont si douces et si paisibles; on l'a si souvent prémuni contre la violence des passions, qu'il croirait, lui, qui jamais de sa vie n'a fait du jour la nuit, et de la nuit le jour, qu'il croirait, dis-je, accomplir le rôle le plus comique au milieu d'une bourrasque parlementaire ou d'un dîner politique. D'ailleurs, que lui importe que Peel ou Melbourne triomphe, qu'un radical ou qu'un conservateur soit au parlement? Ce qui fait l'objet de toutes ses sympathies, c'est d'arriver avec le temps, la patience, la douceur et la persuasion au but qu'il se propose, but tout de charité, de bonheur et de paix; et, dans l'intimité de son ame, il est persuadé qu'il ne faut qu'être honnête homme et avoir de la bonne volonté pour y parvenir. Il a bien une voiture et des chevaux, mais sur les panneaux de cette voiture ne brillent point d'armoiries, la science héraldique n'est à ses yeux bonne que pour les fous. Les marchands de vin et les brasseurs le détestent, car il boit peu, et le plus généralement il remplace la bière par le café. Quelquefois, mais rarement, il chasse le renard et le cerf, mais jamais il n'éreinte son cheval dans une course au clocher; jamais il n'engage un penny dans les hippodromes d'Ascott et de Newmarket; jamais il ne donne 1,000 guinées pour un cheval, et il se croirait atteint de folie s'il payait un chien de chasse 100 guinées. Enfin son tailleur ne lui coûte presque rien; sur terre et sur mer, en temps de paix et en temps de guerre, il a tou-

jours le même costume; jamais d'uniforme ni d'aiguillettes; au milieu de la tempête, il reste en repos, vaque paisiblement à ses affaires comme au sein d'une profonde paix, il repousse le jeu avec horreur, excepté pourtant le jeu de bourse, le *stock jobbing*, qui jouit auprès de lui d'une grande faveur. Massez maintenant tous ces faits, groupez toutes les sommes que cette conduite sauve ainsi des mains des danseurs, des chanteurs, des musiciens, des flibustiers et des agioteurs, et dites-moi s'il y a lieu de s'étonner qu'avec de pareilles dispositions le Quakre entasse guinées sur guinées, écus sur écus.

Cependant ces dispositions peuvent avoir de funestes résultats; elles étouffent le sentiment du beau, rétrécissent l'esprit, et empêchent l'homme de concevoir de grandes et nobles choses. Le Quakre est naturellement avide; son appétit grandit avec sa fortune. Ce n'est pas sans raison que Thomas Paine s'écriait : « Il poursuit l'argent avec l'avidité que la mort met à saisir sa proie. » Vainement en effet, dans tous ses rapports, dans son livre d'extraits, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, dans le livre de ses lois, la société exhorte-t-elle ses membres à être modérés dans leurs désirs, à se retirer des affaires quand ils ont amassé assez d'argent, afin de faire place aux autres; ces exhortations ne sont point entendues par la majorité des Amis; et presque tous, travaillés par le désir d'acquérir, continuent les affaires jusqu'à la mort. Combien d'exemples pourrais-je citer de cet amour de l'argent. Je me bornerai à un seul; il a trait à un vieil épicier de ma connaissance qui appartenait à la société des Amis. Le bonhomme, vieux célibataire de soixante ans, était depuis quarante ans dans les affaires où il avait amassé une si brillante fortune que, s'il eût voulu, il aurait pu armer vingt-cinq navires rien qu'avec ses propres fonds. Eh bien ! ce millionnaire, ce vieillard sur le bord de la tombe pesait sa cassonade et sa chandelle avec délices, vivait au milieu de ses richesses comme le plus simple artisan. Je ne sais quelle volupté rayonnait dans ses yeux quand il était dans sa boutique; on eût dit que

de son tablier et de ses balances dépendait sa vie entière, tout ce qu'il avait de plus cher au monde, le salut de son ame. Un jour que je lui faisais une visite, je vis entrer une pratique qui lui demanda une livre de sucre, et lui parla d'un riche négociant qui, s'étant retiré des affaires, venait d'éprouver quelques pertes légères. « Ah! s'écria le bonhomme en branlant la tête, il aurait bien mieux fait de ne point quitter les affaires! » Et à ces mots un certain frémissement anima tout son corps : ses doigts devinrent plus agiles, ses yeux plus ardens; on eût dit, à le voir, que le pesage de sa livre de sucre était bien plus méritoire qu'auparavant.

Voulez-vous maintenant voir dans l'intimité ce Quakre si rangé, si parcimonieux de son temps. Pour lui, à part le dimanche, jour qu'il consacre presque tout entier à la prière, la journée qui finit ressemble à celle du lendemain; sa vie s'écoule sans cahot, uniforme et paisible comme un ruisseau limpide sur un lit de mousse. Il se lève de bonne heure; ennemi déclaré des innovations, il suit encore les anciens usages, et déjeune à sept heures du matin : à la ville pourtant, il déroge un peu; le Quakre citadin se fait à nos mœurs, et déjeune à dix heures du matin. Ce repas est frugal; quand la nappe est enlevée, la Bible est apportée et on en lit un chapitre; après cette lecture une pause solennelle, profonde comme le silence de la tombe, dure plus d'un quart d'heure. Oh! ne souriez point de ce silence, car il a quelque chose de si impressif, de si imposant que votre cœur déjà ému aux paroles du saint volume sent vibrer toutes ses fibres. La lecture est faite tantôt par le chef de la famille, tantôt par une matrone avenante, quelquefois par un jeune garçon, ou bien par une jeune fille au front plein d'innocence et de candeur. Cet usage est religieusement observé dans toutes les familles; c'est la seule prière écrite que se permettent les Quakres. Chez eux point d'actions de grace à haute voix, point de prières suivies ni de phrases arrangées avec système; tout doit partir du cœur, ou, pour parler leur langage, de l'impulsion qui leur est donnée par l'esprit divin.

Le déjeuner fini, le silence rompu, chacun se lève et vaque à ses affaires : les hommes à leurs travaux, les femmes à leur ménage; celle-ci va faire une visite à son amie, tandis que l'autre se dirige vers un établissement public qui ne prospère que par ses dons. Le soir ramène les époux au sein de la famille, au centre du ménage. C'est l'heure du souper pour ceux qui sont restés fidèles aux anciens usages, et celle du dîner pour ceux qui ont adopté nos mœurs. Ce repas est moins frugal que le déjeuner, mais il dure peu, et l'on s'y montre si sobre que rarement on se permet ces petits toast de bonne amitié que nous autres Anglais échangeons volontiers dans nos familles; le Quakre, se défiant de lui-même, craint l'ivrognerie et la déteste comme le jeu. Après le dîner on ne joue point, jamais un Quakre n'engage un farthing au jeu; tous les paris, quelque minime que soit la somme, lui inspirent une aversion profonde. Parfois cependant vous trouverez deux jeunes gens dans un coin du salon jouant aux dames ou aux échecs; ces jeux ne sont point frappés d'ostracisme parce qu'ils sont considérés comme des jeux d'adresse. La musique et la danse ne sont point tolérées chez les Quakres; toutefois les jeunes filles, ont, dans ces derniers temps, enfreint la règle, en jouant du piano, mais la danse est sévèrement prohibée; enfin, les livres doivent avoir une moralité bien constatée pour qu'on en permette la lecture.

Vie maussade! allez-vous vous écrier. Quoi! pas de bouillotte ni d'écarté, chère douteuse, et pas un simple galop, peu de vin et rarement de la musique; pas de romans ni de nouvelles! C'est ainsi. La vie d'un Quakre s'agite dans un cercle étroit, doux, paisible et confortable! c'est le paradis de l'homme bon qui, fuyant les tempêtes et les vanités du monde, aime à couler ses jours au sein du repos, à faire le voyage de la vie sur une route unie. En entrant dans la demeure d'un Quaker, vos yeux n'y rencontreront jamais de couleurs éclatantes; le bleu, le jaune, le pourpre ou le rouge sont proscrits. Les rideaux sont blancs, les tapis épais

et moëlleux sans être riches; les ornemens de la cheminée sont de la plus grande simplicité. Vous reconnaissez tout d'abord que vous êtes chez un peuple paisible et doux. Nulle part des signes de grandeur et de faste; mais partout un air de fraîcheur, partout des marques visibles d'opulence cachées sous cette apparence de simplicité. Quoi de plus comfortable que la table d'un Quakre? Sans doute elle ne ferait pas honneur au luxe d'un prince; mais si vous aimez les petits pois ou les fraises dans leur primeur, allez chez un Quakre: vous serez sûr d'y trouver ces mets friands dès les premiers jours de la saison, car son palais délicat aime à jouir avant tout autre de ces petites gourmandises. Quoi de plus frais, de plus commode que son salon? Là, vous ne trouverez point des livres de boudoir, des keepseakes chargés de vignettes, ni de magnifiques tableaux; le Quakre repousse toutes ces frivolités de la vie : il préfère les livres qui traitent de l'éducation des peuples, de la liberté des esclaves, les récits de voyages, les ouvrages de science ou d'histoire naturelle. Et si de là vous passez dans la chambre à coucher, vous y trouverez un lit moëlleux, des draps fins et d'une blancheur éblouissante, un tapis épais, une porte bien close qui ne laisse pas échapper le plus petit vent coulis.

Les jouissances du Quakre sont bornées : une nourriture confortable, un bon lit, une maison bien meublée, une femme et beaucoup d'enfans : voilà les plus doux de ses plaisirs. Ajoutez-y ceux qu'il se procure à causer en famille des parens et des amis dont il est abondamment pourvu; à écrire à ses parens, à ses amis, dont quelques uns vivent loin de lui, à la campagne, quelquefois dans le Nouveau-Monde, de longues épitres dans lesquelles il leur fait part des naissances, des mariages et des décès qui peuvent les intéresser; à humer la fraîcheur du soir; à prendre le thé avec sa femme, ses fils et ses filles sous le joli berceau de jasmin, de chèvrefeuille et de roses qui orne son jardin, et vous aurez la somme complète de toutes ses jouissances. Mais je me trompe; il en est une suave et délicieuse que j'oublie : le Quakre est

profond politique. Il ne tient pas à ce que tel ou tel personnage ait un portefeuille, que les wighs renversent les conservateurs, ou que ceux-ci soient écrasés; ce qu'il veut, c'est le bonheur de l'espèce humaine; c'est sur le sort de l'esclave, sur celui du Polonais, de l'Indien des Montagnes Bleues, de l'enfant abandonné, du prisonnier, du pécheur endurci, de tous les malheureux qui, grace à l'égoïsme des gouvernemens, foisonnent autour de nous, c'est sur le sort de tous ces infortunés que son cœur s'apitoie. Sa bourse est ouverte à tous; tout ce qui souffre a droit d'y puiser. Tous ses efforts tendent à dissiper les ténèbres de l'ignorance, à poursuivre les abus, à soutenir avec sa plume et ses guinées la cause du malheur, les sociétés de tempérance, la société biblique et les abolitionistes; à secourir l'humanité souffrante dans toutes ses épreuves, à chercher l'infortune dans tous les climats, sous les régions glaciales des pôles comme sur le sol brûlant de l'équateur. Et ne croyez point que cet homme, si parcimonieux, n'apporte aucune énergie dans cette belle œuvre, qu'il fasse la charité comme la font nos riches en jetant une guinée au malheur! ses largesses sont grandes et belles comme son ame : il donne et donne beaucoup; un jour de l'or! un autre jour des vêtemens confectionnés par sa femme et ses filles; le lendemain, il enverra au malade des médicamens et son médecin; une autre fois sa ménagère, aidée de ses enfans, mettra en paquet des brochures et des bibles qu'il fera distribuer dans les pays lointains. Sa charité adopte toutes les formes pour secourir; et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle n'est pas capricieuse, elle ne tarit jamais. Richard Reynolds et Elisabeth Fry, noms chers à tous les amis de l'humanité! voilà quels sont ses guides et ses modèles, voilà dans quelles œuvres le quaker dépense une partie des richesses immenses après lesquelles on le voit courir avec tant d'ardeur.

Dans ces derniers temps, l'amour des sciences et le goût des livres ont pris un grand développement parmi les membres de la société des Amis. Aujourd'hui, l'histoire et l'histoire naturelle dans toutes ses branches, comptent parmi

les Quakres, le docteur Dalton, William Allen, et Luke Howard, noms chers au monde savant. Dans l'architecture, et ce qui est le plus étrange, dans l'architecture ecclésiastique, Thomas Rickmann, l'un des leurs, est parvenu à une grande et juste célébrité. Vous parlerai-je aussi de leur goût pour la poésie, et de la faveur dont jouissent parmi les Quakres Cooper, Wordsworth et Montgomery. Ce goût est si vif et si profond, il y entre je ne sais quel enthousiasme si plein d'énergie, qu'on a de la peine à se croire au milieu du même peuple. Et chose plus étrange! c'est que la poésie qu'un Quakre aime est tout à fait opposée à l'esprit des lois qui régissent sa société c'est une poésie pleine de passion et de vigueur; c'est celle de Byron, de Scott, de Burns et de Moore : voilà ses poëtes chéris, voilà les auteurs qui excitent son enthousiasme, et pour lesquels il délaisse John Scott d'Amwell, et John Marriott qui pourtant, en raison de leurs principes religieux, devraient plutôt posséder ses affections. Admirez encore ce contraste! Ce Quaker si passionné pour la poésie profane, éprouve une antipathie profonde pour toute espèce de romans; quel que soit son genre ou sa forme, cette branche de la littérature est flétrie à ses yeux; et tel d'entre eux qui lira avec délices les poésies de Valter-Scott, repoussera sans l'ouvrir l'immortel Waverley. Sous le rapport de l'étude des beaux-arts, le contraste est le même. Personne n'éprouve autant de jouissances à la vue d'un beau site; un Quakre aime à se trouver seul au milieu des bois, au bord d'un lac ; on le voit errer dans les montagnes, faire avec sa famille des excursions champêtres au sein de nos plus belles vallées; eh bien! ce même homme poursuit d'une antipathie profonde tout ce qui tend à imiter et à reproduire la nature; il ne donnera pas un shilling pour le meilleur tableau de Raphaël, pas une obole pour la plus belle statue de Canova. La danse lui est odieuse, comme s'il vivait encore au temps de Fox et de Penn.

Cependant, les temps ne sont plus où Fox avait à préserver la nouvelle secte des dangers du monde. Fox, en proscrivant les beaux-arts, en les frappant d'anathême, voulait qu'aucune



distraction ne vînt arrêter ses disciples dans la voie nouvelle qu'il ouvrait à leurs pas. En cela, il imitait les chrétiens des premiers âges qui défendaient l'Enéide et l'Odyssée, dans la crainte que la lecture de ces ouvrages n'inspirât des idées mondaines à leurs disciples; il imitait ces sévères Puritains de Cromwell qui, dans leur zèle fanatique contre le papisme, brisaient des chefs-d'œuvre. Mais aujourd'hui que le calme a succédé aux orages, pourquoi les membres de la société des Amis ne se départiraient-ils pas de cette rigueur, surtout en faveur de la musique et de la peinture? Aujourd'hui, qu'ils n'ont plus rien à redouter, que la moindre menace contre ce culte serait à l'instant étouffée par des milliers de voix de toutes les parties de l'Europe, pourquoi ne chercheraient-ils pas quelques distractions nouvelles dans l'étude de la peinture et de la musique. Quoi de plus propre à écarter les mauvais penchans et le goût des plaisirs grossiers que la musique et l'art qui reproduit les beautés que le créateur a répandues sur la terre.

Mais allons chez le Trembleur, là nous verrons cette rigidité de principes poussée à l'extrême; celui-ci l'emporte encore sur les Quakers. En effet, l'un, semblable à la jeune cavale qui ronge son frein, s'insurge quelquefois en élevant la voix contre ce rigorisme outré; il se plaint, et parfois il s'enhardit jusqu'à faire infraction à la loi en cultivant en silence, la sculpture, la peinture et la musique (1). Mais chez l'autre, tout est austère, grave comme la mort; le Trembleur doit, sur cette terre, toute son existence à Dieu et à l'infortune; et comme, à ses yeux, l'agriculture, l'horticulture, un peu de commerce et la prière suffisent pour arriver à ce but, il frappe d'anathème tout ce qui est hors de ce cercle. Chez lui, point de sciences, point de poésie, point de peinture; tous ces nobles travaux qui agrandissent le domaine de la pensée et qui donnent du ressort à l'intelligence, sont sévèrement dé-

(1) Millard d'Edinbourg, l'un des meilleurs graveurs du royaume, appartient à la société des Amis.

fendus. Il tient aux formes des temps antiques, à la simplicité des premiers âges ; le *yea*, le *nay* de l'ancien langage sont religieusement conservés, car il craint que la plus légère infraction aux règles sévères de son Code n'amène la ruine de son culte.

Le Trembleur, comme nous l'avons déjà dit, vit en communauté, mais avec une séparation rigoureuse entre les deux sexes ; le Quakre, au contraire, a son chez soi, son *sweet home*, comme il l'appelle. Le Trembleur n'a rien de cette sérénité de l'ame, de ce contentement de soi que l'on remarque sur le visage du Quakre. Triste, monotone et morose, sa figure est grave ; jamais un sourire ne vient jouer sur ses lèvres ; cependant tous deux se trouvent dans les mêmes conditions sous le rapport du bonheur matériel. Allez chez l'un, vous allez chez l'autre. Un sentier bien tracé, bien sablé, où ne croît pas une seule mauvaise herbe, où l'on ne voit ni fumier, ni marécage, conduit à l'établissement du Trembleur. L'intérieur comme l'extérieur a je ne sais quelle apparence agréable qui fait du bien à la vue et rafraîchit le cœur : les vitres des fenêtres brillent comme des miroirs ; les châssis avec leurs espagnolettes et leurs baguettes en cuivre poli reluisent, et les planchers bien lessivés ont la blancheur de la neige. Partout règnent l'abondance et l'ordre ; le bois bien empilé est étayé par des piliers en pierre ; les magasins sont remplis jusqu'au comble de produits manufacturés, de linge, de draperie, d'étoffes de tout genre, de paniers, de boîtes, de cordages, d'habillemens et de drogues dont on exporte chaque année de grandes quantités à Londres. Le costume du Trembleur est propre, mais bizarre, grossier, original : il consiste, pour les hommes, en un chapeau à larges bords, une veste et un pantalon dont l'étoffe a été fabriquée dans l'établissement, et dont la coupe anti-fashionable se perd dans la nuit des temps ; pour les femmes, une coiffe assez semblable aux bonnets de nuit de nos ménagères de campagne, et une robe étroite comme le fourreau d'une épée, faite avec la même étoffe que celle qui sert aux habits des hommes complètent

leur ajustement. Qu'importe la coupe de l'habit ; est-ce dans un frac plus ou moins élégant que consiste la civilisation ? est-ce dans une paire de bottes plus ou moins fines que l'on peut espérer trouver le bonheur et le bien-être?

Mais, étrange bizarrerie de l'homme! voici des êtres, recueillis, silencieux, graves, et qui tout à coup se livrent avec ardeur à l'exercice le plus incompatible avec leurs mœurs. La danse, qui est odieuse au Quakre, est regardée par le Shaker comme l'une des cérémonies les plus importantes de son culte. Lorsque je fus témoin d'une de ces scènes, j'en éprouvai une impression si forte, que le souvenir m'en est resté dans le cœur aussi vif que si j'en avais le tableau devant mes yeux. J'étais en Amérique depuis quelques semaines; j'avais visité un des établissemens les plus considérables des Trembleurs, situé à deux milles du Nouveau-Liban, dans la province de Massachussets ; et ce que j'y avais vu m'ayant engagé à poursuivre le cours de mes observations sur cette singulière contrée, j'allai à Hanwcok, autre établissement peu éloigné du Nouveau-Liban (1). C'était un beau dimanche du mois de juin; la rosée avait humecté la terre, et tout respirait autour de moi un air de grandeur qui charmait les yeux. L'église à laquelle on arrive par une avenue plantée d'arbres magnifiques est située sur le versant d'un joli coteau, au milieu de champs bien cultivés, de belles prairies et de bouquets d'arbres aux rameaux chargés de fruits et de feuilles. Déjà régnaient le mouvement et la vie à l'entour de l'église ; le moment du service approchait; les Trembleurs arrivaient par groupes silencieux, les uns en voiture ; les autres à pied. Quand j'entrai, un des gardiens me fit asseoir auprès de la porte, sur un banc destiné aux étrangers; les hommes que je vis défiler bientôt devant moi avaient en général assez bonne figure, mais au lieu de cette douce quiétude qui règne sur le visage des

(1) L'établissement du Nouveau-Liban compte 700 membres; il a 3000 acres d'étendue, qui sont cultivés à la perfection.

Quakres, je n'y trouvais que de la lourdeur et de l'hébétement. Les femmes toutes frêles, maigres, n'étaient point jolies; une pâleur mate, qui indiquait une souffrance secrète couvrait leurs lèvres et leurs joues. Les petits garçons et les petites filles n'avaient point non plus la grace de leur âge, la contrainte régnait sur leur figure, ou si quelquefois il s'échappait de leurs yeux quelques rayons de ce feu sacré que Dieu a départi à leur jeune nature, ces rayons s'évanouissaient presque aussitôt sous le regard sévère d'une matrone. On s'assied; les femmes d'un côté, les hommes en face; et aussitôt le service commença par une hymne chantée en chœur par toute la communauté. Ces chants étaient si aigres, si détestables, que, malgré ma curiosité, j'allais sortir de l'église lorsque trois hommes que je vis se poser à l'extrémité de la ligne et battre des mains comme des claqueurs, me forcèrent malgré moi à conserver ma place. C'étaient les musiciens; les chants recommencèrent de nouveau. Les Trembleurs se lèvent, accrochent leurs habits; on recule les bancs pour donner plus d'espace aux danseurs; puis les hommes et les femmes s'étant rangés sur plusieurs lignes de profondeur, le bal commença par six pas en avant, six pas sur la gauche, six pas en arrière et six pas sur la droite. Alors se formant en carré, les Trembleurs exécutèrent une gigue accompagnée de contorsions et des gestes les plus furieux; la sueur ruisselait sur tous ces visages; les mouvemens étaient brusques, saccadés, comme dans le plus beau galop; rudes, sauvages comme les chants des trois malheureux musiciens qui accompagnaient la bacchanale. Mais, chose étrange! ces hommes si mouvans, ces femmes palpitantes conservaient leur impassibilité; dans leurs yeux, sur leurs joues, ne paraissait aucune émotion de plaisir, et, sans la rougeur qui couvrait leurs visages, on les eût pris pour des marionnettes ou des automates. Ce jour-là, je devais marcher de surprise en surprise; qu'on s'imagine en effet quel dut être mon étonnement lorsqu'à la suite de cette danse qui dura plus d'une demi-heure, je vis un de ces hommes se

lever pour prêcher un sermon sur la liberté civile et religieuse, et développer dans sa thèse les vues les plus larges et les plus généreuses! Qu'on s'imagine cet homme que j'ai dit illettré et méprisant les sciences, s'élevant tout à coup à la hauteur des philosophes les plus célèbres : je ne sais ce qui se passa dans mon esprit, toujours est-il qu'au lieu de le regarder comme un fou digne de Bedlam, ainsi que je l'avais fait l'instant d'avant, je sentis, par une révolution soudaine, renaître pour lui toute mon estime et toutes mes sympathies.

L'histoire de cette secte a plus d'un rapport avec celle des Amis. C'est à celle-ci qu'elle doit son origine. Ce fut Georges Fox qui posa les premières bases des doctrines de la société des Amis. Dès son berceau, le nouveau culte eut à lutter contre la persécution, comme toutes les religions nouvelles. Cromwell et Charles II le poursuivirent avec autant de haine que de vigueur; la prison, le fouet, des lois pénales créées tout exprès pour effrayer les nouveaux sectaires, la déportation et la mort, telles étaient les violences auxquelles furent soumis les premiers Quakres. Cependant, malgré ces violences, les doctrines nouvelles s'étendaient et s'enracinaient chaque jour avec plus de vigueur. Ainsi Mary Fisher, faible femme, quitte l'Angleterre, parce qu'elle se croit une mission pour Mahomet IV, et se rend à travers mille dangers au camp du sultan devant Andrinople, pour lui délivrer son message (1). Les prosélytes n'étaient pas non plus des hommes ordinaires; Robert Barclay et George Keith, qui plus tard déserta la religion nouvelle, venaient de se convertir. William Penn, le bienfaiteur et l'ami des hommes rouges et pour la mémoire duquel ceux-ci ont encore une sainte vénération, William Penn, doué d'une intelligence profonde, d'une sensibilité exquise, s'était senti touché par l'éloquence de Thomas Loe,

(1) Mahomet IV l'accueillit avec distinction et lui offrit une escorte pour la conduire à Constantinople, ce qu'elle refusa.

qui jouissait alors d'une grande réputation parmi les Quakres, et dès ce jour il avait résolu de faire partie de la communion nouvelle. A ce sujet, il eut de grandes difficultés à surmonter de la part de l'amiral William Penn, son père, qui le destinait à la carrière dans laquelle lui-même avait rendu de grands services à son pays. Cependant, forcé par une opiniâtre résistance, l'amiral consentit à pardonner à son fils à la seule condition que celui-ci se découvrirait lorsqu'il paraîtrait devant le roi et le duc d'York, mais cette action étant contraire aux doctrines du quakerisme, Penn refusa. Penn consacra bientôt tous ses talens à soutenir la cause qu'il avait embrassée; il écrivit plusieurs ouvrages remarquables, défendit plusieurs fois devant le roi les intérêts de ses co-religionnaires; et après avoir été jeté à diverses reprises dans la prison de Newgate, il partit avec Fox et Barclay pour la Hollande, et de là pour l'Amérique où il fonda la province qui lui doit aujourd'hui son nom. C'est là un de ses plus beaux titres à la reconnaissance des hommes. Les naturels qui habitaient cette partie de l'Amérique, en butte aux mauvais traitemens des colons, exerçaient de terribles représailles : Penn par sa justice les rendit doux et sociables; il paya leurs terres, et fit avec eux un traité de paix dont le terme, pour parler le langage naïf des simples habitans de ces contrées, devait durer aussi long-temps que la lune et le soleil (1).

Ce fut vers le milieu du siècle suivant que les Trembleurs commencèrent à paraître. La nouvelle secte qui a plusieurs points de ressemblance avec celle des Quakres, prit naissance dans le Lancashire. Anne Lee, native de Manchester, appartenant à une famille obscure, est la fondatrice de cette secte. Les prétentions de cette femme étaient assez étranges : elle disait avoir reçu une mission semblable à celle du Christ,

(1) Aujourd'hui encore les Indiens conservent pour la mémoire d'Onas (Penn) une profonde vénération, et manifestent pour ses enfans (quakers) la plus vive amitié.

aussi lui donna-t-on le sobriquet de *seconde-mère*, nom qu'elle a conservé depuis parmi ses sectateurs. Anne Lee, poursuivie comme atteinte de folie, fut jetée en prison; puis plus tard chassée du pays, elle partit de Liverpool pour New-York, qu'elle quitta bientôt pour aller se fixer près de la rivière Hudson, à huit milles de la cité d'Albany. De là, les nouveaux religionnaires se répandirent dans l'état de New-York et celui de Massachussets, dans le Connecticut, le Nouveau-Hampshire et la province du Maine.

Mais cette secte ne peut pas espérer de grands développemens; l'observation du célibat dont elle s'est fait une règle des plus rigoureuses nuira toujours à ses progrès. Le célibat est pour les Trembleurs la base fondamentale de l'édifice, et tous les discours de leurs prédicateurs tendent à rendre cette base inébranlable. « En cela, disent-ils, nous imitons le Christ; ou bien ils citent divers passages des Apôtres, tels que ceux-ci : « Mon règne n'est pas de ce monde; les enfans de ce monde (et sous cette dénomination ils désignent tout ce qui n'appartient pas à leur secte) se marient, mais ceux-là seuls seront dignes du royaume des cieux et de la résurrection des morts qui ne se marieront point. » La Société Unie, c'est le nom que les Trembleurs donnent à leur communion, est donc obligée de recourir au prosélytisme pour se soutenir. Ceci ne leur coûte pas de grands efforts, car les nouveau-venus sont en général de pauvres veuves chargées d'enfans, des infortunés de tous les pays qui n'ont ni feu, ni lieu; et qui, attirés par la perspective d'un avenir certain sans beaucoup de travail, viennent en assez grand nombre s'enrôler sous la bannière d'Anne Lee, certains d'y être bien reçus. Mais bientôt le joug se fait sentir, cette tyrannie sur les sens devient trop lourde pour les femmes et pour les hommes; et alors ces sectateurs mal aguerris quittent de gré ou par ruse leurs nouveaux frères. Cependant il est une chose remarquable, c'est que tous les enfans qui entrent dans la société par suite de l'admission de leurs parens y restent jusqu'à leur mort, ou du moins quand ils s'échappent on les voit bientôt

revenir au bercail. A l'époque où je visitai l'établissement de Lebanon, je fus témoin d'un pélerinage de cette nature. Le fugitif ou plutôt la fugitive était une jeune fille d'environ seize ans. Mary était son nom. Ennuyée de la vie monotone de ses frères, Mary feignit un beau dimanche d'être malade pour ne point aller à l'office; de la fenêtre de sa chambrette elle avait remarqué un joli poney qui paissait dans une belle prairie. Je ne sais quel désir vague s'empara du cœur de la fillette; il faisait si beau, le ciel était si doux! Toujours est-il que Mary sans perdre de temps sauta légèrement par la fenêtre, enfourcha l'animal et galoppa à toute bride vers la ville. Alors Mary fut heureuse, et son cœur battit à l'aise; pour comble de bonheur, une personne distinguée, humaine et charitable, la prit à son service. Tout souriait donc à Mary; elle n'avait que de très petits travaux de ménage à exécuter; elle quitta sa vilaine coiffe pour un bonnet élégant, sa robe grossière pour une robe fraîche qui lui serrait la taille. Cependant après un mois on la vit triste et rêveuse, ses yeux étaient humides, des paroles de regrets, et de profonds soupirs s'échappaient de ses lèvres. Enfin, après deux mois d'absence, la jeune Mary quitta ses robes de soie et son bonnet de dentelle pour reprendre son ancien costume, et après avoir dit adieu à sa maîtresse elle vint retrouver ses anciens compagnons. Mais qu'on ne s'étonne point de ce singulier attachement à des règles aussi peu en harmonie avec le goût et le naturel des enfans! Les jeunes gens qui font partie de la société y sont l'objet d'une surveillance rigide. On excite chez eux des idées d'enthousiasme et d'exaltation, et on parvient ainsi à les rendre souples et patiens. Ainsi on leur apprend que tous les êtres qui les entourent, qu'eux-mêmes depuis qu'ils ont le bonheur d'appartenir à la société sont des êtres privilégiés auxquels le créateur doit une protection spéciale, tandis qu'en dehors de ce cercle il n'y a que des êtres dégradés, avilis, qui ne méritent que leur pitié; que tout ce qui est fait par la société est beau et bien, tandis que tout le reste est faux, impie; puis, pour que ces

principes poussent des racines profondes, on empêche que les jeunes gens aient le moindre contact avec des étrangers.

La religion des Amis est plus douce et plus tolérante. Dans leurs temples, point d'élections ni de levées de mains; point de séminaires pour celui qui veut apprendre la morale aux autres; hommes et femmes, quiconque se sent appelé à prêcher et à prier se lève, prêche et prie : voilà tout ce qui est nécessaire pour être ministre quakre. Cependant celui ou celle qui se lève ainsi ne doit prêcher qu'autant qu'il sent en lui l'influence immédiate de l'esprit divin; il ne doit avoir aucun discours apprêté; le souffle de Dieu doit seul lui fournir les paroles qui sortiront de son cœur. C'est la loi fondamentale du culte; à cette condition il est reconnu ministre par la communauté et alors il peut quitter son siége, traverser l'assemblée et prendre place dans une galerie élevée qui fait face aux assistans. Mais s'il est reconnu que cette condition n'est pas remplie; si, veux-je dire, il est bien constaté que l'influence immédiate de l'Esprit saint n'agit pas sur lui, alors son ministère finit au bout de quelques sermons; on lui dit d'abord en particulier, puis publiquement s'il persiste, de cesser ses prédications. Reste à savoir comment on sait qu'un prédicateur reçoit ou non l'inspiration de l'Esprit divin. Cette question délicate est tranchée d'une manière souveraine par deux personnes influentes de la communauté, désignées sous le nom de *elders;* ces deux personnes, auxquelles est en outre commis le droit de surveillance sur les fidèles, pour prononcer dans cette cause, doivent elles-mêmes être inspirées par l'Esprit divin. Elles attendent donc que leur guide leur dicte ce qu'il faut faire, mais telle est la discrétion qu'elles apportent dans ces sortes d'affaires, ou plutôt leur guide les dirige d'une manière si fidèle, qu'à part le prédicateur, qui dans cette circonstance ressemble à un auteur tombé, tout le monde se montre satisfait de la décision.

Le grand Manitou des peaux rouges et le Brama des Hindous, ne jouent pas un plus beau rôle dans leur sphère, que l'esprit divin dans la liturgie des Quakres. Vous l'avez vu

tout à l'heure créer un ministre; eh bien! ce ministre, inspiré de nouveau par lui, va peut-être demander à voyager dans certains districts du royaume, à aller dans les pays d'outre-mer pour y tenir des réunions particulières ou publiques, ou bien pour y rendre des visites à la famille; ceci, dans la phraséologie des Amis, s'appelle exposer l'état des affaires de la famille. On s'assemble; la question est posée devant les Quakres réunis. Si l'esprit ne trouve rien à dire à ce voyage, et que le voyage dont il s'agit soit dans les limites du *meeting* mensuel, la sanction de ce meeting suffit; si le district que l'inspiré se propose de visiter est plus éloigné, la sanction du meeting trimestriel devient alors nécessaire; si enfin le pélerinage a lieu en dehors du royaume, le ministre ne peut avoir sa feuille de route (*clear way*), qu'autant que le meeting annuel a donné son assentiment au voyage.

Ces meetings ont chacun une attribution particulière. Le meeting mensuel, qui est composé de diverses congrégations vivant dans des limites rapprochées, a pour objet de pourvoir à la subsistance des pauvres et à l'éducation de leurs enfans; d'apprécier la sincérité des personnes qui paraissent pénétrées des principes religieux de la société et qui désirent en faire partie; de réprimander les membres qui se sont rendus coupables de quelques fautes, après avoir préalablement été chez les délinquans, et les avoir engagés à s'amender. Cette réprimande faite, on proclame que la personne coupable a donné satisfaction de sa faute, ou si elle s'y est refusée, on déclare qu'elle ne fait plus partie de la société. On y règle les différends par l'arbitrage, méthode prompte qui met les Quakres à l'abri des procédures et de tous les frais qui s'y rattachent; on y enregistre les naissances et les décès survenus pendant le mois; enfin, à cette assemblée appartient le droit de refuser ou d'accorder les permissions de mariage. Ceux qui ont l'intention de se marier se présentent devant le meeting et lui font part de leur intention; alors celui-ci nomme une commission pour faire un rapport sur la conduite précédente des deux fiancés, et si le

rapport est favorable la permission est accordée. Dans le meeting trimestriel, on produit les réponses écrites à certaines demandes qui ont été faites aux meetings mensuels, réponses qui sont relatives à la conduite des membres. Ces réponses sont ensuite résumées en une seule,qui est destinée à être reproduite au meeting annuel. Celui-ci jouit de priviléges plus étendus : il exerce un contrôle général sur la société tout entière, il rédige les réglemens qu'il croit nécessaires, nomme des commissaires pour visiter telles ou telles assemblées qui lui paraissent avoir un plus grand besoin de conseils, et décide en cour souveraine, des appels qui lui sont faits, des meetings mensuels et trimestriels.

Revenons à notre ministre voyageur. Le voici avec son congé; il part, mais sans argent, à l'imitation des anciens apôtres, car ainsi le veulent les doctrines du culte. Toutefois, comme l'ouvrier doit recevoir le prix de sa peine, lorsque ce ministre arrive dans quelque ville, il va loger chez celui de ses co-réligionnaires qui lui convient, ou plutôt chez celui qui convient à ses guides, car d'une ville à l'autre le ministre voyageur marche toujours accompagné d'un ou plusieurs guides qui sont chargés de payer ses dépenses. Parvenu au but de son voyage, il convoque une assemblée publique. A cet effet, les quakres les plus influens proclament par toute la ville la réunion qui doit avoir lieu, en colportant de porte en porte un programme, où sont indiqués l'objet, l'heure et le lieu de la réunion. Cependant, on se garde bien de dire dans ce programme qu'il sera prononcé un discours, car les Amis n'étant pas censés savoir qu'ils prononceront un discours ; devant attendre que l'Esprit les agite pour savoir ce qu'ils auront à dire, il pourrait se faire qu'après avoir convoqué plusieurs milliers de personnes, l'Esprit saint leur faisant défaut, ils n'eussent rien à dire. Dans cette circonstance, rien de plus original qu'une pareille réunion. Vous vous rendez au lieu indiqué; vous y trouvez les Quakres assemblés, les hommes assis d'un côté, le chapeau sur la tête, et les femmes

assises du côté opposé. Mêlé avec les étrangers que l'espoir d'entendre le prédicateur a conduits comme vous-même en ce lieu, vous attendez pendant plus d'une heure avec la plus vive impatience. Personne! Est-il venu? est-il parti? va-t-il arriver? La foule ébahie se regarde en silence et se demande des yeux si l'on va bientôt commencer, lorsque tout à coup les Quakres se lèvent, échangent des poignées de mains, et partent en laissant la place libre. « *Queer people!* Singulières gens, » me disait un Irlandais que j'avais pour voisin, un jour que j'assistais à une pareille scène; « ils ne chantent ni ne prient. » La séance est en effet levée, l'Esprit saint, soit qu'il vous ait jugé indigne d'entendre les paroles du prédicateur; soit, au contraire, qu'il ait pensé que vous étiez dans un état assez confortable pour ne pas en avoir besoin, n'a pas exercé son influence sur celui que vous étiez venu entendre.

Mais l'étonnement des spectateurs n'est pas moins grand lorsqu'après avoir attendu en silence pendant plusieurs heures l'influence de l'Esprit saint, ils voient tout à coup se lever une femme, ou bien un simple artisan qui sort de son atelier, un campagnard qui vient de dételer ses bœufs, ou bien encore un gentleman qui descend d'un boghey élégant; lorsqu'il les voit, dis-je, tout à coup se lever et prononcer une longue harangue, qui par la forme et le fond, n'a rien de commun avec nos sermons d'église. Cette fois l'Esprit saint vient d'agir, mais cette action se communique d'une manière si bizarre, si excentrique; point de texte, point d'ordre, c'est une confusion à s'y perdre; des phrases tordues, ampoulées, pleines d'images baroques, des lieux communs tant et plus, et le tout prononcé d'une voix psalmodiante qui de la clé naturelle s'élève jusqu'au diapason le plus élevé, et qui s'abaisse sans transition à l'*ut* pour remonter une seconde fois jusqu'au *si*. La veille vous n'aviez pas eu de sermon, aujourd'hui vous en avez trois, quatre, quelquefois six; chacun se lève à tour de rôle et débite sur le même ton le discours que

lui inspire le souffle divin. Ce discours dure vingt minutes, une demi-heure, quelquefois davantage, suivant que l'influence de l'Esprit est plus ou moins intense.

Rien n'est plus curieux encore que la manière dont le ministre voyageur rend ses visites aux membres de la famille. Supposons que la ville qu'il se propose de visiter soit Londres; eh bien! grands et petits, pauvres et riches, tous les membres de la société des Amis qui habitent la métropole le verront alternativement dans leur demeure; là, il s'asseoira avec eux, cherchera par ses conseils à les distraire des affaires de ce monde pour ramener leurs pensées sur un monde meilleur; il pénétrera dans le fond de leurs âmes afin de sentir avec eux, d'apprécier leurs craintes et leurs espérances, et de gémir sur leur douleur. C'est là une entreprise difficile, ardue, cependant elle est accomplie avec autant de zèle que de bonheur. Pour cet objet, le ministre, après avoir élu son domicile chez un des membres de la communauté, fait annoncer par un messager à la famille qu'il se propose de visiter, qu'à telle heure il se rendra chez elle. A l'heure dite, il arrive; la famille le reçoit dans un salon dont l'entrée est interdite aux domestiques pendant tout le temps que durera la visite; après avoir échangé les salutations d'usage, et s'être mutuellement serré la main, on s'asseoit auprès du feu. Alors les bouches se tiennent fermées, pas une parole ne tombe des lèvres des assistans. Le silence est si profond, si solennel qu'on entendrait la chute d'une épingle. La famille est censée se trouver en présence de l'Être suprême, qui agissant sur l'esprit de son ministre, va bientôt lui découvrir ses secrets les plus cachés. Après un quart d'heure de silence, le ministre prend la parole, et d'une voix émue, il s'adresse à tous les membres de la famille en commençant par le père et la mère et en continuant ainsi jusqu'à l'enfant qui dort dans son berceau. Ses paroles ne sont souvent rien moins qu'agréables par leur franchise; par exemple: à un malade qu'il verra se débattre contre la mort, il lui dira sans

aucune périphrase : « Ami, ton heure est venue, prépare-toi à mourir! » La visite étant finie, chaque membre peut prendre part à la conversation, mais cette conversation est toujours grave et sérieuse. Quelquefois le ministre s'arrête encore pour dîner avec la famille chez laquelle il se trouve; dans cette circonstance il n'est pas rare de voir la conversation tout à coup rompue par un silence. Ce silence est général, personne ne dit mot, à moins pourtant que parmi les assistans, il se trouve un étranger. Alors la scène est vraiment comique, celui-ci, pris à l'improviste, continue souvent la conversation sans s'occuper du silence qui règne autour de lui : lorsqu'il s'arrête, point de réponse; il recommence, adresse des questions directes, même silence; enfin, confondu, doutant s'il dort ou s'il est éveillé, il regarde et voit des figures graves et silencieuses, qui l'obligent à renfermer dans son sein son étonnement et sa curiosité.

Mais les yeux du ministre sont-ils choqués par un gilet tant soit peu fashionable, par un ruban du chapeau de la jeune fille dont la couleur est un peu trop voyante? En sortant, il jettera sur la table, avec une sorte d'indifférence, un petit papier écrit ou imprimé. Ses vastes poches sont toujours fournies de projectiles de cette nature qu'il lance chez l'un chez l'autre, et toujours à propos. C'est souvent une lettre d'un membre de la famille de l'ouest (1), et dans laquelle celui-ci lui fait part de plusieurs observations qu'il a recueillies de la bouche de personnes étrangères au culte, relativement au bonheur qui rejaillit sur elles de la stricte observance de ses lois; ou bien ce sont des extraits de livres, des manuscrits, le compliment que fit l'empereur Alexandre, lorsqu'il vint à leur meeting, et qu'il alla visiter un des membres de la société. A lire tous ces témoignages, tous ces rapports sur l'extension que prend de jour en jour le culte des Amis, on croirait que toutes les nations émerveillées, se

(1) C'est sous ce nom que l'on désigne les quakres de l'Amérique.

rangent en foule sous la bannière des Quakres; et cependant les années s'écoulent et la société reste au même point, sous le rapport moral comme sous celui du nombre.

Telle est l'histoire des Amis; tels sont les traits les plus saillans de leurs habitudes religieuses et domestiques. Comme on le voit, parmi ces usages, il y en a beaucoup qui sont incompatibles avec la civilisation dans laquelle nous vivons; mais à tout prendre le bien l'emporte tellement sur le mal qu'on serait tenté de désirer que tous les hommes vécussent sous de pareilles lois.

(*Tait's Magazine.*)

Géographie. — Voyages.

DE L'ISLANDE

ET DE SES RAPPORTS AU MOYEN AGE AVEC L'ANGLETERRE.

HISTOIRE POLITIQUE DE L'ISLANDE, — SES RESSOURCES. — ORIGINE DE SES RAPPORTS COMMERCIAUX AVEC L'ANGLETERRE.—VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB EN ISLANDE.—RENSEIGNEMENS QU'IL S'Y PROCURE SUR L'AMÉRIQUE. — ORGANISATION ADMINISTRATIVE DE L'ISLANDE.

Les nombreuses expéditions dirigées depuis quelques années vers le pôle nord par la France et l'Angleterre, ont éveillé l'attention des savans et des voyageurs. Les uns, suivant les traces de Parry se sont portés vers le détroit de Bering et ont essayé d'atteindre de plus hautes latitudes ; les autres, parcourant un chemin plus frayé se sont dirigés vers l'Islande et le Groënland. Parmi ces derniers, le capitaine Berkley nous a livré des renseignemens fort curieux sur la constitution politique et l'état actuel de la civilisation de l'Islande ; de son côté la *Société des Antiquaires* de Copenhague s'efforçait par ses recherches de seconder ce mouvement scientifique, et proposait à ses correspondans une longue série de questions à résoudre. Le Mémoire le plus important qui ait été adressé à la Société des Antiquaires de Copenhague, en réponse à ses questions, est celui d'un islandais, *Finner Magnusson* (en danois : *Finn Magnussen*), qui traite spécialement du commerce de l'Islande avec l'Angleterre au quinzième siècle ; et

qui discute avec habileté une question d'un haut intérêt, celle de l'influence que le voyage de Colomb dans cette île a exercée sur la découverte ultérieure de l'Amérique. Nous allons donc puiser tour à tour dans le Journal du capitaine Berkeley et dans le Mémoire de M. Magnussen les élémens de l'article que l'on va lire.

L'Islande est située entre les 63 et 67° latitude nord, et les 14 et 27° longitude ouest. Cette île renferme une dizaine de volcans, dont le plus remarquable est l'Hécla, ainsi qu'un nombre considérable de sources chaudes, qui lancent des colonnes d'eau bouillante à une grande élévation. Depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à la fin du siècle dernier, treize éruptions de volcan, deux tremblemens de terre, deux famines et quatre épidémies l'ont ravagée tour à tour. L'Islande est plus grande que le Danemark et le Holstein, presque aussi grande que la Prusse. Néanmoins sa population n'est que de 50,000 ames; en Russie on compte 80 habitans par mille carré, en Norwége 105, en Suède 219, en Islande 34. Découverte, en 861, par le pirate Naddodd, qui lui donna le nom de *Inceland* (*terre de neige*), elle reçut trois ans plus tard, du pirate Floki, celui d'*Islande* (*terre de glace*), nom qui lui est resté. Alors des familles puissantes de la Norwége vinrent y chercher un refuge contre les persécutions d'Harold, prince guerrier et ambitieux qui leur faisait la guerre et envahissait leur principauté. Ingolfr, qui n'est autre que le fameux Jarl de Norwége, et Hiorleifr sont les deux premiers colons de l'Islande; Ingolfr débarqua à l'ouest, dans un endroit qui s'appelle encore Ingolfr Hœfdi (promontoire d'Ingolfr). A leur exemple, d'autres familles vinrent dans l'île, et se partagèrent les terres qu'elles distribuèrent à leurs vassaux. Les chefs de ces familles se retranchaient avec leurs serfs dans leurs domaines, où ils vivaient comme des seigneurs suzerains; quelques-uns prenaient le titre de godi (dieux); on les appelait comme juges dans les causes difficiles; on prêtait serment sur l'anneau qu'ils portaient au doigt, et chaque famille leur payait un tribut. Mais en 928, un Islandais, nommé Ulflat,

partit pour la Norwége, avec la mission d'étudier les lois de ce pays, et en rapporta, après trois ans d'absence, le code connu sous le nom de *Gragas*. Alors chaque district eut son tribunal, ses réunions particulières, et la nation tint tous les ans, à Hungvalla, une diète sollennelle ou althing, qui commençait au mois de juillet et durait quelques semaines. Un chef élu par le peuple, et nommé *Zangmand*, présidait ces assemblées; on y réglait les impôts; le zangmand exposait la situation du pays; les *sysselmand*, ou représentans des districts, parlaient en faveur des cantons; on y lisait à haute voix les principaux contrats de vente et de mariage; un tribunal suprême y jugeait les procès criminels, et, non loin du tertre où il venait de siéger, on décapitait les hommes, on jetait dans un lac les femmes condamnées à mort et on brûlait les sorciers. Tel était l'état politique de l'Islande au commencement du onzième siècle, lorsque les habitans abjurèrent le culte d'Odin pour embrasser le christianisme. De cette époque date pour l'Islande une ère de science et de poésie. En l'an 1057, Islaifr commence ses fonctions de premier prélat de l'Islande, par assembler autour de lui une troupe d'enfans, à qui il enseigne les belles-lettres; Haller fonde une école à Nawkadalr, dans une petite vallée, près du Geyser; Sœmund, de qui nous vient l'*Edda*, en fonde une autre dans sa solitude de poète, et Ogmundr établit celle de Holum. Mais les lettres n'avaient point dompté l'esprit turbulent et l'ambition des chefs islandais. Au commencement du onzième siècle, une guerre acharnée s'allume, dans laquelle les principaux habitans périssent, et avec eux meurt la république islandaise. En 1262, les trois grands districts du nord, du sud et de l'ouest se soumettent à la Norwége; en 1264, le district de l'est suit leur exemple, et en 1387, l'Islande est réunie au Danemark, qui lui donne encore aujourd'hui son réglement d'impôts et ses lois.

Les douzième et treizième siècles offrent les époques les plus brillantes de l'histoire d'Islande. Elle faisait alors un commerce très actif avec les trois royaumes qui composent aujourd'hui l'Empire Britannique, ainsi que l'atteste un passage du *Gragas*,

où le *lin anglais* est cité comme objet d'importation. Le traité d'accession de l'Islande à la Norwége, imposé en 1262 et renouvelé en 1302, mit fin à cet état de prospérité. Il fut stipulé que six vaisseaux norwégiens fourniraient tous les ans à l'Islande les denrées de première nécessité, et qu'elle ne trafiquerait en dehors de ces limites qu'avec l'autorisation du roi. Cette clause fut-elle constamment respectée?... L'histoire garde le silence sur ce point jusqu'au quinzième siècle.

En 1413, un marchand anglais nommé Richard se présenta au gouverneur de l'île, porteur d'une licence d'Erick-le-Poméranien, et la même année on y vit aborder trente bateaux pêcheurs et quelques navires chargés de marchandises anglaises. Le commandant de cette expédition produisit une lettre d'Henry V, qui réclamait pour ses sujets la liberté de pêcher et de trafiquer dans ces parages. Erick, informé de la violation de son édit, publia une première protestation qui n'empêcha point six vaisseaux anglais d'entrer en 1415 dans le port d'Hafnarfjordr. L'un de ces navires avait été frêté par un vassal d'Erick, et le ramena en Angleterre avec une cargaison de cent cinquante tonneaux de stockfische (1). Après de nouvelles protestations du roi de Norwége, suivies de mesures rigoureuses contre les Anglais, Henry défendit aux citoyens de Londres, d'Yarmouth et de Boston de pêcher dans les eaux de l'Islande sans autorisation. Malgré ces entraves, plusieurs bâtimens sortirent de ces ports pour cette destination; et le nombre devait en être considérable, puisqu'en 1419 vingt-cinq navires jetés à la côte périrent corps et biens.

Cette même année, le *landsting* (le congrès national annuel de l'île) vota une adresse au roi pour se plaindre de l'insuffisance des approvisionnemens, et lui déclarer qu'aucun vaisseau n'arrivant plus de Bergen, on avait été forcé de recourir aux provenances de l'étranger. Malgré la justice de ces griefs, la pétition fut rejetée. La monstruosité du système

(1) Note du Trad. — Nous donnons indistinctement ce nom, dans son acception anglaise, à toute sorte de poisson salé et séché, et à l'espèce de morue qu'on désigne spécialement ainsi dans le commerce.

norwégien passe toute croyance. Le gouvernement ne se bornait pas à grever de droits exorbitans les produits d'importation et d'exportation islandaise ; il prélevait le quart de chaque cargaison expédiée de Bergen. Les magistrats du pays ne pouvaient donc, à moins de faire office de bourreaux, s'opposer à l'introduction de denrées indispensables qui possédaient le triple mérite d'être moins chères, de meilleure qualité et exemptes de droits énormes.

Les marchands anglais avaient leur principale station dans l'île de Westman, sur la côte méridionale de l'Islande, en vue du mont Hécla. Le gouverneur de l'archipel de ce nom et un officier danois, *Hannes Paulsen*, leur imposèrent, sous peine de mort et de confiscation, l'engagement de comparaître devant le *landsting* et d'y expliquer la cause et la nature de leurs opérations. Ils firent défaut pour la plupart, et plus tard, soutenus par l'équipage de nouveaux bâtimens, ils s'emparèrent des propriétés danoises, enlevèrent vingt-deux tonneaux de stockfische et prirent possession de l'île, tandis que le reste de l'expédition prit terre en Islande du côté d'Holum et quitta cette ville avec un butin considérable, après avoir tué un des magistrats et maltraité l'intendant de l'évêque. Erick, alors en guerre avec le Holstein, était hors d'état de châtier ces actes de violence; aussi Westman devint-il un nid de pirates, d'où les Anglais se jetaient sur les côtes d'Islande. En 1422, ils pillèrent la basilique de Bessastad, et l'année suivante ils brûlèrent trois autres églises, volèrent les vases et les ornemens sacrés, et enlevèrent à la fois les bestiaux et les habitans des villages voisins.

Espérant mettre un terme à ces brigandages, Erick prononça la peine de mort contre tout étranger qui, au mépris de ses édits, trafiquerait avec l'Islande. Les marchands anglais établis à Bessastad, malgré la défense des autorités danoises, invitèrent celles-ci à venir dans cette ville pour y prendre connaissance de l'autorisation royale dont ils excipaient. Les Danois et leur suite furent accueillis à leur arrivée par une grêle de flèches qui les força à la retraite; violence

inutile, car leur excellente *ale* eût suffi pour contrebalancer tous les décrets de la chrétienté. Quel respect pouvaient d'ailleurs avoir pour eux de rudes joûteurs qui prélevaient la part du lion dans les produits que l'Islandais ne voulait pas échanger, et ne les soldaient qu'avec la hache ou la claymore? En 1424, ils pillent Bessastad pour la quatrième fois; et après avoir dévalisé le négociant le plus riche du pays, ils l'emmènent prisonnier et exigent pour sa rançon dix tonneaux de stockfische, équivalant à cent quatre-vingt-six barils d'ale et à mille cent vingt boisseaux de drèche. En 1425, les Danois usant de représailles, abordent dans l'île de Westman; mais après un combat meurtrier, leurs chefs sont faits prisonniers; relâchés sous la condition que le différend qui divise les deux parties sera soumis à l'arbitrage de leurs souverains respectifs, ils sont de nouveau attaqués par les flibustiers anglais, qui leur enlèvent quatre cents *nobles* et les emmènent en Angleterre.

L'un de ces prisonniers, Hannes Paulsen, adressa alors au parlement (*nobili consilio Angliæ*) et au duc d'Essex, grand-amiral, une pétition dont voici la substance :

Il existe dans les parages de l'Islande une île dont le domaine exclusif est au roi de Norwége. Là sont nos meilleures pêcheries. Les Anglais en ont pris possession de vive force; ils y ont construit des maisons, des chantiers, des magasins, y ont creusé des puits, y ont usé de tout comme de leur propriété. Ils y règnent par la violence, ne laissant emporter de poisson, pas même celui du roi, qu'après avoir fait leurs chargemens; tandis que les sujets de S. M., qui ont besoin d'une licence pour s'y livrer à la pêche et au commerce, ne peuvent exporter leurs salaisons qu'à Bergen, le grand entrepôt de cette denrée, comme Calais est celui des laines (*Quia ibi est generalis stapula de stockfische, sicut Calisiæ de lana*).

Ces griefs furent l'objet d'une enquète faite à Bergen, par une commission spéciale. La pétition de Paulsen n'eut pas d'autre suite. Cependant des expéditions moins hostiles et plus régulières succédèrent aux pirateries dont nous venons

de citer quelques traits; et même vers cette époque la Grande-Bretagne donna à l'Islande deux évêques qui se succédèrent au siége d'Holum en 1425 et 1429 (John Johnson et John Williamson); elle fit aussi en 1420 au diocèse de Skalholt, le triste cadeau de l'évêque John Gerricksen ou Jonas Jéréchini, que ses débauches avaient chassé du siége d'Upsal. Ce bandit mitré arriva à Skalholt avec deux vicaires anglais et une suite de trente Irlandais. L'un des vicaires se fit marchand, et rentra dans sa patrie avec une cargaison de stockfische. Quant à Gericksen et à ses Irlandais, leurs brigandages et leurs déportemens soulevèrent contre eux la population qui les égorgea tous, à l'exception du digne prélat qu'on réserva pour le jeter à la mer la pierre au cou. Williamson, plus habile et plus heureux, donna asile dans sa cathédrale à l'équipage d'un navire anglais, poursuivi par la fureur populaire pour certains actes de piraterie. Les autorités de la ville ayant réclamé ce bâtiment en indemnité, l'évêque en racheta la moitié pour trente tonneaux de stockfische, se fit céder l'autre gratuitement, et renvoya à Londres ses compatriotes sous sa protection, à bord du navire chargé de marchandises.

En 1431, Erick, indigné des actes de piraterie commis par les Anglais pendant vingt ans, demanda une indemnité de 40,080 £ de Lubeck, et par le traité de 1431, Henry VI, sans offrir aucune indemnité pour le passé, s'engagea à punir les auteurs de ces méfaits, à renvoyer les prisonniers danois et à interdire à ses sujets tout commerce avec l'Islande. Il ne resta fidèle qu'aux deux premières clauses de ce traité; nous avons en effet sous les yeux une licence du 26 février 1440, qui permet à deux vaisseaux de l'évêque de Skalholt de transporter dans cette île un chargement d'ale, de blé, de sel et de drap provenant d'Angleterre et d'Irlande. La prohibition fut renouvelée le 12 mars 1444; mais ce décret, comme les précédens, n'avait d'autre objet que de remplir par la vente des licences une case de l'échiquier royal.

Un nouveau traité signé à Copenhague le 17 juillet 1449 et ratifié à Londres le 9 avril 1450, exigea, pour l'exercice de

la pêche et du négoce dans ces parages, la permission spéciale du roi de Danemarck ; et le décret d'avénement de Christian Ier, rendu la même année, mit hors la loi les Anglais ou Irlandais qui violeraient ce traité, et déclara leurs navires de bonne prise.

Pour concilier entre eux ces édits, il faut supposer que l'on se munissait d'une licence émanée à la fois des rois d'Angleterre et de Danemarck. Telle est en effet celle qu'a transcrite Macpherson dans ses Annales du commerce, et qui fut délivrée par Henry VI à William Canyng, le 16 décembre 1450. Ce personnage, fondateur de l'église de Sainte-Marie de Redcliffe et premier maire de Windsor, est le *maister Canynge* que Chatterton, dans sa poésie rétrospective du moyen âge, représente comme le type de l'opulence bourgeoise au quinzième siècle.

La lutte engagée en 1451 entre le Danemarck et la Suède affranchit quelque temps le commerce britannique en Islande; mais en 1453, Christian ordonna au chef islandais *Bjorn Thorleifsson* de repousser par la force toute expédition tentée dans ces parages par les Anglais et les Écossais. Ces derniers se vengèrent en retenant prisonnier Bjorn et sa femme Oloff, qu'une tempête avait jetés sur les rochers des Orcades. Christian, qui, à cette époque, était l'allié de la France contre l'Angleterre, eut recours à l'influence de Charles VII sur Jacques II d'Écosse, pour obtenir leur liberté. Nommé à son retour gouverneur de l'île, Bjorn veilla plus strictement encore à l'exécution de l'édit de son maître. Il établit sur les exportations un droit de six pour cent, et suscita de nouveaux obstacles aux pêcheries. Ce zèle imprudent entraîna sa perte. Les marchands de Londres et de Hull, au mépris de ses défenses, fréquentaient les ports islandais, et notamment celui de Riff. Un jour que Bjorn s'y était rendu, croyant les intimider par sa présence, ils l'égorgèrent ainsi que sept personnes, et firent prisonnier son fils Thorleïf Bjorson. Sa femme parvint à s'échapper avec le reste de

sa suite, et après d'inutiles efforts pour arracher son fils des mains de ses ennemis, elle acheta à très haut prix sa liberté. S'il faut en croire les chroniques du pays, Oloff joignait à une beauté remarquable une rare intrépidité; Christian, qu'on soupçonnait d'avoir eu d'intimes relations avec elle, la désignait sous le nom de *spectabilis mulier*. Lorsqu'elle reçut les restes sanglans de son mari, que les Anglais lui avaient rendus en lambeaux, elle ne versa pas une larme, mais jura qu'il ne resterait point sans vengeance. Après la délivrance de son fils, elle se mit avec lui à la tête de ses vassaux; et dans un des combats où elle remporta la victoire, elle s'empara de trois navires, ne fit que cinquante prisonniers et abandonna le reste à la fureur de ses soldats. En 1468, elle vint à Copenhague pour déposer ses trophées aux pieds de Christian. Ce prince approuva sa conduite, et fit saisir quatre navires de Londres et de Bristol, en indemnité des pertes qu'Oloff et lui avaient éprouvées. Le gouvernement britannique fit arrêter par représailles tous les marchands des villes anséatiques qui se trouvaient à Londres, et mit le séquestre sur leurs biens, les considérant comme les instigateurs de l'interdiction commerciale qui pesait sur ses sujets.

Comme par le traité d'Hambourg, en 1466, Edouard IV avait promis de renouveler les dispositions prises par ses prédécesseurs au sujet du commerce islandais, Christian était en droit de saisir des bâtimens non pourvus de licences. Il déclara à l'ambassadeur de S. M. Britannique qu'il n'avait agi que d'après ses convictions personnelles. Il fit plus, il demanda la punition des armateurs anglais qui avaient contrevenu aux traités, et la réparation du dommage souffert par ses sujets, menaçant de confiscation les navires marchands de Londres et de Bristol qui tomberaient en son pouvoir. Ce démêlé occasiona une guerre bravement conduite des deux parts et terminée en 1474 par un traité qui rétablit les rapports entre l'Angleterre, le Danemarck et la ligue anséatique, dans l'état où les avait placés le traité de 1450. Nous possédons

au reste, des licences délivrées par Édouard IV, en 1478 et 1483, à des armateurs de Londres et de Hull, attestant l'exécution de ce traité.

Toutefois, de nouveaux actes de piraterie ayant excité les plaintes du *landsting*, le roi Jean déclara la guerre à l'Angleterre, et délivra des lettres de marque aux capitaines *Pinning* et *Pynkhorst* (probablement les deux pirates que Purchase, vol. III, p. 520, désigne sous le nom de *Punnus* et de *Pothorse*). Un dernier traité, conclu à Copenhague, et ratifié par Henri VII, le 2 mai 1490, stipula pour les sujets de S. M. Britannique le droit de libre pratique sur les côtes d'Islande, et ceux de vente, d'achat et de pêcherie, à la charge d'acquitter les droits de douane, et de faire renouveler leurs licences tous les sept ans.

Dès le commencement du seizième siècle, nos relations avec l'Islande prirent un tel développement, qu'en 1518, trois cent soixante armateurs ou négocians anglais dirigèrent leurs expéditions sur ce point. Ce commerce déchut sous le règne d'Elisabeth, et se perdit au dix-septième siècle. Dès cette époque, jusqu'en 1776, les Danois s'en réservèrent le monopole. De nos jours pourtant la pêche de la morue attire vers ces parages quelques armateurs; mais le haut prix de la licence qui leur est nécessaire réduit beaucoup leurs bénéfices.

« Ce commerce, dit M. Magnusen dans ses *Aperçus historiques*, eût prospéré à l'avantage mutuel des deux nations. sans l'aveugle obstination des négocians de Bergen, qui, trop souvent victimes des pirateries de nos compatriotes, et se voyant hors d'état d'approvisionner l'Islande des denrées de première nécessité, défendaient aux autres nations un trafic qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes. Ce système déplorable a étouffé à son berceau la colonisation du Groënland; il eût ruiné l'Islande, si les Anglais ne l'avaient sauvée malgré ses dominateurs. »

Voici comment s'opéraient les transactions entre les marchands étrangers et les habitans. Dès qu'un navire entrait en

rade, le gouverneur du district où le port était situé se rendait à son bord; et là, de concert avec le capitaine et le propriétaire de la cargaison, il fixait la valeur de chaque article à échanger. On lit, dans les *Gragas* de 1122, que trois hommes par paroisse détermineront le prix du lin, du bois de charpente, de la cire, du goudron, et ce Code prononce de fortes amendes en cas de contravention à ce tarif. Dans la suite, les magistrats, au lieu de fixer d'une manière absolue les prix des denrées importées et des produits indigènes, négociaient directement au nom des habitans, et proclamaient les prix mutuellement consentis. M. Magnusen a publié sur ce point un document précieux; il est sans date, mais paraît remonter au commencement du quinzième siècle. C'est à la fois un tarif et un *gridasetning* (cédule de paix). Cette pièce était proclamée dans la ville où se tenait le marché et dans les bourgs voisins, et ceux qui troublaient la paix publique, au mépris de son texte, étaient frappés de peines plus graves que celles de la loi commune.

« J. N. D. Il y aura aujourd'hui un marché général entre les hommes d'Angleterre et d'Islande, qui sont venus ici dans un esprit de paix et de loyal trafic, comme aussi entre les Islandais et les habitans de cette île qui désirent acheter ou vendre. J'établis ce marché pour que chaque partie ait confiance en l'autre, et ne prenne conseil que d'elle-même dans ses opérations.

» Je recommande aux habitans des îles Westmann et de la terre ferme de ne pas frauder les Anglais, ni de leur faire aucun tort; et aux Anglais de se conduire paisiblement et loyalement; tout le temps que le *vokumerski* sera arboré (1), quiconque se sera rendu coupable de blessures ou autres voies de fait paiera à l'offensé une double amende.

» Je dois faire observer aux marchands étrangers qu'il y aura des poids et des mesures pour le beurre, le vin ou l'ale, la viande, la drêche, le miel, le goudron, afin qu'il n'y ait de part ni d'autre surprise, ni déception. Tout fraudeur viole l'autorité du roi, comme s'il

(1) Bannière portant l'image d'un saint surmontée d'un fallot, et qui restait plantée au milieu de la place du marché pendant sa durée.

avait dérobé une valeur égale à celle dont il a fait tort à sa partie. Le marché qu'il a stipulé est nul, et le plaignant a droit à une indemnité.

» Et maintenant, allez, bonnes gens, éloignez de vous la malveillance, la fraude, le trouble, l'émeute, les disputes et les discours inutiles; que chaque contractant soit pour l'autre un ami. » (Le reste de la recommandation est en rimes danoises :)

Or gardez-vous de tous outrages,
Observez bien les vieux usages,
Et restez dans la paix de Dieu.

M. Magnusen attribue au commerce anglais, en Islande, des résultats bien plus importans que la fortune de certains armateurs et la prospérité de quelques bourgades de la côte. Si l'on en croit ce savant professeur, les expéditions de nos compatriotes auraient ouvert à Colomb la route de cette île, et par elle celle de l'Amérique. Le lecteur nous saura gré, sans doute, d'ouvrir la discussion sur les conjectures que le mémoire de M. Magnusen a groupées habilement à l'appui de cette proposition.

Les mémoires rédigés par don Fernand Colomb, sur les documens que son père lui avait fournis, attestent que ce célèbre navigateur, avant la découverte du Nouveau-Monde, avait voyagé au nord de l'Atlantique. Cet ouvrage, écrit d'abord en espagnol, fut, dans son état de manuscrit, traduit en italien par Alphonse Ulloa, et retraduit en espagnol par suite de la perte de l'original; de telle sorte qu'on peut considérer comme un *duplicata* d'original la première édition italienne de Ulloa, imprimée à Venise, en 1571. Fernand, racontant les premières années de la vie maritime de son père, s'exprime en ces termes :

« Dans un Mémoire que mon père rédigea pour prouver par l'expérience des navigateurs que les cinq zones du globe terrestre étaient toutes habitables, on lit : « J'ai navigué au mois de février 1477 à
» cent lieues au delà de l'île de Thulé, dont la partie méridionale est
» à 73 degrés de l'équateur, et non à 63, comme on l'a prétendu, ni
» sur la ligne qui borne l'ouest de Ptolémée, mais bien au delà. Les

» Anglais, notamment ceux de Bristol, se rendent avec leurs mar-
» chandises dans cette île, qui est aussi grande que l'Angleterre. A
» l'époque où j'y arrivai, la mer n'était pas prise par les glaces, et le
» flux s'y élevait à *vingt-six brasses* en certains endroits. C'est là
» assurément qu'est situé le Thulé de Ptolémée; il porte chez les mo-
dernes le nom de Frisland. »

Nous avons traduit littéralement ce passage, que Washington Irving a reproduit inexactement dans sa *Biographie de Colomb*. D'après une traduction de l'ouvrage de don Fernand, insérée dans une collection de voyages, en six vol. in-fol. Lond., 1732, le passage que nous venons de citer commence ainsi : « *In february* 1467 I *sailed* myself 100 leagues beyond Thule iseland, etc. » (Ce mot *iseland* remplace le mot italien *isola*, *island*, île.) On trouve à la fin le mot *Friseland* pour *Frisland*, et l'observation dont ce mot fait partie est attribuée par le traducteur à Fernand; tandis que, dans l'original, elle appartient au passage des Mémoires de Colomb transcrit par l'auteur. La date de 1467 est sans doute une faute d'impression.

Les géographes ont longuement disserté sur le Frisland de Colomb. On a d'abord donné ce nom à une île qu'on supposait située dans la mer du nord, et qu'auraient visitée, vers la fin du quatorzième siècle, les Vénitiens Nicolo et Antonio Zeno. La relation des voyages et aventures de ces deux frères, et la carte de 1380, attribuée à Antonio, ne furent publiées qu'en 1558. On regardait cet ouvrage comme un roman, lorsque, en 1784, M. Forster essaya de prouver que ces deux voyageurs avaient effectivement exploré les mers du nord. En 1818, le cardinal Zurla a complété cette démonstration; mais la topographie actuelle du Frisland, visité par les deux Vénitiens, ou son identité avec une terre inscrite sur nos mappemondes, est encore un problème.

Le cardinal Zurla invoque, à l'appui de l'existence de Frisland, le témoignage de plusieurs navigateurs. Celui des Islandais, en 1285; du Polonais Jean Sciolvius, en 1467; de Colomb, en 1477; de Frobischer, en 1578; de Maldonado,

en 1580. Deux mots sur ces autorités. 1° Le roi Erick, dit l'Antiprêtre, envoya, en 1205, une expédition de Norwége pour explorer l'océan Occidental; mais elle rentra sans avoir rien découvert. 2° Quant au voyage de Sciolvius, nous n'avons d'autre témoignage que celui de Vytllied, qui se borne à dire que Sciolvius fit voile pour l'ouest de la Norwége, le Groënland, le Frisland, et qu'après s'être détourné vers le *fretum boreale*, sous le cercle polaire, il fit côte à la terre de Labrador et à Lestotilandia; ce passage ne prouve pas qu'il ait vu le Frisland, plutôt que le Groënland, et l'ouest de la Norwége. 3° Frobischer, adoptant pour guide la carte de Zeno, prit le cap Farewel pour une île, et le Frisland des deux Vénitiens, ainsi que la côte de Labrador, pour le Groënland. Il aperçut donc sans la reconnaître la terre qu'il cherchait. 4° On sait que le voyage de Maldonado n'est qu'une fable.

Il ne reste donc à discuter que le témoignage de Colomb.

Zurla cherche à démontrer l'identité entre le Frisland de Zeno et celui de Colomb, en attribuant les relations commerciales des Anglais au quinzième siècle, non pas à l'Islande, mais à l'île imaginaire dont il cherche à prouver l'existence. Les premières pages de notre article réfutent cette proposition. Quant au témoignage du navigateur espagnol, relativement aux expéditions que les marchands de Bristol dirigeaient sur l'île qu'il nomme *Frisland*, nous l'opposons victorieusement aux conjectures échafaudées par Son Éminence. Comme les Italiens du quinzième siècle ignoraient les langues du nord (l'allemand excepté), il est probable que le *Frisland* de Zeno n'est qu'une corruption de *Feræ island* ou *Ferrisland*, nom sous lequel les Danois désignaient au moyen-âge les îles *Feroe*. Le mot *Frisland* a dû être appliqué à l'Islande par suite de la même erreur. Il est probable aussi que Colomb, ayant rencontré des Anglais sur la mer du Nord, et leur ayant demandé d'où ils venaient, ces derniers aient répondu : *from Island*, et, suivant la prononciation du temps, *fro' Island*, et qu'il ait entendu *Frisland*. M. Magnusen, après avoir hasardé cette conjecture, arrive au passage où Colomb déclare

que, dans les parages du Frisland, la mer n'était pas glacée au mois de février; il rapproche de ce texte une pièce écrite en Islande, au mois de mars 1477, qui nous apprend qu'on n'y avait pas encore vu de neige à cette époque. L'accord de ces deux autorités démontre que c'est bien l'Islande que Colomb a visitée, en 1477, sous le nom de Frisland; et comme il ajoute qu'il a navigué cent lieues plus loin, il est à présumer qu'il a pénétré jusqu'au Groënland.

Ceci posé, examinons avec M. Magnusen quelle influence le voyage et le séjour du navigateur espagnol en Islande ont pu exercer sur la découverte de l'Amérique.

Les savans de Suède et d'Allemagne s'accordent à affirmer que les Scandinaves découvrirent au onzième siècle le continent américain et lui donnèrent le nom de Winland (*Wine-land :* terre des vignes), à cause des vignes sauvages qui couvraient le sol où ils abordèrent, et qu'ils connaissaient toute la ligne qui va du Labrador à la Virginie. Avant d'aller en Angleterre, Colomb a pu entendre parler du Winland des Scandinaves, d'après le manuscrit d'Adam de Brême *De situ Daniæ,* rédigé à la fin du onzième siècle; mais nous ne pensons pas qu'une donnée aussi vague l'ait conduit dans les eaux de l'Islande. Il est à croire qu'il a fait cette excursion dans le seul but d'éclairer certains points de nautique et de géographie. Son séjour dans l'île a dû lui permettre de recueillir quelques renseignemens sur un continent occidental; et pour donner l'éveil à son génie, il a suffi que la tradition du pays lui signalât les expéditions scandinaves du onzième siècle, fabuleuses ou non.

« N'oublions pas, dit M. Magnusen, qu'en 1477, Magnus Eiolfsen était évêque de Skalholt, où Colomb séjourna. Ce prélat avait été en 1470 abbé du monastère d'Helgafell, où les plus anciennes relations sur le Groënland, le Winland et d'autres contrées du continent américain, avaient été rédigées, et où on devait les conserver avec d'autant plus de soin que les explorateurs les plus renommés de ces nouvelles terres étaient partis de ce canton. L'évêque Magnus devait connaître ces relations. Il est donc probable que Colomb qui, dès 1474, méditait une

expédition dans la partie occidentale du globe, aura demandé à ce prélat et recueilli de sa bouche tous les renseignemens nécessaires pour éclairer le nouveau champ de ses découvertes. Colomb débarqua au sud de l'Islande, au port de Hvalfjardareyri, à l'époque de l'année où il était le plus fréquenté, en mai et juin ; et il dut y rencontrer Magnus en visite diocésaine.

» Les annales islandaises, dit ailleurs M. Magnussen, attestent qu'un navire marchand de Norsk ou du Groënland, après avoir fait un voyage à *Markland* en Amérique, avait été jeté à son retour sur la côte de l'île vers Stroumfjord. Colomb a pu également connaître ce fait dans ses causeries latines avec les savans du pays. Il a dû en induire la possibilité d'une seconde découverte du continent occidental. La sienne, si importante d'ailleurs par ses résultats, ne serait donc que la conséquence de celles des Scandinaves. Les vicissitudes humaines et le sort des empires tiennent souvent à un fil si délicat, que l'historien a peine à suivre sa direction. Ainsi, il a fallu trois siècles pour reconnaître que les rochers stériles de l'Islande ont produit les premiers navigateurs qui aient exploré le Nouveau-Monde, et fourni à l'immortel Colomb les données nécessaires pour rajeunir, en complétant leurs découvertes, les destinées du genre humain. »

Malgré notre respect pour l'érudition du professeur danois, nous croyons que l'affection pour son île natale l'a égaré. A supposer que dans ses conversations latines avec l'évêque de Skalholt, Colomb ait puisé des renseignemens précieux sur l'Amérique, les motifs assignés par don Fernand à l'expédition paternelle restent dans toute leur force. Colomb est parti de ce principe que la terre est un globe dont la circonférence est divisée en vingt-quatre segmens ou heures de quinze degrés chacun, dont seize seulement étaient connus de son temps. Comme Marc-Paul et Jean Mandeville avaient parcouru en Asie des pays inconnus aux anciens, il devait naturellement supposer que ces contrées s'étendaient assez loin à l'est pour se rapprocher des côtes occidentales d'Europe et d'Afrique, et pour occuper une grande partie des huit segmens ou heures qui faisaient lacune dans la circonférence du globe. Mais est-ce le pur amour de la science qui a lancé le

vaisseau de Colomb sur l'Atlantique, et cet intrépide aventurier n'a-t-il pas cédé au pressentiment, à la conviction même qu'en faisant voile à l'ouest des Canaries il atteindrait les riches contrées décrites par Marc-Paul en si brillantes couleurs, et acquerrait ainsi à la fois de la gloire, des richesses et tous les avantages attachés à une haute fortune? Loin de nous la pensée de déprécier les travaux de ce grand homme; mais l'impartialité de l'histoire exige que l'on cherche la pensée qui les inspira, à d'autres sources que celles indiquées par le Mémoire apologétique dicté à don Fernand par la piété filiale.

Les biographes de Colomb n'ont peut-être pas assez réfléchi à l'influence que dut exercer sur lui son séjour à Lisbonne deux ans avant son voyage du nord. Assurément sa correspondance avec Paolo Toscanelli et la carte que celui-ci lui envoya durent arrêter dans son esprit la résolution d'un voyage transatlantique. Cette carte, qui révélait dans le savant Florentin le premier cosmographe de l'époque, absorba, disent don Fernand et Washington Irving, l'attention de son ami. Ajoutons que déjà la communication d'une lettre de Toscanelli au chanoine Martinez l'avait mis, par l'océan Occidental, sur la voie des pays décrits par Marc-Paul. Colomb fit son premier voyage, la carte de Toscanelli à la main. Or, la côte orientale de l'Asie y fait face à la côte occidentale de l'Europe et de l'Afrique; les îles d'*Antilla*, de Cipango, y sont marquées dans l'intervalle des deux continens; et la distance de Lisbonne à *Quisay*, dans la province de *Mango*, qui depuis a été attribuée à la Chine, y est évaluée à 6,500, et non à 4,000 milles comme l'assure M. Irving.

« Ce pays, dit Toscanelli dans sa lettre au chanoine portugais, est » aussi important qu'aucun de ceux qui aient été découverts. Non seu» lement on y peut faire un commerce avantageux et en rapporter d'u» tiles denrées, mais on y trouvera de l'or, de l'argent, des pierres » précieuses et une grande variété d'épices qui n'ont jamais paru sur » nos marchés. » Il ajoute en parlant de Cipango (le Japon) : « Cette » île abonde en or, en perles, en pierreries; ses temples et ses palais » sont couverts de plaques d'or pur. Mais, comme la route de cette

» île est inconnue, ces trésors que l'Europe pourrait exploiter en toute
» sûreté sont pour elle comme s'ils n'existaient pas. Je connais, dit-il
» ailleurs dans une lettre à Colomb, le noble désir que vous éprouvez
» de faire voile pour le pays des épices ; ce voyage que je crois pos-
» sible vous procurera des richesses incalculables et vous fera le plus
» grand honneur dans la chrétienté. »

Evidemment, la perspective d'une immense fortune dut exercer une action irrésistible sur un Espagnol du siècle de Ferdinand et d'Isabelle. Nous n'en dirons pas autant des traditions islandaises, par deux raisons : d'abord, Colomb ne songea point à faire une première ni une seconde découverte d'un continent occidental, mais seulement à aller par mer là où Marc Paul s'était rendu par terre ; ce qu'il eût fait si l'Amérique ne lui eût barré le passage. Il croyait si peu que ce fût là un nouveau monde que jusqu'à sa mort il prit les îles et le continent vulgairement nommé : *Indes occidentales*, pour l'extrémité orientale de l'Asie. Quant à son zèle pour combler la lacune des huit segmens ignorés de l'équateur, l'évêque de Skalholt le stimula médiocrement. Tout ce que ce prélat put lui apprendre, c'est que dans la mer du Nord, au S.-O. du Groënland, il y avait un pays inculte, peuplé de sauvages ; que des vignes vierges tapissaient ses montagnes ; que ses lacs et ses rivières abondaient en saumon ; que ses côtes étaient semées de bancs de morue. Quel effet de telles indications pouvaient-elles produire sur une imagination où scintillaient les éblouissantes coupoles de Cipango, où se reflétait l'opulence du port de Cathay ? Il n'eût certes pas risqué un maravédis pour explorer de misérables stockfisches, ou les verjus suspendus aux rochers d'une côte hyperboréenne. C'étaient les riches, les populeux domaines du grand khan qu'il ambitionnait, et non d'impénétrables forêts, où végétaient des tribus nomades dans leur sauvage nudité. S'il eût été aussi frappé qu'on le suppose des récits du révérend Scandinave, il eût, dans son premier voyage, pris pour point de départ un port islandais, d'où il eût cinglé vers le nord-ouest, tandis qu'il se dirigea en ligne droite des Canaries sur San-Salvador.

Nous rendons graces à M. Magnusen d'avoir constaté un fait curieux, le voyage de Colomb en Islande; mais, nous le répétons, lorsqu'il en tire des conséquences en désaccord avec les sentimens et la conduite postérieure de l'illustre navigateur, il décerne à son pays natal un honneur que l'histoire lui refusera.

En résumé, nous ne doutons pas que les Scandinaves aient découvert, au onzième siècle, le continent américain, et y aient jeté quelques embryons de colonie. Mais cette découverte resta sans effet sur les destinées de la race humaine. La priorité de cette exploration entre les hommes du Nord et Christophe Colomb n'offre donc à résoudre qu'une question oiseuse. C'est à ce dernier seul qu'appartient la gloire d'avoir écarté le voile mystérieux qui nous dérobait la quatrième partie du globe. Que cette périlleuse entreprise ait eu pour mobile l'amour de la science, le fanatisme religieux, l'ambition politique, la soif de la célébrité, celle des richesses, ou toutes ces passions réunies; cet honneur lui reste en entier, quoique en bonne justice la postérité doive une mention honorable à qui lui a montré sa route. Ainsi, à Paolo Toscanelli le mérite d'avoir prouvé la possibilité de traverser l'Atlantique; à Colomb celui de l'exécution, au milieu de difficultés sous lesquelles aurait succombé un génie moins audacieux, un caractère moins ferme que le sien. Si nous remontons aux causes premières, les travaux de Toscanelli nous conduiront à ceux de Marc Paul. Le célèbre Vénitien fut le premier qui fit connaître la Chine à l'Europe; Toscanelli en indiqua le chemin par mer; en le suivant, Colomb heurta l'Amérique de la proue de son vaisseau, et découvrit ainsi un continent dont ni Toscanelli ni personne, sauf quelques aventuriers scandinaves, n'avaient la plus légère idée. Mais occupons-nous maintenant de l'état actuel de l'Islande.

L'Islande est aujourd'hui divisée en quatre bailliages, dont l'administration est calquée sur celle du Danemarck. Le gouverneur-général réside à Reykiavik. Ses fonctions sont à peu près les mêmes que celles de nos préfets en France. Un

magistrat est chargé de la police; un tribunal supérieur, séant à Reykiavik, juge en dernier ressort les affaires civiles et criminelles, et la police sanitaire est confiée à une commission de médecins et de chirurgiens. Un messager, payé par le gouvernement, fait deux fois par an une excursion dans l'île, dont voici les quatre grandes divisions; savoir :

Sonderamtel ou district du sud..............	Reykiavik. Bessestad. Skalholt.
Westerantel, ou district de l'ouest...........	Slappen. Heraundalur.
Norder, ou district du nord..	Madruval. Holum.
Osteramtil, ou district de l'est...............	Eskefiord. Skogastrum.

Le climat de l'Islande est si rigoureux que les céréales y viennent avec peine. On y récolte une espèce de blé appelé *inelur*, qui donne une farine passable. On porte à 18,000 tonneaux de seigle la consommation annuelle de l'île. Le jardinage y fait de très grands progrès, mais les arbres fruitiers et les pommes de terre s'y acclimatent difficilement. Les paturages mieux entretenus seraient la vraie richesse de l'île, mais on les abandonne aux soins de la nature. Les vaches donnent un lait délicieux; les chevaux sont petits et vifs; on s'en sert pour labourer et porter des fardeaux. Les rennes, animaux précieux dans un pays où les communications sont rares et difficiles, et les habitations très distantes l'une de l'autre, se sont prodigieusement multipliés. Les canards *eider* qui donnent le duvet précieux, connu sous le nom d'édredon, des renards de différentes couleurs, et des ours qui fournissent des fourrures précieuses y sont très nombreux. Les montagnes centrales de l'île renferment du fer, du cuivre, du marbre, de la chaux, du plâtre, de la pierre à porcelaine, des agates, des calcédoines, etc. Les mines de soufre de Krunfig et de Husanig, où l'on a établi une raffinerie, sont très considérables. Il n'y a pas de bois indigène en Islande : le seul que l'on y trouve est celui que jette la mer sur les côtes septentrionales; il consiste

19.

en mélèzes, en cèdres sibériens et sapins, que les habitans recueillent pour se chauffer et pour construire des bateaux. Une des productions les plus singulières du pays est le *surturbrand*, espèce de bois fossile, légèrement carbonisé, qui brûle avec flamme, et dont les indigènes font des assiettes, des coffres et autres ustensiles de ménage. On remarque que les Islandais ont une aptitude particulière pour tous les ouvrages d'industrie; ainsi le paysan ferre lui-même ses chevaux, et fabrique les meubles de son ménage; il carde, il foule, teint la laine et en tisse le *wadmel*, avec lequel il se fait des vêtemens. Les os de baleine lui servent à fabriquer des aiguilles, des boutons, des manches d'instrument; il ouvrage le cuir, et, à force de patience et de peine, il arrive parfois à faire des sculptures en bois et des œuvres d'orfévrerie remarquables. Les exportations consistent en poisson, huile de poisson, suif, beurre, cuir, édredon, soufre, laine et fourrure. Les importations sont le blé, les grains, l'eau-de-vie, le tabac, les marchandises coloniales, les étoffes fines, la quincaillerie; mais ce commerce est soumis à tant de vicissitudes, que son importance varie à l'infini, tantôt en plus tantôt en moins.

Le sort du clergé islandais est très précaire; il ne reçoit rien du gouvernement. Il a pour tout bien la jouissance des fermes qui appartiennent à l'église, et le quart des dîmes payées par chaque paroisse. Le prêtre est en outre obligé d'abandonner une part du produit de sa ferme à la veuve de son prédécesseur, et quand la vieillesse ou les infirmités l'empêchent de faire son service, on lui donne un chapelain, avec lequel il partage encore son revenu. La taxe pour les diverses cérémonies du culte est très légère; les paysans la paient avec du beurre ou du poisson. Dans quelques églises, le produit de la dîme, du casuel et de la ferme est de 20 à 30 thalers (60 ou 90 fr.). Les prêtres ne peuvent point exiger de corvée de leurs paroissiens; leur seule prérogative consiste à placer à la fin de l'automne, dans chaque bœr (ferme), un mouton que le paysan s'engage à nourrir pendant l'hiver. Ne pouvant vivre avec d'aussi faibles ressources, le prêtre est obligé de cultiver sa ferme, de

ferrer ses chevaux, d'aller à la pêche pendant six jours de la semaine comme le plus pauvre de ses paroissiens. Les villes de Reykiavik, de Skalholt, d'Holum, sont chacune le siége d'un évêché.

Malgré tous ces obstacles, il est peu de contrées où l'instruction publique soit aussi répandue. Le riche et le pauvre, l'habitant des villes et l'habitant des campagnes possède, indépendamment de la connaissance parfaite de sa religion, des notions historiques sur son pays. Il les acquiert par la lecture des poètes et des traditions anciennes ou *sagas*, qui sont encore considérées par les savans comme la source la plus pure en fait de documens historiques sur le nord. La langue des Islandais est l'ancien langage du nord, le scandinave dans toute sa pureté. Leurs écrivains les plus célèbres sont Are Frode, Sœmund Frode, Snoron, Sturleson, Arn Grimus, et Thermodus Torfœus, à qui l'on doit une excellente histoire de Norwége. De nos jours, le pasteur Jon Thorlakson a traduit Pope et Milton. En général, les Islandais sont doués de toute l'aptitude nécessaire pour réussir dans les arts, les sciences et les belles-lettres; la plupart des gens aisés parlent très bien le latin. Les établissemens ne leur manquent pas pour puiser ces diverses connaissances: ainsi, ce pays où l'on compte à peine 50,000 habitans, a plusieurs bibliothèques, une entre autres à Reykiavik, qui renferme plus de 5,000 volumes; cette ville possède aussi un lycée, une école d'enseignement mutuel, une association pour la propagation des découvertes utiles, une société des sciences et une de littérature islandaise. Il s'y imprime deux journaux. Bessestad est le siége d'un bon gymnase, et possède une bibliothèque de 1,500 volumes; une autre de 900 se trouve à Holum, qui compte à peine quelques maisons. Un observatoire a été établi à Zumbhuns, petite bourgade à très peu de distance de Reykiavik. (*Athenæum.*)

Statistique.

ÉTAT ACTUEL DE LA RICHESSE

ET DES DIFFÉRENTES BRANCHES DE L'INDUSTRIE

DANS LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Dans l'espace de cinquante ans, les Etats-Unis ont résolu le problème le plus difficile que présentent les lois de la civilisation. Sans transition, on voit tout à coup cette puissance se placer au sommet de l'échelle sociale; les obstacles qui gênaient son essor sont écartés par elle d'une main vigoureuse. Insensiblement toutes les anciennes possessions de l'Angleterre en Amérique reconnaissent le lien fédéral, et les autres parties de cet immense territoire sont acquises par des traités ou par la force des armes. Ce n'est plus une nation faible et opprimée qui se défend contre les injustices de la métropole; c'est un peuple libre, dont le drapeau est respecté sur toutes les mers; il dicte des lois à ses anciens maîtres; il traite d'égal à égal avec les plus anciennes monarchies; il appuie les insurrections des colonies voisines; il soutient le Texas contre le Mexique; il stimule les deux Canadas à s'insurger, pour les incorporer plus tard sous sa bannière. Mais ne pensez pas que ces préoccupations politiques détournent l'Union des soins à donner au commerce et à l'industrie. Les Américains savent que ce sont là les principales sources de la richesse des peuples, et ils leur consacrent toute leur activité. C'est un bien beau spectacle que d'assister au déploiement des forces d'une

grande nation, surtout lorsque d'heureux résultats viennent en justifier la direction. Si les Américains sont secondés par les agens physiques, leur énergie et leur activité n'en sont pas moins au dessus de tout éloge. Depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à celle du Rio-Bravo, et au nord-est depuis l'état du Maine jusqu'à la baie d'Hudson, est une terre riche, féconde, où croissent en abondance les productions les plus diverses, le café, le sucre, l'indigo, le blé et tous les fruits d'Europe; la nature s'y présente sous des formes riches et pittoresques; ici, vous diriez un élégant parterre, car tout y est propre et bien cultivé; là, sont des forêts en feu, où bientôt vont naître des moissons abondantes; plus loin, des prairies immenses, qui déroulent à vos yeux un magnifique tapis de verdure, arrosé par les flots argentés de mille ruisseaux; mais partout l'homme y déploie une vigueur et une sagacité peu communes. Pour nous en convaincre, jetons un coup d'œil rapide sur le développement de l'agriculture aux États-Unis.

A l'époque de leur séparation de l'Angleterre, la culture de la canne à sucre, et principalement celle du tabac, formaient les seules branches importantes de l'industrie agricole des Etats-Unis. Depuis long-temps la culture du tabac occupait l'attention des colons américains; aussi dans les années qui précédèrent la guerre de l'indépendance, vit-on le chiffre des exportations varier de 70 à 80 millions de livres, année moyenne; en 1773, ce chiffre s'éleva à 100,472,000 livres, et deux ans après, à 102 millions de livres. Tout à coup la guerre civile réduisit ces exportations à 12 millions de livres, terme moyen par an, dont plus de la moitié tomba dans les mains des croiseurs anglais. Ceci dure pendant près de sept années; mais, à la paix, cette culture s'étend des provinces de l'Ohio, du Kentucky, du Maryland et de la Virginie; dans celles du Tennessée, du Connecticut, de la Pensylvanie, de l'Indiana et du Missouri; la production augmente alors de plus du double. Ce n'est pas que le chiffre des exportations soit aujourd'hui plus considérable : grace aux

soins dont la culture du tabac a été l'objet de la part des gouvernemens européens, ils se sont affranchis d'une partie du tribut qu'ils payaient chaque année à l'Amérique, et les exportations du tabac sont à peu près ce qu'elles étaient alors; mais la consommation intérieure des États-Unis s'est accrue dans une proportion presque décuple. New-York compte aujourd'hui trois cent mille habitans, dont cent mille sont censés fumer ou priser. La dépense moyenne de chaque fumeur ou priseur est estimée à 1/10 de dollar par jour; voilà donc 10,000 dollars par jour, ou 3,650,000 dollars par an, pour les fumeurs et les priseurs d'un seule ville. On estime à 3,493,000 dollars la valeur de la consommation annuelle de la farine dans la ville de New-York; en rapprochant de cette valeur les 3,650,000 dollars que coûte la consommation du tabac et en raisonnant pour les autres états comme pour New-York, il en résulte que la valeur totale de la consommation du tabac aux États-Unis l'emporte de beaucoup sur celle du blé.

Portons maintenant nos regards sur l'une des branches les plus importantes de l'agriculture des Etats-Unis, sur le coton, dont la culture a réalisé l'un des plus beaux phénomènes qu'ait jamais accomplis l'industrie de l'homme. Le tableau suivant présente, en millions de livres, la quantité de coton récoltée à diverses époques dans les régions où croît cet arbuste.

ANNÉES.	Récolte totale du globe par millions de livres.	LIEUX DE PRODUCTION.								
		Etats-Unis.	Emp. du Brésil.	Indes-Occidentales.	Egypte (1).	Reste de l'Afrique.	Indes-Orientales.	Reste de l'Asie.	Mexique, Amériq. du Sud, excepté le Brésil.	Pays divers.
1791	470	2	22	12	»	46	130	190	68	»»
1801	530	48	36	10	»	45	160	160	56	15
1811	565	80	35	12	1/12	44	170	146	57	11
1821	630	180	32	10	6	40	175	135	44	8
1831	820	385	38	9	18	36	180	115	35	4
1834	900	460	30	8	25½	34	185	110	35	13

(1) La production du coton en Egypte est l'une des branches les plus im-

Ainsi les États-Unis, qui ne récoltaient, en 1791, que 2 millions de livres de coton, en récoltent 385 millions de livres en 1831, et 460 millions en 1834. C'est plus de la moitié de la production totale du globe; en 1835, ce chiffre s'élevant encore est porté à 480,000,000 livres, et le capital engagé dans cette industrie n'est pas moindre de 800,000,000 dollars. Le prix s'est abaissé en raison directe de l'accroissement de la production; en sorte que le coût d'une livre de coton, qui était de 20 à 25 pences en 1791, s'est abaissé en 1835 à 7 et 8 pences.

La culture du blé, du seigle, de l'orge, du riz, du café et du sucre, quoique restant de beaucoup en arrière de celle du coton, s'est aussi considérablement accrue et a subi

portantes du revenu de Mehemet-Ali. Ces vingt-cinq millions et demi de livres de coton ont rapporté au trésor du pacha d'Égypte, savoir: cotons longue soie, 32,500,000 piastres turques; coton Beledi pour les divans, 250,000 piastres; dans la même année, le *miri* ou l'impôt sur les terres, les dattiers, les successions des propriétés urbaines, les bazars et les maisons, ont fait rentrer au trésor 152,000,000 piastres; le *ferdeh-ourrhous* ou l'impôt personnel, 38,000,000 piastres; l'impôt sur les barques, le poisson et le sel, la boucherie, l'hôtel des monnaies, la fonte de l'argent et des galons par les orfèvres, 8,000,000 piastres; l'octroi, 11,750,000 piastres; les droits de douanes, 15,500,000 piastres; les bénéfices sur la vente des produits agricoles y compris les cotons, 64,000,000 piastres; sur les produits manufacturés, 15,000,000 piastres; dans ces 15,000,000 piastres, les bénéfices sur les toiles sont de 6,000,000 piastres pour 2,000,000 pièces de coton et 3,000,000 pièces de toile de lin; de 1,400,000 piastres sur 15,000 pièces de soieries (soie, or et coton); de 640,000 piastres sur 25,000 pièces d'indienne et 12,000 mouchoirs imprimés. Les bénéfices sur les autres produits sont de 6,000,000 piastres. La

recette totale est de..............................	311,410,000 piastres.
La dépense totale de..........................	305,600,000
Excédant en faveur du trésor	5,810,000 piastres.

Dans le chapitre des dépenses, la guerre figure pour 133,000,000 piastres; l'industrie pour 42,000,000 piastres, l'administration civile pour 26,000,000 piastres, les cultes pour 18,000,000 et les sciences pour 3,600,000.

les mêmes phases. Le prix de la farine, qui était de 10 et 12 piastres le baril, dans les années qui ont suivi la révolution, fléchit jusqu'à 8, 7 et 5 piastres le baril dans ces dernières années (1). Le prix du sucre et du café baisse aussi de plus de moitié. Le maïs, le seigle et l'orge subissent la même dépréciation; aussi les exportations de céréales et des autres produits de la terre, qui autrefois étaient nulles, s'élèvent, en 1835, pour le blé, à 51,405 dollars; pour la farine, à 4,394,777 dollars; pour le maïs, à 1,217,600 dollars; pour l'orge, à 129,000 dollars; pour le biscuit, à 221,000 dollars; pour les patates, à 41,543 dollars; pour les pommes de terre, à 20,959 dollars; pour le riz, à 1,210,331 dollars; ensemble, 8,384,000 dollars; et en 1836, pour le blé, à 20,062 dollars; pour la farine, à 3,572,599 dollars; pour le maïs, à 725,000 dollars; pour l'orge, à 174,000 dollars; pour l'avoine, à 80,492 dollars; pour le biscuit, à 244,760 dollars; pour les patates, 43,690 dollars; pour les pommes de terre, à 39,608 dollars; pour le riz, à 2,548,750 dollars; l'ensemble, pour 1836, s'élève à 7,431, 199 dollars.

Le bois de construction et le bois de chauffage sont aussi des élémens importans de la richesse agricole des états de l'Union. En 1835, les exportations de ces bois s'élèvent à 4,542,091 dollars; et en 1836, à 4,296,673 dollars. Ces bois sont de toute nature : quelques uns sont si vieux que les agronomes font remonter les premières années de leur âge au temps du déluge. Les chênes blancs, quoique d'une essence très tendre, sont d'une grosseur énorme; tels sont aussi le peuplier, le saule pleureur et l'ormeau de Massachussets. Quelques cyprès ont de 25 à 40 pieds de circonférence à leur base, et 120 pieds de hauteur. Le platane de l'Amérique, plus riche en feuillage que le platane de l'Asie, aime à croître dans les belles vallées du Mississipi et du Missouri; sa

(1) En 1827, ce prix s'est pourtant élevé jusqu'à onze piastres à Boston et à Philadelphie, mais c'est la seule fois depuis vingt ans qu'il ait atteint ce chiffre.

grosseur imposante et sa taille gigantesque, l'élégance gracieuse de ses rameaux, couverts d'une écorce blanche et brillante, l'ont fait surnommer le roi des forêts de l'Ouest. Les pins de l'Amérique comptent 14 espèces, ce sont les arbres les plus élevés des forêts du Nord; quelques uns forment des canots d'une seule pièce, et l'on a vu de ces canots qui avaient 154 pieds de long et 54 pouces de diamètre. Mais le plus précieux, le plus majestueux de tous ces arbres, c'est l'acajou. L'acajou se trouve dans le sud; comme le cèdre et le chêne, il s'élève à une grande hauteur : son tronc a souvent 4 pieds de diamètre; et ses branches, couvertes de feuilles brillantes, tachetées de petites touffes de fleurs, projettent leur ombre sur une surface étendue. L'acajou atteint son entier développement au bout de deux siècles, et souvent un seul arbre produit une valeur de 4 à 5,000 dollars.

Dans l'industrie manufacturière, mêmes avantages et même progrès. En 1835, une valeur de 45 millions d'articles de coton provenant des fabriques de l'Union est exportée, et aujourd'hui les États-Unis comptent plus de 2 millions de fuseaux en activité, chiffre qui se rapproche beaucoup de celui de la France. Mais ce n'est pas tout; sous le rapport du bon marché, les états de l'Union n'ont rien à envier à l'Angleterre. Bien que le prix du salaire de l'ouvrier américain soit plus élevé; que le charbon et le fer coûtent beaucoup plus cher qu'en Angleterre, les Américains trouvent une compensation à ce surcroît de charges dans la facilité des communications et des moyens de transport, dans la disposition des lieux et la modicité de l'impôt. Les autres objets fabriqués aux États-Unis, et qui entrent dans les exportations, sont les machines à vapeur que nulle part on ne fait aussi parfaites. La valeur exportée de ces machines, en 1836, n'est que de 2,661 dollars, mais on doit remarquer que la presque totalité des machines construites en Amérique est absorbée par la consommation locale. Après les machines viennent les toiles de toute espèce dont on a exporté, dans la même année. pour 100,000 dollars; les médicamens et la poudre qui figurent

dans le chiffre des exportations, pour 267,000 dollars; les peignes et les boutons, les billards, les parapluies, les presses à imprimer, les caractères d'imprimerie, les instrumens de musique, les cartes, le papier de tenture, le vernis, la faïence, les fleurs artificielles et la joaillerie, qui représentent dans le chiffre des exportations une valeur de 260,000 dollars. Voici le tableau comparé des importations et des exportations qui se sont effectuées entre les États-Unis et les différentes nations du globe pendant l'année 1836 :

MOUVEMENT GÉNÉRAL DU COMMERCE DES ÉTATS-UNIS EN 1836.

CONTRÉES.	Valeur des importations.	Valeur des exportations.
Russie	2,778,554	911,013
Prusse	81,301	66,410
Suède et Norvége	1,243,189	618,541
Possessions suédoises	56,414	81,845
Danemark	48,971	58,935
Possessions danoises	1,825,369	1,535,484
Pays-Bas	1,828,231	3,184,575
Possessions hollandaises, Indes orient.	1,477,906	1,079,022
dº Indes occidentales.	521,906	473,885
Guiane hollandaise	33,471	61,675
Belgique	480,009	2,284,060
Angleterre	75,761,713	55,177,220
Écosse	2,375,899	2,350,294
Irlande	508,356	347,699
Gibraltar	245,978	860,375
Malte	34,390	178,709
Possessions anglaises, Indes oriental.	2,954,476	724,776
dº Indes occident.	1,285,287	1,846,486
Guiane anglaise	92,019	105,075
Honduras	215,392	145,838
Cap de Bonne-Espérance	28,755	90,735
Possessions anglaises, Amér. du nord.	2,427,771	2,651,266
Autres possessions anglaises	93,079	»
Jersey, Guernescy	»	9,077
Villes anséatiques	4,994,820	4,363,882
France, sur l'Atlantique	34,648,291	18,261,367
dº sur la Méditerranée	1,967,136	2,677,733

CONTRÉES.	Valeur des importations.	Valeur des exportations.
Possessions françaises	417,335	502,100
Guiane française	3,483	»
Haïti	1,828,019	1,240,039
Espagne, sur l'Atlantique	793,708	651,209
d° sur la Méditerranée	1,600,791	278,528
Ténériffe et Canaries	203,953	25,951
Manille et les îles Philippines	803,330	60,033
Cuba	12,734,875	6,405,489
Porto-Rico	3,209,043	660,458
Portugal	275,273	51,582
Madère	366,210	56,338
Fayal et Açores	17,374	7,631
Iles du cap Vert	13,813	75,456
Italie	1,970,246	664,059
Sicile	642,090	195,897
Trieste	1,020,099	1,968,105
Turquie	975,371	634,034
Mocha, Aden	»	21,000
Grèce	32,981	»
Maroc	39,221	»
Mexique	5,615,819	6,041,635
République centrale de l'Amérique	195,304	189,518
Colombie	1,696,650	829,255
Brésil	7,210,190	3,094,936
République Argentine	1,053,503	384,935
Chili	811,497	937,917
Pérou	155,831	918
Amérique du sud	»	8,538
Chine	7,324,816	1,194,264
Europe	»	249,999
Asie	245,948	347,527
Afrique	689,339	496,728
Indes occidentales	4,460	513,996
Mers du sud	1,126	136,771
Côté nord-ouest de l'Amérique	17,975	64,369
Places diverses	1,899	»
Total	181,980,035	128,663,040

En 1836 cette valeur est donc, pour les importations, de 181,980,035 dollars, et pour les exportations, de 128,663,040;

en 1790, la valeur des marchandises importées aux États-Unis n'est que de 23,000,000 dollars, et celle des marchandises exportées de 20,205,156. Dans le chiffre des importations de l'année 1836, les soieries de l'Europe figurent pour une valeur de 23,000,000 dollars; celles de la Chine et de l'Inde, pour 2,500,000 dollars. Les vins d'Autriche, d'Espagne et d'Allemagne, non compris le Xérès, le Madère, et les vins de Sicile, pour 1,300,000 piastres, et les vins de France, en bouteilles et en tonneaux, pour 2,000,000 dollars. Comme on le voit, sous le rapport des exportations comme sous celui des importations, le commerce de la France avec les Etats-Unis comparé à celui de l'Angleterre est d'une grande infériorité. Le chiffre des importations américaines dans le Royaume-Uni est d'environ 58,000,000 dollars, tandis que pour la France ce chiffre ne s'élève qu'à 21,000,000 dollars. Cette différence provient en partie de la grande quantité de coton que les Etats-Unis expédient sur les marchés de Londres et de Liverpool. Voici le chiffre comparé de ces exportations dans les deux pays depuis 1830 jusqu'en 1835 :

ANNÉES.	ANGLETERRE.	FRANCE.
1830	Livres. 211,000,000	Livres. 75,000,000
1831	205,000,000	50,000,000
1832	217,000,000	77,000,009
1833	227,090,000	76,090,009
1834	266,090,009	71,000,000
1835	252,000,000	100,000,000

Mais parmi les articles exportés, il en est qui méritent une attention spéciale, ce sont les métaux précieux. La région d'or de l'Amérique a 200 milles de long sur 40 milles de large; elle traverse la Caroline du nord, touche à la Virginie, et parcourt la Caroline du sud et la Géorgie dans plusieurs directions. Les veines aurifères ont généralement une inclinaison de 45°; elles se rencontrent dans les vallées et dans les montagnes. La plupart des mines n'ont pas plus de 100 pieds de profondeur. Cette industrie a pris un grand développement depuis 1831. A cette époque, des mineurs ex-

périmentés, partis du Mexique, arrivèren à Charlotteville en si grand nombre qu'aujourd'hui cet endroit, qui n'était alors qu'un petit village, est devenu une belle ville; puis le nombre des ouvriers augmentant toujours, le chiffre s'en est bientôt élevé à plus de 20,000. Le document suivant indique la quantité d'or qui a été fournie par cette région depuis 1834 jusqu'en 1835, et la marche progressive qu'a suivie cette industrie depuis cette époque :

Années.		Sommes.
1824	Dollars	5,000
1825		17,000
1826		20,000
1827		21,000
1828		46,000
1829		140,000
	Dollars	249,000
Report	Dollars	249,000
1830		466,000
1831		520,000
1832		678,000
1833		868,000
1834		898,000
1835		698,500
	Dollars	4,377,500

Cependant, au milieu de ces succès, au milieu de la paix la plus profonde, il arrive souvent qu'une crise soudaine éclate et jette le désordre et la ruine, là où quelques jours auparavant était la perspective presque certaine d'un magnifique avenir. Personne n'a oublié la crise que vient de traverser le commerce de l'Amérique, crise terrible dont il ne s'est point encore relevé. Mais si l'on recherche la cause du mal, on la trouvera dans l'essence même du caractère entreprenant des Américains. Jeter dans la circulation une masse énorme de capitaux fictifs, n'est-ce pas vouloir rendre les spéculations si faciles que chacun puisse s'y livrer. Sous le rapport de l'émission des bank-notes, les Américains l'emportent encore sur les Anglais. Ainsi, en 1815, le nombre des banques particulières n'est encore que de 208; en 1820 de 308; et en 1830 on en compte 320; mais, dans les quatre années qui suivent, ce chiffre de 320 s'élève à 506; augmentation 186 ou 46 1/2 par an. En 1836 ce nombre s'élève à 557, et les billets que toutes ces banques ont en circulation forment la somme énorme de 129,000,000 dollars, tandis que le numéraire déposé dans leurs caisses n'excède pas 45,000,000 dollars.

Une pareille surabondance de papier ne pouvait manquer d'amener tôt ou tard une crise violente. La débâcle a été complète ; elle a sévi sur les états de l'Union avec tant de force, que la législature a été obligée de passer un bill qui autorisait les banques à suspendre leurs paiemens pendant un an. Alors les états étaient débiteurs de l'Angleterre et de la France pour une somme de 257,000,000 fr., dont 32,500,000 pour la France. Mais, grace aux nombreux élémens de richesses que renferme le sol de l'Amérique, voilà que déjà la moitié de cette somme est rentrée dans les coffres des créanciers, tandis que les états offrent de bonnes garanties pour le reste. Mais comment l'Amérique pourrait-elle faillir? Dans ce pays où l'industrie est si active, où le commerce est si bien compris, où enfin le revenu public se trouve dans des conditions si favorables, que depuis trois ans, il y a chaque année un excédant de recettes considérables, l'Union pourrait se dispenser de payer l'impôt pendant une année et plus, si par une sage précaution la législature n'ordonnait chaque année la répartition d'une partie du revenu entre les états pour être affectée aux améliorations intérieures.

L'Amérique n'a point non plus à se défendre de cette plaie du paupérisme qui afflige l'Europe. Dans toutes les parties de l'Union, excepté pourtant à New-York, les pauvres sont en petit nombre. Mais il est bon de remarquer que New-York étant le point sur lequel se dirigent de préférence les émigrans, cette ville a naturellement plus à souffrir de ce passage que les autres états. Voici le chiffre des émigrations qui ont eu lieu dans cette ville depuis 1820 jusqu'en 1836, avec le chiffre en regard des pauvres qui s'y trouvent :

ANNÉES.	Nombre d'émigrans	Nombre de pauvres.
1829	15,064	——
1830	30,325	15,506
1831	31,739	15,164
1832	48,589	——
1833	41,702	35,777
1834	48,110	32,798
1835	35,303	38,352
1836	60.541	37,959

On voit par ce tableau que le chiffre des pauvres suit la progression ascendante du chiffre des émigrations. Baltimore, la Nouvelle-Orléans, Boston, Philadelphie et Portland, qui après New-York reçoivent le plus d'émigrans, comptent aussi un assez grand nombre de pauvres. Ce nombre est en 1836 pour Boston de 1270, dont 673 étrangers, et de 2,781 pour Philadelphie, dont 1266 étrangers et qui tous coûtent environ un dollar par semaine.

SI l'Europe a lieu d'envier à l'Amérique son petit nombre de pauvres; n'est-ce pas une flagrante anomalie que de voir au sein d'une jeune république, fondée sur les bases les plus libérales, l'esclavage s'accroître d'une manière si rapide. On nous répondra sans doute qu'en Europe il existe vingt millions d'habitans plus malheureux et plus à plaindre que ne le sont les esclaves d'Amérique. Mais qui donnera à ceux-ci l'espérance, le bonheur de vivre au sein de leur famille; le plaisir de revoir le ciel de leur pays, et enfin la perspective d'un meilleur avenir. Quoi qu'il en soit, jetons les yeux sur le tableau suivant; il nous indiquera l'accroissement par états de la population esclave depuis 1790 jusqu'en 1830, époque du dernier recensement officiel.

ÉTATS.	1790.	1800.	1810.	1820.	1830.
Maine	0	0	0	0	0
New-Hampshire	158	8	0	0	0
Vermont	17	0	0	0	0
Massachussets	0	0	0	0	0
Rhode Island	952	381	103	48	17
Connecticut	2,759	951	310	97	25
New-York	21,324	20,343	15,017	10,088	75
New-Jersey	11,423	17,422	10,851	7,657	2,254
Pensylvanie	3,737	1,706	795	211	403
Delaware	8,887	6,153	4,177	4,509	3,292
Maryland	103,036	105,635	111,502	107,398	102,294
Virginie	203,427	345,796	392,518	425,153	469,757
Caroline du nord	100,573	133,296	168,824	205,017	245,601
Caroline du sud	107,094	146,151	196,365	258,375	315,401
Géorgie	29,264	59,404	105,218	149,656	217,531
Alabama	»	»	»	41,879	117,549

Mississipi	»	3,489	17,088	32,314	65,650
Louisiane	»	»	34,600	69,064	109,588
Tennessee	3,417	13,584	44,535	81,107	141,603
Kentucky	11,830	4,034	81,561	426,732	166,213
Ohio	»	»	»	»	»
Indiana	»	135	237	190	»
Illinois	»	»	168	917	747
Missouri	»	»	3,011	10,222	25,021
District de Colombie	»	3,244	5,395	6,377	6,119
Floride	»	»	»	»	16,101
Michigan	»	»	24	32	32
Arkansas	»	»	»	1,617	4,576
Totaux	697,807	894,041	1,191,364	1,532,064	2,009,031

On invoquera peut-être, pour justifier cet accroissement, les bons traitemens employés à l'égard de la race africaine; mais, n'en déplaise à l'Amérique, les traitemens du maître envers l'esclave ne sont point aussi doux qu'on le prétend généralement, et, comme les lois américaines punissent avec sévérité l'introduction des esclaves, l'accroissement que nous venons de signaler ne peut avoir lieu que par la fraude et par la violation des lois.

Mais, aux États-Unis, il se trouve d'autres races dont le nombre, contrairement à la population nègre, décroît chaque année dans une proportion effrayante, diminution dont l'humanité est en droit de demander compte aux Américains. Cette population est celle des aborigènes : les Ottawas de l'Ohio, les Potawatamies de l'Indiana, les Chipawas, les Winnebagoes, les Cherokees, les Creeks, les Chickasaws, les Seminoles, les Appachicolas, les Ottowas et les Chippewas de la Péninsule du Michigan, les Indiens de New-York, les Wyandots, les Miamies, les Attawas et les Chippewas des lacs se réduisent aujourd'hui à 57,000 individus. Les autres tribus, celles des Choctaws, des Quepaws, des Kickapoos; les Delawares, les Shawnees, les Piankeshaws, les Peorias et les Kaskaskias, et enfin les Senecas, ont émigré dans ces dernières années à l'ouest du Mississipi au nombre de 46,000. Les autres tribus

indigènes, au nombre de 24, comptent encore 150,300 individus; chiffres qui, ajoutés à ceux qui représentent les Indiens qui habitent maintenant à l'est du Mississipi, et ceux qui ont émigré dans l'ouest donnent un total de 254,000 individus pour toute la population indigène. Et, qui le croirait! ces Indiens qui, par leur nombre, sont d'une si faible importance, inquiètent encore le gouvernement de Washington; aussi chaque jour, soit par des traités, soit par la force, oblige-t-il ces malheureux à quitter leur demeure pour chercher une patrie nouvelle dans les vastes régions qui sont situées à l'Ouest du Mississipi, du Missouri et d'Arkansas.

Ainsi, chaque nation a sa plaie, sa honte et sa flétrissure. Mais ce n'est pas sous le point de vue moral que nous cherchons aujourd'hui à étudier les Américains; nous avons seulement voulu indiquer comment, grace à leur industrie, ils sont arrivés à la richesse, alors même que des crises terribles ont de temps à autre entravé leur marche. Pour ne rien omettre dans cette esquisse rapide, nous donnerons quelques détails sur la marine marchande et les chemins de fer de l'Amérique; car c'est là, plus encore qu'en toute autre chose, que l'on reconnaît la vigueur et la puissance de ce peuple.

Les navires américains opèrent le transport des marchandises étrangères aux États-Unis dans la proportion de deux à un, par rapport aux navires des autres états; le transport des produits indigènes est presque exclusivement absorbé par eux. En 1835, sur 1,993,963 tonneaux enregistrés, 630,624 seulement appartiennent aux navires des autres puissances. Dans ce chiffre, l'Angleterre figure pour 523,417 tonneaux, et la France pour 14,354. En 1823, la valeur des marchandises importées a été de 149,895,742 dollars qui se décomposent, savoir : 135,288,865 dollars de marchandises importées par des navires américains, et 14,606,877 dollars par des navires étrangers. Dans la même année, la valeur des exportations a été de 122,000,000 d., dont 101,000,000 ont été exportés par des navires américains, et 21,000,000 par des navires étrangers.

A la même époque, le tonnage des navires de New-York était de 404,814 tonneaux, et celui du port de Boston de 226,799. Dans le courant de 1836 ce tonnage s'est encore augmenté de 113,629 tonneaux, représentés par 93 trois-mâts, 65 bricks, 444 schooners, 164 sloops, 124 bateaux à vapeur, en tout 890 navires. Dans le courant de la même année, le nombre des navires américains, sortis des ports de la Grande-Bretagne et des ports des colonies anglaises, a été de 2,593, jaugeant 593,464 tonneaux, et le nombre des navires anglais sortis des mêmes ports, a été de 3,531, jaugeant 547,606 tonneaux : différence en faveur des États-Unis, 45,858 tonneaux; les navires américains l'emportent donc par leur capacité sur les navires anglais. Une supériorité plus grande règne dans les relations maritimes de l'Amérique et des autres états; ainsi la France, qui parmi les nations de l'Europe vient après l'Angleterre, sous le rapport de sa marine militaire et de sa marine marchande, n'a envoyé, en 1836, que 86 navires, tandis que 245 navires américains sont entrés dans ses ports. Dans les mers du nord et dans les mers du sud les États-Unis comptaient, en 1835, 460 voiles employées à la pêche de la baleine. Ces navires jaugeaient ensemble 172,000 tonneaux, ou plus d'un dixième de tout le tonnage des États-Unis; tandis que, dans le courant de la même année, l'Angleterre, dans ces mêmes parages, ne comptait pas plus de 140 navires, jaugeant environ 45,000 tonneaux.

Pour les chemins de fer, même supériorité. On sait que les États-Unis possèdent aujourd'hui les plus grandes lignes des chemins de fer; les entreprises de ce genre y sont conçues sur d'immenses proportions; dans quelques années, sur les bords de l'Atlantique, une ligne continue va unir Boston à la Nouvelle Orléans; son parcours total sera de 600 lieues. Déjà ce chemin passe par Providence et Stonington, village de l'état de Connecticut; de là il se prolonge jusqu'à New-York, et de New-York jusqu'à Philadelphie, puis de Petersburg jusqu'au Roanoke : c'est là qu'il se

termine aujourd'hui; mais bientôt ce chemin, prolongé de Roanoke à Raleigh et Fayetville, dans la Caroline du nord, passant par Cheraw, Camden et Columbia, dans la Caroline du sud, se rendra à Charlestown, et de là à la Nouvelle-Orléans. Les travaux exécutés jusqu'à présent sur cette ligne se composent de 184,992 mètres de double voie, dont la construction a coûté, prix moyen, 145 fr. le mètre, et 286,549 mètres de simple voie, prix moyen, 38 fr. le mètre; les travaux en cours d'exécution sont de 1,800,000 mètres. Quant au commerce et au genre de produits qui alimenteront cette grande voie, il faut considérer que les deux Carolines, la Virginie, l'Ohio, le Tennsseée, qui seront traversés par elle, produisent du riz, du grain, du tabac, des porcs, des bœufs; que parmi ces produits figurent la houille, le fer, le sel, l'ardoise, le plomb, le zinc et le plâtre, et qu'enfin le temps que l'on met à parcourir cette immense distance diminuera de plus de moitié.

(*American Almanack.*)

Études de Moeurs.

LES MALHEURS D'UN VIEUX GARÇON.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a un quartier de Londres peu connu des étrangers, mais intéressant à observer, c'est le Temple, la cité des gens de loi. Là, d'un bout de l'année à l'autre, vous n'apercevez à travers ces rues étroites qu'une seule race d'hommes, celle dont je viens de parler; hommes toujours pressés dont les poches de côté et les pans d'habits laissent toujours paraître un rouleau de papier timbré au dossier jauni, une liasse retenue par de la ficelle. Ce sont les clercs de notaire, d'avoué, d'huissier, de procureur; on les divise par classe, et la liste de leur famille est longue. Le *premier*, l'aristocrate des clercs, s'est fait immatriculer pour devenir avoué quelque jour. Celui-là fait des dettes, paie rarement son tailleur, va passer les vacances chez monsieur son père et connaît une famille du quartier noble. Le *clerc appointé,* logé ou non logé, prodigue et dissipateur dans son genre, consacre à sa toilette les trois quarts des cent vingt shillings qu'on lui donne; vous le voyez trois fois par mois, au moins, au théâtre, assis à la galerie des dernières places. L'estaminet le charme; et vous pouvez admirer en lui la caricature flétrie des modes de

l'an passé. Le *clerc-grossoyeur* a quarante ans, beaucoup d'enfans et est presque toujours ivre. Je ne parle pas du *saute-ruisseaux*, espèce babillarde et active qui fait la nique aux petits enfans du quartier, qui s'amuse à les battre quand ils sortent de l'école, et qui appartient déjà au *club des commis*, où l'on boit de la bière en mangeant des gâteaux frais.

Où va, d'où vient cette légion de fourmis judiciaires qui trottent du matin jusqu'au soir dans toutes les directions, à travers les zig-zag de ce labyrinthe obscur et dangereux? je vais vous le dire. Il y a dans ces domaines étrangers à la lumière du jour un grand nombre de bureaux, ateliers de timbre, d'enregistrement, d'immatriculation; chambres basses voûtées, remplies d'une multitude de rouleaux de parchemins moisis, d'où s'exhale une saveur fade et nauséabonde qui se mêle à celle d'une humidité permanente, à l'odeur des vieux parapluies de coton trempés de pluie et à la fumée asphyxiante des plus grossières chandelles qui jamais aient été brûlées dans un réduit infect. Là se présenta sur les sept heures et demie du matin ce Jackson, commis dévoué, que nous avons entrevu chez les avoués et dont le pantalon blanc luttant contre une botte récalcitrante et trop large pour lui, semblait à chaque instant sur le point d'éclater. Une espèce de lanière de parchemin qu'il tira de sa poche fut marquée d'un timbre noir parfaitement illisible; quatre autres bandes de papier de la même dimension que la bande qui contenait la copie de cette dernière et sur laquelle il se mit à griffonner, recevait la même estampille, puis il enfouit ces cinq précieux instrumens dans sa poche, se sauva comme si un boulet de canon l'eût emporté, et se trouva en peu de minutes devant l'auberge du *Lion et du Vautour*, résidence temporaire de M. Pickwick.

Ce jour-là, M. Pickwick avait invité ses trois amis à dîner; la nappe était enlevée, le charbon de terre étincelait dans le foyer, la bouteille de clairet passait de main en main.

« C'est ici M. Pickwick, demanda Jackson?

— Oui.

— Ne vous dérangez pas, je vais monter. »

Et il s'élança, précédant plutôt qu'accompagnant le garçon; en une seconde, l'ambassadeur se trouva en face des trois amis.

« Comment cela va-t-il, demanda Jackson à M. Pickwick d'un ton familier? » Et comme la surprise muette de M. Pickwick ne lui permettait pas d'articuler une parole; « Je viens de la part de Dodson et Fogg, continua Jackson.

— Allez chez mon avoué, M. Perker de Grai-Synn. Garçon, ouvrez la porte à Monsieur. »

Mais Jackson, posant avec douceur son chapeau par terre et tirant de sa poche le document cabalistique dont nous avons parlé.

« Permettez, permettez, dit-il, je connais trop bien mon devoir. Il faut que ces choses-là soient remises *parlant à sa personne ;* on doit respecter les formalités. A propos (et ici la douceur de son sourire devint tout à fait caressante), qui de vous, Messieurs, porte le nom de Snodgrass?... Je viens de le reconnaître au léger mouvement de tête de Monsieur. Eh bien! Monsieur, j'ai quelque chose à vous remettre.

— A moi? répartit M. Snodgrass, l'un des trois conviés de M. Pickwick.

— A vous-même! rien qu'une petite assignation dans l'affaire Bardell contre Pickwick. Le 25 février, à ce que nous croyons, jury spécial. »

En moins d'un clin d'œil un shilling sortit de la poche du gilet de Jackson, un petit papier oblong fut lancé sur la table dans la direction de M. Snodgrass; puis l'habile clerc d'avoué se retourna du côté de M. Tupman, qui avait observé toutes ces manœuvres avec étonnement.

« Je ne me trompe pas, je pense, et vous affirmeriez au besoin que vous vous appelez Tupman. »

Ce dernier, se retournant vers Pickwick, essaya de lire sa réponse dans les yeux ébahis du chef des philosophes; le shilling et les morceaux de papier furent aussitôt lancés vers lui, et l'affaire de M. Winckle ne fut pas plus longue à

expédier. Au milieu de la stupeur générale, la dextérité de Jackson n'oubliait pas de marcher à son but, et il conservait tout son sang-froid.

« Pardon, Messieurs, s'écria-t-il; tout cela vous dérange un peu sans doute; mais ma mission n'est pas encore remplie. Voici un certain Samuel dont je me trouve avoir besoin.

— Appelez mon domestique », s'écria M. Pickwick tout à fait indigné mais se contenant.

Il fit signe du geste à Jackson que ce dernier pouvait s'asseoir, et un silence vraiment pénible régna tout à coup. Pendant quelques instans M. Pickwick dévora philosophiquement l'ennui que lui causait la présence de cet agent judiciaire; mais enfin les sentimens pénibles éveillés par cet aspect douloureux l'emportèrent sur sa résolution de sagesse et de calme, et d'une voix tout émue il s'écria :

« Je crois, en vérité, que votre intention est d'appeler mes amis en témoignage contre moi.

— Sais pas... peux pas dire; » fut toute la réponse du prudent et habile Jackson.

« Dans quel autre but voudriez-vous donc employer le témoignage de mes amis? »

Jackson accompagna son silence d'un léger moulinet sur le bout du nez, après quoi il s'écria : « Ce n'est pas mal joué cela, M. Pickwick! mais cela ne peut pas prendre. Nous sommes de vieux oiseaux qui ne tombent pas facilement dans le piége. Perker et son monde sauront bien ce que veulent dire ces assignations en témoignage. Adressez-vous à lui s'il faut vous instruire. »

Le dégoût excessif que ressentit M. Pickwick en face de l'insolence de Jackson allait, je le pense du moins, éclater par quelque terrible anathème contre lui et ceux qui l'envoyaient, lorsque Samuel entra pour arrêter l'effet de cette colère long-temps comprimée.

Si la réception des assignations en témoignage par Tupman et Snodgrass avait été marquée par la stupeur la plus pétrifiée, il y eut dans l'accueil de Samuel quelque chose de

plus extraordinaire encore, et qui déconcerta le suppôt même de la justice.

« N'êtes-vous pas Samuel Weller ?

— C'est une grande vérité que vous me faites l'honneur de me dire là, Monsieur, répondit Samuel d'un air tout pacifique.

— Voici une assignation en témoignage, pour vous.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Voici l'original.

— C'est très agréable, très satisfaisant d'avoir vu l'original.

— Et voici le shilling ; MM. Dodson et Fogg vous l'envoient.

— C'est bien possible ! MM. Dodson sont d'une bonté... qui m'honore infiniment... Venir, comme on dirait dans la tragédie, trouver le mérite caché... et lui donner des gratifications que rien n'a provoquées !... J'en pleurerais de reconnaissance. »

En disant ces mots, le malin Samuel essuyait avec le bout de sa manche une prétendue larme qui ne voulait pas humecter son œil brun et goguenard. Le clerc était fort embarrassé de sa contenance ; et, après avoir fait mine de vouloir passer un gant, le seul qu'il portât habituellement, il salua ces Messieurs et repartit pour son étude.

Quant à notre héros, il s'élança vers son chapeau suspendu à une patère, se fit suivre par Samuel et se précipita dans la rue, gardant un profond silence. Il était dans cette étrange et taquine situation d'esprit qui donne à la physionomie un air de défiance et de bravade contre le genre humain, le sort et Dieu même. Ce morne silence et cette terrible résolution durèrent jusqu'au moment où la porte de l'avoué Perker s'offrit aux yeux des deux voyageurs. On les fit passer par dessus deux ou trois pauvres gens qui attendaient dans l'antichambre et à qui l'on disait résolument que M. Perker était absent, qu'il reviendrait fort tard, et autres plaisanteries. M. Perker était un petit homme dont la taille naturellement

très exiguë, s'exhaussait en vain sur des talons fort élevés. Il avait la chevelure crépue, le sourcil élevé, l'œil à fleur de tête, le nez camard, la bouche perpétuellement contractée par un sourire qui semblait se moquer du monde entier.

— Eh bien! où en sommes-nous, s'écria le petit homme; les autres ont marché, je m'en doutais bien : oh! ce sont des gaillards fort actifs.

— Ce sont des brigands, Monsieur.

— Nous ne discuterons pas sur les termes : on ne peut pas, bien entendu, exiger de vous que vous voyiez les choses en homme du métier. C'est tout simple : ainsi, ne parlons pas de cela. Nous avons aussi pris nos mesures; on ne s'est pas endormi. Je me suis assuré le concours de Snubbins, la perle de nos avocats, le roi des orateurs, le maître du barreau.

— Savez-vous que mes trois amis sont assignés en témoignage?

— Je ne le sais pas particulièrement, mais c'était facile à deviner. Témoins importans qui vous ont vu dans une situation embarrassante.

— Mais cette femme s'est jetée dans mes bras.

— Sans doute.

— Il lui a plu de s'évanouir.

— Je le sais bien. Je n'oppose aucune dénégation à ce que vous affirmez. Mais quelle preuve en apportez-vous? »

Cette petite question de M. Perker, qui aspirait à toutes ces phrases une énorme prise de tabac, causa un embarras singulier à M. Pickwick; celui-ci se contenta d'aborder un autre sujet.

« Et mon domestique est aussi appelé.

— C'est encore tout simple! Cela vous étonne? Allons, M. Pickwick, si vous prétendez vous-même mener vos affaires et que le résultat n'en soit pas bon, à qui attribuerez-vous ce malheur?

— Mais enfin, que veulent-ils faire de lui?

— Prouver par son témoignage que vous l'avez envoyé faire des propositions d'accommodement à madame Bardell.

— Je l'ai envoyé tout simplement retirer mes effets.

— Mais quant à ce point, ne craignez rien : votre Samuel, si je ne me trompe, ferait la nique à plus d'un avoué. On ne tirera rien de lui.

— Mais quelle marche suivrons-nous?

— Il n'y en a qu'une : contre-examiner les témoins, nous fier à l'éloquence de Snubbins, jeter de la poudre aux yeux du jury et nous croiser les bras.»

M. Perker aspira de nouveau et plus lentement que jamais sa prise de tabac, haussa les épaules, tisonna le feu et ne répondit rien : silence expressif que M. Pickwick interpréta de la manière suivante :

« Vous croyez que je serai forcé de payer les dommages et intérêts? »

Perker recommença son explication télégraphique et donna encore au foyer un coup de poker tout à fait inutile.

« J'en ai peur.

— Eh bien! j'ai l'honneur de vous annoncer (ici M. Pickwick asséna sur la table en signe d'affirmation un coup de poing énorme qui la fit retentir), j'ai l'honneur de vous annoncer que ces dommages et intérêts, je ne les paierai pas, non! pas un schilling, pas un denier, pas une obole... non, non, non! Dodson et Fogg n'auront pas mon argent, ils ne l'auront pas.

— Comme vous voudrez! vous savez ce que vous avez à faire!

— Sans doute. Où demeure M. Snubbins? je voudrais le voir.

— Le voir! impossible. Y pensez-vous? On ne voit pas Snubbins comme cela. En consultation, après avoir payé, à la bonne heure.»

Cependant M. Pickwick, comme tous les hommes doux, était fort entêté lorsqu'il s'avisait de l'être, et il ne laissa aucun repos à Perker jusqu'à ce que ce dernier le conduisit chez l'avocat en renom, sergent-ès-lois comme on appelle ces Messieurs. Ils se retrouvèrent ensemble dans un grand ap-

partement délabré, désert, triste, meublé seulement d'une grande table placée près du feu; le tapis autrefois vert, mais semé d'innombrables taches d'encre, soutenait une infinité de paperasses liées avec du cordonnet rouge; l'homme assis et occupé à écrire sur cette table, annonçait par sa pâleur, sa maigreur, et le mouvement qu'il imprimait à sa plume, l'activité qui régnait dans l'étude de l'avocat Snubbins.

« M. Snubbins est-il chez lui, demanda Perker en offrant avec une extrême politesse au gardien de l'antichambre une prise de son tabac.

— Oui, mais il est fort occupé à son ordinaire. Tenez, voici trente-quatre consultations toutes payées d'avance; pas une n'est expédiée.... Il n'y a que moi qui lise l'écriture de M. Snubbins; par conséquent sa consultation n'est bonne à rien tant qu'elle n'est pas copiée par moi. Ce qui ne laisse pas que d'être avantageux; le client rend un peu plus. »

A ces mots, la tabatière établit un nouveau commerce amical entre les deux suppôts de la loi, et le clerc de l'avocat Snubbins se mit à rire en dedans : très mauvais signe; symptôme de malice et de rapacité que tous mes lecteurs comprendront. Ce ne fut pas sans un certain manége, sans un appareil assez formidable de petites flatteries et de ricanemens aux dépens du client misérable; ce ne fut pas sans une grande dépense de prises de tabac que l'on parvint à violer le sanctuaire de l'avocat célèbre contre toutes les coutumes, tous les antédens et tous les précédens de cet homme illustre.

M. Snubbins était le type véritable de l'avocat anglais dont la clientelle est étendue et la réputation brillante. C'était une figure longue, des joues creuses, un nez proéminent, une chevelure hérissée; cet œilmorne, terne, rougeâtre, plombé, qui appartient souvent aux hommes dont le regard s'est éteint dans une étude soutenue et fatigante. Un binocle d'une dimension considérable, suspendu à un large ruban, révélait d'ailleurs l'excessive myopie de celui qui le portait. Couverte depuis trente ou quarante ans de la perruque du barreau, la

tête de M. Snubbins se hérissait de quelques faibles cheveux, tandis que la fidèle perruque, toute rayonnante de ses nombreuses boucles poudrées, reposait sur la table ronde chargée de lettres ouvertes, de papiers pliés ou dépliés dans un désordre merveilleux. L'ameublement et l'homme annonçaient très peu de soin. Une pauvre petite cravate nouée en torsade, un pantalon noir remontant jusqu'au dessus de la cheville; une ligne de poudre blanche se dessinant sur le collet de l'habit; tout cela ne s'accordait pas mal avec les fauteuils grisonnans, le secrétaire aux serrures rouillées, les vieilles armoires chancelantes qui garnissaient la salle. Tout prouvait que la clientelle de M. Snubbins l'enlevait aux soins domestiques, et que le confort lui était arraché par le succès qu'il obtenait dans sa profession. L'avoué et le client pénétrèrent dans le temple, s'avancèrent doucement, non sans soulever à chaque pas un nuage de poussière légale et très fine, et enlevèrent à sa méditation M. Snubbins qui posa soigneusement sa plume dans l'encrier, passa sa jambe gauche sur la jambe droite, balança légèrement cette jambe gauche avec sa main, et fit signe aux visiteurs de s'asseoir.

« Voici M. Pickwick, dit l'avoué, l'intimé dans l'affaire Bardell.

— Affaire dont je suis chargé, n'est-ce pas?

— Précisément, Monsieur. »

Le célèbre avocat hocha la tête et attendit que l'on continuât l'explication.

« Monsieur désirerait avoir l'honneur de s'entretenir avec vous. La justice de sa cause et l'éminence de votre talent lui font espérer un plein succès. Il affirme d'ailleurs que sa conscience n'a rien à lui reprocher. N'est-ce pas M. Pickwick?

— C'est bien ce que j'avais à dire. »

L'avocat ôte ses lunettes, les essuie, les replace, fixe quelque temps les yeux sur M. Pickwick, et baissant la tête d'un air narquois :

« La cause est-elle réellement bonne? »

L'avoué serra les lèvres et fit une petite grimace moqueuse.

« Avez-vous des témoins, demanda-t-il?

— Non. »

L'expression d'ironie écrite sur la figure de l'homme de loi se transforma en expression de dédain. Sa jambe, balancée avec violence, annonça son mécontentement; il se rejeta sur son fauteuil à dos renversé, et toussa trois fois. Ces symptômes frappent aussitôt l'intelligence lumineuse de Pickwick. Il voit l'injustice et la misère de sa position. Il se rappelle toute la bonté de sa cause, et s'élevant jusqu'à l'héroïsme, relevant la tête, prenant position sur son fauteuil, s'exhaussant au moyen de son bras qui pressait convulsivement le dos du siége, il commença une oraison justificative que je me garderai bien de rapporter, mais pendant laquelle une contraction nerveuse crispait le visage de l'avocat, contraction souvent trahie par un demi-sourire qui s'échappait avec effort. La distraction de M. Snubbins devint évidente vers la fin de ce discours; car il avait repris la plume et griffonnait je ne sais quels arabesques sur du papier gris, lorsque M. Pickwick en vint à sa péroraison. Le grand personnage ne prit pas même la peine de répondre; mais, d'un air insouciant et assez sec :

« Quel est l'autre défenseur de M. Pickwick?

— M. Funky, répondit Perker.

— Funky? un tout jeune homme, apparemment; je n'ai pas entendu parler de lui.

— Oui, autant que je m'en souviens, voilà huit ans qu'il est reçu avocat.

— Je ne savais pas cela, reprit l'avocat célèbre d'un air de demi-pitié fort affligeant pour celui qui en était l'objet. Qu'on l'envoie chercher. »

Vous venez de faire connaissance avec le tyran du barreau, l'homme fort, le puissant, le redoutable. Vous allez voir s'avancer ou plutôt se glisser en serpentant le pauvre avocat sans cause dont le chapeau est râpé, qui ne sait s'il doit être familier ou humble envers son illustre confrère. Celui-là connaît la cause à fond; il n'a pas d'autre dossier dans son portefeuille. Je l'ai nommé ou laissé nommer jeune avocat. Sa cin-

quante-et-unième année va commencer; mais, en fait de barreau, c'est à peine un adolescent; à peine sa troisième cause est-elle plaidée. Il a peu de prétentions, parce qu'il a peu de succès; ou, si cela vous convient mieux, peu de succès parce qu'il a peu de prétentions. Assez bête pour se rappeler clairement ou distinctement le souvenir de la seule affaire que l'on ait bien voulu lui confier, précisément parce qu'elle est peu importante. On voit bien que la misère l'empêche d'être adroit, si ce n'est pas plutôt le défaut d'adresse qui l'empêche d'être dans la misère.

« Tenez, lui dit d'un air dédaigneux et ennuyé son noble collègue, voici un de nos cliens, M. Pickwick en personne. Si vous voulez vous en aller avec lui, vous causerez ensemble; il vous dira tout ce qui a rapport à la cause. Adieu, adieu, messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer. »

L'humble avocat secondaire ne souffrit pas que ses deux acolytes passassent une seule fois avant lui. Ses politesses furent obséquieuses et son ton rempli de civilité, ainsi qu'il convenait. On arriva jusqu'au Square, et cette fois, du moins, M. Pickwick eut la touchante consolation de se faire écouter. Il détailla, discuta, pérora, amplifia, et obtint en définitive ce résultat consolateur, qu'on ne savait trop comment l'affaire tournerait; que le verdict était fort incertain; que la défense était difficile et insuffisante; qu'il fallait se préparer à tout, mais que l'on ferait pour le mieux.

Muni de ces équivoques assurances sur lesquelles, après tout, il n'y avait pas grand fonds à faire, M. Pickwick laissa s'écouler le laps de temps qui le séparait du jour redoutable, du jour de la crise. Ce jour devait être le 14 février, grande époque. Le matin même, M. Perker se rendit chez son client, dans la maison duquel il trouva nos Pickwickiens assemblés.

« J'espère bien, s'écria-t-il, les saluant à peine, que le chef du jury n'aura pas oublié de bien déjeuner.

— Oserai-je vous demander pourquoi cette observation, interrompit gravement M. Snodgrass.

— Observation de l'importance la plus élevée. Toute notre affaire en dépend. Donnez-moi des jurys bien repus, heureux, joyeux, satisfaits, je sauve tous mes cliens. La plupart des sentences rigoureuses ont pour cause des estomacs vides. »

Le philosophe se mit à savourer lentement une prise de tabac.

« Je ne comprends pas très bien, s'écria-t-il !

— C'est que vous n'avez pas siégé au nombre d'un comité de jury ; on voit bien cela. Ecoutez un peu. La scène est curieuse, et vous donnera une idée de l'immense importance du déjeuner. Il est près de cinq heures : le chef du jury tire sa montre et pousse un cri d'effroi. «Tiens ! cinq heures moins dix ! moi qui dîne ordinairement à cinq heures précises.» A peine a-t-il dit ces paroles, elles trouvent de l'écho. Ordinairement deux ou trois jurés sont les seuls qui s'isolent dans cette circonstance. Leur estomac bien garni dès le matin leur permet de braver la fatigue d'une discussion prolongée. Le chef du jury jette un coup d'œil rapide sur les questions proposées, promène son regard sur l'assemblée, et s'adressant à ceux qu'il connaît le mieux : « Eh bien ! Messieurs, quel verdict rendrons-nous ? que pensez-vous de l'affaire : coupable ou non coupable ? Je ne veux pas influer sur votre décision, mais les faits me semblent prouvés. Qu'en dites-vous ? » Vous sentez bien, mon cher M. Pickwick, que pour prouver la non-culpabilité, il serait nécessaire de soulever une discussion. Toute discussion prend du temps, et c'est précisément du temps que l'on veut gagner. En moins de trois minutes l'unanimité est obtenue, l'affaire est bâclée, et l'accusé est condamné. A propos de temps et de minutes, il me semble que nous en perdons beaucoup ici. Voilà neuf heures : c'est une affaire scandaleuse, promesse de mariage ; la salle sera pleine. Dépêchons, s'il vous plaît. Vite un fiacre, et partons. »

Le noble club se dirigea vers Guildhall, dont la salle était en effet remplie de monde ; le petit avoué Perker se chargea de piloter notre philosophe, auquel il assigna bientôt sa

place à côté de lui, sur le dernier gradin de l'amphithéâtre, précisément en face du juge, et tout à fait au dessous de la banquette assignée aux avocats plaidans. Ceux qui n'ont pas visité les tribunaux anglais ignorent l'aspect singulier qu'offrent ces étages multipliés de têtes processives, de nez pointus, de figures aiguisées, de fronts bossus appartenant à des procureurs vétérans; les avoués et les accusés se tiennent ordinairement sur la dernière banquette, parfaitement invisibles à tous les regards, de manière à ce que l'avoué puisse donner des conseils utiles à l'avocat pendant la plaidoirie. Imaginez donc douze gradins tous couverts de robes noires, renfermant les unes des avocats endormis, les autres des gens de loi ruminant l'état de leur cause, et sur le dernier de ces gradins le gros et vénérable M. Pickwick; séparé de la plaignante par l'avoué Perker; et après la plaignante, un bataillon de ses amies, ornées de leurs plus beaux atours, et venues là pour pleurer et attester la vérité de la demanderesse.

« Qu'est-ce donc que ce pupitre entouré d'une grille de bronze, demanda M. Pickwick, est-ce le banc des témoins, par hasard?

— Précisément, répondit Perker.

— Et ceci n'est-ce pas le banc des jurés? »

Il montrait, en disant ces mots, un double banc fermé et entouré d'un rempart de menuiserie.

Perker savourant une prise de tabac, après avoir tiré d'un gros sac vert, que son domestique venait de poser à ses pieds. quelques papiers de procédure, se contenta d'un signe affirmatif. Notre philosophe était fort agité; la scène qui s'offrait à ses regards était nouvelle, surtout pour lui. Jamais il n'avait vu cette grande armée de la loi se déployer dans ses domaines. On n'apercevait au premier coup d'œil que trois choses: des nez, des perruques et des dossiers. Ces dossiers, ces nez et ces perruques se divisaient en petits groupes diversement occupés. Ceux qui avaient des dossiers les montraient, en faisaient gloire, les brandissaient d'une manière ostensible, en

usaient comme d'un instrument pour se gratter le nez et le front, les employaient aux usages les plus extraordinaires et les plus nouveaux. Le dossier, c'était leur gloire, leur arme, leurs titres de noblesse, leur preuve de mérite, leur arbre généalogique; aussi n'oubliaient-ils rien pour imprimer dans l'imagination des spectateurs la profonde conviction de l'existence de ce dossier. Les malheureux qui se trouvaient privés de cette recommandation et de cet honneur, un peu plus graves et plus tristes, moins sensibles et moins causeurs que leurs confrères, avaient remplacé le dossier absent par un de ces livres de jurisprudence reliés en veau pâle dont la bibliothèque des avocats anglais se trouve garnie. Les historiens peuvent observer que tous les livres de droit anglais sont reliés en veau pâle. La troisième classe de jurisconsultes dépouillés à la fois de livres et de dossiers prend un air philosophique, enfonce et cache ses mains dans la profondeur de ses poches et semble dominer le reste de l'assemblée. Enfin la dernière subdivision se compose de ceux qui prennent le parti d'une activité incessante, traversent la salle, enjambent les banquettes, causent avec leurs confrères les plus éloignés et se livrent à un grand nombre d'exercices gymnastiques, lesquels ne permettent à personne d'ignorer leur présence. M. Pickwick ne comprenait pas comment, en face d'un procès aussi intéressant, de débats aussi graves, au moment où son innocence allait être lavée de l'épouvantable flétrissure qu'on cherchait à lui imprimer, ces messieurs pouvaient ainsi causer, jaser, pérorer, prendre des airs frivoles et des manières agréables; il n'en revenait pas. C'était l'oubli le moins délicat de toutes les convenances, un témoignage d'insensibilité qu'il ne pardonnait pas. C'est ainsi que l observateur, à mesure qu'il avance dans la vie humaine, découvre sans cesse de nouveaux sujets de tristesse. M. Pickwick méditait là dessus, lorsque M. Funky, l'acolyte du célèbre M. Snubbins, opéra son entrée; il se plaça modestement derrière son maître et son prototype, et bientôt après, un énorme sac rouge fut déposé par le clerc de M. Snubbins tout à côté de

lui. Un gros homme à la figure mafflée et rubiconde vint se placer à côté de Snubbins, le salua très amicalement, lui fit observer que la matinée était très belle et prit paisiblement sa place.

« Quel est ce gros monsieur, demanda M. Pickwick?

—C'est l'avocat de la partie adverse; son confrère, associé de la même cause, vient de s'asseoir derrière lui. »

Ce fut pour M. Pickwick un sujet de scandale et de douleur que la connivence trop visible qui unissait son propre avocat et l'avocat de la partie adverse. Sa bouche s'entr'ouvrit, ses yeux lancèrent la foudre : ses lunettes elles-mêmes tremblèrent agitées par la crispation nerveuse qui faisait vibrer les cartilages de son nez. Sans doute son indignation eût éclaté, et il s'en fût ouvert à son avoué Perker, si la voix des huissiers n'eût tout à coup retenti.

« Silence! » crièrent-ils.

Et le juge, ou plutôt le suppléant du juge, M. Stareleigh, fit son entrée solennelle. C'était un petit homme qui roulait plutôt qu'il ne marchait, dont l'embonpoint dissimulait presque entièrement deux jambes infiniment petites, et dont la figure courte annonçait l'excessive irritabilité. A peine eut-il paru, l'huissier, qui se tenait debout au pied du tribunal, cria de nouveau :

« Silence, messieurs! »

Un écho glapissant et presque courroucé partit de la galerie et répéta : « Silence! »

Trois ou quatre autres échos dont l'indignation était évidente jaillirent tour à tour des divers points de la salle, et firent retentir le même mot, remontrance multipliée qui produisit son effet sur l'assistance : tout s'apaisa.

Un monsieur vêtu de noir et assis au dessous du juge lut à haute voix la liste des membres du jury spécial qui ne se trouvèrent qu'au nombre de dix : ce nombre étant incomplet, il fallut ajouter à la liste un épicier et un apothicaire, tous deux membres de ce qu'on appelle le jury commun.

« Où est Richard Upwitch? demanda le greffier.

— Présent.

— Et Thomas Groffin?

— Présent.

— Eh bien! messieurs, approchez et jurez :

« Je promets de juger en conscience....

— Pardon, s'écria l'apothicaire, j'ai une petite observation à vous faire. La cour aura sans doute la bonté de ne pas exiger rigoureusement ma présence.... »

La figure irritée et rougissante du juge se tourna du côté de la figure verte du grand apothicaire :

« Et quels sont vos motifs? demanda le juge.

— Je suis seul dans ma boutique.

— Prenez un garçon.

— Je suis trop pauvre.

— Tant pis pour vous.

— Je sais bien que ce n'est pas tant mieux.

— Faites prêter serment, cria le petit juge, bouffi de colère.

— Il faut que je prête serment.

— A l'instant même.

— Comme vous voudrez. Tout ce que je peux dire, c'est qu'avant la fin des débats, quelqu'un sera mort.... Oui, continua-t-il, pendant que l'expression d'une fureur impuissante faisait bégayer le juge. J'ai une seule petite observation à faire: ma boutique n'a pour gardien maintenant qu'un petit garçon fort intelligent, mais qui s'est mis dans la tête que le mot *séné* signifie acide sulfurique, et que *laudanum* veut dire rhubarbe. »

Le grand apothicaire maigre prêta serment et s'étendit tout à son aise sur le banc des jurés au moment même où la procession composée de la plaignante, de ses amies et de ses avocats, pénétra dans la salle. C'était une scène étrangement pathétique. M. Fogg, l'avoué, portait un gigantesque parapluie; M. Dodson était chargé d'une paire de socques; une amie, madame Clupins, conduisait le jeune et intéressant rejeton de madame Bardel; une autre voisine fermait la marche avec une

physionomie de circonstance, et soutenait cette infortunée madame Bardel, qui se trouva mal une première fois en mettant le pied dans la salle, une seconde fois avant de s'asseoir. Son avocat, M. Buzzy, promenant sur les membres du jury un regard significatif et profond, dit à la pauvre veuve :

« De grace, remettez-vous, madame. »

Le juge pencha la tête en signe d'attendrissement, et quelques jurés portèrent leur mouchoir à leurs yeux. Madame Clupins, qui avait reçu des instructions préalables, saisit le moment favorable pour faire avancer le jeune Bardel dont le petit pantalon blanc flottant jusqu'aux genoux, dont la veste boutonnée soigneusement sur la poitrine, et les doigts plongés dans la bouche faisaient un sujet d'observation très intéressant. Toutefois on le laissa aux avant-postes en lui ordonnant de se tenir bien tranquille et de regarder M. le juge qui se trouvait précisément en face de lui. Cette tactique n'échappa point à l'œil clairvoyant de Perker, qui témoigna naïvement l'admiration qu'elle lui inspirait.

« Voyez-vous, dit-il tout bas à M. Pickwick, voyez-vous la merveilleuse adresse de mon adversaire; de toutes les maisons de Londres il n'y en a pas une qui entende mieux que celle de M. Fogg ce que j'appelle l'effet dramatique. Ils se sont surpassés aujourd'hui. Tout le monde est prêt à pleurer.

De toutes les larmes les plus vraies et les plus comiques étaient assurément celles du petit Bardel qui, forcé de se tenir debout en rongeant ses ongles, faisait une figure plus piteuse qu'un condamné à mort. On demanda les noms des avocats; le juge les inscrivit, observa un peu ironiquement que le nom de Funky, Dunky ou Munky ne se présentait pas souvent au barreau et donna la parole au jeune associé de M. Buzzy, qui pérora trois minutes contre M. Pickwick et trouva le moyen d'être assez peu lucide pour que les effets de la cause demeurassent parfaitement inconnus au juge comme au jury. Ce fut alors que M. Buzzy, prenant solennellement la parole, prononça son magnifique discours, dont nous ne re-

produirons que quelques fragmens. Il commença par déclarer qu'il était parfaitement sûr du résultat de ce procès; que sa cause lui semblait sauvée; qu'il ne faisait aucun doute que l'humanité, la générosité, la sensibilité des membres du jury étendraient leur protection sur l'innocence opprimée, sur la sainteté des mœurs, sur le repos domestique. Il avait pour garant l'élévation de pensée et l'intelligence éclairée de ce groupe d'hommes assis sur les bancs des jurés; le groupe d'hommes éclairés fut visiblement ému. C'est une allocution qui est sûre de porter coup, qui va droit à son adresse, et que jamais avocat habile n'a négligé de mettre en œuvre. Passant à l'énonciation des dommages et intérêts qu'il porta à 1,500 £, il exposa ensuite avec détail les circonstances qui amenaient devant le tribunal l'intéressante et infortunée créature qui ne demandait que justice, et qu'une vie irréprochable (ici un terrible coup de poing de M. Buzzy fit retentir la salle entière), qu'une vie irréprochable, dis-je, n'avait pu mettre à l'abri des trames les plus dangereuses. (L'inflexion de voix de l'avocat changea tout à coup; de digressive, elle tourna au pathétique le plus tendre et le plus entraînant.)

« Messieurs, s'écria-t-il, la plaignante est femme, elle est veuve; oui, messieurs, veuve. Feu M. Bardel, après avoir joui long-temps de la confiance de son souverain en qualité de gardien du revenu royal, a quitté inopinément le monde où nous sommes pour aller chercher un monde meilleur, le repos et la quiétude dont il est si rare qu'un douanier jouisse sur cette terre. »

Admirable métaphore; la vie de M. Bardel lui avait été enlevée par la collision violente d'un pot de bière dont un habitué de taverne s'était avisé de le coiffer. Là-dessus M. Buzzy, conservant toujours la couleur pathétique, peignit la douleur et l'isolement de cette pauvre veuve, sa force dans l'adversité, l'économie avec laquelle elle disposa de sa petite fortune. Il montra l'écriteau suspendu par elle à la porte de sa maison, *appartement meublé à louer pour un homme seul,* la

parfaite confiance que la loyauté de M. Bardel avait inspirée à madame Bardel sur la loyauté des autres hommes, l'abus épouvantable que M. Pickwick en avait fait, et la déception atroce, hélas! qui l'avait abusée.

« Ah! messieurs, s'écria-t-il, voyez-la, cette veuve désolée, qui s'abandonne avec une confiance naïve aux plus beaux sentimens du cœur humain. Voyez-la : elle essuie ses larmes; elle renaît à l'espérance; elle croit au bonheur; elle n'a vu les hommes que sous leurs beaux côtés; elle n'a pas connu Pickwick; la voilà qui presse sur son cœur son enfant chéri. Cet écriteau suspendu et que le vent balance lui offre la perspective d'un honneur assuré, d'une subsistance certaine; elle entrevoit la félicité; elle goûte le calme et le repos. Dura-t-elle cette heureuse situation? Non, Messieurs; le démon du mal guette sa proie; le serpent est caché sous les fleurs; le séducteur va paraître sous la forme d'un homme ordinaire, fort ordinaire. Il entre, il loue l'appartement, il s'y établit. La ruine de l'infortunée est certaine. Plus de bonheur pour elle, plus d'espoir. Il n'a fallu qu'un être, une créature unique pour détruire ce fragile et respectable édifice. »

L'éloquent orateur reprit haleine. Le juge, qui avait dormi, fit courir bruyamment sa plume sur le papier, et prouva ainsi que, pendant l'espace de temps qu'il avait fermé les yeux, sa méditation avait été consacrée non au sommeil, mais à je ne sais quelle observation sublime. M. Pickwick était atterré, et M. Buzzy continua après avoir essuyé son front couvert de sueur.

« Ah! Messieurs, vous ferai-je entrer avec moi dans ce dédale de froides horreurs? Vous ferai-je comprendre ce grand système d'infamies froides et raffinées, et de méprisables mais dangereuses séductions auxquelles s'est livré l'accusé Pickwick. Vous dirai-je quel est cet homme? Faudra-t-il que mon respect pour la vérité me force à vous donner l'analyse d'un si exécrable caractère?... » Ce fut à grand'peine que l'avoué de M. Pickwick, arrêtant ce dernier par le bras, le tint immobile sur sa banquette. Ses gestes de stupeur et de fureur

muette furent aperçus par M. Buzzy, qui exploita aussitôt la circonstance.

« Où est-il, ce Pickwick? quelle caverne obscure le cache à tous les regards? Il est ici, Messieurs, il est ici, il brave la vengeance céleste; il marche à la clarté du jour; il va le front haut et l'œil assuré; peut-être le respect des convenances, le respect de l'opinion publique lui eussent-ils ordonné de ne pas franchir les limites de cette enceinte. Cela eût été plus décent, plus convenable et de meilleur goût. Permettez-moi, Messieurs, de lui donner cette leçon de prudence et de convenance. Qu'il me soit permis aussi de lui apprendre combien ces témoignages de mépris sont déplacés; de lui dire que l'espoir de vous épouvanter est un espoir ridicule et vain; que vous ne broncherez pas de la ligne de vos devoirs; que je suis ici dans mon droit, dévouant toutes mes facultés à la défense de ma cliente persécutée; déterminé à ne me laisser imposer par les menaces de qui que ce soit; ferme à mon poste et inaccessible à toute crainte comme à toute séduction. »

Une vague rumeur d'approbation parcourait tout l'auditoire. Il fallut quelque temps et quelques phrases au brillant orateur pour quitter cette élévation morale, cette puissance et cette noblesse de ton, cette véhémence et cette grandeur qui caractérisent éminemment les périodes que nous venons de citer. Par degrés cependant, grace à la souplesse de son imagination et à la facilité de son langage, il redescendit dans la plaine, fit sympathiser les auditeurs avec les détails les plus intéressans du ménage, montra madame Bardel prodigue de soins assidus envers son locataire; promena son érudition sur le blanchissage, le repassage et autres circonstances de la vie intime; suivit le séducteur dans les détours sinueux de la longue perfidie à laquelle sa victime devait succomber; le fit voir plaçant le petit Bardel sur ses genoux, le comblant de menus cadeaux et de friandises, et l'encourageant par mille caresses paternelles, afin de glisser dans l'esprit crédule de madame Bardel la persuasion fatale qu'il se préparait au métier de père. « Oui, Messieurs, continua-t-il, après avoir dressé

mille embûches à ma cliente, après n'avoir rien oublié pour la faire tomber dans ses piéges, le séducteur hasarda une proposition formulée en termes clairs et qui n'admettait aucun équivoque. En vain a-t-il pris la lâche précaution d'écarter tous les témoins de ce pacte solennel, je prouverai, moi, que trois de ses amis, témoins involontaires, mais témoins dont personne ne récusera la valeur, l'ont vu, l'ont surpris le matin même de cette proposition, tenant la plaignante dans ses bras, essuyant ses larmes, et lui donnant toutes les consolations d'une amitié tendre, hélas! et trompeuse! » Ici le succès de l'orateur commença à se manifester par des signes non équivoques; la conviction pénétrait dans les esprits; la série des faits se développait nettement à tous les yeux. Il ne s'arrêta pas; mais tirant de son portefeuille deux billets lilliputiens couverts de l'écriture de M. Pickwick, il leur fit subir la torture du commentaire. L'un de ces billets laconiques portait simplement :

« *Chère madame B.*,

» *Côtelettes et sauce aux tomates.* Tout à vous.

» *Signé* PICKWICK. »

L'autre, non moins expressif et tout aussi bref, renfermait les paroles suivantes :

« *Chère madame B.*,

« Demain matin, vers les quatre heures. La voiture qui va lentement. Je compte sur la bassinoire! »

« Je compte sur la bassinoire! chère madame! » Il était beau d'entendre le grand avocat Buzzy extraire la quintescence de ces mots qui en disaient plus long qu'ils n'étaient gros. Quant aux dernières phrases de l'orateur, on peut dire qu'elles s'élevèrent au sublime; le jeune héritier des Bardel y tint une place importante et distinguée; la solitude, la tristesse et l'horrible silence de la maison Bardel, après le départ de Pickwick, furent décrits d'une manière admirablement énergique et touchante. « Le voilà ce Pickwick, destructeur

infâme de la félicité domestique! fléau dont le souffle empoisonné versa la contagion sur ces régions fortunées; devant lui la verdure s'est flétrie; le ciel a perdu son éclat riant; les anges ont pleuré; l'innocence n'a trouvé que des larmes; et le voilà, c'est lui dont l'effronterie audacieuse vous brave, dont l'audace insolente jette un tranquille regard sur la ruine qu'il a faite. Des dommages et intérêts, messieurs! des dommages et intérêts dont l'importance puisse être une leçon pour son immoralité flagrante et une vengeance pour la société outragée. Voilà ce que doivent à leurs concitoyens, à la morale publique outragée, les jurés éclairés, intelligens et consciencieux, auxquels j'adresse la parole, auxquels je livre la cause de la justice et de l'innocence! »

Après cette admirable péroraison, Buzzy s'assit; le juge s'éveilla; l'auditoire ému se moucha; M. Pickwick resta écrasé; madame Bardel sourit à travers ses larmes; le petit Bardel se frotta la tête, et l'on procéda à l'interrogatoire des témoins. Avez-vous jamais assisté à cette cérémonie? avez-vous prêté l'oreille aux divagations de ceux-ci; aux dénégations de ceux-là? Si jamais ce spectacle n'a réjoui votre observation impartiale et philosophique, suivez-moi; pénétrez dans cette enceinte; écoutez Elizabeth Cluppins déposant contre le malheureux M. Pickwick.

— Elizabeth Cluppins, cria l'avocat Buzzy, de toute la force de ses poumons!

— Elizabeth Tuppins, répéta l'huissier.

— Elizabeth Nupkins, continua un second huissier.

— Elizabeth Muffins, cria le troisième.

La petite et maigre femme comparut en sanglottant devant les juges et le jury; rien de plus intéressant que sa timidité; rien de plus attendrissant que ses sanglots. On s'empresse autour d'elle : lentement, difficilement elle revient à la vie; enfin, elle se remet; la fiole de sels, trois fois agitée sous son nez par l'avoué Fogg, a produit un résultat satisfaisant. Buzzy l'interroge; elle trouve la force de répondre. Hélas! au milieu d'un déluge de confessions de famille relatives aux

pommes de terre qu'elle avait achetées le matin même à ses cinq enfans, à son petit dernier et à son petit futur, dont l'intéressante apparition ne pouvait se laisser attendre plus de six mois, on découvrit un fait réel, un fait redoutable, un fait formidable pour le philosophe Pickwick : c'est qu'elle demeurait persuadée de la culpabilité du séducteur. Il y a plus : les trois témoins, membres du club pickwickien, en essayant de disculper leur honorable ami, ne firent que le charger davantage. Winkle disait tout ce que la partie adverse voulait lui faire dire ; Snodgrass, plus dangereux encore, refusait d'avouer les faits les plus insignifians et les plus avérés. De tout cet ensemble résulta nécessairement la conviction la plus défavorable à M. Pickwick, et sa cause était déjà perdue lorsque le spirituel domestique dont nous avons parlé plusieurs fois prit la parole. Il advint ce qui a lieu souvent dans de telles circonstances, l'homme illettré eut plus d'esprit que les philosophes ; l'expérience du monde l'emporta sur l'expérience des livres ; juges et avocats restèrent interdits en face de Samuel Weller. A peine son nom fut-il prononcé que cet aimable Figaro de la domesticité anglaise, appuyant ses deux mains sur le grillage qui le séparait des juges et des auditeurs, leva les mains et les yeux, promena un regard narquois sur la vénérable assemblée, et parut prêt à répondre à toute espèce de question.

— Vous vous appelez Samuel Weller ?

— Sam Weller, répondit Figaro.

— Comment ce beau nom s'écrit-il ? demanda le juge qui voulait faire le mauvais plaisant.

— On peut l'écrire de bien des manières, M. le juge, et je laisse l'orthographe à votre disposition.

— Bravo ! Sam, cria une voix partie des bancs des spectateurs.

— Qui ose parler ainsi ? huissier.

— Amenez le perturbateur. »

Le perturbateur ne fut pas saisi, parce que tout le monde

se leva en même temps pour voir le perturbateur. L'huissier revint donc les mains vides.

— Savez-vous qui a parlé, demanda le juge à Weller ?

— C'est probablement mon père, répondit Samuel d'un ton insouciant.

—Où est-il?

—Je ne sais pas, reprit Samuel, qui aurait eu grand'peine à le découvrir; car son œil était imperturbablement fixé sur la coupole de la salle.

—Je ne l'aurais pas manqué, s'écria le petit juge colérique.

Samuel répondit par une inclination respectueuse, et se tourna vers l'avocat de la partie plaignante qui devait l'interroger.

— A nous deux, M. Samuel, s'écria M. Buzzy.

— A nous deux, répéta Sam.

— Vous êtes au service de monsieur, n'est-ce pas? Parlez haut et rondement.

— Je parlerai tout haut et rondement; c'est mon intention. Je sers monsieur et j'en suis bien aise.

— Pas grand'chose à faire et gros à gagner, demanda l'avocat qui voulait s'amuser?

— L'argent se gagne toujours malaisément, comme disait ce soldat blessé dont je vais vous raconter l'histoire; c'est une jolie anecdote.

— Vous n'avez pas besoin de nous raconter d'anecdotes ici, cria le juge impatienté, portez témoignage et renfermez-vous dans les bornes prescrites.

— Très bien, monsieur le juge, c'est entendu.

— Le matin du premier jour où l'intimé vous prit à son service, vous rappelez-vous quelques circonstances particulières qui eurent lieu dans sa maison.

— Oui, parfaitement.

— Ayez la bonté de dire à MM. les membres du jury de quoi il s'agissait.

— Avec grand plaisir. MM. les membres du jury, j'ai eu le

plaisir de porter un habit neuf ce jour-là, plaisir que je n'avais eu depuis long-temps.

L'éclat de rire fut général, et le petit juge tout rougissant de courroux :

« Monsieur, s'écria-t-il, faites attention.....

— Ce furent les propres paroles dont se servit Pickwick, interrompit Waller, il me recommandait de bien faire attention aux taches, et j'ai eu garde d'oublier un aussi excellent avis. »

Le juge pendant plus de trois minutes fixa sur Weller un œil menaçant, mais il ne put rien lire sur cette physionomie calme, impassible et sereine. Il fallut donc permettre à l'avocat de continuer l'interrogatoire. M. Buzzy croisa les deux bras sur la poitrine, fronça les sourcils, et regardant Weller d'un œil très propre à l'intimider :

— Prétendez-vous insinuer, M. Weller, que le fait principal de la cause, le fait de l'évanouissement de madame entre les bras de monsieur vous est parfaitement inconnu?

— Je suis resté dans le passage jusqu'au moment où mon maître m'a appelé. »

L'avocat trempa sa plume dans l'écritoire comme pour menacer le pauvre Weller de transcrire toute sa réponse. Weller ne s'épouvanta pas et l'écouta modestement.

— Ah ! vous étiez dans le passage, vous étiez là et vous n'avez rien vu ! Avez-vous une paire d'yeux, M. Weller !

— Une très bonne paire, je vous en réponds. Mais quand ma paire d'yeux aurait la force du microscope solaire qu'on montre dans Picadelly, je ne suis pas d'opinion qu'il y ait là de quoi trouer un escalier de vingt marches et une porte de chêne. Si vos yeux, monsieur l'avocat, étaient bâtis de cette manière, j'en serais charmé pour vous. »

Les auditeurs riaient, les juges souriaient, M. Buzzy était battu. Il essaya de prendre le dessus, et secouant son jabot pour se donner une contenance assurée :

« Me permettrez-vous de faire vous encore une question, M. Samuel ?

—Très volontiers, monsieur.

—Vers la fin du mois de novembre, ne vous souvenez-vous pas d'avoir été rendre visite à madame Bardel ?

— Je m'en souviens parfaitement.

—Ah ! à la bonne heure, j'espère que nous arriverons à quelque chose.

— Je n'en doute pas, répondit paisiblement Samuel.

— Votre intention sans doute était de causer un peu avec cette dame, de prendre des informations, de vous mettre au courant, n'est-ce pas ? »

Et M. Buzzy faisait signe à MM. les membres du jury.

— J'ai été tout simplement payer le loyer dû par mon maître. Mais nous avons causé.

— Sur le procès ?

— Sur le procès.

—Eh bien ! qu'avez-vous dit sur le procès, s'écria M. Buzzy, dont l'œil étincelait de joie et d'espérance. Veuillez avoir la complaisance de nous éclairer là-dessus.

—Sans la moindre difficulté. Chez madame Bardel se trouvaient, autant que je m'en souviens, les deux vertueuses personnes qui viennent de porter témoignage dans la cause, et qui après plusieurs observations peu importantes, s'accordèrent à dire le plus grand bien de l'honorable conduite qu'elles attribuaient à MM. Dodson et Fogg, avoués ici présens. Tous les yeux se tournèrent du côté de MM. Dodson et Fogg, qui firent les plus grands efforts pour se donner l'air à la fois aimable et vertueux.

— Ah ! ah ! ces dames dirent beaucoup de bien de MM. les avoués pour la plaignante, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, mais beaucoup de bien. Elles dirent entre autres choses que c'était bien généreux à ces messieurs de ne rien demander d'avance et de ne s'engager à faire payer les frais qu'au seul M. Pickwick, dans le cas où il serait condamné. C'est là mot pour mot ce qu'elles ont dit.

La découverte était inattendue; Dodson et Fogg, les vertueux avoués, rougirent jusqu'aux oreilles; on chuchotta dans la salle, et M. Buzzy, non sans se plaindre de l'invincible stupidité du témoin, lui déclara qu'il n'avait plus rien à lui demander.

— A-t-on encore quelque question à m'adresser, demanda Weller d'un air niais et candide?

On se mit à rire, et personne ne voulut s'y frotter.

M. Snubbins prononça un magnifique discours de deux heures, loua beaucoup la philosophie, la vertu, la sagesse, la grandeur d'ame de M. Pickwick, et aboutit à le faire condamner à 750 £ de dommages et intérêts. Ainsi finirent les mésaventures du vieux garçon.

(*Pickwick's papers.*)

Miscellanées.

DE L'ÉTIQUETTE

ET DES USAGES A LA MODE AU XIXe SIÈCLE.

FRANCE. — ITALIE. — ALLEMAGNE. — ANGLETERRE. — ÉTATS-UNIS.

Il y eut en Angleterre une époque (et cette époque n'est pas éloignée), où toute femme de rang et de bon ton, qui voulait gagner cent livres sterling au moyen de sa seule signature, le pouvait aisément. A la tête de la plus humble compilation, fruit des recoupes de l'office et de l'arrière-boutique, ornée des débris de la médisance que les valets de chambre échangent entre eux, cette dame n'avait qu'à placer son nom de famille. Tout était dit. Quelles que fussent les aventures dont le livre était tissu, à quelque domestique en retraite qu'il fallût attribuer l'honneur de l'invention, l'œuvre se débitait. On n'imaginerait pas l'avidité des classes moyennes à savoir comment boivent, mangent et dorment les gens comme il faut! Pénétrer dans le monde lointain de la Mode, quelle jouissance! quelle félicité!

Anne Radcliffe, n'espérez rien désormais de ces robes blanches, de ces lugubres fantômes, de ces tyrans féodaux et de ces moines qui ont fait trembler la jeune liseuse pendant de longues nuits! La fille de l'épicier veut savoir comment lord Fitz-Gérald fait la cour à sa cousine; le jeune saute-ruisseaux veut lier connaissance avec les dandys; la femme de

l'aubergiste prête à la femme du mercier le livre ennuyeux, mais utile, dans lequel l'une et l'autre apprennent la couleur des gants à la mode et le nom du tailleur qui fait payer le plus cher le frac le plus exigu!

Symptôme d'une vraie décadence sociale, un autre travers analogue le remplace aujourd'hui, et ce dernier n'est pas particulier à l'Angleterre seule, ni même à Londres; je le retrouve d'abord à Liverpool, puis à Glasgow, à Paris, à Vienne, à Milan et même à Philadelphie.

La Grande-Bretagne a produit depuis une année (le croiriez-vous?) onze codes différens de politesse aristocratique et de belles manières; un entre autres qui a eu onze éditions (1). Liverpool même, la cité des manufactures et du commerce,

(1) *Nuovo Galateo*, di Melchiore Gioja, autore del trattato del *Merito delle Recompense*. Quarta edizione milanese. Milano, 1827.

Die Regel von Hoflichkeit, etc. Wien., 1832.

Code civil, manuel complet de la politesse, du ton, des manières de la bonne compagnie, etc. Paris, 1823.

L'art de briller en Société, ou Manuel de l'homme du monde, etc., etc. Par P. C. et A. L. R., membres de la société royale académique des sciences et de plusieurs sociétés littéraires; troisième édition. Paris, 1829.

The Laws of Etiquette, or short Rules, and Reflections for conduct in society. By a gentleman a., new edition. Philadelphia, 1836.

Hints on E iquette an l the usages of Society, with a glance at bad habits. By Alleys. Eleventh edition; London, 1837.

Instructions in Etiquette, etc., etc. By James Pitt, professor of Dancing and Fencing. Fourth edition. London, 1836.

The philosophy of Manner, etc., etc. By ΑΣΤΕΙΟΣ. Glasgow, 1837.

The science of Etiquette.. By ΑΣΤΕΙΟΣ. Twentieth Thousand. Glasgow.

The True science of Etiquette. By...... Glasgow, 1836.

The Book of Etiquette, or the whole art of Politeness, etc. By a Gentleman. Seventh edition. London, 1837.

Chesterfield modernized : or the Book of Gentility and the Why and because of Polite society. By a member of the beef-steak club.

Kidd's Practical hints on Etiquette, etc., etc. London, 1837.

The Book of Fashion. By an exclusive. New edition. London, 1837.

The Book of Refinement, etc. New edition. London, 1837.

The Pocket-Book of Etiquette and *Vade mecum* of the observances of society. Liverpool, 1837.

nous envoie son portefeuille de l'étiquette; l'un de ces auteurs intitule son code : *Philosophie des manières;* l'autre *Livre des raffinés;* un troisième le *Code de la mode;* toujours et partout, ce sont des capitaines en demi-solde, des courtiers-marrons ruinés et des maîtres de danse qui se chargent de réduire en système la mode qui leur est inconnue; les bonnes manières dont ils n'ont pas la plus légère idée; aveugles parlant des couleurs, voyageurs acharnés à décrire un pays dont ils n'ont pas vu la frontière.

Que le *Code civil* et surtout l'*Art de briller* nous arrivent de France, cela ne peut étonner personne. Tout le monde a vu, dans les romans de M. de Balzac, ce besoin de *briller*, trait distinctif du caractère national, tourmenter jusqu'au sixième commis de l'agent de change et le lancer dans la vie fashionable, armé d'un revenu qui vous suffirait à peine pour acheter vos gants. Les journaux ont fait retentir le nom de cet excellent jeune homme, fruit précieux de la serre chaude de vanité qu'on nomme Paris; héros de comptoir qui, désespérant « d'être jamais plus grand que Napoléon, » comme il le disait lui-même, *tout calcul fait,* se tua. L'Écosse, patrie de l'économie scientifique, a ressenti quelques mouvemens de jalousie, a essayé de vaincre sa mauvaise honte, imité l'Angleterre, sa sœur, et produit à son tour dix codes de *Civilité puérile.* Mais voici de plus étranges phénomènes.

Un statisticien, un philosophe, un économiste politique, M. Melchior Gioja, auquel Babbage attribue la première idée et la première bonne rédaction de la théorie sur la division du travail, s'est mis dernièrement à l'œuvre pour donner au monde un traité scientifique sur la politesse de tous les temps et de tous les lieux. Son *Nouveau Galatée* (tel est le titre du livre) ne manque pas de mérite, et l'emporte beaucoup sur un autre livre de même ordre, publié à Vienne sous le titre de *Regel von Hœflichkeit,* catalogue stérile de titres à donner aux altesses et aux comtes; almanach d'une étiquette morte; œuvre relative au cérémonial et qui rappelle la bonne plaisanterie de Kotzebue dans ses *Komœdiantinn* : « Con-

» naissez-vous le traité de mon oncle sur les aiguillettes des » pages; son in-folio sur l'art de battre les cartes; ses huit » volumes en 340 chapitres sur les lois de l'étiquette, avec un » admirable supplément relatif aux révérences à faire aux » piqueurs de Sa Sérénité? » Mais ce livre de formalités, puériles à la fois et stériles, est encore éclipsé, en fait de niaiserie, par le *Code américain de la politesse*, publié à Philadelphie en 1836 par « un gentilhomme. » Le gentilhomme républicain! paroles effrayées de leur union monstrueuse, a de drôles d'idées sur la politesse. Il ressemble un peu à M. Fenimore Cooper, son compatriote, célèbre auteur du *Pilote*. Ce dernier se trouvait à la table de lady Holland. Il s'accuse avec remords, dans un récent ouvrage, d'avoir refusé l'un des mets que la maîtresse de la maison lui fit offrir, comme si toute espèce d'aliment devait être accepté par le convive; comme si la table était un supplice et non un instrument de plaisir et de santé : « Entre les services, dit tristement ce romancier illustre, lady Holland me pria d'accepter un hareng frais. Je causais avec quelqu'un, je refusai. » *Je n'ignore pas que l'étiquette s'y opposait, puisque l'offre était faite par la maîtresse du logis.* Elle insista. » Vous ne savez pas ce que vous faites, me dit-elle; ils viennent de *Hollande*.— De Hollande? répétai-je, et mon étonnement augmentait! — Oui, on ne peut les avoir que de » l'ambassade. — Pour moi, je refusai pensant que ce n'étaient après tout que des harengs! » — O Fenimore! que de fautes contre la politesse dans ce peu de lignes! Hélas! les solécismes de politesse sont toujours et nécessairement des fautes de sens. Lady Holland était de bon ton, naturelle et simple; le républicain était collet-monté, guindé, affecté et ridicule. Où a-t-il appris qu'il soit défendu à une maîtresse de servir et de *recommander* un mets et un mets réputé *rare* à ses convives? Où a-t-il appris que tout homme bien élevé est contraint de dévorer indistinctement ce qui lui est offert. Le code américain « des bonnes manières » est rempli de bévues qui prouvent l'imparfaite éducation de ce peuple

nouveau, et dont quelques unes vous arracheront un sourire.

Si le plus risible de ces traités de politesse appartient à l'Amérique; le plus abstrait et le plus vague, le plus réellement impraticable est celui du philosophe Melchior Gioja. En effet, l'Italie n'a pas de société proprement dite; l'ambition et la vanité n'y trouvent point d'aliment; ses mœurs sont fondées sur une éducation de couvent et des habitudes de sigisbéisme séculaire. Vicieux et modéré; débauché et réservé; sensuel et contenu; sérieux de caractère et bouffon dans ses plaisirs, l'Italien est le seul qui, parmi les peuples d'Europe, unisse la durée des passions à la facilité des émotions. « Comme la société n'existe pas en Italie, dit très bien lord Byron, la comédie ne peut y naître. » Il faut voir le philosophe Melchior se débattre dans l'atmosphère d'impalpables aphorismes et de maximes générales, qu'il accumule comme autant de nuages, mais qui n'ont point d'utilité réelle, et ne peuvent être d'aucun usage dans la vie privée.

A cette situation languissante, voluptueuse, abandonnée, qui s'enivre de musique, d'amours secrètes, d'études archéologiques et de liberté privée; à la situation morale ou immorale de l'Italie depuis cinquante ans, opposez la Nouvelle-Amérique, où rien ne languit, où rien ne dort, où tout est mouvement, mais mouvement matériel; vie, mais vie industrielle; force, mais force brute; ambition, mais tendant aux richesses; prétention, mais prétention de parvenu. Voici le Philadelphien qui va vous révéler les mystères de sa république natale. Les amis de l'égalité démocratique trouveront ici quelques sujets d'étonnement :

« Un fait réel dit l'Américain, c'est que la société des » États-Unis est beaucoup plus *exclusive* que celle d'Angle- » terre, infiniment plus que celle de France. Dans ces der- » nières contrées, l'admission des classes inférieures parmi » les rangs supérieurs a lieu sans rien confondre : là, il n'est » pas indispensable d'élever, comme ici, des barrières d'airain » entre les subdivisions de la société. Nous autres républicains,

» nous sommes bien plus rigoureux et plus stricts que les An-
» glais, en fait de lignes de démarcation. Pas de ville d'Amé-
» rique qui ne se subdivise, à ma connaissance, en dix ordres
» différens; ordres hiérarchiques, régulièrement étagés, et
» formant une longue chaîne de mépris, du supérieur à l'infé-
» rieur, d'envie de ce dernier au supérieur.

» Ce que nous appelons *bonne société* aux États-Unis varie
» selon les provinces. A New-York, dit M. Cooper, on estime
» surtout la fortune; à Philadelphie, la race; à Boston, le
» talent et la renommée littéraires. »

M. Cooper me permettra de lui dire que ces trois mérites concourent assurément à la création de l'être rare qu'on appelle l'homme *bien élevé;* mais que nul de ces mérites, pris à part, ne suffit. Faisons aussi remarquer à M. Cooper que, même à Boston, le talent littéraire est regardé comme de peu d'importance, excepté dans certains cercles assez peu étendus : que l'on a beau être riche à New-York, si cette qualité se joint à la grossièreté et à l'ignorance, elle ne fait pas un homme de bon ton ; enfin que la faculté d'être agréable aux autres, d'augmenter la somme de bien-être dont nos semblables jouissent, de rendre leur vie et la nôtre plus confortables, de se soumettre, mais sans effort, aux lois de l'étiquette générale, de bien causer, de n'être jamais importun, jamais gênant, constitue sous toutes les latitudes le véritable *bon ton,* le *savoir-vivre,* l'art, l'instinct, le bonheur et la distinction du *gentleman.*

Or, qu'est-ce qu'un *gentleman?*

Question difficile. J'ai vu deux des meilleurs gentilshommes d'Angleterre, placés dans une position médiocrement aristocratique, conserver leur tournure de gentilhomme. M. Huddlestone dînait chez le duc de Norfolk. Personne n'élèvera un doute sur la pureté du sang de ce dernier. Quant à l'autre, sa prétention de descendre en ligne directe du roi saxon Athelstane, était admise même par les généalogistes les plus épineux. La discussion, soulevée vers la fin du dîner, avait cependant mis en contact et en lutte les ancêtres du

Saxon et ceux du Normand. On s'anime, on s'échauffe. Tous deux soutiennent l'honneur de leurs pères, et le descendant des Saxons, buvant fort sec, se trouve définitivement sous la table.

« Allez, mon neveu, dit le duc à l'un des plus jeunes membres de sa famille, rétablissez sur son trône le fils des rois qui vient de tomber. »

Le jeune homme s'approcha en effet très poliment et fut repoussé avec indignation par le gentilhomme, qui s'écria d'une voix que l'ivresse faisait chevroter.

« Non, il ne sera pas dit que le chef de la maison d'Athelstane sera replacé sur son fauteuil par le dernier rejeton de la famille des Howard ! »

Le bon duc se mit à sourire et essaya vainement de se soulever sur son siége :

« Mon vieil ami, s'écria-t-il, le chef de la famille des Howard est incapable dans ce moment-ci, attendu son état, de prêter secours au chef de la famille d'Athelstane. Tout ce qu'il peut faire de mieux pour lui, dans cette circonstance, c'est d'aller s'asseoir par terre à côté de lui. » Ce qu'il fit.

Laissons ces deux vénérables gentilshommes au milieu de leurs politesses, et revenons au grand problème : « Qu'est-ce qu'un gentilhomme? » Les Italiens, livrés au sans-façon de leur vie, ne le connaissent guère; et les Américains ne le connaissent pas encore. Il faut trois générations pour faire un gentilhomme. L'orgueil de la race donne trop souvent aux vieux nobles une supériorité hautaine. Quant au parvenu, c'est le plus sot et le plus impertinent de tous les nobles. Celui qui part de très bas, et qui s'élève tout à coup éprouve, quand il entre dans le monde, une oscillation pénible, autant pour lui que pour les autres, entre son orgueil souffrant et sa timidité invincible. Ce mélange de fierté et d'humilité produit un effet insoutenable.

A Vienne, la race domine presque exclusivement. Dans cette ville de l'étiquette formaliste, l'existence d'un Brummell, homme qui fait régner la mode et que la mode fait régner, est

absolument impossible : dans ce monde allemand, avant de prétendre être homme d'esprit et de bon ton, prouvez d'abord le nombre de vos quartiers. Vous ne pénétrerez dans une certaine sphère que si vous datez de Charlemagne. A l'Angleterre appartient d'une manière exclusive le titre de *gentleman*. En France, tout est confondu : *Je suis vilain et très vilain*, voilà le cri national de la France. A peine les analogues pâlissans du gentleman anglais se retrouvent-ils dans quelques provinces écartées du faubourg Saint-Germain. Si MM. Scribe et de Balzac disent vrai, quiconque peut se procurer calèche, loge aux Italiens, loge à l'Opéra, cachemire et fourrures pour sa femme, se place, en France, parmi les hommes comme il faut. Écoutez un peu ce que M. de Balzac entend par la femme honnête.

— « Une femme honnête, dit-il, est essentiellement mariée.

— » Une femme honnête a moins de quarante ans.

— » Une femme mariée dont on achète les faveurs n'est pas une femme honnête.

— » Une femme mariée qui a une voiture à elle est une femme honnête.

— » Une femme qui fait la cuisine dans son ménage n'est point une femme honnête. Quand un homme a gagné vingt mille livres de rente, sa femme est une femme honnête, quel que soit le genre de commerce auquel il a dû sa fortune.

— » Une femme qui dit une lettre *d'échange* pour une lettre de *change*, *souyer* pour *soulier*, pierre de *lierre* pour pierre de *liais;* qui dit d'un homme : Est-il farce ce monsieur un tel! ne peut jamais être une femme honnête, quelle que soit sa fortune.

— » Une femme honnête doit avoir une existence pécuniaire qui permette à son amant de penser qu'elle ne lui sera jamais à charge d'aucune manière.

— » Une femme logée au troisième étage (les rues de Rivoli et de Castiglione exceptées) n'est pas une femme honnête.

— » La femme d'un banquier est toujours une femme honnête; mais une femme assise dans un comptoir ne peut l'être

qu'autant que son mari fait un commerce très étendu et qu'elle ne loge pas au dessus de la boutique.

— » La nièce non mariée d'un évêque, et quand elle demeure chez lui, peut passer pour une femme honnête, parce que, si elle a une intrigue, elle est obligée de tromper son oncle.

— » Une femme honnête est celle que l'on craint de compromettre.

— » La femme d'un artiste est toujours une honnête femme.

» En appliquant ces principes, continue M. de Balzac, un homme du département de l'Ardèche peut résoudre toutes les difficultés qui se présenteront dans cette matière.

» Pour qu'une femme ne fasse pas elle-même sa cuisine, ait reçu une brillante éducation, ait le sentiment de la coquetterie, ait le droit de passer des heures entières dans un boudoir, couchée sur un divan et vive de la vie de l'ame, il lui faut au moins un revenu de mille écus en province, ou de six mille francs à Paris. »

Il serait imprudent, sans doute, de prendre au pied de la lettre les satiriques facéties dont l'auteur français amuse son public; mais il reste indubitablement prouvé que la possession de la fortune, jointe à un certain degré d'éducation, constitue en France la seule aristocratie. Le *gentilhomme*, produit tout anglais, n'a donc point de réalité en France.

« Voilà de beaux arbres, et qui poussent bien, disait à Voltaire un visiteur de Ferney !

— » Je le crois ; ils n'ont rien à faire que cela. »

Notre gentilhomme anglais ressemble à ces arbres ; le vrai gentilhomme, le gentilhomme *sterling*, le gentilhomme par excellence, ne fait rien. Chaque jour, cependant, les professions aristocratiques, l'état militaire, la marine, le barreau, la médecine, essaient de franchir la barrière qui depuis longtemps les sépare du royaume orgueilleux et exclusif qu'on appelle *grand monde*. Le chirurgien n'y pénètre que très difficilement. Le médecin célèbre s'y place, mais non sans avoir à lutter contre certaines répugnances. Le clergé se

trouve tout à fait hors de la question. Cet heureux temps n'est plus, même sur le continent, où l'abbé régnait, où le cardinal prenait à la fois ses degrés en politique, en administration, dans les boudoirs et dans les salles de concert. « Vous me dé-
» solez disait la duchesse de Longueville, à qui l'on appre-
» nait qu'un cardinal, son protégé, n'avait pas réussi à se
» faire nommer pape ! vous me désolez ! Parmi mes atten-
» tifs, il ne me manquait qu'un pape ; j'avais déjà toute la
» hiérarchie du clergé, curés, vicaires, évêques, archevê-
» ques. J'ai perdu mon pape. » Rien de plus innocemment piquant et de plus finement gracieux que l'abbé de cour, tel qu'on l'a vu fleurir au dix-huitième siècle. Abbés de Fleury, de Bernis, de Polignac, qu'êtes-vous devenus? Jamais la civilisation moderne ne vous remplacera.

L'avocat est plutôt dissertateur que causeur ; et la bonne, fine, délicate causerie constitue le vrai signe distinctif du gentilhomme. L'avocat trouve partout une cause à défendre, et il ne veut contempler qu'un seul côté de la question. L'abandon, la vivacité, la familiarité, la facilité de saillie, la grace du trait lui manquent. Il est redondant ; il monopolise la conversation ; il abonde en paroles. Son mérite, comme l'observait fort bien lord Grenville, est de mettre sur le tapis des sujets souvent intéressans ; son malheur est de se croire toujours en face du tribunal, des juges, du jury et des témoins. D'ailleurs, comme le sophiste de la Grèce antique, l'avocat a fini par envahir la société moderne ; sa faconde nous inonde.

Je ne sais cependant si je ne le préfèrerais pas à l'*homme d'épée*. « Celui-là, comme le dit très bien Samuel Johnson, est toujours au port d'armes. « La tenue rigoureuse, l'air militaire, le pied à la troisième position, une certaine physionomie disciplinée et disciplinaire séparent l'homme de guerre de nous autres, simples bourgeois. La marque du vrai *comme il faut*, c'est de n'avoir rien d'original, rien de tranché, d'extraordinaire, de ne faire saillie et tache par aucun côté.

Le marin le plus illustre, le plus brave, le plus spirituel, a grand'peine à se plier aux lois de la bonne compagnie. Fils d'un monde excentrique, élevé sur un rempart de câbles, bercé dans le hamac, il n'accepte pas sans dégoût et sans dédain la douloureuse nécessité de vivre à terre. Un salon et ses tapis moëlleux l'étonnent et l'épouvantent. J'ai vu l'un de nos meilleurs amiraux descendre de sa voiture à rebours, la tête tournée vers le carrosse et non vers la rue, comme il serait descendu de l'échelle de corde dans la chaloupe. Prenez bien garde, vous qui voulez passer pour gentlemen, à ces gestes caractéristiques et révélateurs, qui trahissent vos antécédens. Souvenez-vous de ce pauvre M. Craggs qui, ûn jour, en quittant la Chambre des Communes, monta derrière sa voiture au lieu de monter dedans; tant sa préoccupation était vive, tant les douces habitudes de son premier état avaient laissé de traces dans son esprit.

Quelque chose de plus singulier arriva à un dandy que son élégance fashionable avait fait admettre dans certains salons. On ne savait trop comment il avait ébauché sa vie: un héritage l'avait lancé dans le monde, et on l'avait accepté, grace à son audace, à son ton résolu, à son admirable assurance, à ses airs de tête et au gros jeu qu'il jouait. Quel fut l'étonnement de ses nouveaux amis, lorsqu'un jour au dessert, en buvant son vin de Champagne, il s'écria : « *Moi, si j'étais gentilhomme, je....!* » Cet exorde parut extraordinaire; et l'observation se porta d'une façon toute spéciale sur celui qui avait commis cette imprudence. Le lendemain (c'était à la campagne que se passait la scène), on entre dans la salle de billard; notre homme prend une queue, et, machinalement, se place devant le tableau, jambes écartées, crayon blanc à la main, si naturellement, avec un air d'habitude si consommée, que tout le monde reconnut l'ancien garçon de café. C'en était un.

Voici une question importante. Peut-on être laid et réussir dans le monde? Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Les femmes font le succès; les femmes pardonnent aux hom-

mes la laideur, et se réservent le privilége de la beauté. « Avec les hommes, dit le proverbe, l'amour entre par les yeux. Avec les femmes, il entre par les oreilles. » Balzac parle d'une laideur intéressante comme d'un moyen de triomphe. Mirabeau, voulant séduire une femme qu'il n'avait jamais vue, lui disait qu'il ressemblait à un tigre marqué de la petite vérole. Grammont cite dans ses Mémoires ce redoutable Henry Jermyn, roi de la mode, adoré des femmes et qui avait la plus grosse tête et les plus petites jambes du monde. « Nous pouvons abuser, comme dit madame de Sévigné, du privilége qu'ont les hommes d'être laids » et ne pas renoncer à toute préférence sentimentale. « Qui saura jamais, demande le vieux Spenser, qui saura jamais la courbe que doit décrire la fantaisie féminine? »

Une femme, selon un auteur moderne, s'embarrasse peu de la régularité des traits. Elle veut rencontrer chez celui qu'elle préfère quelque chose qu'elle puisse respecter, qu'elle puisse aimer et qui l'intéresse. Balzac est du même avis; partout dans ses livres, il s'occupe de héros dont la laideur est intéressante. Qui ne connaît le pari de Wilkes? Il disait à lord Townshend : « Vous êtes aussi beau que je suis laid. Donnez-moi une demi-heure d'avance; nommez la femme qui sera l'objet de nos attentions communes. Je parie vous battre. Savez-vous pourquoi? Vous êtes beau; en raison de vos avantages, vous vous croirez dispensé de bien des égards. J'en doublerai la dose, en raison de ma laideur. »

Il est donc permis d'être laid : mais il faut savoir s'habiller. Les Français ont la prétention de l'emporter à cet égard sur tous les peuples de l'Europe : on peut leur contester ce mérite. Trop souvent leur manière de *porter* leurs habits tombe dans le défaut grave de l'affectation; je ne sais quoi de théâtral et d'apprêté signale les efforts en ce genre d'une grande partie de la population. Vice que Napoléon détestait, non sans motif. « Allez mettre votre habit de maréchal, disait-il à Murat, qui s'était affublé de je ne sais quel cos-

» tume brillant et pompeux, pour assister à l'entrevue des
» deux empereurs sur le Niemen, vous ressemblez à Fran-
» coni. »

Le général Dorsenne se trouvait à la représentation; car on peut nommer ainsi le spectacle inutile et éblouissant que ces monarques donnaient au monde. Rien de plus simple, de plus élégant, de plus distingué, que le général Dorsenne. Aussi un sourire approbateur de Napoléon l'accueillait-il presque toujours lors des grandes réceptions.

Le grand défaut de notre époque, c'est l'imitation : qu'une célébrité adopte un costume, vous verrez aussitôt les dandys à la suite copier d'une manière grotesque ce qui n'était que hasardé, et l'habit destiné à corriger un défaut ou à faire ressortir une perfection, appliqué à tous, donne à tout une nation un air étrange et baroque. Le courtaud de boutique, avec sa mise d'emprunt, se croit aussi fashionable que l'habitué d'Almack, et la mercière, toute guindée avec sa robe de soie à la mode, ne veut rien céder à la plus élégante de nos duchesses. L'élégance et les nobles manières ne s'improvisent pas; elles se transmettent avec le sang; et quoi que fassent nos parvenus, ils n'acquerront jamais le maintien aisé, la démarche fière et gracieuse de ces races privilégiées qui depuis tant de siècles font l'ornement de la vieille Angleterre.

(*Quarterly Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences médicales.

Smyrne et ses établissemens sanitaires. — Smyrne, le grand entrepôt de la Turquie en Asie, renferme environ 150,000 ames, et est située sous le 38° 26' nord lat. et sous le 27° 7' est long. de Greenwich. La ville est bâtie à l'entrée du golfe, en partie sur le flanc d'une colline très élevée, et en partie sur une montagne qui s'étend à cinq ou six milles dans la direction de l'est, jusqu'au pied de la haute chaîne de montagnes qui bordent le golfe au nord et à l'est. Cette plaine est traversée par le Mélitis, ruisseau rapide et limpide, que la tradition a représenté comme la promenade favorable d'Homèré, auquel Smyrne se glorifie d'avoir donné naissance. La plaine, qui est formée par un sol d'alluvion très riche, et cultivée avec le plus grand soin, produit une immense quantité de végétaux; et, comme elle est constamment dans un état d'humidité très prononcée, on doit croire qu'elle est malsaine, et que la fièvre intermittente (*malaria*) y règne fréquemment. Au nord, les montagnes voisines sont séparées du golfe par une vaste plaine, qui est en partie cultivée et en partie inondée, et couverte de fabriques de muriate de soude, dont on voit d'immenses pyramides s'élever en toute saison, et servir de guide aux vaisseaux qui naviguent dans le golfe.

A l'ouest et au sud du golfe l'aspect est le même qu'à l'est et au nord : ce sont encore de hautes montagnes qui s'élèvent au dessus de plaines d'alluvion d'une grande fertilité. Au bas de

l'une de ces montagnes se trouve une source chaude, qui a une grande célébrité dans le pays, et à quelques lieues plus loin, près de la ville de Dourlack, il existe une source sulfureuse, dont les eaux sont très estimées des habitans du voisinage et de ceux de Smyrne. Cependant peu de personnes profitent des ressources qu'offrent ces eaux thermales.

Le golfe est si complétement environné de montagnes, qu'il s'y fait une évaporation très considérable pendant l'été et même en hiver. L'eau évaporée durant le jour est précipitée pendant la nuit, ou se condense en nuages qui enveloppent les montagnes, et les couvrent de neiges ou les inondent de pluies abondantes, qui s'étendent jusque sur la plaine.

Pendant l'été, la brise de mer souffle avec beaucoup de régularité, depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, et avec tant de force, que l'agitation de l'eau ne permet pas de débarquer sans danger. Dans l'hiver, la brise se fait rarement sentir, mais alors le vent de terre souffle de plusieurs côtés, surtout du nord-est, et détermine souvent des pluies abondantes, de la neige, de la grêle, ou même des gelées. Ce vent est aigu, humide, perçant, et aussi désagréable qu'aux États-Unis. Sa basse température, et ses autres fâcheuses propriétés, peuvent être attribuées à ce qu'il traverse les montagnes, qui bordent le golfe au nord et à l'est, mais surtout à ce qu'il passe à travers la chaîne encore plus élevée de l'Olympe. Le climat de Smyrne est chaud et sec pendant l'été et l'automne, froid et humide durant le printemps et l'hiver; mais pendant ces deux dernières saisons il y a de grandes perturbations dans l'état de l'atmosphère. Ainsi, dans le mois de janvier 1836, le thermomètre (Farhenheit), a varié de 32 à 66 degrés. Pendant l'hiver dernier le thermomètre est descendu à 12 degrés au dessous du point de congélation; on a vu 18 pouces de neige recouvrir le sol et y rester pendant trois semaines. Aussi la récolte des oranges, du raisin et des figues a-t-elle manqué complétement.

Smyrne possède plusieurs hôpitaux dont nous allons faire connaître les plus importans.

L'*hôpital hollandais* a été fondé en 1786, et réparé en 1834; c'est un grand bâtiment en pierre, recouvert de plâtre et d'un seul étage très élevé. Il a la forme d'un carré oblong, possède une cour carrée, sur laquelle s'ouvrent toutes les portes et toutes les fenêtres, et peut contenir de quarante à cinquante malades. Par devant se trouve un vaste champ de lauriers et d'orangers, et sur le derrière un joli cimetière, destiné non seulement à ceux qui meurent dans l'hôpital, mais encore à tous les Hollandais. Il y a aussi un dispensaire, non seulement pour les malades de l'hôpital, mais aussi pour tous les pauvres, chrétiens ou musulmans, qui viennent réclamer des secours. L'hôpital et le dispensaire sont sous le patronage du consul hollandais, M. Van Lennop, homme plein de bienveillance; et la direction est confiée au docteur Morporgo, natif de Trieste, très renommé comme oculiste; il reçoit pour ses honoraires environ 700 dollars par an.

L'*hôpital autrichien* fut fondé, en 1788. Il est au milieu de la ville, et près des hôpitaux hollandais, anglais et grec. Il a trois étages, un verandah à chaque étage, une terrasse sur l'un des côtés, et peut recevoir cent malades. Il est tenu avec beaucoup d'ordre et de propreté et a l'apparence d'un bâtiment neuf; il est soutenu par le gouvernement autrichien, qui le destine aux malades de cette nation. Le médecin est le docteur Amber, qui auparavant servait dans la marine impériale.

L'*hôpital français* se trouve dans la partie orientale de la ville, et près du port. Il est composé de deux bâtimens élevés sur des terrains séparés, et dont chacun a bien un demi-acre d'étendue. L'un de ces bâtimens est pour les officiers, et le second pour les matelots. Le premier est neuf, élevé de deux étages, bâtis en bois, en brique et en plâtre, et a environ cinquante pieds carrés. L'autre est une ancienne résidence turque, et a été acheté il y a neuf ans. C'est une grande maison de trois étages, entièrement bâtie en bois, avec deux ailes qui s'étendent en arrière. Il contient une cuisine, une pharmacie, une chambre de bain, une chapelle et plusieurs salles d'une assez grande étendue. Les deux bâtimens pourraient recevoir à la

fois cent malades. Lorsque le docteur Horner, de la frégate *les États-Unis* l'a visité, il n'y en avait que seize : trois officiers et treize matelots. On exige de chacun des malades qui sont en état de payer, un franc par jour pour toutes les dépenses; mais les pauvres français y sont reçus sans aucune rétribution. L'établissement est sous la direction du consul français, et confié aux soins du docteur Pecor, médecin de la marine royale.

L'*hôpital anglais* est dans la même rue que celui des Hollandais. Il est bâti en pierre, a deux étages dont chacun compte quatre pièces. Dans l'une des cours de cet hôpital on remarque quelques petits pavillons et plusieurs jolies tombes appartenant à des sujets anglais. Cet hôpital a été fondé en 1785, et il est soutenu aux frais du gouvernement anglais. Il est destiné aux matelots de la marine royale et à ceux de la marine marchande. Il a été pendant-long temps confié aux soins du docteur Clark, qui était l'un des médecins les plus renommés de Smyrne. Mais depuis qu'il est retourné en Angleterre, le soin de l'hôpital est confié temporairement au docteur Icard, Français d'origine, qui a une grande réputation. C'est l'un des médecins les plus distingués de la ville. La place du docteur Clark sera, dit-on, donnée définitivement au docteur Evans, chirurgien du vaisseau *la Tribune*, qui s'y trouve en ce moment. Il recevra, outre sa demi-paie, le traitement attribué à ce service, 300 £ par an.

L'*hôpital grec*, bâti en 1779, par les Grecs de Smyrne, est entretenu par eux et leur est exclusivement destiné. C'est un grand bâtiment qui a environ cent pieds de large sur deux cents de long, il a deux étages et une cour pavée de larges pierres plates. Au premier étage sont les cellules des maniaques, le dispensaire, la cuisine, la buanderie, et quelques pièces pour les pauvres. Au second étage se trouvent les salles de médecine et de chirurgie, qui sont tenues avec beaucoup d'ordre et à la manière européenne. Le bas est composé de deux tréteaux en bois sur lesquels posent deux planches. Les lits eux-mêmes sont formés de bons matelats bien garnis de

laine, de draps, et de couverture comme en Europe, et sont entourés de rideaux de calicot qui sont suspendus au plancher à l'aide d'un espèce de ciel de lit. Tous les Grecs que leur âge, ou leur infirmité, ou la misère tiennent dans le besoin, trouvent un asile dans cet hôpital. Il contient maintenant trois cent cinquante personnes dont cinquante sont des aliénés. Le médecin est le docteur Maragnon, l'un des médecins grecs les plus distingués de Smyrne. Il y a derrière l'hôpital un cimetière, une école pour les jeunes filles grecques, et une maison destinée uniquement aux Grecs qui sont atteints de la peste. Cette maison, qui est séparée des autres bâtimens par une haute muraille, est très grande et construite en pierre; comme elle n'a qu'un petit nombre de fenêtres et de portes, son aspect est fort triste.

L'*hôpital des Arméniens* est le moins remarquable. Il est situé dans le quartier des Arméniens. Cet établissement est tout à fait comme l'hôpital des Grecs; car il est destiné exclusivement aux pauvres arméniens malades ou infirmes; mais il est bien inférieur à celui-ci; il est mal disposé, n'est pas tenu proprement et n'a que de petites pièces très mal meublées. Les lits sont de misérables grabats étendus sur le sol. Il s'y trouve maintenant quelques vieillards des deux sexes, un petit nombre de maniaques et une vingtaine de malades. Le docteur Ricopol, natif de Scio, qui a été élevé en Italie, en est le médecin en chef.

L'*hôpital turc* est placé à un mille à l'ouest de la ville du côté du port, il est situé dans une belle vallée formée par deux collines. Cet hôpital comprend deux bâtimens séparés par une large cour ceinte de très hautes murailles. L'entrée est une grande porte cochère avec une inscription en caractères arabes, et recouverte d'un joli portique qui est supporté par quatre colonnes. L'un des bâtimens n'est pas encore terminé; l'autre est achevé et sert depuis bien des années. Le dernier a quatre-vingts pieds de long sur quarante de large; il a deux étages, dont les fenêtres sont garnies de jalousies et de persiennes. Sur les côtés, sont deux grands appartemens bien

aérés, dont les voûtes sont peintes en larges raies rouges, blanches et bleues. Il y a au sud de ce bâtiment une petite fontaine en marbre blanc, et à l'ouest deux jardins qui contiennent chacun deux acres. Après les jardins, se trouve un petit pavillon pour les pestiférés, bâti en pierre et peint en rouge, mais presque en ruine. Ce pavillon n'a pas servi depuis plusieurs années et semble destiné plutôt aux morts qu'aux vivans. L'hôpital est abandonné, il n'y reste que le gardien, vieux Turc, et sa famille, qui occupent la partie non terminée. Les malades de l'armée y étaient envoyés autrefois; mais aujourd'hui ils restent dans la nouvelle caserne qui pourrait contenir deux mille hommes, et qui n'est occupée que par huit cents soldats. Le docteur Floquier, français, au service de Hussen bey, est à la fois médecin de l'hôpital et de la caserne. On ne reçoit dans cet hôpital ni les pauvres ni les infirmes d'aucune classe, pas même les Turcs; car les gens de cette nation laissent le sort de ces infortunés à la Providence, et ne voient leurs maux qu'avec indifférence; ils les regardent comme la manifestation de la volonté divine, et comme le résultat des décrets de la destinée.

Sur la rive gauche du Mélitis, près du pont de la Caravane, à environ un mille de la ville, on trouve l'hôpital des protestans et des catholiques ou le lazaret européen. Il a été fondé en 1815 sur une petite échelle; mais aujourd'hui il est composé de vingt maisons d'un étage chacune, bâties autour d'une cour d'une forme oblongue et de près d'un acre d'étendue, et plantée de plusieurs rangées d'arbres. Ces maisons sont construites avec des châssis que l'on a remplis de mortier et de briques séchées au soleil, faites d'argile et de paille. Elles n'ont chacune qu'une ou deux chambres qui ne communiquent point entre elles, et dont toutes les portes et les fenêtres s'ouvrent sur la cour. Pour protéger les murailles contre la pluie, et leur donner un aspect plus agréable, elles sont recouvertes à l'extérieur et à l'intérieur d'une couche de plâtre. L'eau leur est fournie par la rivière et par deux puits qui sont dans la cour. Cet établissement a été formé et est entretenu par la

France; il est destiné à recevoir en quarantaine tous les pauvres catholiques et protestans qui sont frappés de la peste. L'inscription suivante qu'on lit en français sur la porte extérieure, fait connaître aux passans l'usage de cet hôpital. *Hospice destiné aux pauvres compromis par la peste, catholiques et protestans.* Du même côté du Mélitis, et un peu au dessous, les Grecs ont commencé la construction d'un établissement semblable à celui-ci. Ils ont déjà entouré un terrain d'environ deux acres, d'une haute muraille en pierre, et maintenant ils ramassent les matériaux pour élever le bâtiment. Il y a déjà dix petites huttes en planches, appuyées le long de la muraille, et occupées par vingt ou trente hommes, femmes ou enfans, qui y avaient été amenés de Bournolone, village voisin, où la peste régnait. Ils avaient perdu plusieurs de leurs parens par la peste et ils étaient tenus là en quarantaine jusqu'à ce qu'on fût assuré qu'ils n'étaient pas infectés. Ils n'étaient pas complétement isolés; car on les laissait sortir, s'asseoir sur le chemin et causer avec les gens qui passaient de l'autre côté du Mélitis et qui n'en étaient pas éloignés de plus de vingt pas.

Il y a plusieurs établissemens de bains à Smyrne; mais il suffira de donner la description du plus important pour faire connaître tous les autres. C'est un édifice spacieux, divisé en deux grands appartemens voûtés, qui communiquent entre eux par une grande pièce commune. Dans un de ces appartemens, il y a des ottomanes, des tablettes chargées de serviettes et de couvertures piquées, et un bureau où est assis le gardien qui reçoit le prix du bain et vend les rafraîchissemens. L'autre appartement est destiné au bain lui-même; il est pavé en marbre bleu et s'élève en plateforme au centre; on y trouve une petite chambre à chaque coin, des fontaines d'eau froide et d'eau chaude sur les côtés, et au plafond sont pratiquées de nombreuses ouvertures carrées par où pénètrent la lumière et la vapeur. Au dessous du sol sont les fourneaux et les bouilloirs. L'eau est amenée par des tuyaux de bois qui passent sous la ville. Celui qui désire se baigner entre dans le

bain par une rampe douce qui donne sur la rue. Il est aussitôt entouré des *tilacka* ou baigneurs, qui ne portent d'autres vêtemens qu'un simple tablier ; il choisit un tilacka et une ottomane. Le tilacka l'aide à ôter ses habits qui sont déposés sur l'ottomane, lui attache une serviette autour de la ceinture et le conduit au bain. Il est d'abord saisi d'une chaleur accablante et d'un sentiment de suffocation pénible; mais dès qu'il se couche sur la plateforme ou sur les bords élevés du pavé, il entre dans une transpiration abondante et est débarrassé de la chaleur et de la suffocation qui l'accablaient. Le tilacka vient alors, la main droite couverte d'un fourreau, ou sac en poil noir, le frotte de la tête aux pieds, enlève d'énormes cylindres de vieil épiderme, quelquefois aussi gros que des plumes d'oie et longs de deux ou trois pouces. Ensuite il le savonne, lui nettoie complétement la tête et achève de le laver en versant sur lui de pleins bassins d'eau qu'il prend à la fontaine ; et si on le désire il pratique l'opération du massage, qui consiste à tourner les membres avec adresse et à faire craquer toutes les jointures des extrémités. Le bain donné, le tilacka essuie le baigné autant que la vapeur le permet, lui attache une serviette à la ceinture, lui donne une paire de pantoufles, et le conduit à son ottomane, sur laquelle il se couche enveloppé dans sa couverture et où il reste jusqu'à ce qu'il soit refroidi et parfaitement sec. Il s'habille ensuite, s'appuie ou s'assied les jambes croisées sur sa couchette, fume une pipe, prend une tasse de café, appelle un garçon et dépose le prix de son bain sur un bassin que celui-ci lui tend. Le prix du bain dépend de la fortune de celui qui le prend; il varie de cinq à cent piastres, c'est-à-dire depuis un quarter jusqu'à cinq dollars, bien qu'ordinairement il n'excède pas un dollar. Tout ce qui excède cette dernière somme peut être regardé comme un don.

On trouve à Smyrne un grand nombre de pharmacies qui sont bien approvisionnées de drogues et de médicamens de toute espèce et à des prix raisonnables. La plupart des médicamens sont apportés de France. La meilleure rhubarbe vient

de Russie; l'opium y est rare et a presque cessé d'être compté parmi les objets exportés de Smyrne. Toutes les grandes quantités sont envoyées à Constantinople, qui est devenu le marché de cet article, depuis que le commerce a été monopolisé par le sultan, dont les agens paient aux cultivateurs le prix qu'il lui a plu d'établir; on le ramasse et on l'envoie aux magasins de la capitale. Ce prix est aujourd'hui si peu élevé, que les cultivateurs n'en retirent presque aucun profit, et abandonnent chaque année cette culture. Aussi la valeur de l'opium va-t-elle en augmentant. Aujourd'hui il se vend à Smyrne de quatre dollars et demi à cinq dollars la livre; et ce prix doit nécessairement augmenter aussi long-temps que le sultan s'en réservera la vente. Les Turcs paraissent abandonner peu à peu l'usage de l'opium et le remplacent par celui du vin et des liqueurs spiritueuses dont on importe aujourd'hui de grandes quantités. Le docteur Horner dit n'avoir vu à Smyrne qu'un seul individu qui fît usage d'opium, c'était le Bouffon de Hussen-Bey, qui paraissait plutôt nerveux que spirituel.

Outre les médecins que nous avons déjà cités, il y a encore à Smyrne le docteur Migato, le docteur Raffinesque, italien, et beaucoup d'autres, soit indigènes, soit étrangers. Tous ces médecins ont étudié en France ou en Italie, car il n'y a pas une seule école digne de ce nom à Smyrne ni sur aucun autre point de l'empire ottoman.

D'après la position de Smyrne il est facile de concevoir que la plus grande partie des maladies qui y règnent doivent être des fièvres miasmatiques et surtout des fièvres intermittentes. L'équipage du navire que montait le docteur Horner fut assez heureux pour les éviter parce qu'il se trouva à Smyrne pendant l'été; mais celui de John et Adams, avec lequel il avait fait son premier voyage sur la Méditerranée, fut obligé de se réfugier dans le port de Milo, et d'y rester trois semaines. La peste a paru quatre fois à Smyrne depuis sept ans, mais elle y a fait beaucoup moins de ravages qu'on ne l'a dit. Le docteur Horner entendit dire à Malte, avant d'arriver à Smyrne,

qu'il y mourait chaque jour deux cents personnes de la peste, et quand il y arriva il reconnut qu'il n'y avait qu'un petit nombre de cas dans la ville et le voisinage, et qu'en tout on n'en comptait pas plus de cent, depuis le commencement de la maladie. Dès que la peste se déclare, les riches habitans se renferment dans leurs maisons, qui ont toutes des cours, et subissent une quarantaine volontaire ; ils ne conservent de communications avec personne, et ne reçoievnt leurs provisions qu'à travers l'eau qu'ils regardent comme un désinfectant. Pendant ce temps on empêche jusqu'aux chats de pénétrer dans les maisons, car on croit que ces animaux peuvent communiquer la peste d'une personne à une autre. Les médecins du pays ne paraissent pas, sur cette maladie, en savoir plus que n'en savent ceux où elle est inconnue. Ils se donnent bien de garde de soigner les malades qui en sont atteints, car celui qui le ferait ne pourrait plus donner ses soins à aucun autre malade. Le traitement de la peste est donc nécessairement très mal entendu et entièrement empirique. Ceux qui en sont atteints sont souvent portés dans les champs, et placés sous des tentes, même dans les temps les plus froids. Ayant à résister à la fois à un mauvais traitement, à la faim, à la soif, au froid, et à combattre une maladie grave, il en est peu qui revoient leurs foyers, et on ne peut être étonné de la grande mortalité qu'elle entraîne. On peut regarder la petite-vérole, la phthisie, les catarrhes et les autres maladies des organes respiratoires comme les plus communes de Smyrne. La petite-vérole y règne constamment, la vaccine y étant imparfaitement pratiquée ou même ne l'étant pas du tout. Les vaisseaux de guerre, ceux surtout d'une grande force et qui conséquemment ont un nombreux équipage, ne peuvent permettre des rapports avec cette ville sans s'exposer à voir cette peste s'établir à bord.

Bien qu'il y ait à Smyrne beaucoup de maladies du poumon et que tous les ans beaucoup d'habitans y soient enlevés par la phthisie pulmonaire, cette ville est cependant devenue le rendez-vous des personnes qui sont attaquées de cette maladie. Beaucoup de ces malades même y sont venus des Etats-Unis.

Peut-on concevoir, dit le docteur Horner, un acte de folie mieux caractérisé! Quitter son intérieur, traverser l'Océan, s'exposer aux dangers et aux fatigues d'un tel voyage et s'établir dans une ville étrangère dont le climat est pire que celui de la plupart des villes de son propre pays; où il n'y a ni bons hôtels, ni autres établissemens pour les voyageurs; dont les rues humides, sales et étroites n'ont jamais vu le soleil; où règne constamment la peste et où la maladie même dont on est effrayé est très fréquente!

Sciences naturelles.

De la chaleur intérieure des insectes. — C'est sous ce titre que M. G. Newport, vient de lire un Mémoire qui tend à établir les rapports de cette température avec ceux de la respiration et de la circulation. Quoiqu'on sache, dit-il, depuis long-temps, que les insectes vivant en société, tels que les *abeilles* et les *fourmis*, maintiennent dans leurs habitations une température plus élevée que celle de l'air extérieur, on n'avait pas encore établi le fait que les insectes de toute espèce possèdent individuellement une température plus élevée que celle du milieu dans lequel ils résident, et que, dans chaque espèce, ce degré d'élévation varie aux diverses périodes de leur existence. L'auteur a été conduit d'abord à étudier la température des insectes, par suite des résultats curieux qu'il a obtenus dans quelques expériences entreprises dans l'automne de 1832, sur une espèce d'abeille sauvage, observée dans son nid naturel, dans le but d'étudier, ainsi que le docteur Marshall Hall le lui avait suggéré, des rapports entre la température de ces insectes pendant leur hibernation et l'irritabilité de leur fibre musculaire. Mais, dans tous les cas, il s'était déjà convaincu de l'existence d'une température élevée chez les insectes individuellement, avant les expériences dont les résultats, ainsi que les autres faits relatifs à la physiologie des insectes, ont été communiqués postérieurement au docteur Marshall Hall.

Depuis cette époque, le docteur Berthold de Gœttingue a publié quelques observations sur le même sujet, tendant à prouver que les insectes ne devaient pas être considérés comme des animaux à sang froid, sans avoir cependant découvert l'existence d'une température plus élevée que celle du milieu ambiant dans les insectes pris individuellement. M. Newport rappelle aussi les observations de MM. Hansmenn, Inch, Rengger, J. Davy, etc., dont quelques uns ont reconnu cet excès de température, dans cette classe d'animaux, tandis que d'autres ne l'ont pas observée. Il fait remarquer en même temps qu'il faut avoir plus de confiance dans les expériences qui sont faites sur la température externe, que sur la température interne de l'animal, parce qu'en pareil cas des résultats comparatifs sont tout ce qu'on doit espérer d'obtenir.

D'après les nombreuses recherches de l'auteur, il en résulte 1° que les insectes qui possèdent la plus haute température sont constamment ceux qui volent, et principalement les espèces diverses qui résident presque toujours à l'air libre; 2° que la larve a une température plus basse que l'insecte parfait, et que l'énergie de sa respiration est par conséquent moindre, en tenant compte toutefois de l'activité de l'insecte et de la dimension de son corps. La moyenne de la température, au dessus du milieu ambiant, est, dans la larve, de 0°, 9 à 1°, 5, tandis que, dans l'insecte parfait, elle monte de 5° à 10°; parmi les hyménoptères, elle est de 2° à 4°; dans la larve et dans l'insecte parfait, de 4° à 15° et même 20°; mais, dans tous les cas, cette élévation, au total, paraît dépendre du degré d'activité et de la quantité d'air respiré pendant une période donnée (1).

(1) Note du Traducteur. Sans nous livrer ici à aucune discussion sur les théories de la respiration, émises depuis Lavoisier jusqu'à Berzelius, nous nous bornerons à dire que cette idée de M. Newport est conforme à celle de Buffon, Broussonnet, Séguin, Crawford, etc., qui ont soutenu que la chaleur des animaux est toujours en raison directe du volume de leurs poumons et de la quantité d'air qu'ils absorbent. Telle fut aussi l'opinion de

M. Newport recherche ensuite l'influence des circonstances variées, telles que le repos, l'hivernation et les excitations extraordinaires sur la température des insectes; il montre que l'élévation de chaleur diminue graduellement, dans un rapport qui correspond à la longueur du temps pendant lequel l'insecte est resté à l'état de repos, mais qu'elle augmente aussitôt qu'il entre en action; il s'occupe aussi des causes éloignées de l'hibernation, qu'il attribue dans tous les états de l'insecte à une accumulation de matière adipeuse, ou d'un fluide nutritif, qui, se trouvant rassemblé dans tout le système, amène un état pléthorique dont l'animal sort quand ces matériaux sont épuisés; nous avons déjà dit que les insectes qui volent sont ceux auxquels il a trouvé la température la plus élevée, et que, parmi eux, ceux qui sont diurnes ont présenté une chaleur plus élevée que ceux qui sont crépusculaires; après ceux-ci doivent être placés les terrestres-diurnes, enfin toutes les espèces terrestres-nocturnes.

Dans une autre partie de son mémoire, l'auteur examine la température des insectes qui vivent en société, et en particulier, celle de l'abeille sauvage et de l'abeille domestique. Ses observations confirment en partie celle de Huber, relativement aux habitudes d'incubation de la première espèce; il s'est de plus assuré que, pendant cette période d'incubation, les abeilles possèdent la faculté de produire à volonté la chaleur qui élève la température de leur corps. Il démontre ensuite que celle de l'abeille domestique, con-

quelques anciens, opinion généralement adoptée par la plupart des physiologistes modernes. Ainsi Draparnaud (*Précis de Physiologie comparée*), a rangé tous les animaux d'après leur degré de caloricité, de la manière suivante: *Oiseaux*, *mammifères*, *reptiles*, *poissons*, *mollusques*, *crustacés*, *insectes*, *vers* et *zoophytes*. Pendant le sommeil, la respiration est moindre; aussi observe-t-on que les animaux qui sont, durant l'hiver, dans cet état de torpeur qu'on nomme *hivernation*, respirent très peu et ont le sang presque froid; tandis que, du moment qu'ils reprennent leur état ordinaire, la température de leur sang augmente considérablement (les loirs, les marmottes, etc.).

trairement aux opinions de Réaumur, Huber, etc., ne se soutient pas à une grande élévation dans les ruches, pendant l'hiver, mais qu'elles sont disposées, quand elles ne sont pas troublées par les vicissitudes accidentelles de la température atmosphérique, à prendre leur état d'hibernation, quoique, d'un autre côté, quand elles sont trop inquiétées, la température de la ruche puisse, même au milieu de l'hiver, s'élever considérablement; elle est à son terme le plus bas, en janvier, et s'accroît jusqu'en mai ou juin, époque de l'essaimage; alors elle commence à décroître.

Pendant que l'insecte mange et que la digestion s'opère, l'élévation de la chaleur augmente; elle diminue pendant qu'il jeûne; par l'accroissement de la respiration, elle augmente également. Les matières gazeuses exhalées en grande abondance de la surface de leur corps règlent et égalisent sa température; mais elle diminue en proportion de la longueur du temps pendant lequel il a été privé de nourriture. M. Newport conclut de ses observations que la chaleur animale résulte directement des changemens qui ont lieu pendant la respiration, et que la cause pour laquelle une si grande quantité de cette chaleur abandonne si rapidement le corps de l'insecte, c'est qu'elle ne devient pas latente, parce que le fluide circulant bien différemment de ce qui se passe chez les animaux d'un ordre plus élevé, n'est ni complétement veineux, ni complétement artériel, mais d'une nature mixte, ou si l'on veut intermédiaire.

Géographie. — Voyages.

Exploration des mers du Sud. — Avec la découverte des mers du Sud naquirent mille espérances. On crut d'abord trouver aux limites de cette mer inconnue une terre de féerie, où l'or et l'argent étaient employés dans la fabrication des ustensiles les plus ordinaires; aussi la plupart des expéditions qui se dirigèrent vers ce point n'avaient d'autre but que de rançonner les indigènes, que de s'emparer de leurs richesses,

ou de croiser dans les parages les plus fréquentés pour piller les navires qui revenaient en Europe avec de riches cargaisons; et, chose étrange! c'était sous les auspices du gouvernement que ces expéditions se livraient à de pareilles violences.

Ainsi explorées, les mers du Sud devinrent le théâtre des crimes les plus épouvantables, les côtes furent incendiées, et les villes saccagées : rien ne résista à ces audacieuses attaques, jusqu'au moment où, une réaction s'opérant parmi les peuples, les sciences et les arts étendirent leur bienfaisante influence sur toutes les classes, et inspirèrent aux gouvernemens des sentimens plus humains et plus doux. On comprit alors qu'il valait mieux nouer des relations de commerce avec les habitans de ces contrées que de les ruiner, de leur inculquer le goût de nos arts que de les piller. En conséquence, aux spoliations violentes succédèrent des entreprises tout aussi aventureuses, mais plus propres à augmenter le bien-être des hommes. On connaissait déjà quelques points de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, mais ces points étaient isolés; aucune exploration n'avait encore défini d'une manière précise la conformation des côtes. On crut que ces points se rattachaient à un grand continent austral, et cette idée, ayant été accueillie avec enthousiasme, de nouvelles expéditions quittèrent successivement les ports de l'Angleterre, sous le commandement de Wallis, de Carterets et du célèbre Cook.

Je ne sais rien de plus curieux et de plus enchanteur que les relations de ces navigateurs. Un indéfinissable charme et une fraîcheur extrême de coloris règnent dans les descriptions qu'ils nous présentent. C'est un ciel pur, une végétation magnifique, un climat doux, une brise embaumée, des groupes d'îles habitées par des hommes dont le plus grand nombre semblaient n'avoir besoin que d'un peu de culture pour n'avoir rien à envier aux peuples de l'Europe. Chaque chose est décrite sous des couleurs riches et variées. Les gravures qui accompagnent ces productions, bien que grossières, sont pleines de détails, de mille particularités qui nous rendent, avec une exactitude que n'ont point les gravures plus finies

et plus belles de nos artistes modernes, le caractère de ces contrées lointaines.

Cependant, chose étrange! parmi tous ces navigateurs, depuis Magellan jusqu'à Cook, il n'en est pas un qui tente de se frayer une route nouvelle; on dirait que tous s'entendent pour suivre la voie incommode et circuiteuse que leur a tracée celui qui les a précédés dans la carrière; qu'aucun désir de renommée, aucun amour d'aventures n'agit sur eux pour les faire dévier de cette route. Après avoir doublé le cap Horn, tous s'élèvent vers le nord, en longeant la côte jusqu'à l'isthme de Panama; puis, mettant le cap à l'ouest, ils traversent l'Océan en se dirigeant sur les îles Mariannes, laissant à leur droite ou à leur gauche les îles Sandwich. La similitude de ces traversées avec celles de Magellan ne s'arrête pas là. On sait que ce hardi navigateur périt dans une lutte contre les naturels des Philippines, et que, par suite des soulèvemens qui eurent lieu parmi les matelots de son équipage, un seul des navires qui composaient l'expédition revint en Espagne. De même, dans les expéditions les plus remarquables qui suivirent la mort de ce navigateur, aucune ne revient entière au port, et l'on voit périr, dans des rébellions qui surviennent à bord, la plupart des commandans qui dirigent ces entreprises. C'est ainsi que Loyasa, Delcano, Saavedra, Villalobos, Le Maire, Mendana succombent sous les coups de leurs matelots révoltés. On remarque, en outre, qu'aucun de ces navigateurs ne cherche à relever d'une manière exacte sa position; ainsi Mendana, après avoir placé les îles de Salomon à 50° est en deçà de leur position naturelle, ne peut y retourner, tandis que d'autres font de l'Archipel Dangereux, un vaste continent dont l'étendue est de plusieurs milliers de milles carrés.

Ce fut le célèbre Cook qui le premier corrigea ces imperfections. Cook est le premier qui nous ait donné une bonne carte géographique des mers du Sud; c'est lui qui ouvrit des destinées nouvelles à la navigation de ces mers, par le nombre et

l'étendue de ses voyages, l'exactitude de ses cartes, son humanité envers les habitans des îles qu'il visita, et par les modifications importantes qu'il introduisit dans la nourriture des équipages; le premier, depuis Magellan, il s'écarta de la route tracée, il se fraya de nouveaux passages, et chercha de nouvelles contrées; aussi, à ces divers titres, mérite-t-il d'être placé au même rang que Magellan et Colomb (1).

C'était là un bon exemple à imiter; cependant, à l'exemple des navigateurs qui viennent après Magellan, tous ceux qui succèdent à Cook ne s'écartent point de la route qu'il a suivie; ils s'arrêtent aux îles Polynésiennes, dont ce navigateur nous a donné une description complète, et nous laissent dans une ignorance absolue sur un grand nombre d'îles auxquelles leur prédécesseur n'avait pu donner une attention suffisante. Nous n'avons point encore de carte exacte du groupe important de Figée, de celui des Navigateurs, d'un grand nombre d'îles appartenant aux Carolines, de l'immense contrée de Papua, et de l'archipel de la Louisiade. La Peyrouse, d'Entrecasteaux et leurs successeurs ne nous apprennent rien que nous ne trouvions dans les voyages de leurs prédécesseurs; quelques uns de ces navigateurs poussent l'insouciance jusqu'à ne point relever les erreurs des cartes anciennes. Le russe Lizianski s'arrête pendant plusieurs jours aux îles Marquises, sans chercher à lever une carte de ces îles, tandis que Kotzebue passe pendant la nuit par le travers de deux îles qui lui sont inconnues, et ne juge point à propos de s'arrêter pour les examiner. Enfin, aujourd'hui il existe plus de deux cents îles visitées par les baleiniers qui ne sont portées sur aucune carte, et cette mer, ainsi semée de bancs et d'îlots inconnus, offre partout une navigation dangereuse.

(1) Une grande distance sépare cependant ces navigateurs, car Cook partit de l'Europe avec des instructions données, tandis que les découvertes de Magellan et de Colomb ne résultèrent que de leurs propres inspirations.

Cependant la plupart des groupes d'îles dont ces mers sont couvertes renferment des populations nombreuses à qui les articles de nos manufactures deviennent de jour en jour plus nécessaires. La France, l'Angleterre et les États-Unis y expédient chaque année leurs baleiniers. En 1814, l'Angleterre envoie 30 navires, qui reviennent avec 8,999 tonnes d'huile et de spermaceti ; 34 navires quittent les ports en 1816, et reviennent en Europe avec 10,332 tonnes. En 1821, 55 navires montés par 1,396 matelots, reviennent avec 14,398 tonneaux ; et en 1823, 59 navires, montés par 1,536 matelots, reviennent chargés de 17,689 tonneaux. En France, ce genre d'industrie, qui était nul pendant la révolution, compte aujourd'hui, terme moyen, 15 et 20 navires dans ces mers. Mais le chiffre que présente le commerce des États-Unis est autrement élevé : aujourd'hui le nombre des baleiniers américains, qui poursuivent la baleine dans ces mers, est de 460 navires qui, réunis, jaugent 172,000 tonneaux ; c'est le dixième de tout le tonnage de la marine marchande des états de l'Union. Les produits que ces états puisent chaque année dans cette partie du globe, sont en outre, pour leur commerce, une source inépuisable de richesses ; ce sont les épices, la cochenille, les bois de sandal, et mille autres productions coûteuses dont le débit enrichit presque toujours l'armateur.

Comme les plus intéressés dans l'exploration commerciale des mers du Sud, les Américains devaient chercher à écarter les nombreux inconvéniens que présente la navigation de ces mers, c'est ce qui vient d'avoir lieu. Aujourd'hui il se prépare dans les ports de l'Union une des expéditions les plus importantes qui aient jamais exploré les mers du Sud ; cette expédition, composée de plusieurs vaisseaux, et dirigée par les officiers les plus distingués de la marine américaine, a pour principal objet de visiter les points le moins connus, d'indiquer d'une manière précise la position et la conformation de chaque île ou rocher qui peut être

la source d'un danger ou d'un avantage pour le commerce, et de prendre dans les lieux de relâche toutes les indications nécessaires pour soustraire à l'esclavage les malheureux matelots que les insulaires d'un grand nombre d'îles retiennent prisonniers (1). Dans quelques unes de ces îles, des hommes appartenant à l'Amérique du nord et aux états civilisés de l'Europe, profitant de l'ascendant que leur donne l'éducation, exerçent des traitemens cruels sur les peuplades inoffensives qui les ont recueillis (2). L'expédition mettra un terme à ces abus en enlevant à ces régions le fléau qui les tourmente, et en livrant ces malheureux à la vindicte des lois de leurs pays. Mais là ne se borneront point les travaux de l'expédition américaine; la science aura aussi une grande part dans cette belle entreprise; les hommes les plus distingués de l'Amérique par leurs talens sont destinés à faire partie du voyage, et à cet égard aucune expédition depuis celle de Cook, n'a offert plus de garanties ni plus d'espérances. Chaque branche importante de la science aura son représentant: la géologie, la météorologie, la zoologie, la température de l'air, l'état du baromètre, les phénomènes de l'électricité, la direction du vent et des courans, leur force et leur largeur, les météores lumineux, ceux qui projettent des pierres ou du fer malléable, seront étudiés avec soin. L'histoire naturelle des îles Polynésiennes, bien que souvent décrite, laisse beaucoup à désirer; on ne sait point encore d'une manière précise par quel procédé les naturels de ces îles parviennent à embaumer leurs

(1) Le nombre de ces malheureux est considérable. La plupart sont Américains et Anglais. Jetés par la tempête dans ces îles, ils y sont retenus prisonniers, et sont soumis dans quelques unes à de grandes privations et aux plus mauvais traitemens.

(2) Ces hommes, comme les premiers, appartiennent pour la plupart à des baleiniers naufragés. A ce sujet, Reynolds rapporte qu'un de ces malheureux se livra aux excès les plus coupables envers un missionnaire, parce que celui-ci refusait de lui obéir en ôtant du Décalogue le neuvième commandement.

poissons et à empailler leurs insectes; ces précieuses acquisitions seront recueillies avec toute l'attention qu'elles demandent. Il en sera de même pour les roches fossilifères, les montagnes, leur hauteur, leur conformation sur les côtes ou dans les îles, l'élévation des côtes et leur affaissement; le gisement des îles sous-marines, et les variations de l'aiguille. Les animaux et les plantes, les mollusques, les marées et leur hauteur, et enfin le caractère des habitans des îles de la mer du Sud, leurs mœurs, leurs monumens, leur langage, leurs antiquités, leurs cérémonies religieuses, les noms et le nombre de leurs divinités; leur forme de gouvernement, leur système de navigation, leurs connaissances en astronomie, la division de leur calendrier, leur mode de tatouage, et les lois relatives à la propriété : toutes ces branches seront également l'objet d'une étude spéciale, afin non seulement d'agrandir le domaine de la science, mais de consolider sur des bases stables ce qui est acquis.

Littérature.

La Feuille des Fleurs, poème épique chinois. — Ce poème mérite l'attention des philologues à bien des titres, non seulement parce que la lecture en est attachante, mais parce qu'elle répand beaucoup de lumière sur les mœurs des Chinois, ainsi que sur leurs poésies. Ce peuple possède un grand nombre de nouvelles, dont les meilleures sont connues sous le titre de : *Kin ku khi kuen*, c'est-à-dire, *Champ d'histoires remarquables anciennes et modernes*. La Chine a peu de poèmes épiques, et *la Feuille des Fleurs* y jouit d'une grande réputation. Il parut sous l'avant-dernière dynastie qui régnait en Chine de 1367 à 1643. Ce sont deux savans très considérés de Canton qui en sont les auteurs. Le poème est divisé en cinq chants, dont chacun est encore séparé par des titres particuliers, et chaque subdivision se compose de stances de quatre vers, et chaque vers de sept syllabes, quelquefois cependant le nombre de ces dernières va jusqu'à douze. Le second et le quatrième

vers sont rimés. Cette rime se continue parfois dans tout un chant, d'autres fois elle est suspendue. Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions dans le pays même. Celle de Tschungtse est accompagnée d'un grand nombre de notes. En Europe on n'en connaissait que quelques exemplaires jusqu'au moment où l'imprimeur Thoms, libraire de la société des Indes à Macao, l'imprima avec une traduction anglaise. Nous allons donner à nos lecteurs une courte analyse de cette production chinoise fort originale.

Le héros du poème est le jeune Liang, envoyé par son père dans la capitale pour y subir son examen. Il loge chez sa tante qui le reçoit avec de grandes marques d'amitié et une multitude de complimens selon l'usage des Chinois. Il fait la connaissance du fils de sa tante, et dispose tout dans son appartement. Il ne tarde pas à devenir amoureux d'une jolie Chinoise. La scène de leur première entrevue est si riche de détails poétiques, qu'il est bon de la reproduire en entier.

« Le jeune Liang remarqua que les livres rangés par ordre remplissaient l'armoire, que le parfum des fleurs arrivait de tous côtés sur l'aile des brises. Sur la table était une lyre portée sur une base de jaspe, et dans la cheminée dorée brûlaient des aromates précieux; une harpe et une flûte ornées de jaspe étaient suspendues aux murs; un jeu de loto était d'un côté et un jeu d'échecs de l'autre; des vers célèbres écrits dans l'ancienne langue se lisaient sur les murs; des vases brillans de fleurs fraîches étaient placés avec goût. A la croisée, une vue magnifique s'ouvrit devant lui; il vit un petit lac entouré de balustrades, couvertes de beaux lys; des cygnes blancs nageaient et des cigognes blanches s'élevaient légèrement vers la lune; le vent dispersait les feuilles du saule pleureur, et faisait onduler la surface des eaux.— Étant entré dans la partie supérieure du jardin par un petit pont rouge, il contempla la lune qui se mirait dans la molle ondulation des eaux; des saules pleureurs laissaient pendre leurs frêles rameaux sur chaque côté du lac. Une barque légère avec laquelle on allait cueillir les lis flottait à l'ombre des saules; des poissons en se jouant faisaient naître de vifs reflets sur la surface liquide, et les nuages que l'on voyait passer dans l'eau paraissaient sans limites. Il entra dans un pavillon, et s'appuya sur la rampe pour jouir de l'aspect des fleurs, attirant à lui les branches des rosiers couverts de fraîche rosée. Il ne songeait pas que l'agitation des

branches pourrait effrayer les oiseaux et les faire envoler. Le coucou se mit à crier comme s'il eût pleuré la lune qui allait se cacher ; les oiseaux jaunes ébranlèrent le cœur du jeune hôte par leurs cris, et ils cachèrent momentanément par leur vol la douce lumière de la lune ; et les branches des rosiers, en se secouant, répandirent sur ses habit des gouttelettes de rosée. En suivant un petit sentier très détourné, il arriva à des arbres chargés de prunes bleues. Un couple de paons descendus de la lune, et des perroquets bigarrés, enfermés dans une cage dorée, firent retentir l'air de leurs cris. Devant lui s'étendait l'île de *Thsangtschun*, sur les rives de laquelle fleurissait le pêcher à mille feuilles.—Se dirigeant vers le couchant, il arriva à un bocage d'amandiers. L'herbe couvrait les chemins, et les tubéreuses s'enlaçaient au treillage ; mais comme les plus belles fleurs n'ont ni cœur ni sentiment, il ne continua plus sa promenade et alla vite retrouver sa chambre. Livré là à ses pensées, le vent lui apporta des sons éloignés.—Que pourrait-ce être? se disait-il en lui-même. Sans faire de bruit, il se rapprocha de la partie *est* du jardin. De loin il aperçut un banc dans le pavillon, appelé la *Rose-de-Pâques*, où dans l'ombre légère des fleurs une lampe répandait une douce lumière. Il crut apercevoir plusieurs personnes dont le faible bruit venait murmurer à ses oreilles. A en juger par la douceur des sons, ce devaient être des demoiselles qui devaient dépasser en agrémens les hyacinthes et le musc. Il s'approcha furtivement, et il vit qu'en effet plusieurs demoiselles se promenaient entre les fleurs.—Tout à coup un épais nuage obscurcit l'éclat de la lune, de sorte que les suivantes le prirent pour le jeune Chiao ; ce qui fit qu'elles n'allèrent pas avertir leur maîtresse, et le jeune Liang put s'approcher tranquillement jusqu'à la rampe en pierre ; alors il aperçut deux filles charmantes qui, placées devant un échiquier qu'éclairaient leurs lampes d'argent, jouaient tout en causant. Les jeunes filles disparaissent ; mais il apprend de sa tante qui elles étaient, et il a le bonheur de revoir la charmante Jaosie, la plus belle des deux, et qui dès le premier instant l'avait irrésistiblement subjugué. Pour s'en approcher il acheta un jardin à côté de celui de son père. Il fait la connaissance du père qui est un vieillard fort aimable, qui lui fait beaucoup de politesses et lui permet de réunir son jardin avec le sien par une porte. Les nouvelles rencontres se succèdent, les déclarations secrètes d'amour écrites sur des feuilles de fleur (ce qui veut dire le papier sur lequel on écrit avec le pinceau délicat de l'amour), ont lieu ; ses entretiens avec les suivantes qui encouragent sa pudeur à céder aux soupirs du jeune Liang, enfin

l'aveu de son amour et le serment de fidélité. La conduite de ces deux jeunes amans est dépeinte de manière à ce que l'on s'intéresse à eux malgré soi. Ils ne se touchent pas avant d'avoir livré au papier leurs sermens réciproques avec une tendre bonne foi, et d'avoir accompli certaines cérémonies religieuses. Après cela, le premier soin de la jeune vierge est de rappeler à son amant l'examen qu'il veut passer.

« Lorsque, disait-elle, sous les fleurs je jurai, en regardant le ciel, j'ai rougi devant la lune, blanche déesse, dans la crainte qu'à cause de votre esclave, vous oubliiez vos vieux livres et votre lampe, j'ai juré de ne pas laisser s'amollir votre cœur. Si jamais on voulait me faire renoncer à mon amour, je me vouerais à la mort, en imitant nos ancêtres. Que Dieu me donne l'occasion d'effacer l'affliction que votre esclave a dû vous causer, en vous faisant négliger vos études, à cause de son amour. »

Voilà l'analyse des principales parties de ce poème. Quant à l'examen il n'y a rien à craindre; le danger vient d'un tout autre côté. Le père de Liang qui ne connaissait pas l'inclination de son fils, l'a promis, sans le consulter, comme cela se fait encore en Chine, à une autre jolie fille, la sensible Juking. Le père de Jaosie, d'un autre côté, obtient une place plus élevée et s'éloigne avec sa famille. Le jeune Liang est inconsolable; il visite pendant l'automne le jardin de sa Joasie, s'abandonnant sous les feuilles tombantes à de tristes souvenirs. C'est l'examen qui l'arrache à ses rêveries. Il le subit devant l'empereur avec beaucoup d'éclat, et est nommé à un emploi fort honorable. Il revoit Jaosie, apprend que son père a couru de grands dangers sur les frontières avec les rebelles. Il obtient un commandement et va au secours de ce vieillard. L'ennemi est des plus tenaces; le bruit se répand que Liang a succombé. La jolie Juking doit être mariée à un autre, mais elle déclare vouloir rester fidèle à Liang, et se précipite dans l'eau. Un inspecteur des études, que le hasard conduisait par là, la retire de l'eau et la soigne. Mais Liang remporte la victoire et l'empereur l'élève à des places encore plus honorables, et sur un ordre de l'empereur il se marie à sa chère Jaosie. Maintenant revient Juking que l'on croyait morte,

et en récompense de sa fidélité Liang la prend pour sa seconde femme; et pour troisième et quatrième les suivantes; de sorte que dans la première année il est père de quatre enfans. Parvenus là, les auteurs se félicitent eux et le lecteur de leur tâche achevée.

Beaux-Arts.

De l'étude de la musique et des concerts d'amateurs à Londres. — Sous le rapport musical, la réputation de l'Angleterre n'est pas encore établie en Europe. La place élevée que la Grande-Bretagne occupe dans le commerce et l'industrie, les pas immenses que ce pays a fait faire aux arts utiles, l'ardeur avec laquelle il se lance dans la voie des progrès matériels ont laissé s'accréditer cette opinion, qu'il devait y avoir dans les têtes anglaises peu de place pour les préoccupations de l'art. Cette opinion, qui s'est répandue peu à peu, a acquis aujourd'hui toute la force d'un préjugé, et il semble généralement convenu qu'en fait d'harmonie, l'Angleterre ne comprend que le bruit des machines de Manchester, ou le retentissement des marteaux qui battent la mesure sur les enclumes de Birmingham. Cette manière de voir contient une exagération des plus évidentes; Dieu, qui a placé dans le cœur de tous les hommes le sentiment de l'harmonie à un degré plus ou moins développé, n'a pas pu créer une nation tout entière d'individus ainsi déshérités; l'infériorité actuelle de l'Angleterre est une question de géographie et de politique, plutôt que d'organisation; lorsque la révolution musicale qui fit le tour du monde, éclata en Italie, l'Angleterre accomplissait elle-même une révolution sociale; elle organisait son unité politique, et ce n'est point dans ces momens de lutte que les peuples se montrent le plus disposés à recevoir les semences fécondes des lettres et des arts.

Chez tous les peuples le sens poétique est inséparable du sens musical; sous ce point de vue, le passé des Trois-Royaumes nous répond de leur avenir; les ancêtres de ces hommes

auxquels on veut enlever aujourd'hui la plus belle partie de l'intelligence, celle des beaux-arts, refusaient de marcher au combat, alors qu'il y avait une terre d'Écosse, si le joueur de cornemuse ne s'avançait pas à la tête du clan; en Irlande, alors que l'Irlande s'insurgeait encore, on s'excitait à la bataille par des chants qui célébraient les beautés de la verte Érin. Dans les riches montagnes de l'Écosse, dans les vallées pauvres de l'Irlande, la musique était de toutes les fêtes, de toutes les solennités. A chaque anniversaire, triste ou glorieux, à chaque réunion de famille, c'étaient des ivresses de chant et de danse à faire pâlir le plus imperturbable joueur de *catascione* de Pozzuolo, ou le plus intrépide danseur de tarentelle de Portici.

Pour mettre ces populations aussi impressionnables que les autres au niveau des progrès de l'art musical, il ne manque qu'une chose, des artistes qui veuillent bien aller donner des concerts dans les Higlands, et établir des conservatoires dans les localités qui paient deux dîmes : celle de Dieu et celle d'O'Connell. Le pays qui, dans ces derniers temps, a produit Walter Scott et lord Byron, aura ses grands compositeurs comme il a eu ses grands poètes. Depuis long-temps la haute classe avait donné l'élan musical; aujourd'hui elle se passionne autant pour les concerts que pour ses antiques chasses au renard; la classe intermédiaire suit cette utile impulsion; l'Angleterre, qui était en possession de fournir d'excellens pianos à l'Europe, voit maintenant ses citoyens favoriser eux-mêmes cette branche d'industrie; la vieille Bible de famille n'est plus le seul meuble de la maison; le piano partage avec elle les honneurs du foyer domestique, et le soir, l'exécution de la musique à la mode prend sa part du temps consacré autrefois à la lecture des livres pieux répandus par les associations religieuses.

Trois points principaux frappent celui qui veut se rendre compte de l'état de la musique en Angleterre : 1° l'exécution représentée par les *festivals*, les concerts publics et privés; 2° les orchestres de théâtre et le chant dramatique; 3° l'enseignement public et particulier.

Pour ce qui concerne la musique instrumentale, de grands

progrès ont été faits en peu d'années. Naguère on a formé à Londres des sociétés de concerts établies à peu près sur les mêmes bases que la Société des concerts du Conservatoire; on y est, comme à Paris, très rigoureux pour l'admission des exécutans-sociétaires; le premier de ces établissemens a pour directeurs MM. Moschelès, Cramer et sir Gorges Smart, qui mettent tous leurs soins à rendre l'ensemble complet et l'exécution parfaite. Les efforts de ces habiles professeurs sont dignement récompensés; entourés des plus célèbres instrumentistes de l'Angleterre, ils obtiennent les résultats les plus heureux, et ils prouvent tout ce que peuvent pour l'avenir de la musique la direction et les conseils d'hommes d'un talent réel et d'un génie progressif. Ce concert, fondé par une réunion d'artistes anglais, a pris le titre de *Société Philharmonique.*

La seconde assemblée pour l'exécution de la musique instrumentale porte le nom de *Société Harmonique;* elle n'a pas encore atteint la perfection de sa sœur *Philharmonique,* mais ses efforts tendent à l'égaler. Les noms des artistes distingués groupés pour atteindre un si noble but offrent la garantie des succès qui sont promis à cette utile institution.

Un établissement de création bien moins moderne et cependant tout aussi utile et intéressant, appelle à Londres l'attention des artistes et des amis de l'art musical; je veux parler de l'*Ancient Concert*, institution unique en Europe, tant par les statuts qui la régissent que par le nombre des artistes à grande réputation et des nobles seigneurs qui ont concouru à accroître sa renommée.

Voici l'histoire de l'*Ancient Concert* : Georges III, encore adolescent, connut Hændel lorsque celui-ci touchait à la fin de sa carrière; les compositions sévères et saisissantes du grand maître allemand frappèrent d'admiration le jeune prince; des jours furent pris par ses ordres pour donner à la cour des soirées musicales où l'on n'exécutait que la musjque d'Hændel; souvent même Georges III faisait sa partie dans ces concerts privés auxquels les hautes notabilités du palais et du gouvernement étaient seules admises. Soit véritable enthousiasme pour

tes chefs-d'œuvre du maestro allemand de la part des uns, soit flatterie de courtisan de la part des autres, Hændel devint le compositeur favori des classes élevées ; on se réunissait dans les salons de l'aristocratie pour entendre un oratorio avec plus d'empressement que pour un bal ; le *Messie et les Israélites en Égypte* étaient le plus puissant attrait des réunions du temps ; la musique d'Hændel faisait fanatisme, je dirai plus, elle devint une mode. Loin de s'affaiblir, ce goût prononcé pour les partitions d'Hændel ne fit que se répandre, à tel point que peu de temps après il se forma à Londres une société de grands seigneurs, destinée à faire exécuter sa musique et celle des compositeurs célèbres qui l'avaient précédé dans la carrière. De là, l'établissement de l'*Ancient Concert*.

Lord Sandwich fut le fondateur de l'*Ancient Concert* ; la première soirée musicale eut lieu au commencement de l'année 1776. Dans le comité dirigeant, composé de huit membres, on remarquait Earls Sandwich and Exeter, lord Dudley, l'évêque de Durham, lord Paget, père du marquis actuel d'Anglesea, etc. Le concert fut spécialement consacré à l'exécution de la musique ancienne, et pour lui conserver son caractère originel, les statuts portent formellement qu'il ne sera exécuté dans *Ancient Concert* que la musique des compositeurs depuis vingt ans et plus. Cette clause a toujours été rigoureusement observée.

En 1785, cet établissement déjà tant favorisé obtint de nouvelles faveurs, et de nouveaux honneurs furent accordés à la mémoire d'Hændel : le roi et la famille royale décidèrent qu'ils assisteraient à toutes les soirées musicales, et l'*Ancient Concert* obtint l'autorisation de quitter ce nom pour prendre le titre de *Concert du Roi*. L'orchestre particulier de sa majesté et les chœurs de la chapelle se joignaient par ordre aux musiciens du concert royal et y assistaient solennellement avec l'uniforme de la maison du roi. Cet usage dura jusqu'à la dernière maladie de Georges III.

De tous temps les plus grands artistes furent appelés à se faire entendre à l'*Ancient Concert*. Le célèbre musico Rubi-

nelli y fit applaudir, en 1787, avec madame Billington, le *Stabat mater* de Pergolese, qu'il répéta ensuite avec un égal succès, secondé par madame Storace. L'année suivante, le musico Marchesi remplaça Rubinelli, et débuta brillamment par l'air d'Hændel : *Ah! non voler, ben mio!* Plus tard, en 1797, le ténor Viganoni chanta avec madame Banti le beau duo d'Hændel : *False immagini*, extrait d'*Otho*, opéra alors en vogue. Ainsi d'année en année toutes les réputations de l'Europe vinrent apporter le tribut de leur talent à cette institution. Je citerai Champness, Naldi, Porto, Tamburini, Phillips, Clark, Crivelli, Garcia, Donzelli, Rubini, mesdames Grassini, Catalani, Mainvielle-Fodor, Malibran, Grisi, Knyvett et Bishop. Tous furent successivement accueillis avec enthousiasme, excepté l'infortuné musico Roselli qui, succédant à Rubinelli et à Marchesi, montra une grande infériorité, et se vit forcé, dès la première audition, de renoncer à chanter, par ordre du comité, d'autant plus sévère cette fois qu'il avait engagé Roselli par acclamation, après une répétition générale.

La sollicitude des membres du comité, qui cherchaient toujours la salle la plus sonore et la mieux située, a souvent fait changer de place l'*Ancient Concert ;* en 1794, il fut transporté de Tottenam-Court-Rood au King's théâtre, aujourd'hui Her Majesty's théâtre ; et en 1804, il passa dans la salle de Hanover-Street, la plus favorable à la musique et la mieux disposée pour les effets d'acoustique ; c'est encore là que se tiennent les séances musicales du Concert du Roi. Chaque jour voit s'accroître le nombre des riches amateurs qui encouragent cet établissement national ; en 1785, les membres s'élevaient à peine au nombre de quatre cents, ils sont aujourd'hui plus de douze cents souscripteurs.

Il n'existe pas d'institution pareille en Europe, et cela est à regretter dans l'intérêt de l'instruction musicale ; l'exécution à grand orchestre des chefs-d'œuvre des grands maîtres est le plus utile et le plus énergique enseignement. Je suis étonné que la France, qui a retiré de si précieux avantages de la

création des Concerts du Conservatoire, n'ait pas un *Ancient Concert* destiné à faire revivre tant de chefs-d'œuvre anciens, aujourd'hui inconnus, et cependant si nécessaires à l'instruction sérieuse des artistes. L'Italie est aussi privée d'un établissement de ce genre, mais fort heureusement les papes lui ont laissé la chapelle Sixtine où s'exécute encore la musique simple et cependant savante et instructive des Palestrina, des Carissimi, des Jommelli, des Pergolese.

L'Allemagne attendrait également les bienfaits d'une institution semblable, si un savant dilettante n'avait compris l'importance pour les artistes de reproduire les œuvres des anciens maîtres, trop ignorées de nos jours : M. le conseiller Kisewetter réunit chez lui, à Berlin, des artistes de choix, et là presque tous les vendredis quelques élus sont admis à saluer de leurs bravos le génie des admirables maestri qui ont tant fait pour l'art, et auxquels nous accordons trop rarement un souvenir ou une marque de reconnaissance.

L'antique beffroi de *Royal Exchange* ne fera plus retentir dans les airs le *God save the King* : ses cloches si bruyantes ont cessé de redire l'air de Hændel : *Aimons la vie—Life let us cherish*; la Bourse de Londres, dévorée par les flammes, n'est plus que cendre et poussière; ses derniers débris ont croulé avec fracas au bruit joyeux du carillon, qui répétait pour la dernière fois le refrain écossais : *There is nae luck about the house—Il n'y a pas de bonheur dans la maison.*

Cette coïncidence bizarre a fait naître dans les cœurs émus mille sensations douloureuses, et la foule immense qui assistait à ce spectacle n'a pu se rappeler sans une émotion profonde et un vif serrement de cœur, qu'à cet édifice qui tombait en ruines se rattache l'ère de grandeur qui brille encore sur la métropole. Avant cette époque, le commerce de Londres était épuisé par les luttes longues et sanglantes des maisons d'York et de Lancastre; la marine marchande de la Tamise comptait à peine dix navires, et les négocians de la

ville s'assemblaient en plein air dans *Lombard street* pour y traiter de leurs affaires. Ils repoussèrent néanmoins la proposition de sir Richard Gresham, consul de Henri VIII à Anvers, qui, frappé des avantages que la Bourse présentait à cette ville, avait demandé au conseil commun de Londres de faire construire un semblable édifice. Cette propostion, reprise quelques années après par sir Thomas Gresham, fils du précédent, eut plus de succès; celui-ci obtint de la corporation le terrain nécessaire à l'érection de cet édifice, et le fit construire à ses frais. Puis le monument, inauguré par la reine Élisabeth, reçut, au son des fanfares et des trompettes, le nom de *Royal Exchange*, et les marchands, mieux avisés, transportèrent, mais non sans peine, leurs comptoirs dans le nouvel établissement.

A partir de cette époque, l'amour de l'industrie et des expéditions aventureuses commence à travailler les commerçans de Londres; leurs navires partent des rives de la Tamise, sillonnent les mers du nord dans tous les sens, et versent partout où ils s'arrêtent les produits indigènes et les produits fabriqués de l'Angleterre. Quelques-uns font d'importantes découvertes dans la mer Blanche, tandis que d'autres visitent Arkangel, où ils reçoivent du czar le privilége de trafiquer avec les habitans de ces contrées. Les guerres civiles des Pays-Bas, et les cruelles vengeances du duc d'Albe, en forçant une partie de la population à quitter la Flandre, vinrent encore augmenter la richesse de Londres, car la plus grande partie de cette population, en se réfugiant dans cette ville, y apporta ses habitudes industrieuses, son goût pour le travail et son habileté dans la fabrication des toiles et des cotonnades. Mais déjà des négocians de Londres avaient établi des factoreries importantes aux îles Canaries, et des compagnies de marchands, dont la plupart existent encore, surgissaient de toutes parts. L'une est la Compagnie du Levant; l'autre est la Compagnie des Indes. Celle-ci commença ses opérations avec un capital de 72,000 £ qui lui servirent à expédier quatre navires pour les Indes-Orientales, sous le commandement de Jo-

seph Lancastre. La Compagnie des marchands espagnols, ainsi que plusieurs Compagnies d'Assurances, furent également fondées sous le règne d'Élisabeth.

Sous le règne de Jacques Ier le commerce de Londres prit encore plus de consistance et de vigueur. Le transport du tabac, du café et du sucre, devenu une source de richesse pour les armateurs, fait augmenter le nombre et la capacité des navires de la marine marchande. Alors londres, par son commerce étendu, était déjà regardé comme l'une des villes les plus riches, les plus florissantes et les mieux gouvernées de l'Europe. L'or et l'argent du Mexique et du Pérou, les perles et les épices, le poivre et tous les produits des deux Indes regorgeaient sur ses marchés; les huiles de Candie et de Chypre, les vins, les fruits, le sucre et les épices de la Grèce, de Venise, de l'Arabie et du Bengal; la soie de la Perse, de l'Espagne, de la Chine et de l'Italie; les toiles de l'Allemagne, de la Flandre, de l'Artois et du Hainault; la cire, la résine, le lin, le chanvre, la poix, les mâts et les câbles du Nord, tous ces articles importés par ses navires, ou exportés par eux jusqu'aux limites du monde, répandaient dans la ville une activité jusque là inconnue. Le mouvement commercial exerça une telle influence sur la richesse des citoyens, que le nombre des maisons s'accrut de plus d'un tiers dans moins de vingt-cinq ans.

Pendant ce temps-là, *Royal Exchange* subissait d'étranges métamorphoses. Au-dessus des arcades étaient alors des boutiques auxquelles on arrivait par deux escaliers placés sous les voûtes au nord et au sud; ces boutiques, au nombre de 100, variaient en étendue de 2 pieds 3/4 à 20 pieds, et formaient une espèce de bazar nommé *Pawn*. Le tout embrassait une étendue de 2 acres 3/4. Les boutiques avaient paru en premier lieu tellement incommodes, que sir Thomas Gresham, pour attirer les marchands, avait consenti à leur faire remise d'une année de loyer. Mais alors elles étaient toutes occupées; et les galeries, autrefois silencieuses, retentissaient sous les pas pressés du juif et du chrétien, du musulman et du Cafre, de l'homme rouge de l'ouest et du noir de l'Afri-

que; chaque jour cette espèce de bazar offrait un aspect plus bruyant et plus animé.

Cependant, au milieu de cette prospérité s'élevèrent tout à coup des nuages sinistres, qui répandirent la consternation et l'effroi parmi les habitués de *Royal Exchange*. Le pouvoir royal était aux prises avec le peuple; il avait besoin d'argent, et voulait lever un emprunt forcé sur les sommes que les marchands avaient en dépôt dans la Tour. La mesure était arbitraire et violente; elle fut exécutée; mais pour en prévenir le retour, les marchands effrayés s'empressèrent de retirer de la Tour ce qui leur restait d'argent et le placèrent entre les mains des orfèvres. C'est de cette époque que date l'établissement des banquiers à Londres. Les orfèvres, ayant bientôt compris tout l'avantage qui allait résulter pour eux de ce genre de trafic, allouèrent un intérêt à tous ceux qui leur confiaient leur fonds, et escomptèrent le papier en prélevant sur la négociation l'intérêt du temps à courir.

Ce n'était là pourtant que le prélude des épreuves qu'allait traverser *Royal Exchange*. La grande peste suivit de près l'emprunt forcé. Cette peste fatale, qui dura pendant plus d'une année, couvrit de deuil la ville entière. Riches et pauvres, jeunes et vieux, périssaient par milliers; des rues entières perdirent leurs habitans. Le jour, la ville présentait l'aspect d'une vaste solitude; et la nuit, ce silence n'était troublé que par le bruit des tombereaux qui emportaient les cadavres, et le cri lugubre des conducteurs de ces voitures, qui demandaient aux habitans de leur apporter les morts. Alors *Royal Exchange*, naguère si animé, vit tout à coup son enceinte abandonnée, et ses galeries restèrent encore une fois tristes et silencieuses.

Ceci se passait en 1666. Huit mois après, un autre fléau non moins cruel, le feu, vint de nouveau attaquer la ville au cœur. Cet incendie, qui n'eut jamais rien d'analogue dans les annales du monde, dura quatre jours et quatre nuits. La ville entière ne présenta bientôt plus qu'un monceau de débris fumans, un amas confus de ruines contre lesquelles l'incendie s'acharnait avec fureur. Les ravages de cet incendie

causèrent une perte de plus de 10 millions sterl. Le feu s'étendit sur un espace d'un mille de longueur et d'un demi-mille de largeur. Quatre cents rues disparurent sous les décombres de treize mille deux cents maisons et de quatre-vingt-neuf églises; *Royal Exchange* fut compris dans ce désastre.

Mais à peine le feu a-t-il cessé ses ravages, que la Compagnie des merciers et la corporation de Londres, auxquelles sir Thomas Gresham avait légué la Bourse qui venait d'être incendiée, s'empressent d'en construire une nouvelle, et trois ans après *Royal Exchange* s'ouvre plus brillant qu'autrefois : la dépense totale des constructions s'élève à 58,960 £ (1 million 474,000 fr.). Londres renait aussi de ses cendres; la Compagnie de la baie d'Hudson et celle du Groenland se forment, et en 1693 la Banque d'Angleterre commence ses opérations. A partir de cette époque Londres marchant de progrès en progrès, efface bientôt, par sa richesse et sa population, l'antique renommée de Babylone, Ninive, Persépolis, Palmyre, Bolbeck, Athènes et Rome. Aujourd'hui la population de Londres, qui n'était en 1700 que de 674,350 individus; en 1750 de 675,250; en 1801 de 900,000 individus, est de près d'un million et demi. Le commerce s'étend dans les mêmes proportions. En 1796 les exportations s'élèvent à 18,410,499 £, et les importations à 14,709,466 £. Quatre ans après, ces exportations s'élèvent à 25,429,000£, et les importations à 18,843,000 £. Londres absorbe alors les 2/3 du commerce de la Grande-Bretagne. Et dans l'espace de 100 ans, du commencement du dix-huitième siècle jusqu'aux premières années du dix-neuvième, le tonnage des navires de ce port augmente dans le rapport de 6 à 1; ainsi en 1800 le nombre des navires de ce port est de 2,666, jaugeant ensemble 568,162 tonneaux, et montés par 41,402 hommes. Dans ce chiffre les navires de la Compagnie des Indes figurent pour 21,166 tonneaux; c'est plus que n'en possédait il y a cent ans toute la marine marchande de Londres.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport de la coïncidence qui règne entre la fortune de *Royal Exchange* et la

puissance commerciale de Londres, que la perte de cet édifice est à regretter. Là étaient des cafés, des magasins où le luxe et la richesse le disputaient à l'élégance; là aussi étaient plusieurs établissemens, le Lloyd qui recevait chaque jour des nouvelles commerciales de toutes les parties du monde, la cour du lord-maire et divers appartemens où l'on faisait des cours publics. Ces établissemens contenaient des papiers précieux dont la plupart ont été brûlés. La structure de l'édifice mérite aussi une attention spéciale. Nicolas Hawkermoor, élève de Coren, en fut l'architecte, et Charles II, dont la statue a résisté à l'incendie, et semble jeter un regard douloureux sur les ruines qui l'environnent, en posa la première pierre. Le bâtiment construit sur le modèle de la bourse d'Anvers consistait en un vaste parallélogramme de deux cent trois pieds de longueur sur cent soixante-et-onze de large, il entourait une place découverte et pavée en petites pierres de Turquie d'un très grand prix. C'est du côté de Cornhill et non loin du lieu où Daniel de Foe fut mis au pilori pour ses pamphlets contre l'état, que se trouvait la façade principale. Au dessus de cette façade s'élevait une espèce d'attique, puis un étage octogone qui contenait l'horloge; cette horloge était surmontée d'une élégante lanterne ronde entourée d'une colonne d'ordre corinthien et recouverte d'un dôme où brillait une girouette en cuivre doré. représentant une sauterelle, symbole des armes de la famille Gresham. Tout autour de la place régnaient des galeries dont les murs étaient couverts d'affiches et d'annonces, et l'intérieur était divisé en *walks,* places particulières où s'assemblaient depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, et notamment entre une heure et trois, les négocians d'une même nation ou d'une même branche de commerce, de façon que rien n'était plus aisé que de trouver les personnes avec lesquelles on pouvait avoir affaire.

L'architecture de la Bourse n'était pas uniforme, mais l'ordre corinthien y dominait, et le bâtiment aurait eu toute la noblesse de cet ordre sans l'excessive prodigalité des ornemens. Ces ornemens étaient distribués avec peu d'intelligence et de

goût : à droite et à gauche de la façade principale, des demi-colonnes d'ordre corinthien soutenaient un fronton, et dans l'entre-colonnade de la façade il y avait des niches où étaient placées les statues de Charles Ier et de Charles II. Au-dessus de la corniche on voyait les armes du roi en bas-relief, et de chaque côté de cette entrée il y avait une suite de fenêtres séparées par des pilastres d'ordre composite. L'attique du portique de l'entrée du côté de Cornhill n'était pas moins surchargé d'ornemens. Dans la partie inférieure se trouvaient des figures colossales de griffons qui soutenaient les armes de la cité, et de chaque côté étaient des bas-reliefs, dont l'un représentait l'Angleterre escortée par les arts libéraux, la science, les manufactures, le commerce et l'agriculture, et entourée de la puissance maritime, de la clémence et de la jurisprudence; le second représentait la reine Elisabeth faisant proclamer la construction de la Bourse au son des trompettes. Entre ces deux bas-reliefs il y avait une statue de sir Thomas Gresham; un peu en avant étaient les statues des quatre parties du monde; au dessous du fronton du nord les armes du roi; sous celui du sud les armes de la cité; sous celui de l'est les armes de sir Thomas Gresham, et sous celui de l'ouest les armes de la Compagnie des Merciers. Enfin dans les entrecolonnemens, entre la corniche et l'entablement on avait pratiqué vingt-quatre niches, dont vingt étaient occupées par les rois d'Angleterre, depuis Edouard 1er jusqu'à Georges III. La plupart de ces statues étaient dues au ciseau de Gabriel Cebber; celles de Georges Ier et de Georges II, à Bysbrach, et celle de Georges III à Milton; l'on y remarquait aussi celle de sir John Bernard, citoyen illustre, qui, par son mérite comme négociant, comme magistrat et comme loyal représentant de la cité au parlement, avait su mériter le suffrage de ses concitoyens; cette statue lui avait été érigée de son vivant. La plupart de ces statues et de ces bas-reliefs ne forment plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines et de décombres.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DOUZE PREMIERS VOLUMES

DE LA QUATRIÈME SÉRIE DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

Publiés pendant les années 1836 et 1837.

ASTRONOMIE. — GÉOLOGIE.

Des étoiles filantes, de leur apparition périodique et de leur origine, d'après Olmsted, t. IV, 31. — Des étoiles filantes et des aurores boréales de novembre 1837, t. XII, 72. — Travaux et découvertes de sir John Herschell, au cap de Bonne-Espérance, t. VII, 175. — Considérations nouvelles sur la constitution géologique de l'Europe, t. II, 71. — Des travaux et des résultats de la géologie moderne, t. XI, 5. — Feux sacrés de Bascou, t. X, 374. — Ossemens fossiles du lac de Burtneck et des environs de Dorpat, par M. Parrot, t. X, 375. — Affaissement de la côte du Groënland, t. IX, 180. — Mines de mercure dans la Bavière Rhénane, t. IX, 181. — Topographie minérale de l'Angleterre et de l'Écosse, t. IX, 184. — Eruption d'un marais tourbeux dans le comté d'Antrim en Irlande, t. VI, 374. — Tableau minéralogique de l'Autriche et de la Hongrie, t. VIII, 376. — Température de l'intérieur de la terre, t. VIII, 364. — Température des puits profonds dans l'Inde, à l'ouest de la Jumna, t. VI, 174. — Rencontre de montagnes de glaces flottantes, t. V, 180. — De la formation de la glace au fond des eaux courantes, t. III, 377. — Sources froides qui donnent lieu à un dégagement de gaz azote, t. III, 167. — Observations chimiques sur les eaux du lac Elton, comparées à celles de la mer Morte, de la mer Caspienne, etc., t. II, 367. — Nouveau minéral de cuivre antimonial, t. II, 371. — Aspect de la nature dans le nouveau Brunswick, t. II, 165.

SCIENCES NATURELLES.

De l'étude des sciences naturelles aux États-Unis, et de ceux qui les cultivent, t. IV, 163. — Expériences sur la physiologie de la voix humaine, t. XI, 169. — Orangs-Outangs, t. X, 367. — Observations sur les mœurs d'un chimpanzé mâle (*troglodites niger Geoff.*), actuellement vivant à la ménagerie de la société Zoologique de Londres, t. IV, 379. — Instinct des animaux, t. XI, 380. — Renard de l'Himalaya, t. X, 369. — Nouvelle belette du Nepaul, t. VII, 383. — Mœurs des vautours, t. X, 369. — Mœurs des coucous, t. X, ibid. — Le jardin Zoologique de

Londres, t. IV, 47. — Histoire naturelle de quelques animaux du Pôle Arctique, t. VII, 179. — Poisson gigantesque trouvé dans les mers du sud, t. I, 182. — Poissons de l'Ucayali et du Maragnon, t. IV, 184. — De la chaleur intérieure des insectes, t. XII, 352. — Des études microscopiques et des fossiles infusoires, t. XII, 166. — Analyse d'écailles fossiles trouvées dans le vieux grès rouge du Perthshire, par M. O'Connell, t. XI, 172. — Observations sur le glaucus hexapterygius, t. X, 163. — Description du proteus anguinus, t. III, 380. — Eblanine, substance nouvelle extraite de l'acide pyroligneux et autres productions organiques, t. XII, 174. — Phénomène de la végétation, t. XI, 379. — Distribution géographique des plantes de l'Irlande, t. V, 365. — Recherches récentes sur le principe vénéneux de la ciguë, t. III, 165.— Euphorbe phosphorescente, t. V, 185. — De la phosphorescence chez les êtres organisés, t. IV, 169.—Caoutchouc observé dans les plantes, t. V, 364. — Manne du mont Sinaï, t. VIII, 363. — Théorie de l'asphyxie, t. II, 166. — Nouveau procédé de momification, t. II, 169. — Nouvelles recherches sur la formation de la pluie, t. I, 387. — Influence de la végétation sur la température de la terre, t. I, 181.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES.

Télescopes applanatiques, t. XI, 175. — Éclairage des Phares, t. XII, 174. — Nouvel appareil pour renouveler l'air dans la Chambre des Communes, t. VII, 186.— Cristaux trouvés sur le péritoine de l'homme, t. XII, 176. — De l'emploi de la vapeur pour économiser le combustible, t. XI, 377. — Production artificielle de minéraux cristallisés, au moyen de l'action voltaïque, t. X, 377. — Poids, taille, et force de l'homme, t. X, 162. — Influence de l'âge sur l'aliénation mentale et le penchant au crime, t. IX, 350. — De la navigation à la vapeur, et des difficultés qu'elle présente sur l'Océan, t. IX. 356. — Résistance de l'atmosphère sur les chemins de fer, t. IX, 377. — Recherches chimiques sur l'atmosphère des tunnels, t. VIII, 359. — Perfectionement dans la fabrication du sucre, t, XI, 174. — Huile de thé, t. XI, 173.— De l'influence de la couleur sur le rayonnement de la chaleur non lumineuse, t. VI, 375. — Existence d'une espèce particulière de goudron dans le sang, t. VI, 175. — Cristallisation du sodium, t. VI, 176. — Découverte d'un nouveau métal nommé *donium*, dans la Davidsonite, t. V, 178. — Composition chimique des monnaies anciennes, t. V, 179. — De la conservation des bois de construction par l'emploi du deuto-chlorure de mercure ou sublimé corrosif, t. IV, 357. — Liquéfaction des gaz, t. IV, 173. — Blanchiment de certaines variétés de tourbe pour les convertir en fibres blanches propres à faire du papier, t. I, 391. — Matière propre à déterminer la quantité de matière colorante contenue dans les cochenilles, t. VIII, 361. — Des rapports qui existent entre la couleur et le parfum d'un grand nombre de fleurs, t. X, 371.

SCIENCES MÉDICALES ET PHYSIOLOGIQUES.

De la médecine légale en France et en Angleterre, t. IX, 220. — Smyrne et ses établissemens sanitaires, t. XII, 342. — État actuel de la médecine en Palestine, t. X, 362. — État des sciences médicales en Perse, t. X, 156. — État actuel de la médecine en Espagne, t. I, 185. — Hôpitaux de la légion Anglaise au service d'Espagne, t. IX, 174. —L'hôpital de la marine à Londres, t. V, 359. — État de la médecine aux États-Unis, t. II. 173. — État sanitaire de la ville de New-York, t. VIII, 365. — Statistique médicale du Canada, t. IV, 363. — De

la guérison de la folie, t. XII, 177. — Découverte des cils et des mouvemens ciliaires chez les reptiles et les animaux à sang chaud, t. V, 174. — Nouvel emploi du caoutchouc en médecine, t. XI, 373. — Argile employée comme aliment, t. IX, 379. — Du cerveau des nègres comparé à celui des Européens et de l'orang-outang, par le docteur F. Tiedmann, t. IX, 168. — Nouvelles expériences sur la respiration, la production de la chaleur animale et la circulation, t. VI, 165. — Le choléra-morbus à Rome, t. X, 353. — État sanitaire du Chili, t. VII, 377.

PHILOSOPHIE. — MORALE.

De la chute du polythéisme et de son influence sur les progrès du christianisme, t. V, 193. — De la civilisation de la Polynésie et des causes qui l'ont favorisée, t. XI, 163. — Du mouvement des idées philosophiques en Italie, t. XII, 223. — De la hiérarchie sociale en Angleterre, t. XI, 29. — Des institutions mécaniques ou des cours scientifiques à l'usage des classes ouvrières de la Grande-Bretagne et des États-Unis, t. XI, 382. — De la mélancolie inhérente à certaines professions, t. III, 172. — Superstitions populaires du moyen-âge et des temps modernes, t. X, 274 — Du meurtre religieux et philosophique dans l'Inde, t. VII, 95. — Histoire des Trembleurs et de la société des Amis, t. XII, 238. — Des bohémiens en Espagne et en Russie, t. IV, 364. — Les universités de Cambridge et d'Oxford, comparées à celles de France et d'Allemagne, t. XI, 225. — Sectes religieuses aux États-Unis, leur nombre, leurs rits et leurs fidèles, t. III, 119. — Ombres et lumières de la vie parisienne, t. VIII, 273. — La haute civilisation, ses prétentions et ses produits, t. VI, 21. — Conseils de Walter Scott à son fils, cornette de hussards, t. X, 93.

LÉGISLATION. POLITIQUE.

Des lois qui régissent les successions immobilières en Angleterre, t. IV, 369. — Tribunaux correctionnels et justice municipale de Londres, t. IV, 176. — De la propriété littéraire en Angleterre et en Amérique, t. III, 169. — De la centralisation judiciaire en Angleterre, t. V, 366. — De la réforme de la Chambre des lords, t. VI, 5. — Les candidats à la présidence des États-Unis. t. V. 65. — Le parti tory à la Chambre des Communes, t. I, 87. — Le parti radical à la Chambre des Communes, t. I, 318. — Le parti libéral à la Chambre des Lords, t. VII, 59. — Le parti conservateur à la Chambre des Lords, t. VIII, 61. — De l'organisation municipale, ancienne et moderne en Angleterre, t. VII, 5. — Des élections en France et en Angleterre; de leur influence et de leurs derniers résultats, t. XI, 193. — La loi de Lynch et les femmes américaines, t. IX, 380.

HISTOIRE.

Histoire des partis en Angleterre depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, t. VIII, 193. — Frédéric II et son époque, t. XII, 5. — L'Angleterre sous le règne de Guillaume IV, et à l'avénement de Victoria Alexandrina Ire, t. IX, 193. — Des armoiries et de leur importance historique, t. III, 5. — Les assassins des rois, leurs physionomies, leurs motifs et leurs mœurs, t. I, 41. — Le massacre de la Saint-Barthélemy, t. I, 201. — De l'action du pontificat sur l'Europe, depuis la réforme de Luther, t. II, 193. — De l'Inde et des causes qui ont arrêté le développement de la richesse dans ce pays, t. IV, 173. — Comptes de Washington pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, t. 1, 186. — Histoire insurrectionnelle de l'Irlande depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, t. IV, 193. — Histoire de la marine Anglaise, première

époque, t. IV, 5. —Ibid., du XIIIe au XIVe siècle, t. V, 5. — Ibid., XIVe siècle, t. IX, 9. — Ibid., XVe siècle, t. X, 251. — L'Angleterre et ses institutions jugées par un Prussien, t. III, 219. — Paris au XVIIe siècle, t. IV, 147.—L'Autriche sous le prince de Metternich, t. VIII, 5. — Situation intérieure de l'Espagne.— Don Carlos; la cour; l'armée et les partis, t. IX, 247. — Don Carlos en Navarre, t. II, 33. — Episodes de la guerre actuelle en Espagne, t. II, 372. — La Grèce depuis son indépendance, t. I, 261. — Les républiques de l'Amérique du Sud, t. III, 37.

PORTRAITS HISTORIQUES. — BIOGRAPHIE.

Hommes d'état de l'Angleterre, lord Shaftesbury, t. X, 73. — Le chancelier François Bacon, t. X, 193.— Sir James Mackintosh, t. II, 291. — Henry Grattan, t. III, 237. —Edmon Kean et mistriss Siddons, t. IV, 273. — Travaux et découvertes de sir Humphry Davy, t. V, 265. — Économie intérieure et derniers momens de Walter Scott, t. V, 97. — Le général Arnold et le major André : scènes de la guerre de l'indépendance américaine, t. VI, 49. — William Huntington, le pêcheur sauvé, t. VI, 261.— Notice sur le docteur Henry de Manchester, t. VIII, 167. — Retraite de Charles Kemble, t. VI. 388. — Les réformateurs Wesley et Georges Whitefield, t. VI, 185.— John Bannister, t. V, 368.—Le testament du Tasse, t. V, 183. — Sir Henry Cavendish, t. IV, 374. — Wollaston, t. IV, 180. — Thomas Moore chez lady Blessington, t. IV, 182. — Daniel Shea.— Charles Wilkins. — James Horsburgh, t. III, 389. — William Godwin, sa vie et ses ouvrages, t. II, 376. — Le roi Dick, t. II, 185. — Les lieutenans de don Carlos, t. XII, 82. — L'enfance de Walter Scott, racontée par lui-même, t. VIII, 81. — Fenimore Cooper et sir Walter Scott à Paris, t. VII, 193. — Les présidens des États-Unis, Georges Washington. — John Adams, t. IX, 263. — Thomas Jefferson, troisième président des États-Unis, t. XI, 52.— Henry Clay.—William Harrison.— Daniel Webster.—Martin Van Buren, t. V, 65. — Xavier Sigalon; sa vie et ses ouvrages, t. X, 379. — Une querelle entre Newton et l'astronome Flamsteed, t. III, 157.

TABLEAUX DE MOEURS. — NOUVELLES.

Types de notre époque, n° 1, t. VI, 345. — Ibid., n° 2, t. VII, 157.—Ibid., n° 3, t. VII, 362.— De l'étiquette et des usages à la mode au XIXe siècle en France et en Angleterre, t. XII, 329. — Révolutions du costume à Londres, t. IX, 333. — Le jour de l'an à Londres, t. XII, 158. — Les voleurs de Londres, t. III, 95. — Une visite chez le bourreau de Londres, t. XI, 360. — Les auberges du pays de Galles, t. VI, 131. — L'orgueil des castes en Irlande, t. XI, 153.— Les émigrés français à Londres, t. V, 133. — Physionomie de Manchester, t. XI, 346. — Une saison aux eaux de Baden-Baden, de Carlsbad et de Tœplitz, t. XI, 129. — Les affectations, t. X, 150. — Les élections anglaises, t. IX, 311. — Une aventure en Espagne, t. IX, 132. —Les malheurs d'un vieux garçon, n° 1, t. XII, 138.— Ibid., n° 2, t. XII, 302. — Une excommunication à Londres, en 1837, t. X, 347. — Les rivalités de province, t. I, 171. — Le cabinet de lecture, t. I, 358. — Les beaux-arts en province, t. II, 337.—L'homme trop habile, t. III, 141.—Journal d'un Médecin. La fille du marchand, n. 1, t. III, 317.—Ibid., n° 2, t. IV, 121.—Ibid., n° 3, t. IV, 327.— L'art de donner à dîner, t. I, 367.—Un enfer de bon ton, t. VIII, 349. — Le maëlstrom, scène de mer, t. I, 160. —Un duel sur les vergues, t. VII, 342. — L'aristocratie et la presse anglaise,

t. VI, 390. — La comédie en pension, t. VI, 363. — Les dernières courses d'Ascot, t. III, 185. — Le ressentiment d'une femme, t. IX, 154. — L'Alibi, t. VIII, 141. — Horace de Belzunce, chronique de l'université de Coimbre, t. VI, 148. — Le vallon d'Aberleigh, t. V, 343. — Les deux amours, t. V, 151. — L'émigrant de la Métropole, t. II, 331. — La vieille fille de Boston, légende américaine, t. II, 149. — Le Château d'Udolphe, t. VIII, 328.

LITTÉRATURE.

Erasme et son époque, t. I, 230. — Poésie populaire des races teutoniques, n° 1 : Poésie traditionnelle de l'Islande, de la Scandinavie, du Danemarck, de la Suède et de la Norwège, t. III, 193. — Ibid., n° 2. Allemagne. — Mecklembourg. — Westphalie et Holstein. — Vallée de l'Oder. — Suisse. — Pays-Bas. — Alsace et Tyrol. — Hollande, t. IV, 225. — Poésie populaire des nations slaves, t. VII, 33. — Conseils de Gœthe aux gens de lettres, t. VI, 243. — Mouvement de la littérature en Hongrie, depuis le IXe siècle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, t. IX, 361. — L'université de Gœttingue, t. VIII, 369. — La jeune Allemagne, la presse, la censure, la police, l'opinion publique, t. XI, 176. — Jean-Paul-Frédéric Richter, t. III, 176. — Poètes religieux et mystiques de l'Allemagne moderne, t. I, 394. — Histoire de la poésie épique en Perse et du Chah-Nameh de Ferdouçy, t. X, 5. — De la poésie et de la littérature en Perse et en Arabie avant Mahomet, t. VIII, 152. — La feuille des fleurs, poème chinois t. XII, 361. — Mouvement actuel de la littérature en Italie, t. XII, 41. — De la nouvelle école littéraire en Espagne, t. VIII, 43. — Du progrès intellectuel en Perse et en Arabie, depuis Mahomet jusqu'à nos jours, t. VII, 243. — Correspondance littéraire de Walter Scott, t. XI, 248. — État actuel de la littérature périodique à Londres, t. VII, 273. — Olivier Goldsmith, sa vie et ses ouvrages, t. IX, 39. — Poésies nouvelles de Wordsworth, t. I, 190. — Les critiques d'Edimbourg, John Wilson. — Blackwood. — Francis Jeffrey. — John Lockhart, t. IV, 67. — De la poésie burlesque en Angleterre au XIXe siècle, t. I, 72. — Les femmes auteurs en Angleterre, t. VI, 89. — Situation de la presse périodique en Écosse, t. II, 137. — Jeane Maccrea, t. VI, 378. — Établissemens scientifiques et littéraires de l'Europe. Les bibliothèques et les académies, t. V, 315. — M. de Châteaubriand, et de son influence sur la littérature française, t. X, 33. — De l'enseignement des aveugles en France et aux États-Unis, t. VIII, 374. — Les romanciers français du XIXe siècle, t. II, 231. — Les romanciers français du XIXe siècle, défendus par le London and Westminster Review, t. III, 384. — Des livres et des manuscrits, avant et après l'invention de l'imprimerie, t. II, 5.

BEAUX-ARTS.

La peinture, la musique et l'architecture en Suisse, t. V, 233. — Nouvelle école de peinture de Dusseldorff. Schadow, directeur. — Lessing. — Hubner. — Bendemann. — Hildebrand. — Sohn, etc., t. VI, 291. — Les peintres français. Jean Cousin. — Nicolas Poussin, etc., t. IX, 61. — État actuel du drame et des théâtres à Londres, t. VIII, 221. — De l'art en Allemagne, et des révolutions qu'il y a subies, t. VI, 177. — Des révolutions des arts en Italie, t. III, 388. — Violonistes célèbres, t. VII, 293. — L'art du carillonneur et du sonneur de cloches en Angleterre, t. I, 397. — De l'étude de la musique et des concerts d'amateur à Londres, t. XII, 363. — Influence des arts sur l'industrie, t. X, 174. — De la construction des obélisques en Egypte et dans l'Inde, t. III, 243. — Des carrières de granit

égyptien et de la construction des monumens monolithes, t. V, 169. —Ruines de Thisdrus, en Afrique, t. IX, 177.— Des monnaies anglo-saxonnes, t. VIII, 157.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

De l'esclavage en Russie et de ses résultats, t. II, 170. — Des ressources de la production en France et en Angleterre, t. XII, 185. — De la propriété littéraire en Europe et de la nécessité d'en régler l'action par une loi internationale. t. IV, 255. — Des effets de la réduction du timbre sur la circulation des journaux en Angleterre, t. V, 255, et t. VI, 180. — Embellissemens des rives de la Tamise et assainissement de ses eaux, t. IV, 372. — Des salaires et de la condition actuelle des classes industrielles, t. II, 269. — Situation des dernières classes en Irlande, t. VI, 170. — État actuel des deux Canadas, t. XI, 73. — Des prisons en Europe et en Amérique, et des divers systèmes pénitenciers et répressifs, t. VII, 201. — De la vente et du vol des enfans dans l'Inde, t. X, 168. — Du travail dans les manufactures, considéré sous le rapport de l'hygiène et de la santé publique, t. VII, 384. — Observations sur l'emploi de la houille anthracite comme combustible, t. VIII, 179.

ÉCONOMIE RURALE. — AGRICULTURE.

Aperçu général de l'agriculture et du commerce des grains en Europe et en Amérique, t. VIII, 380.—Agriculture en Russie, t. XII, 181. — Culture du chanvre et du lin en Russie, t. IX, 186. — De l'agriculture dans l'Inde, t. XI, 184. — L'agriculture et l'industrie aux États-Unis, t. IV, 81. — Des routes et de l'agriculture en Espagne, t. X, 187. — Des arbres forestiers de la Suisse et du parti que l'on en tire, t. III, 179. — De la production artificielle des truffes, t. X, 389. — Des bœufs à courtes cornes, t. IV, 191. — Des bœufs à courtes cornes, et des avantages que présente cette race de bestiaux pour les éleveurs, t. II, 187. — De l'éducation des chevaux en France, en Angleterre et en Arabie, t. IX, 116.— Situation actuelle de l'agriculture dans la Grande-Bretagne, t. I, 290. — Tableau comparé du travail de l'agriculture en Irlande et en Angleterre, t. IX, 192. — Le sawfly (mouche à scie). Dégâts que causent ces insectes dans les champs de navets, t. IX, 188.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Des voyages autour du monde récemment entrepris, t. I, 109.—Expédition du capitaine Back, dans les régions arctiques, à la recherche du capitaine Ross, t. II, 315.—Expédition par terre sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, t. VI, 315.— Les marchands de fourrures sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, t. V, 289. — Le Mexique. — Les indigènes. — Les créoles. — Les routes. — Les auberges. — Le clergé, t. X, 111. — Aventures et expéditions du capitaine Bonneville dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, t. XII, 102.— Voyage de Lima à Para, par les Andes, les missions et la rivière des Amazones, t. III, 287. — Captivité de plusieurs matelots américains dans les îles Pelew, t. VII, 129. — Souvenirs d'Orient. Alexandrie. — Caïfa. — Nazareth. — Les Arabes. — Bethulie. — Les marchands juifs. — Damas, t. V, 117. — Voyage en Ethiopie, t. II, 115. — Sierra-Leone, t. IX, 366. — Exploration du docteur Smith dans l'Afrique centrale, t. VII, 188. — Expédition dans l'intérieur de l'Afrique par le Niger et le Quorra, t. XI, 93. — Thomas Campbell à Alger, t. I, 337. — Thomas Campbell en Afrique. Oran et ses environs, t. IV, 107. — Dix années au cap de Bonne-Espérance, t. III, 71. — Malte, la Grèce et la Turquie, par

Adolphus Slade, officier de la marine royale anglaise, n° 1, t. X, 307. — La Grèce et la Turquie, ibid., n° 2, t. XI, 309. —L'île de Candie, ses ressources et ses antiquités, t. VIII, 161. — Les bazars de Constantinople, t. VI, 381. — Un hiver en Styrie, t. III, 349. — Souvenirs de Malte et de Sicile, t. VIII, 106. — Les églises à Rome, t. I, 195. — Les conducteurs suisses, t. VII, 198. — Notes et souvenirs d'un voyage en Espagne, pendant les années 1835 et 1836, t. IV, 299. — Exploration des mers du Sud, t. XII, 335.— Les mandarins et les missions chrétiennes de la Chine, t. II, 176. — Les déportés anglais en Australie, t. IX, 100.— Considérations sur l'invasion de l'Inde par la Russie, t. X. 385. — La Sibérie et les monts Ourals, t. VII, 315. — Un village aux environs de Moscou, t. I, 401. — La Norwège. Ses institutions, ses habitans et leurs mœurs, t. VI, 107. — De l'Islande et de ses rapports au moyen-âge avec l'Angleterre, t. XII. 264. — Expédition du capitaine Graah, de la marine danoise, dans le Groenland, t. IX, 275.

STATISTIQUE. — FINANCES.

De la dette en Angleterre, de son accroissement et de la réduction successive de son intérêt, t. I, 11. — Tableau présentant le mouvement de la dette d'Angleterre depuis 1688 jusqu'en 1833, t. VIII, 176. — Des banques provinciales et des compagnies financières dans la Grande-Bretagne, t. V, 43. — Compagnies d'assurances en Angleterre, t. IV, 378. — Du système monétaire de l'Angleterre et de son influence sur la crise actuelle, t. IX, 87. — Réforme des douanes de la Chine, t. X, 132. — Nombre d'églises et de chapelles consacrées au culte en Angleterre, t. VIII, 378.—Tarif des honoraires accordés aux médecins et aux chirurgiens des États-Unis, t. IX, 374. — Le Mexique et l'île de Cuba, t. VII, 141. — Produits des mines du Mexique, du Pérou et du Chili, t. IV, 379. — Des îles Sandwich et des avantages qu'elles offrent pour le rétablissement de la santé, t. XI, 336. — Nouvelle colonie formée en Australie, t. XII, 178. — État de la civilisation à Sidney, t. I, 403. — État actuel de la colonie des Cygnes dans l'Australie occidentale, t. VIII, 122.— Résumé des travaux de la première session du douzième parlement du Royaume-Uni, t. III, 182.— Trésor impérial de Maroc, t. III, 396. — Situation des caisses d'épargne en France et en Angleterre, t. VI, 394. — Coup d'œil sur la situation des finances et du commerce de la Grande-Bretagne, t. V, 373. — Frais de perception de l'impôt en Angleterre, t. V, 191. — Les environs de Londres. Greenwich et Richmond, t. X, 137. — Manchester, son origine, ses progrès, sa situation actuelle, t. VIII, 238. — Liverpool, son origine, ses progrès et son importance actuelle, t. VI, 193. — Royal Exchange, t. XII, 370. — Valeur de la propriété immobilière à Birmingham, t. IV, 188.—Birmingham, t. III, 35. — La ville de Belfast, son origine, son accroissement et son importance actuelle, t. II, 380.—Valeur comparative du tabac Irlandais et de celui de Virginie, t. I, 200.—Situation de quelques colonies anglaises, t. V, 192. — Des faux en écriture, des viols et des homicides, en Angleterre, en Autriche, en Espagne et en France, t. I, 198. — Tableau comparé des naissances en Europe, t. XI, 390. — La Perse, la Russie et les peuples du Caucase, t. IX, 297. — Réglement intérieur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, t. VI, 182. — État actuel de la Bohême, sa population, ses richesses et son industrie, t. VII, 371.—Institutions philanthropiques de la ville de Rome, t. XI, 107. — La régence de Tunis, son administration, ses ressources, ses habitans et leurs mœurs, t. VIII, 287. —

Statistique des quatre provinces insurgées de l'Espagne, t. V, 189. — Les églises d'Espagne et leurs richesses, t. IV, 189. — Importance des douanes anglaises, t. IV, 192.

COMMERCE. — INDUSTRIE.

De la ligue commerciale prusso-germanique, et de son influence sur les relations commerciales de l'Angleterre avec l'Allemagne, t. I, 139. — Commerce des bois en Angleterre, t. VI, 189. — Résultats comparés du commerce des bois du Canada et de la Baltique, t. VIII, 378.—Importance du commerce et de la fabrication de la bière en Angleterre,t.I,406.—Manufactures de coton à Mayfield, dans le comté de Waterford, t.IX,375.—Les chemins de fer en Angleterre et aux États-Unis, t. II, 97. — Situation des chemins de fer en Angleterre, t. XI, 181. — Physionomie des chemins de fer en Angleterre, t. IV, 347.— Forces motrices de Birmingham, t. XI, 183. — Petite poste de Londres, t. XI, ibid. — Progrès et importance de la ville de Dundée, t. V, 186. — Etat actuel de la richesse et des différentes branches de l'industrie aux États-Unis, t. XII, 286. — De la réaction industrielle en Europe et en Amérique, t. X, 333. — Pêche de la baleine en Amérique, t. IX, 187. — Boulets de sauvetage, inventés par le capitaine Mamby, t. V, 371.— Éclairage des vaisseaux par le gaz, t. III, 395. — Exploitation de la houille anthracite dans la Pensylvanie, t. II, 383. — Manufactures de coton en Egypte, t. X, 191. — Recherches sur les toiles des momies d'Egypte ; leur fabrication et leur teinture chez les anciens, par James Thomson, esqr, t. VIII, 169. — Exploitation des salines de Kenawhay, t. II, 179. — Compagnie de Rio-Doce, t. X, 183. — Navigation de l'Indus, t. X, 179.

CORRESPONDANCE.

Lettre de M. le baron de Los Valles, aide-de-camp de Charles V, sur l'incendie de Villa-Franca, t. III, 188. — Lettre de M. Charles Coquerel sur l'apparition des étoiles filantes, observées à Paris, le 13 novembre 1836, t. V, 375.— Lettre de M. don Ramon de la Sagra, correspondant de l'Institut, sur les maisons pénitentiaires des États-Unis, et sur l'introduction de ce système en France, t. VIII, 184.— Lettre de M. deVauzelles, conseiller à la Cour royale d'Orléans, à propos de l'article de Macaulay sur le chancelier François Bacon, t. XI, 191.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

N. B. Les chiffres romains indiquent les volumes; les chiffres arabes renvoient aux pages. Un volume se compose de deux livraisons.

